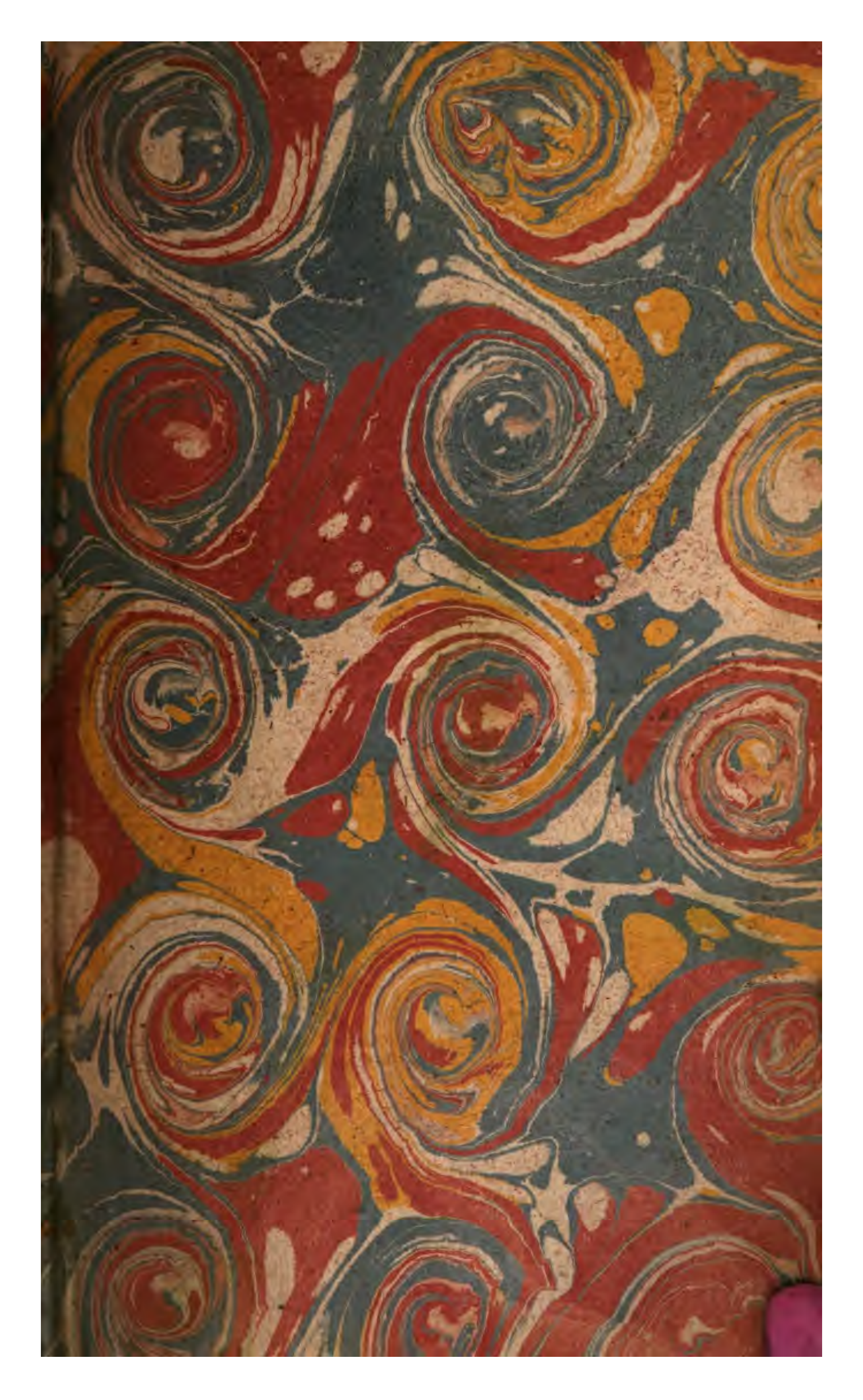

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DEUXIEME.



Les Anglois demandent pardon à Aurengzeb qu'ils ont offensé.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DEUXIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur
de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXII.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE TROISIEME.

Établissemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales.

LIVRE QUATRIEME.

Voyages, établissemens, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales.

Fin de la Table du tome second.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE TROISIEME.

Etabliſſemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales.

I. Idée de l'ancien commerce des Anglois.

ON ne ſait, ni à quelle époque les iſles Britanniques furent peuplées, ni quelle fut l'origine de leurs premiers habitans. Tout ce que nous apprennent les monumens hiſtoriques les plus dignes de foi, c'eſt qu'elles furent ſucceſſivement fréquentées par les Phéniciens, par les Carthaginois, & par les Gaulois. Les négocians de ces nations y alloient échanger des vaſes de terre, du ſel, toutes ſortes d'inſtrumens de fer & de cui-

vre, contre des peaux, des esclaves, des chiens de chasse & de combat, sur-tout contre de l'étain. L'utilité étoit la mesure des choses échangées. On portoit à ces peuples sauvages des choses auxquelles ils mettoient, avec raison, plus d'importance qu'à celles qu'ils offroient. Il ne faut accuser, ni les uns d'ignorance, ni les autres de mauvaise foi. En quelque contrée de l'univers que vous alliez, vous y trouverez l'homme aussi fin que vous; & il ne vous donnera jamais que ce qu'il estime le moins pour ce qu'il estime le plus.

A ne consulter qu'une spéculation vague, on seroit porté à penser que les Insulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'emprisonne les habitans du continent : ils peuvent en même-temps aller chercher au loin leur subsistance, & s'éloigner des combats. Dans les isles, la guerre & les maux d'une société trop resserrée, devroient amener plus vîte la nécessité des loix & des conventions. On voit cependant leurs mœurs & leur gouvernement formés plus tard & plus imparfaitement. C'est dans leur sein que sont nées cette foule d'institutions bizarres, qui mettent des obstacles à la population. L'antropophagie, la castration des mâles, l'infibulation des femelles, les mariages tardifs, la consécration de la virginité, l'estime du célibat, les châtimens exercés contre les filles qui se hâtoient d'être meres, les sacrifices humains; peut-être les jeûnes, les macérations, toutes les extravagances qui naîtroient dans les couvens s'il y avoit un monastere d'hommes & de femmes surabondant en moines, sans aucune possibilité d'émigration.

Lorsque ces hommes eurent découvert le moyen de s'échapper de l'enceinte étroite où des causes physiques les avoient tenus renfermés pendant des siecles, ils porterent leurs usages sur le continent

où ils se sont perpétués d'âge en âge, & où encore aujourd'hui ils mettent quelquefois à la torture les philosophes qui en cherchent la raison. La surabondance de la population dans les isles, fut celle de la lenteur de la civilisation dans leurs habitans. Il fallut y remédier continuellement par des moyens violens. Le lieu où les membres d'une même famille sont contraints de s'exterminer les uns les autres, est le séjour de l'extrême barbarie. C'est le commerce des peuples entre eux qui diminue leur férocité. C'est leur séparation qui la fait durer. Les Insulaires de nos jours n'ont pas entiérement perdu leur caractere primitif; & peut-être qu'un observateur attentif en trouveroit quelques vestiges dans la Grande-Bretagne même.

La domination Romaine ne fut ni assez longue, ni assez paisible, pour beaucoup avancer l'industrie des Bretons. Le peu même de progrès qu'avoient fait pendant cette époque la culture & les arts, s'anéantit aussi-tôt que cette fiere puissance se fut décidée à abandonner sa conquête. L'esprit de servitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de résister d'abord au refoulement des Pictes leurs voisins, qui s'étoient sauvés du joug, en fuyant vers le Nord de l'Isle, & peu après aux expéditions plus meurtrieres, plus opiniâtres & plus combinées des peuples brigands qui sortoient en foule des contrées septentrionales de l'Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fleau, le plus destructeur peut-être dont les annales du monde aient perpétué le souvenir : mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne sont inexprimables. Chaque année, souvent plusieurs fois l'année, elle voyoit ses campagnes ravagées, ses maisons brûlées, ses femmes violées, ses temples dé-

pouillés, ses habitans massacrés, mis à la torture, ou emmenés en esclavage. Tous ces malheurs se succédoient avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Lorsque le pays fut détruit au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces barbares, ils s'emparerent du pays même. A une nation succédoit une nation. La horde qui survenoit, chassoit ou exterminoit celle qui étoit déjà établie ; & cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie, la défiance & la misere. Dans ces temps de découragement, les Bretons n'avoient guere de liaisons de commerce avec le continent. Les échanges étoient même si rares entre eux, qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Le cours de tant d'infortunes paroissoit devoir être arrêté, par la réunion de tous les royaumes en un seul, lorsque Guillaume-le-Conquérant subjugua l'Angleterre, un peu après le milieu du onzieme siecle. Ceux qui le suivoient arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus industrieuses que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre les idées des peuples qui recevoient la loi. Malheureusement l'introduction du gouvernement féodal occasionna une révolution si brusque & si entiere dans les propriétés, que tout tomba dans la confusion.

Les esprits se rassuroient à peine. A peine les vainqueurs & les vaincus commençoient à se regarder comme un même peuple, que le génie & les forces de la nation furent employés à soutenir les prétentions de ses souverains à la couronne de France. Dans ces cruelles guerres, les Anglois déployerent des talens & des vertus militaires : mais après de grands efforts & de grands succès ; ils furent repoussés dans leur isle, où des dissentions

domestiques les replongerent dans de nouvelles calamités.

Durant ces différens périodes, le commerce fut tout entier entre les mains des Juifs & des Lombards, qu'on favorisoit & qu'on dépouilloit, qu'on regardoit comme des hommes nécessaires & qu'on faisoit mourir, qu'alternativement on chassoit & on rappelloit. Ces désordres étoient augmentés par l'audace des pirates qui, quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment sur tous les vaisseaux, & en noyoient souvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne sortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l'étain, pour une somme modique; & trente mille sacs de laine, qui rendoient annuellement une somme plus considérable. Comme les Anglois ignoroient encore alors l'art de teindre les laines, & celui de les mettre en œuvre avec élégance; la plus grande partie de cet argent repassoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers; & il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même temps, on défendoit l'exportation des laines manufacturées & du fer travaillé; deux loix tout-à-fait dignes du siecle qui les vit naître.

Henri VII permit aux barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des seigneurs & celles de leurs vassaux. Elle mit entre eux plus d'indépendance; elle répandit dans le peuple le désir de s'enrichir, avec l'espérance de jouir de ses richesses.

Ce désir, cette espérance étoient traversés par de grands obstacles. Quelques-uns furent levés. Il

fut défendu à la compagnie des négocians établis à Londres, d'exiger dans la suite la somme de 1575 livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-Bas. Pour attacher plus de gens à la culture, on avoit statué que personne ne pourroit mettre son fils ou sa fille en aucun apprentissage, sans avoir 22 livres 10 sols de rente en fonds de terre. Cette loi absurde fut mitigée.

Malheureusement on laissa subsister en son entier, celle qui régloit le prix de toutes les choses comestibles, de la laine, du salaire des ouvriers, des étoffes, des vêtemens. De mauvaises combinaisons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt & les bénéfices du change, furent sévérement proscrits, comme usuraires, ou comme propres à introduire l'usure. On ignoroit que l'argent, représentant de tout, est réciproquement représenté par toutes les choses vénales; que c'est une denrée qu'il faut abandonner à elle-même comme les autres; qu'à chaque instant, elle doit hausser & baisser de prix par mille incidens divers; que toute police sur ce point ne peut qu'être absurde & nuisible; qu'un des moyens de multiplier les usuriers, c'est de défendre l'usure, cette défense devenant un privilege exclusif pour quiconque ose braver l'ignominie; qu'une ordonnance est ridicule toutes les fois qu'il y a des voies certaines pour l'éluder; que la concurrence générale qui naîtroit d'une liberté illimitée de commercer l'argent, en réduiroit nécessairement l'intérêt; que les emprunts ruineux auxquels on veut remédier, seroient moins fréquens, l'emprunteur n'ayant qu'à payer le prix de l'argent emprunté: au lieu que dans l'état actuel il faut y ajouter le prix que l'usurier met à sa conscience, à son hon-

neur & au péril d'une action illicite; prix d'autant plus fort que le nombre des usuriers est plus rare, & la loi prohibitive plus rigoureusement observée.

Par le même esprit d'aveuglement, il fut défendu à la même époque d'exporter l'argent, sous quelque forme qu'il pût être; & pour que les marchands étrangers ne pussent pas l'emporter clandestinement, on les obligea à convertir en marchandises Angloises, le produit entier des marchandises qu'ils avoient introduites en Angleterre. La sortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas assez éclairé, pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'espece. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations; c'est-à-dire, que l'état autorisa tous ceux qui suivoient une même profession, à faire les réglemens qu'ils jugeroient utiles à leur conservation, à leur prospérité exclusive. La nation gémit encore d'un arrangement si contraire à l'industrie universelle, & qui réduit tout à une espece de monopole.

En voyant tant de loix bizarres, on seroit tenté de penser que Henri n'avoit que de l'indifférence pour la prospérité de son empire, ou qu'il manquoit totalement de lumieres. Cependant il est prouvé que ce prince, malgré son extrême avarice, prêta souvent, sans intérêt, des sommes considérables à des négocians, qui manquoient de fonds suffisans pour les entreprises qu'ils se proposoient de faire. La sagesse de son gouvernement est d'ailleurs si bien constatée, qu'il passe, avec raison, pour un des plus grands monarques qui se soient assis sur le trône d'Angleterre. Mais, malgré tous les efforts du génie, il faut plusieurs siecles à une science, avant qu'elle puisse être réduite à des principes simples. Il en est des théories, comme

des machines qui commencent toujours par être très-compliquées, & qu'on ne dégage qu'avec le temps, par l'observation & l'expérience, des roues parasytes qui en multiplioient le frottement.

Les lumieres des regnes suivans ne furent pas beaucoup plus étendues sur les matieres qui nous occupent. Des Flamands, habitués en Angleterre, en étoient les seuls bons ouvriers. Ils étoient presque toujours insultés & opprimés par les artisans Anglois, jaloux sans émulation. On se plaignoit que tous les acheteurs alloient à eux, & qu'ils faisoient hausser le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, & il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs ateliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers; & ceux même qui s'étoient fait naturaliser, se virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L'ignorance étoit si générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages, dans le même temps où les loix bornoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être composé. Toutes les liaisons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-Bas. Les habitans de ces provinces achetoient les marchandises Angloises, & les faisoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il est vraisemblable que la nation n'auroit pris de long-temps un grand essor, sans le bonheur des circonstances.

Les cruautés du duc d'Albe firent passer en Angleterre d'habiles fabricans, qui transporterent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les persécutions que les réformés éprouvoient en France, donnerent des ouvriers de toute espece à l'Angleterre. Elisabeth, qui ne savoit pas essuyer

des contradictions, mais qui vouloit le bien, & le voyoit; absolue & populaire; éclairée & obéie: Elisabeth se servit de la fermentation des esprits, qui étoit générale dans ses états comme dans le reste de l'Europe. Et tandis que cette fermentation ne produisoit chez les autres peuples que des disputes de théologie, des guerres civiles ou étrangeres, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce & pour les progrès de la navigation.

Les Anglois apprirent à construire chez eux leurs vaisseaux, qu'ils achetoient auparavant des négocians de Lubeck & de Hambourg. Bientôt ils firent seuls le commerce de Moscovie, par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir; & ils ne tarderent pas à entrer en concurrence avec les villes anséatiques, en Allemagne & dans le Nord. Ils commencerent le commerce de Turquie. Plusieurs de leurs navigateurs tenterent, mais sans fruit, de s'ouvrir par les mers du Nord un passage aux Indes. Enfin Drake, Stephens, Cawendish, & quelques autres, y arriverent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Espérance.

II. Premiers voyages des Anglois aux Indes.

Le fruit de ces voyages fut assez grand, pour déterminer, en 1600, les plus habiles négocians de Londres à former une société. Elle obtint un privilege exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit, en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que si ce privilege paroissoit nuisible au bien de l'état, il seroit aboli, & la compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d'avance.

Cette réserve dut son origine, au chagrin que les communes avoient récemment témoigné, d'une concession qui pouvoit les blesser par sa nouveauté.

La reine étoit revenue sur ses pas ; &, dans cette occasion, elle avoit parlé d'une maniere digne de servir de leçon à tous les souverains.

» Messieurs, dit-elle aux membres de la chambre, chargés de la remercier, je suis très-touchée » de votre attachement & de l'attention que vous » avez de m'en donner un témoignage authentique. Cette affection pour ma personne, vous » avoit déterminés à m'avertir d'une faute qui m'étoit échappée par ignorance : mais où ma volonté » n'avoit aucune part. Si vos soins vigilans ne » m'avoient découvert les maux que mon erreur » pouvoit produire, quelle douleur n'aurois-je pas » ressentie, moi qui n'ai rien de plus cher que l'amour & la conservation de mon peuple ? Que » ma main se desseche subitement, que mon cœur » soit frappé d'un coup mortel, avant que j'accorde » des privileges particuliers, dont mes sujets aient » à se plaindre. La splendeur du trône ne m'a » point éblouie, au point de me faire préférer l'abus » d'une autorité sans bornes, à l'usage d'un pouvoir » exercé par la justice. L'éclat de la royauté n'aveugle que les princes qui ne connoissent pas les » devoirs qu'impose la couronne. J'ose penser » qu'on ne me comptera point au nombre de ces » monarques. Je sais que je ne tiens pas le sceptre pour mon avantage propre, & que je me » dois toute entiere à la nation, qui a mis en » moi sa confiance. Mon bonheur est de voir que » l'état a prospéré jusqu'ici par mon gouvernement, » & que j'ai pour sujets des hommes dignes que » je renonçasse, pour eux, au trône & à la vie. » Ne m'imputez pas les fausses mesures où l'on » peut m'engager, ni les irrégularités qui peuvent se » commettre sous mon nom. Vous savez que les » ministres des princes sont trop souvent conduits

» par des intérêts particuliers; que la vérité par-
» vient rarement aux rois, & qu'obligés, dans la
» foule des affaires qui les accablent, de s'arrêter
» sur les plus importantes, ils ne sauroient tout
» voir par eux-mêmes. «

D'après ce sage discours, on seroit tenté de croire qu'un despote juste, ferme, éclairé, seroit le meilleur des souverains : mais on ne pense pas que sous son regne, s'il duroit, les peuples s'assoupiroient sur des droits dont ils n'auroient aucune occasion de se prévaloir, & que rien ne leur seroit plus funeste, que ce sommeil sous un regne semblable au premier, si ce n'est sa continuité sous un troisieme. Les nations font quelquefois des tentatives pour se délivrer de l'oppression de la force, mais jamais pour sortir d'un esclavage auquel ils ont été conduits par la douceur. Tôt ou tard, le despote, ou foible, ou féroce, ou imbécille, succede à une toute-puissance qui n'a point souffert d'opposition. Les peuples qu'elle écrase se croient faits pour être écrasés. Ils ont perdu le sentiment de la liberté, qui ne s'entretient que par l'exercice. Peut-être n'a-t-il manqué aux Anglois que trois Elisabeth pour être les derniers des esclaves.

Les fonds de la compagnie furent d'abord peu considérables. L'armement de quatre vaisseaux, qui partirent dans les premiers jours de 1601, en absorba une partie. On embarqua le reste en argent & en marchandises.

Lancaster, qui conduisoit l'expédition, arriva l'année suivante au port d'Achem, entrepôt alors fort célébre. On y étoit instruit des victoires navales que sa nation avoit remportées sur les Espagnols; & cette connoissance lui procura l'accueil le plus distingué. Le roi fit pour lui, ce qu'il auroit fait pour son égal : il voulut que ses propres fem-

mes, richement vêtues, jouaſſent, en ſa préſence, des airs de danſe ſur pluſieurs inſtrumens. Cette faveur fut ſuivie de toutes les facilités qu'il étoit poſſible de déſirer, pour l'établiſſement d'un commerce ſûr & avantageux. L'amiral Anglois fut reçu à Bantam, comme dans le premier lieu où il avoit relâché; & un bâtiment qu'il avoit détaché pour les Moluques, lui apporta une aſſez grande quantité de girofle & de muſcade. Avec ces précieuſes épiceries, & les poivres qu'il avoit chargés à Java, à Sumatra, il regagna heureuſement l'Europe.

La ſociété, qui avoit chargé cet homme ſage de ſes intérêts, fut déterminée par ce premier ſuccès, à former aux Indes des établiſſemens; mais à ne les former que du conſentement des nations indigenes. Elle ne voulut pas débuter par des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entrepriſes de négocians humains & juſtes. Elle ſe fit aimer: mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, & ne la mit pas en état de ſoutenir la concurrence des peuples qui ſe faiſoient craindre.

Les Portugais & les Hollandois poſſédoient de grandes provinces, des places bien fortifiées, & de bons ports. Ces avantages aſſuroient leur commerce contre les naturels du pays & contre de nouveaux concurrens; facilitoient leurs retours en Europe; leur donnoient les moyens de ſe défaire utilement des marchandiſes qu'ils portoient en Aſie, & d'obtenir à un prix honnête celles qu'ils vouloient acheter. Les Anglois, au contraire, dépendans du caprice des ſaiſons & des peuples, ſans forces & ſans aſile, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient, ſelon les idées alors reçues, faire un commerce avantageux. Ils penſerent qu'on acquéroit difficilement de grandes ri-

chesses sans de grandes injustices ; & que pour surpasser, ou même balancer les nations qu'ils avoient censurées, il falloit imiter leur conduite. C'étoit une erreur qui les jetta dans des fausses routes. Avec des maximes plus saines, ils auroient senti que si la bonté, la douceur, la bienfaisance, l'humanité ne conduisent pas aussi rapidement à la prospérité que la violence : assise sur ces respectables bases, la puissance en est plus solide & plus durable. On n'obtient de la tyrannie qu'une autorité précaire, qu'une possession troublée. Celle qui émane de la justice finit par tout envahir. L'empire de la force est regardé comme un fléau, l'empire de la vertu comme une bénédiction ; & je ne me persuaderai jamais qu'il soit indifférent de s'annoncer aux nations étrangeres, ou comme des esprits infernaux, ou comme des intelligences célestes.

Le projet de faire des établissemens solides & de tenter des conquêtes, paroissoit au-dessus des forces d'une société naissante ; mais elle se flatta qu'elle seroit protégée, parce qu'elle se croyoit utile. Ses espérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, prince foible, infecté de la fausse philosophie de son siecle, bel-esprit, subtil & pédant, plus fait pour être à la tête d'une université que d'un empire. La compagnie, par son activité, par sa persévérance, par le bon choix de ses officiers & de ses facteurs, suppléa au secours que lui refusoit son souverain. Elle bâtit des forts ; elle fonda des colonies aux isles de Java, de Pouleron, d'Amboine & de Banda. Elle partagea ainsi avec les Hollandois, le commerce des épiceries, qui sera toujours le plus solide de l'Orient, parce que son objet est devenu un besoin réel. Il étoit encore plus important dans ce temps-là, parce que le luxe de fantaisie

n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis ; & que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine, n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

III. Démêlés des Anglois avec les Hollandois.

Les Hollandois n'avoient pas chassé les Portugais des isles où croissent les épiceries, pour y laisser établir une nation dont la puissance maritime, le caractere & le gouvernement, rendoient la concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages sans nombre sur leurs rivaux : de puissantes colonies ; une marine exercée ; des alliances bien cimentées ; un grand fonds de richesses ; la connoissance du pays, & celle des principes & des détails du commerce : tout cela manquoit aux Anglois, qui furent attaqués de toutes les manieres.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avoit formé des établissemens. Dans les isles où son autorité n'étoit pas encore établie ; il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays, par des accusations où la vérité n'étoit pas moins blessée que la bienséance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis, ces marchands avides se déciderent pour des actes de violence. Une occasion extraordinaire fit commencer les hostilités plutôt qu'on ne l'avoit prévu.

C'est un usage à Java, que les épouses disputent à leurs époux les premieres faveurs de l'amour. Cette espece de guerre, que les hommes se font honneur de terminer au plutôt, & les femmes de prolonger le plus qu'il leur est possible, dure quelquefois des semaines entieres. D'où vient ce bizarre rafinement de coquetterie, qui n'est ni dans la nature de l'homme, ni dans celle de l'animal ? La Javanoise se proposeroit-elle d'inspirer à son époux de la confiance sur ses mœurs, avant &

après le mariage ; d'irriter la passion toujours plus violente dans un ravisseur que dans un amant ; ou d'accroître le prix qu'elle met à ses charmes, à ses faveurs, & au sacrifice de sa liberté ? Le roi de Bantam venoit de vaincre la résistance d'une nouvelle épouse, & il donnoit des fêtes publiques pour célébrer sa victoire. Les étrangers qui étoient dans le port, furent invités à ces réjouissances. Ce fut un malheur pour les Anglois, d'y être traités avec trop de distinction. Les Hollandois les rendirent responsables de ces préférences, & ne différerent pas d'un instant leur vengeance. Ils fondirent sur eux de toutes parts.

L'Océan Indien devint, à cette époque, le théâtre des plus sanglans combats entre les navigateurs des deux nations. Ils se cherchoient, ils s'attaquoient, ils se combattoient en gens qui vouloient vaincre ou mourir. Le courage étoit égal des deux côtés ; mais les forces étoient différentes. Les Anglois succomboient, lorsque quelques esprits modérés chercherent en Europe, où le feu de la guerre ne s'étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté, par un aveuglement dont il ne seroit pas aisé de trouver la cause.

Les deux compagnies signerent, en 1619, un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine & Banda, appartiendroient en commun aux deux nations ; que les Anglois auroient un tiers, & les Hollandois les deux tiers des productions dont on fixeroit le prix : que chacun contribueroit, à proportion de son intérêt, à la défense de ces isles ; qu'un conseil, composé de gens expérimentés de chaque côté, régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce : que cet accord, garanti par les souverains respectifs, dureroit vingt ans ; & que,

s'il s'élevoit dans cet intervalle des différens qui ne pussent être accommodés par les deux compagnies, ils seroient décidés par le roi de la Grande-Bretagne & les états-généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'histoire a conservé le souvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le sort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandois n'en furent pas plutôt instruits aux Indes, qu'ils s'occuperent des moyens de la rendre nulle. La situation des choses favorisoit leurs vues. Les Espagnols & les Portugais avoient profité de la division de leurs ennemis, pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s'y affermir; & il y avoit du danger à leur en laisser le temps. Les commissaires Anglois convinrent de l'avantage qu'il y auroit de les attaquer sans délai, mais ils ajouterent, qu'ils n'avoient rien de ce qu'il falloit pour y concourir. Leur déclaration, qu'on avoit prévue, fut enregistrée; & leurs associés entreprirent seuls une expédition, dont ils se réserverent tout le fruit. Il ne restoit aux agens de la compagnie de Hollande qu'un pas à faire, pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maîtres; c'étoit de chasser leurs rivaux de l'isle d'Amboine. On y réussit par une voie bien extraordinaire.

Un Japonois, qui étoit au service des Hollandois dans Amboine, se rendit suspect par une curiosité indiscrete. On l'arrêta, & il confessa qu'il s'étoit engagé, avec les soldats de sa nation, à livrer la forteresse aux Anglois. Son aveu fut confirmé par celui de ses camarades. Sur ces dépositions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conspiration, qui ne la désavouerent pas, & qui même la confirmerent. Une mort honteuse étouffa

le

le complot dans le sang de tous les coupables. Tel est le récit des Hollandois.

Les Anglois n'ont jamais vu dans cette accusation, que l'effet d'une avidité sans bornes. Ils ont soutenu, qu'il étoit absurde de supposer que dix facteurs & onze soldats étrangers, aient pu former le projet de s'emparer d'une place où il y avoit une garnison de deux cents hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la possibilité de faire réussir un plan si extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impossibilité d'être secourus contre les forces ennemies qui les auroient assiégés de toutes parts? Il faudroit, pour rendre vraisemblable une pareille trahison, d'autres preuves qu'un aveu des accusés arraché à la force des tortures. Les tourmens de la question n'ont jamais donné de lumieres, que sur le courage ou la foiblesse de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces considérations, appuyées de plusieurs autres à peu près aussi pressantes, ont rendu le récit de la conspiration d'Amboine si suspect, qu'elle n'a été regardée communément que comme un voile, dont s'étoit enveloppée une avarice atroce.

Le ministere de Jacques I, & la nation entiere, occupés alors de subtilités ecclésiastiques & de la discussion des droits du roi & du peuple, ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglois recevoit dans l'Orient. Cette indifférence produisit une circonspection qui dégénéra bientôt en foiblesse. Cependant le courage de ces insulaires se soutint mieux au Coromandel & au Malabar.

IV. Démêlés des Anglois avec les Portugais.

Ils avoient formé des comptoirs à Masulipatan, à Calicut, en plusieurs autres ports, & même à Delhy. Surate, le plus riche entrepôt de ces contrées, tenta leur ambition en 1611. On étoit disposé à les y recevoir; mais les Portugais déclare-

rent, que si l'on souffroit l'établissement de cette nation, ils brûleroient toutes les villes de la côte, & se saisiroient de tous les bâtimens Indiens. Ce ton en imposa au gouvernement. Midleton, déchu de ses espérances, fut réduit à se retirer de devant la place, à travers une nombreuse flotte, à laquelle il fit plus de mal qu'il n'en reçut.

Le capitaine Thomas Best arriva l'année suivante dans ces parages avec de plus grandes forces. Il fut reçu à Surate sans contradiction. Les agens qu'il portoit avoient à peine commencé leurs opérations, qu'on vit paroître un redoutable armement, sorti de Goa. Réduit à l'alternative de trahir les intérêts qu'on lui avoit confiés, ou de s'exposer aux plus grands périls pour les défendre, l'amiral Anglois ne balança pas. Deux fois il attaqua les Portugais, & deux fois, malgré l'extrême infériorité de son escadre, il remporta la victoire. Cependant l'avantage que les vaincus tiroient de leur position, de leurs ports, de leurs forteresses, rendoit toujours la navigation des Anglois dans le Guzurate très-difficile. Il fallut se battre encore contre un ennemi opiniâtre, que ses défaites ne rebutoient pas. On ne parvint à jouir de quelque tranquillité, qu'en l'achetant par de nouveaux combats & de nouveaux triomphes.

V. Liaisons des Anglois avec la Perse.

Le bruit de ces éclatans succès, contre une nation qui, jusqu'alors, avoit passé pour invincible, pénétra jusqu'à la capitale de la Perse.

Cette vaste région, si célèbre dans l'antiquité, paroît avoir été libre dans sa plus ancienne forme de gouvernement. Sur les ruines d'une république corrompue, s'éleva la monarchie. Les Perses furent long-temps heureux sous cette forme d'administration; les mœurs étoient simples comme les loix. A

la fin, l'esprit de conquête s'empara des souverains. Alors, les trésors de l'Assyrie, les dépouilles de plusieurs nations commerçantes, les tributs d'un grand nombre de provinces, firent entrer des richesses immenses dans l'empire; & ces richesses ne tarderent pas à tout changer. Le désordre fut poussé si loin, que le soin des amusemens publics parut attirer l'attention principale du gouvernement.

Un peuple qui ne vivoit que pour le plaisir, ne pouvoit tarder à être asservi. Il le fut successivement par les Macédoniens, par les Parthes, par les Arabes, par les Tartares, & vers la fin du quinzieme siecle par les Sophis, qui prétendoient descendre d'Aly, auteur de la fameuse réforme, qui divisa le mahométisme en deux branches.

Nul prince de cette nouvelle race ne se rendit aussi célebre que Schah-Abbas, surnommé le grand. Il conquit le Kandahar, plusieurs places importantes sur la mer Noire, une partie de l'Arabie, & chassa les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate.

Ces victoires produisirent des changemens remarquables dans l'intérieur de l'empire. Les grands avoient profité des troubles civils pour se rendre indépendans : on les abaissa; & les postes importans furent tous confiés à des étrangers, qui ne vouloient ni ne pouvoient former des factions. La milice étoit en possession de disposer du trône suivant son caprice : on la contint par des troupes étrangeres, qui avoient une religion & des habitudes différentes. L'anarchie avoit rendu les peuples enclins à la sédition : on plaça dans les villes & dans les campagnes des colonies choisies entre les

nations les plus opposées aux anciens habitans, par les mœurs & le caractere. Il sortit de ces arrangemens le despotisme le plus absolu, peut-être, qu'ait jamais éprouvé aucune contrée.

Ce qui est étonnant, c'est que le grand Abbas ait su allier à ce gouvernement, oppresseur de sa nature, quelques vues d'utilité publique. Il appella tous les arts à lui, & les établit à la cour & dans les provinces. Tous ceux qui apportoient dans ses états un talent, quel qu'il fût, étoient sûrs d'être accueillis, d'être aidés, d'être récompensés. Il disoit souvent, que les étrangers étoient le plus bel ornement d'un empire, & donnoient plus d'éclat au prince, que les magnificences du luxe le plus recherché.

Pendant que la Perse sortoit de ses ruines par les différentes branches d'industrie qui s'établissoient de toutes parts, une colonie d'Arméniens, transférée à Ispahan, portoit au centre de l'empire l'esprit de commerce. Bientôt ces négocians, & ceux des naturels du pays qui savoient les imiter, furent répandus dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée & dans la Baltique; par-tout où les affaires étoient vives & considérables. Le Sophi s'associoit lui-même à leurs entreprises, & leur avançoit des sommes considérables, qu'ils faisoient valoir dans les marchés les plus renommés de l'Univers. Ils étoient obligés de lui remettre ses fonds aux termes convenus; & s'ils les avoient accrus par leur industrie, il leur accordoit quelque récompense.

Les Portugais, qui s'apperçurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Asie & avec l'Europe, alloit prendre sa direction par la Perse, y mirent des entraves. Ils ne souffroient pas que le Persan achetât des marchandises ailleurs que dans

leurs magasins. Ils en fixoient le prix ; & s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c'étoit toujours sur leurs vaisseaux, & en exigeant un fret & des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abbas, qui, instruit du ressentiment des Anglois, leur proposa de réunir leurs forces de mer à ses forces de terre, pour assiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, & prise en 1623, après deux mois de combats. Les conquérans s'en partagerent le butin, qui fut immense, & la ruinerent ensuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues de là, s'offroit sur le continent le port de Gombroon, qu'on a depuis appellé Bender-Abassi. La nature ne paroissoit pas l'avoir destiné à être habité. Il est situé au pied de montagnes excessivement élevées. On y respire un air embrasé. Des vapeurs mortelles s'élevent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes sont noires & arides, comme si le feu les avoit brûlées. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'avoit Bender-Abassi d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choisir par le monarque Persan, pour servir d'entrepôt au grand commerce qu'il se proposoit de faire aux Indes. Les Anglois furent associés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, & la moitié du produit des douanes ; à condition qu'ils entretiendroient, au moins, deux vaisseaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut indispensable, pour rendre vain le ressentiment des Portugais, dont la haine étoit encore redoutable.

Dès ce moment Bender-Abassi, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville florissante. Les Anglois y portoient les épiceries ; le poivre, le sucre, des marchés de l'Orient ;

le fer, le plomb & les draps, des ports de l'Europe. Le bénéfice qu'ils faisoient sur ces marchandises, étoit grossi par un fret excessivement cher, que leur payoient les Arméniens, qui restoient encore en possession de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négocians avoient entrepris depuis long-temps le trafic des toiles. Ils n'avoient été supplantés, ni par les Portugais, qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. On pouvoit craindre, d'ailleurs, de ne pouvoir soutenir la concurrence d'un peuple, également riche, industrieux, actif, économe. Les Arméniens faisoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils passoient aux Indes; ils y achetoient du coton; ils le distribuoient aux fileuses; ils faisoient fabriquer des toiles sous leurs yeux; ils les portoient à Bender-Abassi, d'où elles passoient à Ispahan. De-là, elles se distribuoient dans les différentes provinces de l'Empire, dans les Etats du grand-seigneur & jusqu'en Europe, où l'on contracta l'habitude de les appeller Perses; quoiqu'il ne s'en soit jamais fabriqué qu'à la côte de Coromandel. Telle est l'influence des noms sur les opinions, que l'erreur populaire, qui attribue à la Perse les toiles des Indes, passera peut-être avec le cours des siecles, pour une vérité incontestable dans l'esprit des savans à venir. Les difficultés insurmontables que ces sortes d'erreurs ont jettées dans l'histoire de Pline & des autres anciens, doivent nous rendre infiniment précieux les travaux des savans de nos jours, qui recueillent les procédés de la nature & des arts, pour les transmettre à la postérité.

En échange des marchandises qu'on portoit à la Perse, elle donnoit les productions de son territoire, ou le fruit de son industrie,

La soie, qui étoit la premiere des marchandises. On en recueilloit, on en exportoit alors une grande quantité.

La laine de Caramanie, qui ressemble beaucoup à celle de Vigogne. Elle étoit employée avec succès dans les manufactures de chapeaux & dans quelques étoffes. Les chevres qui la donnent ont cela de particulier, que la toison tombe d'elle-même au mois de Mai.

Les turquoises, qui étoient plus ou moins parfaites, suivant celles des trois mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

Les brocards d'or, d'un prix supérieur à tout ce qu'ont produit les plus célébres manufactures. Il y en avoit de simples, & d'autres à deux faces sans envers. On en faisoit des rideaux, des portieres, & des carreaux magnifiques.

Les tapis qu'on a depuis si bien imités en Europe, & qui ont été long-temps un des plus riches meubles de nos appartemens.

Le maroquin, qui avoit, ainsi que les autres cuirs, un degré de perfection qu'on ne savoit pas lui donner ailleurs.

Le chagrin, le poil de chevre, l'eau-rose, les racines pour la médecine, les gommes pour la teinture, les dattes, les chevaux, les armes, plusieurs autres choses, dont les unes se vendoient aux Indes, & les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandois fussent parvenus à s'approprier tout le commerce de l'Inde Orientale, ils ne virent pas sans jalousie ce qui se passoit en Perse. Il leur parut que les privileges, dont leur rival jouissoit dans la rade de Bender-Abassi, pouvoient être compensés par l'avantage qu'ils avoient de posséder

une plus grande quantité d'épiceries, & ils entrerent avec lui en concurrence.

VI. Décadence des Anglois aux Indes.

Les Anglois poursuivis dans tous les marchés par un ennemi puissant, acharné sans cesse à leur ruine, succomboient par-tout. Leur chûte fut accélérée, par les dissentions civiles & religieuses qui inondoient de sang leur patrie, qui étouffoient tous les sentimens, toutes les lumieres. De plus grands intérêts firent totalement oublier les Indes; & la compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus rien à la mort instructive & terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les Hollandois eussent été favorables aux malheureux Stuarts, & donnassent un asile aux Anglois qu'il avoit proscrits; indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers; fier de ses succès; sentant ses forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire respecter & se venger. Il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'histoire a conservé le souvenir, c'est la plus savante; la plus illustre, par la capacité des chefs & le courage des matelots; la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le dûrent à la grandeur de leurs vaisseaux, que l'Europe a imitée depuis.

Le protecteur, qui donna la loi ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il se contenta d'y assurer le commerce Anglois, de faire désavouer le massacre d'Amboine; & de prescrire des dédommagemens pour les descendans des malheureuses victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention, dans le traité, des forts que les Hollandois avoient enlevés à la nation dans l'isle de Java, & dans plusieurs des Moluques. A la vérité, la restitution de l'isle de Pouleron fut stipulée; mais

les arbres à épiceries y furent tous arrachés, avant qu'elle repassât sous les loix de ses anciens maîtres. Comme son sol lui restoit cependant toujours, & qu'avec le temps, il pouvoit mettre obstacle au monopole que la Hollande vouloit exercer, on la conquit de nouveau en 1666; & les instances de la France ne réussirent pas à en arracher le sacrifice à la république.

VII. Rétablissement du commerce Anglois dans l'Inde.

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu, en 1657, du protecteur, le renouvellement de son privilege, & qu'elle se vit solidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ses malheurs passés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec ses droits.

Le bonheur qu'elle avoit en Europe, la suivit en Asie. L'Arabie, la Perse, l'Indostan, l'Est de l'Inde, la Chine, tous les marchés que les Anglois avoient anciennement pratiqués, leur furent ouverts. On les y reçut même avec plus de franchise & de confiance qu'ils n'en avoient éprouvés autrefois. Les affaires y furent fort vives, & les bénéfices très-considérables. Il ne manquoit à leur fortune, que de pénétrer au Japon : ils le tenterent. Mais les Japonois, instruits par les Hollandois que le roi d'Angleterre avoit épousé une fille du roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports.

Malgré cette contrariété, les prospérités de la compagnie furent très-brillantes. L'espoir de donner encore plus d'étendue & de solidité à ses affaires, la flattoit agréablement, lorsqu'elle se vit arrêtée dans sa carriere par une rivalité que ses propres succès avoient fait naître.

VIII. Malheurs & fautes des Anglois aux Indes.

Des négocians, échauffés par la connoissance des gains qu'on faisoit dans l'Inde, résolurent d'y naviguer. Charles II, qui n'étoit sur le trône qu'un

particulier voluptueux & dissipateur, leur en vendit la permission; tandis que d'un autre côté, il tiroit des sommes considérables de la compagnie, pour l'autoriser à poursuivre ceux qui entreprenoient sur son privilege. Une concurrence de cette nature, devoit dégénérer en brigandages. Les Anglois, devenus ennemis, couroient les uns sur les autres avec un acharnement, une animosité qui les décrierent dans les mers d'Asie.

Les Hollandois voulurent mettre à profit cette singuliere crise. Ces républicains s'étoient trouvés assez long-temps les seuls maîtres du commerce des Indes. Ils en avoient vu avec chagrin sortir une partie de leurs mains, à la fin des troubles civils d'Angleterre. La supériorité de leurs forces leur fit espérer de la recouvrer, lorsque les deux nations commencerent, en 1664, la guerre dans toutes les parties du monde : mais les hostilités ne durerent pas assez long-temps, pour réaliser ces vastes espérances. La paix leur interdisant la force ouverte, ils se déterminerent à attaquer les souverains du pays, pour les obliger de fermer leurs ports à leur rival. La conduite folle & méprisable des Anglois, accrut l'audace Hollandoise. Elle alla jusqu'à les chasser ignominieusement de Bantam en 1680.

Une insulte aussi grave & aussi publique, ranima la compagnie Angloise. La passion de rétablir sa réputation, de satisfaire sa vengeance, de maintenir ses intérêts, la détermina aux plus grands efforts. Elle arma une flotte de vingt-trois vaisseaux, où furent embarqués huit mille hommes de troupes réglées. On mettoit à la voile, lorsque les ordres du monarque suspendirent le départ. Charles, dont les besoins & la corruption ne connoissoient point de bornes, avoit espéré que pour faire révoquer

cette défenſe, on lui donneroit un argent immenſe. N'en pouvant obtenir de ſes ſujets, il ſe détermina à en recevoir de ſes ennemis. Il ſacrifia l'honneur & le commerce de ſa nation à 2,250,000 livres que lui firent compter les Hollandois, que de ſi grands préparatifs avoient effrayés. L'expédition projettée n'eut point lieu.

La compagnie épuiſée par les frais d'un armement que la vénalité de la cour avoit rendu inutile, envoya ſes bâtimens aux Indes, ſans les fonds néceſſaires pour former des cargaiſons; mais avec ordre à ſes facteurs de les raſſembler ſur ſon crédit, ſi la choſe étoit poſſible. La fidélité qu'elle avoit montrée juſqu'alors dans ſes engagemens, fit trouver 6,750,000 livres. Rien n'eſt plus extraordinaire que la maniere dont on s'y prit pour les payer.

Joſias Child, qui de directeur de la compagnie en étoit devenu le tyran, fit paſſer à l'inſu, dit-on, de ſes collegues, des ordres aux Indes, pour qu'on imaginât des prétextes, quels qu'ils puſſent être, de fruſtrer les prêteurs de leur créance. C'eſt à ſon frere Jean Child, gouverneur de Bombay, que l'exécution de ce ſyſtême d'iniquité fut plus particuliérement confiée. Auſſi-tôt, cet homme avide, & féroce, annonce au gouverneur de Surate des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles le méritoient, il fond ſur tous les vaiſſeaux qui appartenoient aux ſujets de la cour de Delhy, & de préférence ſur les navires expédiés de Surate, comme les plus riches. Il ne reſpecte pas même les bâtimens qui naviguoient munis de ſes paſſe-ports; & il pouſſe l'audace juſqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée Mogole. Cet horrible brigandage, qui dura toute

l'année 1688, causa dans tout l'Indostan des dommages inestimables.

Aurengzeb, qui tenoit les rênes de l'Empire d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un si grand outrage. Un de ses lieutenans débarque au commencement de 1689, avec vingt mille hommes à Bombay, isle importante du Malabar, qu'une princesse de Portugal avoit apportée en dot à Charles II, & que ce monarque avoit cédée à la compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi, l'on abandonne le fort de Magazan avec tant de précipitation, qu'on y oublie de l'argent, des vivres, plusieurs caisses remplies d'armes, & quatorze pieces de gros canon. Le général Indien, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglois dans la plaine, les bat & les réduit à se renfermer tous dans la principale forteresse, où il les investit, & où il espere les forcer bientôt de se rendre.

Child, aussi lâche dans le danger qu'il avoit paru audacieux dans ses pirateries, envoie sur le champ des députés à la cour, pour y demander grace. Après bien des supplications, bien des bassesses, ces Anglois sont admis devant l'empereur, les mains liées & la face prosternée contre terre. Aurengzeb, qui vouloit conserver une liaison qu'il croyoit utile à ses états, ne fut pas inflexible. Après avoir parlé en souverain irrité, en souverain qui pouvoit & devoit peut-être se venger, il céda au repentir & aux soumissions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ses sujets qu'on avoit pillés : tels furent les actes de justice auxquels le despote, le plus absolu qui fût jamais, réduisit ses volontés suprêmes. A ces conditions si modérées, il fut permis aux Anglois de continuer à jouir des privileges qu'ils avoient obte-

nus dans les rades Mogoles, à des époques différentes.

Ainsi finit cette malheureuse affaire, qui interrompit le commerce de la compagnie pendant plusieurs années; qui occasionna une dépense de 9 à 10 millions; qui causa la perte de cinq gros vaisseaux, & d'un plus grand nombre de moindre grandeur; qui coûta la vie à plusieurs milliers d'excellens matelots, & qui se termina par la ruine du crédit & de l'honneur de la nation: deux choses dont la valeur est au-dessus de tous les calculs, & dont les deux Child auroient dû payer la perte de leur tête.

En changeant de maximes & de conduite, la compagnie pouvoit se flatter de sortir du précipice affreux où elle s'étoit jettée elle-même. Une révolution qui lui étoit étrangere, ruina bientôt ces douces espérances. Jacques II, despote & fanatique, mais le prince de son siecle qui entendoit le mieux la marine & le commerce, fut précipité du trône. Cet événement arma l'Europe entiere. Les suites de ces sanglantes divisions sont assez connues. L'on ignore peut-être que les armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtimens marchands qui furent évalués six cents soixante-quinze millions de livres; & que la plupart des vaisseaux qui revenoient des Indes, se trouverent compris dans cette fatale liste.

Ces déprédations furent suivies d'une disposition économique, qui devoit accélérer la ruine de la compagnie. Les réfugiés François avoient porté en Irlande & en Ecosse la culture du lin & du chanvre. Pour encourager cette branche d'industrie, on crut devoir proscrire l'usage des toiles des Indes, excepté les mousselines, & celles qui étoient nécessaires au commerce d'Afrique. Un corps déjà

épuisé, pouvoit-il résister à un coup si imprévu, si accablant?

IX Débats occasionnés en Angleterre par les privileges de la compagnie.

La paix qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas sa décadence qui lui suscitoit des ennemis; elle ne faisoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615, quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes Orientales. Ils l'accusoient d'en affoiblir les forces navales, par une grande consommation d'hommes; & de diminuer, sans dédommagement, les expéditions pour le Levant & pour la Russie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés, devinrent si violentes vers l'an 1628, que la compagnie se voyant exposée à l'animosité de la nation, s'adressa au gouvernement. Elle le supplioit d'examiner la nature de son commerce; de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état; & s'il lui étoit favorable, de l'autoriser par une déclaration publique. Le temps n'avoit qu'assoupi cette opposition nationale; & elle se renouvella plus furieuse que jamais, au temps dont nous parlons. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs spéculations, consentoient qu'on fît le commerce des Indes; mais ils soutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilege exclusif leur paroissoit un attentat manifeste contre la liberté. Selon eux, les peuples n'avoient établi un gouvernement, qu'en vue de procurer le bien général; & l'on y portoit atteinte en immolant, par d'odieux monopoles, l'intérêt public à des intérêts privés. Ils fortifioient ce principe fécond & incontestable, par une expérience assez récente. Durant la rebellion; disoient-ils, les marchands particuliers, qui s'étoient emparés des mers d'Asie, y porterent le double des

marchandises nationales qu'on demandoit auparavant, & ils se trouverent en état de donner les marchandises en retour, à un prix assez bas pour supplanter les Hollandois dans tous les marchés de l'Europe. Mais ces républicains habiles, certains de leur perte, si les Anglois conduisoient plus longtemps les affaires sur les principes d'une liberté entiere, firent insinuer à Cromwel, par quelques personnes qu'ils avoient gagnées, de former une compagnie exclusive. Ils furent secondés dans leurs menées par les négocians Anglois, qui faisoient alors ce commerce, & qui se promettoient pour l'avenir des gains plus considérables, lorsque, devenus seuls vendeurs, ils donneroient la loi aux consommateurs. Le protecteur, trompé par les insinuations artificieuses des uns & des autres, renouvella le monopole : mais pour sept ans seulement, afin de pouvoir revenir sur ses pas, s'il se trouvoit qu'il eût pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroissoit pas mauvais à tout le monde. Assez de gens pensoient que le commerce des Indes ne pouvoit réussir qu'à l'aide d'un privilege exclusif : mais plusieurs d'entr'eux soutenoient que la charte du privilege actuel n'en étoit pas moins nulle ;, parce qu'elle avoit été accordée par des rois qui n'en avoient pas le droit. Ils rappelloient plusieurs actes de cette nature, cassés par le parlement, sous Edouard III, sous Henri IV, sous Jacques I, sous d'autres regnes. Charles II avoit, à la vérité, gagné un procès de cette nature à la cour des Plaidoyers communs ; mais sur une raison puérile. Ce tribunal avoit osé dire, *que le prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les sujets pussent commercer avec les infideles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.*

Quoique les partis dont on a parlé eussent des

vues particulieres & même opposées, ils se réunissoient tous dans le projet de rendre le commerce libre, ou de faire annuller du moins le privilege de la compagnie. La nation, en général, se déclaroit pour eux : mais le corps attaqué leur opposoit ses partisans, les ministres, tout ce qui tenoit à la cour, qui faisoit elle-même cause commune avec lui. Des deux côtés, on employa la voie des libelles, de l'intrigue, de la corruption. Du choc de ces passions, il sortit un de ces orages, dont la violence ne se fait guere sentir qu'en Angleterre. Les factions, les sectes, les intérêts se heurterent avec impétuosité. Tout, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, se partagea. Les plus grands événemens n'avoient pas excité plus d'enthousiasme. La compagnie, pour appuyer la chaleur de ses défenseurs, offrit de prêter de grandes sommes, à condition qu'on lui laisseroit son privilege. Ses adversaires en offrirent de plus considérables pour le faire révoquer.

Les deux chambres, devant qui s'instruisoit ce grand procès, se déclarerent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire, ensemble ou séparément, le commerce de l'Inde. Ils s'associerent & formerent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la permission de continuer ses armemens jusqu'à l'expiration très-prochaine de sa charte. Ainsi, l'Angleterre eut à la fois deux compagnies des Indes Orientales, autorisées par le parlement, au lieu d'une seule établie par l'autorité royale.

On vit alors ces deux corps aussi ardens à se détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un & l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce; & se regardoient avec cette jalousie, cette haine, que l'ambition & l'avarice ne manquent jamais d'inspirer. Leur division se manifesta par de grands éclats en Europe, & surtout

tout aux Indes. Les deux sociétés se rapprocherent enfin, & finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la compagnie furent conduites avec plus de lumieres, de sagesse & de dignité. Les principes du commerce, qui se développoient de plus en plus en Angleterre, influerent sur son administration, autant que le permettoient les intérêts de son monopole. Elle améliora ses anciens établissemens; elle en forma de nouveaux. Ce qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfice, elle cherchoit à se le procurer par des ventes plus considérables. Son privilege étoit attaqué avec moins de violence, depuis qu'il avoit reçu la sanction des loix, & obtenu la protection du parlement.

Quelques disgraces passageres troublerent ses prospérités. Les Anglois avoient formé, en 1702, un établissement dans l'isle de Pulocondor, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume, jusqu'alors trop négligé. Une sévérité outrée révolta seize soldats Macassars, qui faisoient partie de la garnison. Dans la nuit du 3 Mars 1705, ils mirent le feu aux maisons du fort, & massacrerent les Européens, à mesure qu'ils sortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette maniere; le reste tomba sous les coups des naturels du pays, mécontens de l'insolence de ces étrangers. La compagnie perdit par cet événement les dépenses que lui avoit coûtées son entreprise, les fonds qui étoient dans son comptoir, & les espérances qu'elle avoit conçues.

D'autres nuages s'éleverent sur plusieurs de ses comptoirs. C'étoit l'inquiétude, c'étoit l'avarice de ses agens, qui les avoient assemblés. Une politique plus modérée fit abandonner d'odieuses prétentions;

& la tranquillité se trouva bientôt rétablie. De plus grands intérêts ne tarderent pas à fixer son attention.

X. Guerres des Anglois & des François.

L'Angleterre & la France entrerent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'univers devinrent le théâtre de leurs divisions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation soutint son caractere. Les Anglois, toujours animés de l'esprit de commerce, attaquerent celui de leurs ennemis, & le détruisirent. Les François, fideles à leur passion pour les conquêtes, s'emparerent du principal établissement de leur concurrent. Les événemens firent voir lequel des deux peuples avoit agi avec plus de sagesse. Celui qui ne s'étoit occupé que de son agrandissement, tomba dans une inaction entiere; tandis que l'autre, privé du centre de sa puissance, donnoit plus d'étendue à ses entreprises.

A peine les deux nations avoient mis fin aux hostilités qui les divisoient, qu'elles entrerent comme auxiliaires dans les démêlés des princes de l'Inde. Peu après, elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. Avant la fin des troubles, les François se trouverent chassés du continent & des mers d'Asie. A la paix de 1763, la compagnie Angloise se trouva en possession de l'empire, en Arabie, dans le golfe Persique, sur les côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Bengale.

Toutes ces régions different par le climat, par les mœurs, par le sol, par les productions, par l'industrie, par les ventes & par les achats. Elles doivent être exactement & profondément connues. Nous allons les parcourir d'un pas rapide. On sentira que leur description appartient spécialement à l'histoire de la nation, qui s'y est procuré une influence plus marquée, & qui en retire les plus grands avantages.

L'Arabie eſt une des plus grandes péninſules du monde connu. Elle a pour limites, au midi, l'océan Indien; au levant, le Sein Perſique; au couchant, la mer Rouge, qui la ſépare de l'Afrique. Au nord, une ligne tirée à l'extrémité des deux golfes lui ſervoit vraiſemblablement de borne dans les temps anciens. L'Irak-Arabi, le déſert de Syrie & la Paleſtine, ſemblent aujourd'hui en faire partie.

XI. Deſcription de l'Arabie, Révolutions qu'elle a éprouvées. Caractere de ſes habitans

La preſqu'iſle eſt ſéparée du nord au ſud par une chaîne de montagnes, moins ſtériles & plus tempérées que le reſte du pays. Sur la plupart, il pleut deux ou trois mois au plus chaque année; mais à des époques différentes, ſuivant leur expoſition. Les eaux qui en tombent ſe perdent dans les ſables des vallées, ou vont ſe jetter en torrens dans la mer, ſelon la pente & les diſtances. Il eſt une ſaiſon où les chaleurs ſont ſi vives, que perſonne ne voyage, que les eſclaves même ne paroiſſent pas, ſans une extrême néceſſité, dans les rues. Tout travail eſt alors ſuſpendu au milieu du jour. La plus grande partie du temps ſe paſſe à dormir dans des ſouterreins, dont l'air ne ſe renouvelle que par un tuyau.

On diviſe communément cette région en trois parties: l'Arabie pétrée, l'Arabie déſerte, & l'Arabie heureuſe: noms analogues au ſol de chacune de ces contrées.

L'Arabie pétrée eſt la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. Elle eſt généralement inculte, & preſque par-tout couverte de rochers. On ne voit dans l'Arabie déſerte que des plaines arides; des monceaux de ſable, que le vent éleve & qu'il diſſipe; des montagnes eſcarpées, que la verdure ne couvre jamais. Les ſources d'eau y ſont ſi rares, qu'on ſe les eſt toujours diſputées les armes à

la main. L'Arabie heureuse doit moins ce titre imposant à sa fertilité, qu'au voisinage des régions stériles qui l'environnent. Ces diverses contrées jouissent d'un ciel constamment pur, constamment serein.

Tous les monumens attestent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. Ses premiers habitans lui vinrent vraisemblablement de la Syrie & de la Chaldée. On ignore à quelle époque ils commencerent à être policés ; & s'ils acquirent eux-mêmes des lumieres, ou s'ils les reçurent des Indes. Il paroît que le Sabéisme fut leur religion, avant même qu'ils connussent la haute Asie. De bonne heure ils eurent des idées sublimes de la divinité. Ils rendoient un culte aux astres, comme à des corps animés par des esprits célestes. Leur religion n'étoit ni atroce, ni absurde ; & quoique susceptible de ces enthousiasmes subits, qui sont si communs chez les peuples Méridionaux, le fanatisme ne les infecta pas jusqu'au temps de Mahomet. Les Arabes du désert avoient un culte moins éclairé. Plusieurs adorerent le soleil, & quelques-uns lui immolerent des hommes. Il y a une vérité qui se prouve par l'étude de l'histoire, & par l'inspection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, sujets aux inondations, aux volcans ; & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles sont nées.

Lorsque Mahomet eut établi une nouvelle religion dans sa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zele à ses sectateurs ; & ce zele en fit des conquérans. Ils porterent leur domination des mers de l'Occident à celles de la Chine, & des Canaries aux isles Moluques. Ils y porterent aussi les arts utiles qu'ils perfectionnoient. Les Arabes

furent moins heureux dans les beaux-arts, où ils montrerent à la vérité quelque génie : mais aucune idée de ce goût que la nature donna quelque temps après aux peuples qui se firent leurs disciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en spectacles, en événemens merveilleux qui excitent l'enthousiasme; tandis que le goût, qui choisit & moissonne dans les champs où le génie a semé, semble convenir davantage à des peuples sobres, doux & modérés, qui vivent sous un ciel heureusement tempéré. Peut-être aussi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raison épurée & mûrie par le temps, demande-t-il une certaine stabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les esprits, un progrès insensible de lumieres, qui, donnant une plus grande étendue au génie, lui fait saisir des rapports plus justes entre les objets, & une plus heureuse combinaison de ces sensations mixtes, qui font les délices des ames délicates. Ainsi les Arabes presque toujours poussés en des climats brûlans par la guerre & le fanatisme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de situation, qui forme le goût. Mais ils apporterent dans le pays de leurs conquêtes, les sciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts nécessaires à la prospérité des nations.

Aucun peuple de leur temps, n'entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n'eut un commerce aussi vaste. Ils s'en occupoient dans le cours même de leurs conquêtes. De l'Espagne au Tonquin, ils avoient des négocians, des manufactures, des entrepôts; & les autres peuples, du moins ceux de l'Occident, tiroient d'eux, & les lumieres, & les

arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conservation & à l'agrément de la vie.

Quand la puissance des califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de plusieurs nations qu'ils avoient soumises, secouerent le joug de ces princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de son gouvernement, ainsi que ses premieres mœurs. A cette époque, la nation divisée en tribus, comme autrefois, sous la conduite de chefs différens, retomba dans son premier caractere, dont le fanatisme & l'ambition l'avoient fait sortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs & vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ce contraste de traits & de qualités, qui paroissent incompatibles, semblent s'être réunis dans cette race d'hommes, pour en faire une nation singuliere, dont la figure & le caractere tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains & les Persans, dont ils sont environnés. Graves & sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entre eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre & de cet esprit patriotique, qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps, s'estime, se ménage, se préfere à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractere flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colere qui les en fait sortir. Ce peuple a de l'intelligence & même de l'ouverture pour les sciences : mais il les cultive peu, soit défaut de secours ou même de besoins; aimant mieux souffrir, sans doute, les maux de la nature, que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, au-

une production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Leur passion dominante, c'est la jalousie, tourment des ames ardentes, foibles, oisives, à qui l'on pourroit demander, si c'est par estime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles sont méfiantes. C'est des Arabes, dit-on, que plusieurs nations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe même ont emprunté les viles précautions que cette odieuse passion inspire, contre un sexe qui doit être le dépositaire, & non le tributaire de nos plaisirs. Aussi-tôt que leurs filles sont nées, ils rapprochent par une sorte de couture les parties que la nature a séparées, & n'y laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels. Les chairs adherent peu-à-peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte qu'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le temps du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d'y passer un anneau. Les femmes sont soumises, comme les filles, à cet usage outrageant pour la vertu. La seule différence est, que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une espece de serrure, dont le mari seul a la clef. Cette pratique connue dans toutes les parties de l'Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée.

Telle est la nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la composent, a dû jetter nécessairement dans leur caractere quelques singularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le désert, peut monter à deux millions. Ils sont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérables, mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement est simple. Un chef héréditaire, assisté de

quelques vieillards, termine les différends, punit les coupables. S'il est hospitalier, humain & juste, on l'adore. Est-il fier, cruel, avare, on le met en pieces, & on lui donne un successeur de sa famille.

Ces peuples campent dans toutes les saisons. Ils n'ont point de demeure fixe, & ils s'arrêtent partout où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante leur paroît pleine de délices; & ils regardent les Arabes sédentaires comme des esclaves. Ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis sur lesquels ils couchent: tout se fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chevres & de leurs chameaux. C'est l'occupation des femmes dans chaque famille; & dans tout le désert il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils consomment de tabac, de café, de riz, de dattes, est payé par le beurre qu'ils portent sur la frontiere, par plus de vingt mille chameaux, qu'ils vendent annuellement. Ces animaux, si utiles dans l'Orient, étoient conduits autrefois en Syrie. La plupart ont pris la route de la Perse, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le besoin & diminué l'espece.

Comme ces objets ne suffisent pas aux Arabes pour se procurer les choses qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la superstition mene dans leurs sables. La plus nombreuse qui va de Damas à la Mecque, achete la sureté de son voyage par un tribut de cent bourses, ou de cent cinquante mille livres, auquel le grand-seigneur s'est soumis, & qui, par d'anciennes conventions, se partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent uniquement avec les hordes, sur le territoire desquelles il leur faut passer.

Indépendamment de cette ressource, les Arabes

de la partie du désert qui est le plus au Nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fideles, si désintéressés entre eux, sont féroces & avides avec les nations étrangeres. Hôtes bienfaisans & généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons peres, bons maris, bons maîtres : mais tout ce qui n'est pas de leur famille, est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort loin ; & il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse en soient le théâtre.

Les Arabes, qui se vouent au brigandage, s'associent avec les chameaux, pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, & l'animal, la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme son chameau, dès la naissance, aux exercices & aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, & à consommer peu. L'animal passe de bonne heure les jours sans boire, & les nuits sans dormir. On l'exerce à plier ses jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu'on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation singuliere, dont il paroît que les rois se servent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ses travaux, on diminue sa subsistance. On le forme à la course par l'émulation. Un cheval Arabe est le rival qu'on présente au chameau. Celui-ci, moins prompt & moins léger, lasse à la fin, son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau sont prêts & dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, &

vont attendre ſur les confins le marchand ou le voyageur, pour les piller. L'homme dévaſte, maſſacre, enleve; & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune ſont pourſuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte ſon chameau favori, pouſſe la troupe, fait juſqu'à trois cents lieues en huit jours, ſans décharger ſes chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils paſſent tout ce temps-là ſans boire, à moins qu'ils ne ſentent par haſard une ſource à quelque diſtance de leur route : alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une ſeule fois, pour la ſoif paſſée & pour la ſoif à venir. Tel eſt cet animal, ſi ſouvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran, & dans les romans Orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages, & un ſol propre à la culture de l'orge, nourriſſent des chevaux qui ſont les meilleurs que l'on connoiſſe. De tous les pays du monde, on cherche à ſe procurer de ces chevaux, pour embellir & réparer les races de cette eſpece animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vîteſſe, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domeſtiques, ſur le ſervice, ſur l'attachement deſquels ils peuvent compter; & il leur arrive ce qui eſt commun à tous les peuples nomades, ſur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté : c'eſt que les animaux & les hommes prennent quelque choſe de l'eſprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la ſimplicité, de la douceur, de la docilité; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernemens dont ils ont été les ſujets ou les tributaires, ont al-

téré bien peu le caractere qu'ils avoient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés sur l'Océan Indien & sur la mer Rouge ; ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuse, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivoient, à une terre qui fournissoit, presque sans culture, à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées : mais il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'il leur avoit donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet ; à faire brûler des parfums exquis dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légérement imprégnés d'une aspersion d'eau rose. Ces plaisirs sont souvent suivis ou précédés de vers galans ou amoureux.

Leurs compositions sont d'une grace, d'une mollesse, d'un rafinement, soit d'expression, soit de sentiment, dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leur maîtresse, semble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'est une espece de musique si touchante & si fine ; c'est un murmure si doux ; ce sont des comparaisons si riantes & si fraîches : je dirois presque que leur poésie est parfumée comme leur contrée. Ce qu'est l'honneur dans les mœurs de nos paladins, les imitations de la nature le sont dans les poëmes Arabes. Là, c'est une quintessence de vertu ; ici, c'est une quintessence de volupté. On les voit abattus sous les ardeurs de leurs passions & de leur climat, ayant à peine la force de respirer. Ils s'abandonnent sans réserve à une langueur délicieuse qu'ils n'éprouveroient pas peut-être sous un autre ciel.

XII.
Commerce général de l'Arabie, & celui des Anglois en particulier.

Avant que les Portugais eussent intercepté la navigation de la mer Rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agens de tout le commerce qui se faisoit par cette voie. Aden, situé à l'extrémité la plus Méridionale de l'Arabie, sur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La situation de son port, qui lui procuroit des liaisons faciles avec l'Egypte, l'Ethiopie, l'Inde & la Perse, en avoit fait, pendant plusieurs siecles, un des plus florissans comptoirs de l'Asie. Quinze ans après avoir résisté au grand Albuquerque, qui vouloit le détruire en 1513, il se soumit aux Turcs, qui n'en resterent pas long-temps les maîtres. Le roi d'Yemen, possesseur de la seule portion de l'Arabie, qui mérite d'être appellée heureuse, les en chassa, & attira toutes les affaires à Moka, rade de ses états, qui n'avoit été jusqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu considérables. La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médécine, faisoient la base de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation, continuellement arrêtée par des droits excessifs, ne passent pas aujourd'hui sept ou huit cents milles livres, étoient dans ce temps-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis : mais ce devoit être toujours peu de chose. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le cafier vient originairement de la haute Ethiopie, où il a été connu de temps immémorial, où il est encore cultivé avec succès. M. Lagrenée de Mezieres, un des agens les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a possédé de son fruit, & en a fait souvent usage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & presque aussi parfumé que celui qu'on com-

mença à cueillir dans l'Arabie vers la fin du quinzieme siecle.

On croit communément qu'un Mollach, nommé Chadely, fut le premier Arabe qui fit usage du café, dans la vue de se délivrer d'un assoupissement continuel, qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ses prieres nocturnes. Ses derviches l'imiterent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boisson purifioit le sang par une douce agitation, dissipoit les pesanteurs de l'estomac, égayoit l'esprit; & ceux même qui n'avoient pas besoin de se tenir éveillés, l'adopterent. Des bords de la mer Rouge il passa à Médine, à la Mecque, &, par les pélerins, dans tous les pays mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne sont pas aussi libres que parmi nous, où la jalousie des hommes & la retraite austere des femmes rendent la société moins vive, on imagina d'établir des maisons publiques, où se distribuoit le café. Celles de Perse devinrent bientôt des lieux infâmes, où des jeunes Georgiens, vêtus en courtisanes, représentoient des farces impudiques, & se prostituoient pour de l'argent. Lorsque la cour eut fait cesser des dissolutions si révoltantes, ces maisons furent un asile honnête pour les gens oisifs, & un lieu de délassement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles; les poëtes y récitoient leurs vers, & les Mollachs y débitoient des sermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choses ne se passerent pas si paisiblement à Constantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en sortoit pas. Le grand Muphti, désespéré de voir les mosquées abandonnées, décida que cette boisson

étoit comprise dans la loi de Mahomet, qui proscrit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui sert souvent la superstition dont il est quelquefois la dupe, fit aussi-tôt fermer des maisons qui déplaisoient si fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'opposer à l'usage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces sévérités. On continua de boire du café; & même les lieux où il se distribuoit, se trouverent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Je dirois volontiers aux souverains: Si vous voulez que vos loix soient observées, qu'elles ne contrarient jamais la nature. Je dirois aux prêtres: que votre morale ne s'oppose pas aux plaisirs innocens. Tonnez, menacez, les uns & les autres tant qu'il vous plaira; ouvrez à nos yeux des cachots, les enfers sous nos pas : vous n'étoufferez pas en moi le vœu d'être heureux. Je veux être heureux, est le premier article d'un code antérieur à toute législation, à tout systême religieux.

Au milieu du dernier siecle, le grand-visir Kuproli se transporta déguisé dans les principaux cafés de Constantinople. Il y trouva une foule de gens mécontens, qui, persuadés que les affaires du gouvernement sont en effet celles de chaque particulier, s'en entretenoient avec chaleur, & censuroient avec une hardiesse extrême la conduite des généraux & des ministres. Il passa de-là dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens simples, la plupart soldats, qui, accoutumés à regarder les intérêts de l'état comme ceux du prince qu'ils adorent en silence, chantoient gaiement, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernieres sociétés, qui n'entraînent point d'inconvéniens, lui parurent devoir être tolérées : mais

il jugea les premieres dangereuses sous un gouvernement absolu. Il n'y avoit pas assez réfléchi, pour concevoir qu'elles n'étoient pas plus à craindre que les autres. Même dans un état despotique, il faut laisser au peuple qu'on opprime, la liberté de se plaindre, qui le soulage. Le mécontentement qui s'évapore n'est pas celui qu'il faut redouter. Les révoltes naissent de celui qui, renfermé, s'exalte par la fermentation intérieure, & se développe par des effets aussi prompts que terribles. Malheur aux souverains, lorsque leur vexation s'accroît, & que le murmure des peuples cesse.

Quoi qu'il en soit, ce réglement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'usage du café, & en a peut-être étendu la consommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait; & il n'y a point de maison où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même, on en verse indifféremment à toute heure, parce qu'il est d'usage d'en présenter à tous ceux qui arrivent; & qu'il seroit également impoli de ne le point offrir, ou de le refuser.

Dans le temps précisément qu'on fermoit les cafés à Constantinople, on en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652, par un marchand, nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle se trouva du goût des Anglois; & toutes les nations de l'Europe l'ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion défend le vin.

L'arbre qui produit le café, étoit dans le territoire de Bételfaguì, ville de l'Yemen, située à dix lieues de la mer Rouge, dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long, sur quinze & vingt de large. Son fruit n'a pas le même

degré de perfection par-tout. Celui qui croît sur les lieux élevés, à Ouden spécialement, est plus petit, plus verd, plus pesant, & préféré généralement.

On compte en Arabie douze millions d'habitans, qui, la plupart, font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature est réservé aux citoyens riches. La multitude est réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuse fêve. Ces restes méprisés, lui forment une boisson assez claire, qui a le goût du café, sans en avoir ni l'amertume, ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Bételfagui, qui est le marché général. C'est-là aussi que s'achete tout le café qui doit sortir du pays par terre. Le reste est porté à Moka, qui en est éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voisins de Lohia ou d'Hodeida, d'où il est conduit sur de légers bâtimens à Gedda. Les Egyptiens le vont prendre dans la derniere de ces places, & tous les autres peuples dans la premiere.

L'exportation du café peut être de douze à treize millions pesant. Les Européens en achetent un million & demi; les Persans, trois millions & demi; la flotte de Suez, six millions & demi; l'Indostan, les Maldives, & les colonies Arabes de la côte d'Afrique, cinquante milliers; les caravanes de terre, un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes & par les Européens, sont les mieux choisis, ils coûtent seize à dix-sept sols la livre. Les persans, qui se contentent des cafés inférieurs, ne payent la livre que douze à treize sols. Elle revient aux Egyptiens à quinze ou seize, parce que leurs cargaisons sont composées en partie de bon, & en partie de mauvais café. En réduisant le café à quatorze sols la livre, qui est le prix moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie huit à neuf millions de livres.

livres. Cet argent ne lui reste pas : mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers versent de leurs productions dans ses ports de Gedda & de Moka.

Moka reçoit de l'Abyssinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des esclaves. De la côte Orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des esclaves, de l'ambre, de l'ivoire : du golfe Persique, des dattes, du tabac, du blé : de Surate, une quantité immense de grosses toiles, peu de belles : de Bombay & de Pondichery, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe : de Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du safran d'Inde, du kaire, du bois & du cardamome : des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, du poivre, que ces isles se sont procurés par des échanges : du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles, presque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandises, qui peuvent être vendues six millions, trouve sa consommation dans l'intérieur du pays. Le reste, sur-tout les toiles, se distribue dans l'Abyssinie, à Socotora, & sur la côte Orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui se traitent à Moka, ainsi que dans tout l'Yemen, à Sanaa même, sa capitale, n'est entre les mains des naturels du pays. Les avanies, dont ils sont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéresser. Toutes les maisons de commerce sont tenues par des Banians de Surate ou de Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie, aussi-tôt que leur fortune est faite. Ils cedent alors leurs établissemens à des négocians de leur nation, qui disparoissent à leur tour, pour être remplacés par d'autres. Il n'y a aucune contrée où l'on ne connoisse le prix de tout, excepté de l'homme. Les nations les

plus policées n'en sont pas encore venues jusques-là. Témoin la multitude de peines capitales infligées par-tout, & pour des délits assez frivoles. Il n'y a pas d'apparence que des nations, où l'on condamne à la mort une jeune fille de dix-huit ans, qui pourroit être mere de cinq ou six enfans, un homme sain & vigoureux, de trente ans, pour le vol d'une piece d'argent, aient médité sur ces tables de la probabilité de la vie humaine, qu'ils ont si savamment calculées; puisqu'elles ignorent combien la cruauté de la nature immole d'individus, avant que d'en amener un à cet âge. On répare, sans s'en douter, un petit dommage fait à la société par un plus grand. Par la sévérité du châtiment, on pousse le coupable du vol à l'assassinat. Quoi donc! est-ce que la main qui a brisé la ferrure d'un coffre-fort, ou même enfoncé un poignard dans le sein d'un citoyen, n'est plus bonne qu'à être coupée? Quoi donc! parce qu'un débiteur infidele ou indigent n'est pas en état de s'acquitter, faut-il le réduire à l'inutilité pour la société, à l'insolvabilité pour vous, en le renfermant dans une prison? Ne conviendroit-il pas mieux à l'intérêt public & au vôtre, qu'il fît quelque usage de son industrie, & de ses talens, sauf à l'action que vous avez légitimement intentée contre lui, à le suivre par-tout, & à s'y saisir d'une portion de son lucre, fixée par quelque sage loi. Mais il s'expatriera? Et que vous importe qu'il soit en Angleterre ou au Petit-Châtelet? en serez-vous moins déchu de votre créance? Si les nations se concertoient entre elles, le malfaiteur ne trouveroit d'asile nulle part. Si vous étendez un peu vos vues, vous concevrez que le débiteur, qui vous échappe par la fuite, ne peut faire fortune chez l'étranger sans s'acquitter d'une portion de sa dette, par ses besoins & par les échanges réciproques des nations. C'est des vins de France

qu'il s'enivrera à Londres; c'est des soies de Lyon que sa femme se vêtira à Cadix & à Lisbonne. Mais ces spéculations sont trop abstraites & trop patriotiques pour un créancier cruel qui, tourmenté de son avarice & de sa vengeance, aime mieux tenir son malheureux débiteur dans les fers, couché sur de la paille, & l'y nourrir de pain & d'eau, que de le rendre à la liberté. Elles n'auroient pas dû échapper aux gouvernemens & aux législateurs; & c'est à eux qu'il faut s'en prendre des barbares absurdités qui existent encore à cet égard dans nos nations prétendues policées.

Autrefois les compagnies Européennes, qui ont le privilege exclusif de commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance, avoient établi des agens à Moka. Malgré une capitulation solemnelle, qui avoit fixé à deux & un quart pour cent les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient des vexations fréquentes. Le gouverneur de la place exigeoit d'eux des présens qui lui servoient à acheter la faveur des courtisans, ou celle du prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faisoient sur les marchandises d'Europe qu'ils débitoient, sur les draps spécialement, les résignoient à tant d'humiliations. Lorsque le Caire s'avisa de fournir ces différens objets, il ne fut pas possible de soutenir sa concurrence, & l'on renonça à des établissemens fixes.

Le commerce se fit par des vaisseaux partis d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent, nécessaires pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les subrecargues, chargés de ces opérations, terminoient les affaires à chaque voyage. Ces expéditions, d'abord assez nombreuses & assez utiles, tomberent successivement. Les plantations de café, formées par les nations Européennes dans leurs

colonies, firent diminuer également, & la consommation, & le prix de celui d'Arabie. A la longue, ces voyages ne donnerent pas assez de bénéfice pour soutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer à Moka, l'une de Bombay, & l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandises d'Europe & des Indes. Souvent même, elles ont eu recours à un moyen moins dispendieux. Les Anglois & les François, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la mer Rouge. Quoiqu'ils s'y défassent avantageusement de leurs marchandises, ils n'y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent, pour un modique fret, du café des compagnies, qui le versent dans les vaisseaux qu'elles expédient de Malabar & de Coromandel pour l'Europe. La compagnie de Hollande, qui interdit les armemens à ses sujets, & qui ne fait point elle-même d'expéditions pour le golfe Arabique, est privée de la part qu'elle pouvoit prendre à cette branche de commerce. Elle a renoncé à une branche bien plus riche, c'est celle de Gedda.

Gedda est un port situé vers le milieu du golfe Arabique, à quinze ou seize lieues de la ville sainte. Il est assez sûr : mais l'approche en est difficile. Les affaires y ont attiré neuf ou dix mille habitans, logés, la plupart dans des cabanes, & tous condamnés à respirer un air corrompu, & à boire de l'eau saumâtre. Le gouvernement y est mixte. Le chérif de la Mecque, & le grand-seigneur, qui y tient une foible & inutile garnison, partagent l'autorité & le produit des douanes. Ces droits sont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations. Ils se payent toujours en marchandises, que les admi-

niſtrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-temps que les Turcs, qui ont été chaſſés d'Aden, de Moka, de tout l'Yemen, l'auroient été de Gedda, ſi l'on n'avoit craint qu'ils ne ſe livraſſent à une vengeance qui auroit mis fin aux pélerinages & au commerce.

Surate envoie tous les ans à Gedda trois vaiſſeaux chargés de toiles de toutes les couleurs, de chaales, d'étoffes mêlées de coton & de ſoie, ſouvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit neuf ou dix millions de livres. Il part du Bengale pour la même deſtination deux, & le plus ſouvent trois navires, dont les cargaiſons, qui appartiennent aux Anglois, peuvent valoir un tiers de moins que celles de Surate. Elles conſiſtent en riz, gingembre, ſafran, ſucre, quelques étoffes de ſoie, & en une quantité conſidérable de toiles, la plupart communes. Ces bâtimens, qui peuvent entrer dans la mer Rouge depuis le commencement de Décembre juſqu'à la fin de Mai, trouvent à Gedda la flotte de Suez.

Cette ville, qu'on croit bâtie ſur les ruines de l'antique Arſinoë, eſt ſituée à l'extrémité de la mer Rouge, & à deux ou trois journées ſeulement du Caire. Ses habitans ſont partie Egyptiens & partie Arabes. Ils aiment ſi peu ce ſéjour, mal-ſain & privé d'eau potable, que ceux d'entre eux qui jouiſſent de quelque aiſance, ou qui peuvent ſe procurer ailleurs de l'occupation, ne s'y trouvent qu'au départ & au retour des vaiſſeaux, l'un & l'autre réglés par des vents périodiques & invariables. Vingt navires, ſemblables pour la forme à ceux de Hollande : mais mal conſtruits, mal équipés, mal commandés, ſont expédiés tous les ans pour Gedda. Des comeſtibles forment la plus grande partie de leur cargaiſon, avec cette différence que les

çinq qui appartiennent au grand-seigneur les livrent gratuitement pour Médine & pour la Mecque, tandis que les autres les vendent communément à un prix très-avantageux. Ils portent aussi de la verroterie de Venise, du corail & du carabé, dont les Indiens font des colliers & des bracelets.

En échange de leurs denrées, de leurs marchandises, de leur or sur-tout, ces bâtimens reçoivent six à sept millions pesant de café; & en toiles, en étoffes, en épiceries pour sept à huit millions de livres. L'ignorance & l'inertie des navigateurs sont telles, que jamais la totalité de ces riches objets n'arrive à sa destination. Une assez grande partie devient habituellement la proie des vagues, malgré l'attention qu'on a toujours de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit.

Le commerce de la mer Rouge acquerroit plus d'extension & seroit exposé à moins de dangers, si une révolution, qu'il vient d'éprouver, avoit les suites qu'on semble s'en promettre.

Par un traité conclu le 7 Mars 1775, entre le premier des Beys & M. Hastings, gouverneur, pour la Grande-Bretagne, dans le Bengale, les Anglois, établis aux Indes sont autorisés à introduire & à faire circuler, dans l'intérieur de l'Egypte, toutes les marchandises qu'il leur plaira, en payant six & demi pour cent pour celles qui viendront du Gange & de Madras, & huit pour cent pour celles qui auront été chargées à Bombay & à Surate. Cette convention a été déjà exécutée, & le succès a surpassé les espérances. Si la cour Ottomane & les Arabes ne traversoient pas la nouvelle communication; si le port de Suez, que les sables achevent de combler, étoit réparé; si les séditions qui bouleversent sans cesse les rives du Nil, pouvoient enfin

s'arrêter : on verroit peut-être les liaisons de l'Europe avec l'Asie reprendre en tout ou en partie leur ancien canal.

Les marchandises arrivées de Surate & de Bengale, que la flotte Egyptienne n'emporte pas, sont consommées en partie dans le pays, & achetées en plus grande quantité par les caravanes qui se rendent tous les ans à la Mecque.

Cette ville fut toujours chere aux Arabes. Ils pensoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham; & ils accouroient de toutes parts dans un temple, dont on le croyoit le fondateur. Mahomet, trop habile pour entreprendre d'abolir une dévotion si généralement établie, se contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les idoles de ce lieu révéré, & il le dédia à l'unité de Dieu : sublime & puissante idée que toutes les religions doivent à la philosophie, & non au judaïsme, comme on l'imagine. Le dieu des Juifs, colere, jaloux, vindicatif, ne fut qu'un dieu local, tel que ceux des autres nations. Mahomet ne fut pas l'envoyé du ciel : mais un adroit politique & un grand conquérant. Pour augmenter même le concours d'étrangers dans une cité qu'il destinoit à être la capitale de son empire, il ordonna que tous ceux qui suivroient sa loi, s'y rendissent une fois dans leur vie, sous peine de mourir en réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre, qui doit faire sentir que la superstition seule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pélerin, de quelque pays qu'il fût, achetât & fît bénir cinq pieces de toile de coton, pour servir de suaire, tant à lui, qu'à tous ceux de sa famille, que des raisons valables auroient empêché d'entreprendre ce saint voyage.

Cette politique devoit faire, de l'Arabie, le centre d'un grand commerce, lorsque le nombre des

pélerins s'élevoit à plusieurs millions. Le zele s'est si fort ralenti, sur-tout à la côte d'Afrique, dans l'Indostan & en Perse, à proportion de l'éloignement où ces pays sont de la Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. La plupart sont Turcs. Ils emportent sept cents cinquante mille pieces de toile, de dix aunes de long chacune, sans compter ce que plusieurs d'entre eux achetent pour revendre. Ils sont invités à ces spéculations, par l'avantage qu'ils ont en traversant le désert, de n'être pas écrasés par les douanes & les vexations qui rendent ruineuses les échelles de Suez & de Bassora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va se perdre dans les Indes. Les vaisseaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour quatorze ou quinze millions de livres, & pour environ le huitieme de cette somme en marchandises. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richesses, les Anglois sont parvenus à s'en approprier la portion la plus considérable : ils ont acquis la même supériorité en Perse.

XIII. Révolutions qu'a éprouvées le commerce dans le golfe Persique.

Cette nation avoit à peine été admise dans l'empire des Sophis, que, comme on l'a dit, elle y vit accourir les Hollandois. Le commerce de ces républicains s'établit d'abord sur un pied très-désavantageux : mais bientôt délivrés, par les guerres civiles d'Angleterre, d'un rival qui jouissoit de trop de faveurs, pour être balancé par la plus grande économie, ils se virent sans concurrens, & par conséquent les maîtres de donner à ce qu'ils vendoient, à ce qu'ils achetoient, la valeur qui leur convenoit. C'est sur ce systême destructeur, qu'étoient fondés les rapports des Persans avec les Hollandois; lorsque le retour des Anglois, que les François ne tar-

derent pas à ſuivre, fit prendre aux affaires une face nouvelle & plus raiſonnable.

Dans le temps que les trois nations faiſoient les plus grands efforts pour acquérir la ſupériorité, & que ces efforts tournoient à l'avantage de l'empire; on leur fit éprouver mille vexations, plus injuſtes, plus odieuſes, les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles, dont les cruautés & les injuſtices affoibliſſoient les liaiſons de leurs ſujets avec les autres peuples. L'un de ſes deſpotes étoit ſi féroce, qu'un grand de la cour diſoit, *que toutes les fois qu'il ſortoit de la chambre du roi, il tâtoit ſa tête avec ſes deux mains, pour voir ſi elle étoit encore ſur ſes épaules.* Lorſqu'on annonçoit à ſon ſucceſſeur que les Turcs envahiſſoient les plus belles provinces de l'empire, il répondoit froidement *qu'il s'embarraſſoit peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laiſſaſſent la ville d'Iſpahan.* Il eut un fils ſi baſſement livré aux plus petites pratiques de ſa religion, qu'on appelloit, par dériſion, *le moine* ou *le prêtre Huſſein:* caractere moins odieux peut-être pour un prince: mais bien plus dangereux pour ſes peuples, que celui d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces vils ſouverains, les affaires devenoient tous les jours plus languiſſantes. Les Aghuans les réduiſirent à rien.

Ces Aghuans ſont un peuple du Kandahar, pays montueux, ſitué au Nord de l'Inde. Tantôt ils furent ſoumis aux Mogols, tantôt aux Perſans, & le plus ſouvent indépendans. Ceux qui n'habitent pas la capitale, vivent ſous des tentes, à la maniere des Tartares. Ils ſont petits & mal-faits: mais nerveux, robuſtes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur maniere de combattre eſt remarquable. Des ſoldats d'élite, partagés

en deux troupes, fondent sur l'ennemi, n'observant aucun ordre, & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les suit. Dès que le combat est engagé, ils se retirent sur les flancs & à l'arriere-garde, où leur fonction est d'empêcher que personne ne recule. Si quelqu'un veut fuir, ils tombent sur lui le sabre à la main, & le forcent de reprendre son sang.

Vers le commencement du siecle, on vit ces hommes féroces sortir de leurs montagnes, se jetter sur la Perse, y porter par-tout la désolation, & finir par lui donner des fers, après vingt ans de carnage. Le fanatisme perpétue & peut-être même expie les horreurs dont ils se sont souillés dans le cours de leurs conquêtes. Car telle est la nature des opinions religieuses, qu'elles sanctifient le crime qu'elles inspirent, & que ce crime efface les autres forfaits qu'on a commis. Le fanatique dit à Dieu : il est vrai, Seigneur, que j'ai empoisonné, que j'ai assassiné, que j'ai volé : mais tu me pardonneras, car j'ai exterminé de ma propre main cinquante de tes ennemis. Dévorés de zele pour les superstitions des Turcs, & d'une haine implacable pour la secte d'Ali, les Aghuans massacrent de sang-froid des milliers de Persans. Dans le même temps, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, sont ravagées par les Russes, par les Turcs & par les Tartares. Thomas-Koulikan réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands : mais en se montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une nouvelle source de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'est plus qu'un vaste cimetiere, monument à jamais honteux de l'instinct destructeur des hommes sans police : mais suite inévitable des vices du gouvernement despotique.

Dans cette confusion de toutes choses, Bender-

Abassi & les autres mauvais ports de Perse furent négligés. Le peu qui s'y faisoit de commerce se porta presque tout entier à Bassora.

C'est une grande ville, bâtie par les Arabes, dans le temps de leur plus grande prospérité, quinze lieues au-dessous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate, & à la même distance du golfe Persique où ces fleuves vont se jetter. Cinquante mille ames forment sa population. Ce sont des Arabes, auxquels se sont joints quinze cents Arméniens, & un petit nombre de familles de différentes nations, que l'espoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en riz, en fruits, en légumes, en coton, & surtout en dattes.

Le port de Bassora, devint, comme ses fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célébre. Les marchandises de l'Europe y arrivoient par l'Euphrate ; & celles des Indes, par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle se seroit rouverte, dans le temps de leur décadence, si ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des divisions des Arabes, des Persans & des Turcs. Ces derniers, devenus possesseurs paisibles de Bassora, ont profité des malheurs de leurs voisins, pour y rappeller les affaires. La rade a recouvré son éclat & son importance.

Ce changement ne s'est pas opéré sans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les navigateurs que dans la riviere. Ils prévoyoient que si ces étrangers avoient la liberté de se fixer dans la ville, on ne pourroit leur faire la loi, & qu'ils garderoient dans leurs magasins ce qu'ils n'auroient pas vendu pendant une mousson, pour s'en défaire plus utilement dans un autre temps. A cette raison d'une avidité mal-entendue, se joignoient des idées de superstition. On prétendit qu'il étoit contraire au res-

peĉt dû à la religion, que des infideles habitassent dans une cité consacrée par le sang de tant de martyrs, par les cendres de tant de saints personnages mahométans. Ce préjugé paroissoit faire impression sur le gouvernement. On fit taire ses scrupules. Les nations Européennes donnerent de l'argent, & il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leur pavillon.

XIV. Etat actuel du commerce dans le golfe Persique, & de celui des Anglois en particulier.

Les révolutions sont si fréquentes en Asie, qu'il est impossible que le commerce y soit aussi suivi que dans nos contrées. Ces événemens, joints au peu de communication qu'il y a par terre & par mer entre les différens états, doivent occasionner de grandes variations dans l'abondance & dans la valeur des denrées. Bassora, très éloigné par sa situation du centre des affaires, éprouve plus qu'aucune autre place cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les temps, on peut, sans crainte de s'écarter beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à douze millions les marchandises qui y arrivent annuellement par le golfe. Les Anglois entrent dans cette somme pour quatre millions; les Hollandois pour deux; les François, les Maures, les Indiens, les Arméniens & les Arabes, pour le reste.

Les cargaisons de ces nations, sont composées du riz, du sucre, des mousselines unies, rayées & brodées du Bengale; des épiceries de Ceylan & des Moluques; de grosses toiles blanches & bleues de Coromandel; du cardamome, du poivre, du bois de sandal de Malabar; d'étoffes d'or ou d'argent, de turbans, de chaales, d'indigo de Surate; des perles de Baharem & du café de Moka; du fer, du plomb, des draps d'Europe. D'autres objets moins importans, viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces productions sont portées sur de petits bâtimens Arabes: mais la plupart arrivent sur des vaiss-

seaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret considérable.

Les marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnoies courantes à Bassora, en especes plus estimées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Bassora. Il en passe la moitié en Perse, & elle y est portée par des caravanes; parce que dans tout l'empire, il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation s'en fait principalement dans les provinces septentrionales, un peu moins ravagées que celles du Midi. Les unes & les autres payerent quelque temps avec des pierreries, que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la suite, elles eurent recours à des ustensiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoit multipliés prodigieusement. Enfin, on en est venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit fait enfouir, & qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laisse pas aux arbres qui fournissoient les gommes, & qui ont été coupés, le temps de repousser; si les chevres qui donnoient de si belles laines, ne se multiplient pas; si les soies qui suffisent à peine au peu de manufactures qui restent en Perse, continuent à être rares; si cet état ne renaît de ses cendres, les métaux s'épuiseront, & il faudra renoncer à cette source de commerce.

Le second débouché est plus assuré. Il se fait par Bagdad, par Alep, & par toutes les villes intermédiaires, dont les négocians viennent faire leurs achats à Bassora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payées avec de l'or, des draps François, des noix de galle, de l'orpiment qui entre dans les couleurs,

& dont les Orientaux font un grand ufage pour dépiler leur corps.

Un autre débouché beaucoup moins confidérable, c'eft celui du défert. Les Arabes voifins de Baffora, vont tous les ans à Alep, dans le printemps, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à fix cents mille francs de mouffelines, dont ils fe chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne, & rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verre & de glaces de Venife. Les caravanes Arabes ne font jamais troublées fur leur route. Les étrangers même ne courroient point de rifque, s'ils avoient la précaution de fe faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette fureté, jointe à la célérité & au bon marché, feroit univerfellement préférer le chemin du défert à celui de Bagdad, fi le pacha de la province, qui a établi des péages en différens endroits de fon gouvernement, ne prenoit les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'eft qu'en furprenant la vigilance de fes lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandifes de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il fe fait à Baffora & dans fon territoire, une affez grande confommation, fur-tout de café. Ces objets font payés avec des dattes, des perles, de l'eau rofe & des fruits fecs. On y ajoute des grains, lorfqu'il eft permis d'en livrer à l'étranger.

Ce commerce s'étendroit, fi l'on vouloit le débarraffer des entraves qui le gênent. Mais l'activité que pourroient avoir les naturels du pays, eft continuellement traverfée par les vexations qu'on leur fait éprouver, fingulièrement dans les lieux éloignés du centre de l'empire. Les étrangers ne font guere

moins opprimés par des commandans, qui tirent de leurs brigandages l'avantage de se perpétuer dans leurs postes, & souvent de conserver leur tête. Si cette soif de l'or pouvoit se calmer quelquefois, elle seroit bientôt réveillée par la rivalité des nations Européennes, qui ne travaillent qu'à se supplanter, & qui ne craignent pas d'employer, pour y réussir, les moyens les plus exécrables. On vit, en 1748, un exemple frappant de cette odieuse jalousie.

M. le baron de Knyphausen conduisoit le comptoir Hollandois de Bassora, avec un succès extraordinaire. Les Anglois se voyoient à la veille de perdre la supériorité qu'ils avoient acquise dans cette place, ainsi que dans la plupart des échelles de l'Inde. La crainte d'un événement, qui devoit également blesser leurs intérêts & leur vanité, les rendit injustes. Ils animerent le gouvernement Turc contre une industrie qui lui étoit utile, & firent ordonner la confiscation des marchandises & des richesses de leur rival.

Le facteur Hollandois, qui, sous les occupations d'un marchand, cachoit l'ame d'un homme d'état, prend sur le champ son parti en homme de génie. Il se retire, avec ses gens, & les débris de la fortune, à la petite isle de Karek, située à quinze lieues de l'embouchure du fleuve; il s'y fortifie au point, qu'en arrêtant les bâtimens Arabes & Indiens, chargés pour la ville, il force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'on lui a causées. Bientôt la réputation de son intégrité, de sa capacité, attire à son isle les armateurs des ports voisins, les négocians même de Bassora & les Européens qui vont y trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours sa prospérité, lorsqu'elle fut abandonnée par son fondateur. Le successeur de cet habile

homme, ne montra pas les mêmes talens. Il se laissa chasser de sa place, vers la fin de 1765, par le corsaire Arabe Mirmahana. La compagnie perdit un poste important, & pour plus de deux millions en artillerie, en vivres & en marchandises.

Cet événement délivra Bassora d'une concurrence qui nuisoit à ses intérêts : mais il lui en survint une autre bien plus redoutable : ce fut celle de Mascate.

Le golfe Persique est borné à son Occident par la côte orientale de l'Arabie. Les habitans de cette contrée n'ont pour subsistance que quelques dattes & le produit d'une pêche abondante & facile. Le peu même de bétail qu'on y peut élever ne vit que de poisson. Chaque petit district a un Scheik particulier, obligé de pourvoir lui-même aux besoins de sa famille par son travail ou son industrie. Au premier signal du moindre péril, ces peuples se réfugient dans des isles voisines, d'où ils ne regagnent le continent que lorsque l'ennemi s'est retiré. Il n'y eut jamais dans le pays que Mascate qui eût des propriétés dignes d'être conservées.

Le grand Albuquerque s'empara de cette ville en 1507, & il en ruina le commerce qu'il vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Les Portugais voulurent l'y rappeller, après la perte de ce petit royaume. Leurs efforts furent inutiles, & les navigateurs prirent la route de Bender-Abassi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde ; & personne ne voulut se fier à leur bonne foi. Le port ne voyoit arriver de vaisseaux, que ceux qu'ils y conduisoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation, après que ces maîtres impérieux en eurent été chassés en 1648. Leur orgueil l'emportant sur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller ;
&

& ils étoient encore assez puissans, pour empêcher qu'on y entrât ou qu'on en sortît.

Le déclin de leur puissance invita l'habitant de Mascate à cette même piraterie, dont il avoit été si long-temps la victime. Il fit des descentes sur les côtes de ses anciens oppresseurs; & ses succès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Persique. Mais il fut châtié si sévérement de ses brigandages par plusieurs nations, sur-tout par les Anglois, qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba dès-lors dans une obscurité, que les troubles intérieurs & des invasions étrangeres firent durer long-temps. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Mascate, & dans tout le pays soumis à son iman, ses marchés recommencerent à être fréquentés vers l'an 1749.

Le pays consomme par lui-même du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du sucre, quelques épiceries, qu'il paye avec de la mirrhe, de l'encens, de la gomme-arabique, & un peu d'argent. Cependant cette consommation ne seroit pas suffisante pour attirer les vaisseaux, si Mascate, placé assez près de l'entrée de la mer Persique, n'étoit un excellent entrepôt pour le fond du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Bassora, parce qu'il abrege leur voyage de trois mois; qu'on n'y éprouve aucune vexation; que les droits y sont réduits à un & demi pour cent. Il faut, à la vérité, porter ensuite les marchandises à Bassora, où la douane exige trois pour cent : mais les Arabes naviguent à si bon marché sur leurs bateaux; ils ont une telle adresse pour frauder les droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Mascate. D'ailleurs, les dattes, le meilleur produit & le plus abondant de Bassora, qui se gâtent sou-

vent sur de grands vaisseaux, dont la marche est lente, arrivent avec une extrême célérité sur des bâtimens légers, au Malabar & dans la mer Rouge. Une raison particuliere déterminera toujours les Anglois qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Mascate. Ils y sont exempts de cinq pour cent qu'ils sont obligés de payer à Bassora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établissements.

Elle n'a pas songé à se fixer dans l'isle de Baharem; & nous ignorons pourquoi. Cette isle, située dans le golfe Persique, a souvent changé de maître. Elle passa sous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérans la perdirent dans la suite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Koulikan la rendit à la Perse, à qui elle avoit appartenu. Ce fier usurpateur avoit alors le plus vaste plan de domination. Il vouloit régner sur deux mers, dont il possédoit quelques bords; mais s'étant apperçu qu'au lieu d'entrer dans ses vues, ses sujets les traversoient, il s'imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux despotes, de porter ses sujets du golfe Persique sur la mer Caspienne, & ses sujets de la mer Caspienne sur le golfe Persique. Cette double transmigration lui paroissoit propre à rompre les liaisons que ces deux peuples avoient formées avec ses ennemis, & à lui assurer, sinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ses grands projets; & la confusion où tomba son empire, offrit à l'ambition d'un Arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de Baharem, où il regne encore.

Cette isle, célébre par sa pêche de perles, dans le temps même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Ka-

rek, à Keshy, dans d'autres lieux du golfe, est devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait essuyé une diminution sensible. Cette pêche commence en Avril & finit en Octobre. Elle est renfermée dans l'espace de quatre à cinq lieues. Les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'isle ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galliotes établies pour le recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les habitans de l'isle qui aient cette soumission pour leur Scheik, trop foible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem sont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon : mais beaucoup plus grosses que les premieres, & d'une forme plus réguliere que les autres. Elles tirent un peu sur le jaune : mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée ; tandis que les perles plus blanches perdent avec le temps beaucoup de leur éclat, sur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche, qui se fait dans les parages de Baharem, est estimé 3,600,000 livres. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople & dans le reste de la Turquie : les grandes y servent à l'ornement de la tête, & les petites sont employées dans les broderies. Les perles parfaites doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan. On n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la plus forte passion des femmes, & la superstition augmente le débit de

cette production de la mer. Il n'est point de gentil qui ne se fasse un point de religion, de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale & la politique sont en allégories, & où l'allégorie devient religion; cet emblême de la pudeur virginale, est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées, entrent dans l'ajustement : mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles constamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe, où elles ont été pêchées. Le Malabar n'a point de perles : mais il a d'autres richesses.

Le Malabar proprement dit, n'est que le pays situé entre le cap Comorin & la riviere de Neliceram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les isles voisines, en commençant par les Maldives.

XV. Description de la côte de Malabar. Idée des états qui la forment.

Les Maldives forment une longue chaîne d'isles, à l'Ouest du cap Comorin, qui est la terre-ferme la plus voisine. Elles sont partagées en treize provinces, qu'on nomme Atollons. Cette division est l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre qui le défend mieux que les meilleures fortifications, contre l'impétuosité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille, le nombre de ces isles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sables submergés dans les hautes marées, & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y

en a que quatre qui puiſſe recevoir des navires. Les autres ſont ſi peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes iſles n'en faiſoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courans, ou quelque grand accident de la nature, aura diviſée en pluſieurs portions.

Il eſt vraiſemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la ſuite, les Arabes y paſſerent, en uſurperent la ſouveraineté, y établirent leur religion. Les deux nations n'en faiſoient plus qu'une; lorſque les Portugais, peu de temps après leur arrivée aux Indes, la mirent ſous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garniſon, qui en tenoit les chaînes, fut exterminée; & les Maldives recouvrerent leur indépendance. Depuis cette époque, elles ſont ſoumiſes à un deſpote, qui tient ſa cour à Male, & qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres. Il eſt le ſeul négociant de ſes états.

Une pareille adminiſtration & la ſtérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être conſidérable. Les exportations ſe réduiſent à des cauris, du poiſſon & du kaire.

Le kaire eſt l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui ſervent à la navigation dans l'Inde. Nulle part, il n'eſt auſſi bon, auſſi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceylan, où ces marchandiſes ſont échangées contre les noix d'areque.

Le poiſſon, appellé dans le pays complemaſſe, eſt ſéché au ſoleil. On le ſale, en le plongeant dans l'eau de la mer à pluſieurs repriſes. Il eſt diviſé en filets, de la groſſeur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaiſons qu'il paye avec de l'or & du benjoin. L'or reſte dans les

Maldives ; & le benjoin eſt envoyé à Moka, où il ſert à acheter environ trois cents balles de café, néceſſaires à la conſommation de ces iſles.

Des cauris, ſont des coquilles blanches & luiſantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, & trois jours après. Elle eſt abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour les ramaſſer dans les ſables de la mer. On en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reſte pas dans la circulation du pays, ou n'eſt pas porté à Ceylan, paſſe ſur les bords du Gange. Il ſort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du ſucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins conſidérables aux Maldives, & qui ſe chargent en retour de cauris, pour ſept ou huit cents mille livres. Une partie ſe diſperſe dans le Bengale, où il ſert de petite monnoie. Le reſte eſt enlevé par les Européens, qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils payent la livre ſix ſols, la vendent depuis douze juſqu'à dix-huit dans leurs métropoles, & elle vaut en Guinée juſqu'à trente-cinq.

Le royaume de Travancor, qui s'étend du cap Comorin aux frontieres de Cochin, n'étoit autrefois guere plus opulent que les Maldives. Il eſt vraiſemblable qu'il ne dut qu'à ſa pauvreté, la conſervation de ſon indépendance, lorſque les Mogols s'emparerent du Maduré. Un monarque qui monta ſur le trône vers 1730, & qui l'occupa près de quarante ans, donna à cette couronne une dignité qu'elle n'avoit jamais eue. C'étoit un homme d'un ſens exquis & profond. Il recevoit d'un de ſes voiſins deux ambaſſadeurs, dont l'un avoit commencé une harangue prolixe que l'autre ſe diſpoſoit à continuer. *Ne ſoyez pas long, la vie eſt courte*, lui dit ce prince avec

un visage austere. Son regne ne fut taché que par une foiblesse. Il étoit Naïre, & se trouvoit humilié de ne pas appartenir à la premiere des castes. Dans la vue de s'y incorporer, autant qu'il étoit possible, il fit fondre en 1752 un veau d'or, y entra par le muffle, & en sortit par la partie opposée. Ses édits furent datés depuis du jour d'une si glorieuse renaissance; & au grand scandale de tout l'Indostan, il fut reconnu pour brame par ceux de ses sujets qui jouissoient de cette grande prérogative.

Par les soins d'un François nommé la Noye, ce monarque étoit parvenu à former l'armée la mieux disciplinée qu'on eût jamais vue dans ces contrées. Avec ces forces, il comptoit, dit-on, conquérir le Malabar entier; & peut-être le succès auroit-il couronné son ambition, si les nations Européennes ne l'eussent traversée. Malgré ces obstacles, il réussit à reculer les frontieres de ses états; &, ce qui étoit infiniment plus difficile, à rendre ses usurpations utiles à ses peuples. Au milieu du tumulte des armes, l'agriculture fut encouragée, & il s'éleva des manufactures grossieres de coton.

Il s'est formé deux établissemens Européens dans le Travancor.

Celui que les Danois ont à Coleschey est sans activité. Il est rare & très-rare que cette nation y fasse le plus petit achat ou la moindre vente.

Le comptoir Anglois d'Anjinga est placé sur une langue de terre, à l'embouchure d'une petite riviere, obstruée par des sables durant la plus grande partie de l'année. La ville est remplie de métiers & fort peuplée. Quatre petits bastions sans fossé & une garnison de cent cinquante hommes la défendoient. Cette dépense a été jugée inutile. Un seul agent conduit aujourd'hui les affaires, avec moins d'éclat & plus d'utilité.

Territoire d'Anjinga; tu n'es rien; mais tu as donné naissance à Eliza. Un jour, ces entrepôts de commerce, fondés par les Européens sur les côtes d'Asie, ne subsisteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris, avant que quelques siecles se soient écoulés. Mais si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pousseront vers ces rivages, diront: c'est-là que naquit Eliza Draper; & s'il est un Breton parmi eux, il se hâtera d'ajouter avec orgueil, & elle y naquit de parens Anglois.

Qu'il me soit permis d'épancher ici ma douleur & mes larmes! Eliza fut mon amie. O lecteur, qui que tu sois, pardonne-moi ce mouvement involontaire. Laisse-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri sur les malheurs de l'espece humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, sans te connoître; sois un moment le mien. Ta douce pitié sera ma récompense.

Eliza finit sa carriere dans la patrie de ses peres, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleste se sépara d'un corps céleste. Vous qui visitez le lieu où reposent ses cendres sacrées, écrivez sur le marbre qui les couvre: telle année, tel mois, tel jour, à telle heure, Dieu retira son souffle à lui, & Eliza mourut.

Auteur original, son admirateur & son ami, ce fut Eliza qui t'inspira tes ouvrages, & qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Stern, tu n'es plus, & moi je suis resté. Je t'ai pleuré avec Eliza; tu la pleurerois avec moi; & si le ciel eût voulu que vous m'eussiez survécu tous les deux, tu m'aurois pleuré avec elle.

Les hommes disoient qu'aucune femme n'avoit autant de graces qu'Eliza. Les femmes le disoient

aussi. Tous louoient sa candeur; tous louoient sa sensibilité; tous ambitionnoient l'honneur de la connoître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignoroit.

Anjinga, c'est à l'influence de ton heureux climat qu'elle devoit, sans doute, cet accord presqu'incompatible de volupté & de décence qui accompagnoit toute sa personne, & qui se mêlöit à tous ses mouvemens. Le statuaire, qui auroit eu à représenter la Volupté, l'auroit prise pour modele. Elle en auroit également servi à celui qui auroit eu à peindre la Pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel sombre & nébuleux de l'Angleterre n'avoit pu l'éteindre. Quelque chose que fît Eliza, un charme invincible se répandoit autour d'elle. Le désir, mais le désir timide la suivoit en silence. Le seul homme honnête auroit osé l'aimer : mais n'auroit osé le lui dire.

Je cherche par-tout Eliza. Je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agrémens épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est devenue celle qui les réunissoit? Dieux qui épuisâtes vos dons pour former une Eliza, ne la fîtes-vous que pour un moment, pour être un moment admirée, & pour être toujours regrettée?

Tous ceux qui ont vu Eliza la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le temps qui me reste à vivre. Mais est-ce assez de la pleurer? Ceux qui auront connu sa tendresse pour moi, la confiance qu'elle m'avoit accordée, ne me diront-ils point : Elle n'est plus, & tu vis?

Eliza devoit quitter sa patrie, ses parens, ses amis pour venir s'asseoir à côté de moi, & vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étois promise! Quelle joie je me faisois de la voir recherchée des hommes

de génie ; chérie des femmes du goût le plus difficile ? Je me disois, Eliza est jeune, & tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance ! O renversement de toutes les probabilités humaines ! ma vieillesse a survécu à ses beaux jours. Il n'y a plus personne au monde pour moi. Le destin m'a condamné à vivre & à mourir seul.

Eliza avoit l'esprit cultivé : mais cet art, on ne le sentoit jamais. Il n'avoit fait qu'embellir la nature ; il ne servoit en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaisoit plus ; à chaque moment elle intéressoit davantage. C'est l'impression qu'elle avoit faite aux Indes ; c'est l'impression qu'elle faisoit en Europe. Eliza étoit donc très-belle ? Non, elle n'étoit que belle : mais il n'y avoit point de beauté qu'elle n'effaçât, parce qu'elle étoit la seule comme elle.

Eliza a écrit ; & les hommes de sa nation, qui ont mis le plus d'élégance & de goût dans leurs ouvrages, n'auroient pas désavoué le petit nombre des pages qu'elle a laissées.

Lorsque je vis Eliza, j'éprouvai un sentiment qui m'étoit inconnu. Il étoit trop vif pour n'être que de l'amitié ; il étoit trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une passion, Eliza m'auroit plaint ; elle auroit essayé de me ramener à la raison, & j'aurois achevé de la perdre.

Eliza disoit souvent qu'elle n'estimoit personne autant que moi. A présent, je le puis croire.

Dans ses derniers momens, Eliza s'occupoit de son ami ; & je ne puis tracer une ligne sans avoir sous les yeux le monument qu'elle m'a laissé. Que n'a-t-elle pu douer aussi ma plume de sa grace & de sa vertu ? Il me semble du moins l'entendre : » Cette muse sévere qui te regarde, me dit-elle,

» c'est l'Histoire, dont la fonction auguste est de dé-
» terminer l'opinion de la postérité. Cette divinité
» volage qui plane sur le globe, c'est la Renommée,
» qui ne dédaigna pas de nous entretenir un moment
» de toi : elle m'apporta tes ouvrages, & prépara
» notre liaison par l'estime. Vois ce phénix immor-
» tel parmi les flammes : c'est le symbole du génie
» qui ne meurt point. Que ces emblêmes t'exhortent
» sans cesse à te montrer le défenseur DE L'HUMA-
» NITÉ, DE LA VÉRITÉ, DE LA LIBERTÉ. »

Du haut des cieux, ta premiere & derniere patrie, Eliza, reçois mon serment. JE JURE DE NE PAS ÉCRIRE UNE LIGNE, OU L'ON NE PUISSE RECONNOÎTRE TON AMI.

Cochin étoit fort considérable, lorsque les Portugais arriverent dans l'Inde. Ils s'emparerent de cette place, dont ils furent chassés depuis par les Hollandois. Le souverain, en la perdant, avoit conservé ses états, qui dans l'espace de vingt-cinq ans, ont été envahis successivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à se refugier sous les murs de son ancienne capitale, où il subsiste d'environ 14,400 liv. qu'on s'est obligé, par d'anciennes capitulations, à lui donner sur le produit de ses douanes. On voit dans le même faubourg une colonie de Juifs industrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au temps de la captivité de Babylone : mais qui certainement y sont depuis très-long-temps. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie sur une riviere qui reçoit des vaisseaux de cinq cents tonneaux, & qui forme dans l'intérieur du pays plusieurs branches navigables, devroit être naturellement florissante. S'il n'en est pas ainsi, on ne peut en accuser que le génie oppresseur du gouvernement.

Ce mauvais esprit est, pour le moins, aussi sen-

fible à Calicut. Toutes les nations y font reçues : mais aucune n'y domine. Le fouverain qui lui donne aujourd'hui des loix, eft brame ; & le peuple eft fous le gouvernement théocratique, qui devient avec le temps le plus mauvais des gouvernemens, la main des dieux appefantiffant le fceptre des tyrans, & la fainteté de l'une des autorités foumettant en aveugle & fous peine de facrilegé aux caprices de l'autre. Les ordres du defpote fe transforment en oracles, & la défobéiffance des fujets eft qualifiée de révolte contre le ciel. Le trône de Calicut eft prefque le feul de l'Inde occupé par cette premiere des caftes. On en voit régner ailleurs de moins diftinguées. Il y en a même de fi obfcures fur le trône, que leurs domeftiques feroient déshonorés & chaffés de leurs tribus, s'ils s'aviliffoient jufqu'à manger avec leurs monarques. Ces gens-là n'ont garde de fe vanter d'avoir foupé chez le roi. Ce préjugé n'eft peut-être pas plus ridicule qu'un autre. Il abat l'orgueil des princes ; il guérit les courtifans d'une vanité. Tel eft l'afcendant des fuperftitions. C'eft fur-tout par elles que l'opinion regne dans le monde. Par les fuperftitions, la rufe a partagé l'empire avec la force. Quand l'une a tout conquis, tout foumis ; l'autre vient & lui donne des loix à fon tour. Elles traitent enfemble, les hommes baiffent la tête, & fe laiffent lier les mains. S'il arrive que ces deux puiffances mécontentes fe foulevent l'une contre l'autre, c'eft alors qu'on voit ruiffeler dans les rues le fang des citoyens. Une partie fe range fous l'étendard de la fuperftition ; l'autre marche fous les drapeaux du fouverain. Les peres égorgent les enfans ; les enfans enfoncent, fans héfiter, le poignard dans le fein des peres. Toute idée de juftice ceffe ; tout fentiment d'humanité s'anéantit.

L'homme semble tout-à-coup métamorphosé en bête féroce. L'on crie d'un côté : *Rebelles, obéissez à votre monarque.* On crie de l'autre : *Sacrileges, impies, obéissez à Dieu, le maître de votre roi, ou mourez.* Je m'adresserai donc à tous les souverains de la terre, & j'oserai leur révéler la pensée secrete du sacerdoce. Qu'ils sachent que si le prêtre s'expliquoit franchement, il diroit. Si le souverain n'est pas mon licteur, il est mon ennemi. Je lui ai mis la hache à la main : mais c'est à condition que je lui désignerois les têtes qu'il faudroit abattre. Les brames, dépositaires de la religion & des sciences dans tout l'Indostan, sont employés comme ministres dans la plupart des états, & disposent de tout à leur gré : mais les affaires n'en sont pas mieux conduites.

Tout le Calicut est mal administré, & sa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police, ni fortifications. Son commerce, embarrassé d'une infinité de droits, est presqu'entiérement dans les mains de quelques Maures les plus corrompus, les plus infideles de l'Asie. Un de ses plus grands avantages, est de recevoir par la riviere de Beypour, qui n'en est éloignée que de deux lieues, le bois de teck, qui se trouve en abondance dans les plaines & sur les montagnes voisines.

Les possessions de la maison de Colastry, voisines de Calicut, ne sont guere connues que par la colonie Françoise de Mahé, qui renaît de ses cendres, & par la colonie Angloise de Tallichery, qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette derniere, qui a une population de quinze à seize mille ames, avoit pour défenseurs trois cents blancs & cinq cents noirs. Ils ont été rappellés depuis que la nation a acquis sur ces mers un ascendant qui ne leur laisse plus craindre de voir ses loges insultées. Actuellement elle

retire tous les ans, avec très-peu de frais, de celle-là, quinze cents mille livres pesant de poivre, & quelques autres denrées de peu d'importance.

A la réserve de quelques principautés qui méritent à peine d'être nommées, les états dont on vient de parler, forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte guere que des aromates, des épiceries. Les plus considérables sont le bois de sandal, le safran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fausse cannelle & le poivre.

XVI. Productions particulieres au Malabar.

Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Ses feuilles sont entieres, ovales & opposées. Sa fleur est d'une seule piece, chargée de huit étamines, & portée sur le pistil, qui devient une baie insipide, semblable pour la forme à celle du laurier. Son bois est blanc à la circonférence, & jaune dans le centre, lorsque l'arbre est ancien. Cette différence dans la couleur, constitue deux variétés de sandal, employées aux mêmes usages, & douées également d'une saveur amere, & d'une odeur aromatique. On prépare avec la poussiere de ce bois une pâte dont on se frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perse, dans l'Arabie & dans la Turquie. On le brûle aussi dans les appartemens, où il répand une odeur douce & salutaire. La plus grande quantité de ce bois, auquel on attribue une vertu incisive & atténuante, reste dans l'Inde. On transporte de préférence en Europe le sandal rouge, quoique moins estimé, & d'un usage moins général. Celui-ci est le produit d'un arbre différent, commun sur la côte de Coromandel. Quelques voyageurs le confondent avec le bois de Caliatour employé dans la teinture.

Le safran d'Inde, que les médecins appellent *Curcuma* ou *Terra merita*, a une tige très-basse & herbacée, formée par la réunion des graines, de

cinq ou six feuilles fort longues, & portées sur de longs pédicules. Les fleurs, disposées en épi écailleux près de la racine, sont purpurines, à six divisions inégales; elles n'ont qu'une étamine, portée comme elles sur le pistil, qui devient une capsule à trois loges, remplie de graines arrondies. La racine est composée de cinq ou six tubercules oblongs & noueux. On la regarde comme apéritive, propre pour guérir la jaunisse. Les Indiens s'en servent pour teindre en jaune, & elle entre dans l'assaisonnement de presque tous leurs mets.

On trouve dans les diverses contrées de l'Inde plusieurs especes de cardamome, dont les caracteres distinctifs n'ont pas été suffisamment observés. Celle qui croît dans les territoires de Cochin, de Calicut & de Cananor, est la plus petite & la plus estimée. Elle a, ainsi que les autres, beaucoup d'analogie avec le safran d'Inde, dont elle differe par ses feuilles beaucoup plus nombreuses; par sa tige plus élevée; par son épi de fleurs plus lâche, provenant immédiatement de la racine; par son fruit plus petit. Ses graines, douées d'un aromate agréable, sont employées dans la plupart des ragoûts Indiens. Souvent on les mêle avec l'areque & le bétel; quelquefois on les mâche après. La médecine s'en sert principalement pour aider la digestion & pour fortifier l'estomac. Le cardamome vient sans culture, & croît naturellement dans les lieux couverts de la cendre des plantes qu'on a brûlées.

Le gingembre ressemble assez au cardamome par la disposition & la structure de ses fleurs. L'épi part du même point. La racine, qui est noueuse & traçante, pousse plusieurs tiges de trois pieds de haut, dont les feuilles sont plus étroites. Elle est blanche, tendre & d'un goût presqu'aussi piquant que le poi-

vre. Les Indiens en mettent dans le riz qui fait leur nourriture ordinaire, pour en corriger l'insipidité naturelle. Cette épicerie, mêlée avec d'autres, donne aux mets qu'elle assaisonne, un goût fort qui déplaît souverainement aux étrangers. Cependant ceux des Européens qui arrivent en Asie sans fortune, sont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaisance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il est plus facile aux hommes de prendre les goûts & les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être aussi que le climat exige cette maniere de vivre. Le meilleur gingembre est celui qu'on cultive dans le Malabar. La seconde qualité se tire du Bengale. On estime moins celui qui croît au Décan & dans tout l'archipel Indien; si l'on en excepte pourtant le gingembre rouge des Moluques, espece différente de l'ordinaire, par la couleur de sa racine, & sa saveur moins âcre.

La fausse cannelle, connue sous le nom de *Cassia lignea*, se trouve à Timor, à Java, à Mindanao: mais elle est supérieure sur la côte de Malabar. L'arbre dont on la tire, est, comme celui de Ceylan, une espece de laurier; il donne les mêmes produits, & lui ressemble par le plus grand nombre de ses caracteres. Ses feuilles sont plus longues. Son écorce, plus épaisse & plus rouge, a moins de saveur, & se distingue sur-tout par une glutinosité que l'on sent en la mâchant. Ces signes servent à découvrir la fraude des marchands, qui la vendent avec la vraie cannelle, dont la vertu est infiniment supérieure, & le prix quatre fois plus considérable. Les Hollandois, désespérant de pouvoir extirper les arbres qui la produisent, imaginerent, dans le temps de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des souverains du pays, qu'ils renonçassent au droit de

les

les dépouiller de leur écorce. Cet arrangement, qui n'a jamais été bien rempli, l'est encore moins, depuis que la puissance, qui l'avoit dicté, a perdu de sa force, & qu'elle a augmenté le prix de la cannelle de Ceylan. Celle du Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cents mille livres pesant. La moindre partie passe en Europe; le reste se distribue dans l'Inde. Ce commerce est tout entier dans les mains des Anglois libres. Il doit augmenter : mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau dont la racine est fibreuse & noirâtre. Sa tige, sarmenteuse & flexible comme celle de la vigne, a besoin, pour s'élever, d'un arbre ou d'un échalas. Elle est rameuse, garnie de nœuds, de chacun desquels part une feuille ovale, aiguë, très-lisse, & marquée de cinq nervures, dont l'odeur est forte & le goût piquant. Vers le milieu des rameaux, & plus souvent aux extrémités, l'on voit de petites grappes semblables à celles du groseiller, qui portent environ trente fleurs, composées de deux étamines & d'un pistil. Le fruit qui succede est d'abord vert, puis rouge, de la grosseur d'un pois. On le cueille communément en Octobre, quatre mois après la floraison, & on l'expose pendant sept ou huit jours au soleil. La couleur noire qu'il acquiert alors, lui a fait donner le nom de poivre noir. On le rend blanc en le dépouillant de sa pellicule extérieure. Le plus gros, le plus pesant & le moins ridé est le meilleur.

Le poivrier se plaît dans les isles de Java, de Sumatra, de Ceylan : mais plus particuliérement sur la côte de Malabar. On ne le seme point, on le plante; & le choix des rejettons demande une attention sérieuse. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La premiere année de sa fécondité & les deux qui suivent, sont si abondantes, qu'il y a des ar-

buftes qui produifent jufqu'à fix ou fept livres de poivre. Les récoltes vont enfuite en diminuant; & l'arbufte dégénere avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douzieme année.

La culture du poivrier n'eft pas difficile. Il fuffit de le placer dans les terres graffes, & d'arracher avec foin, fur-tout les trois premieres années, les herbes qui croiffent en abondance autour de fa racine. Comme le foleil lui eft très-néceffaire, on doit, lorfque le poivrier eft prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui fervent d'appui, afin que leur ombre ne nuife pas à fes productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois & peu de fruit.

L'exportation du poivre, qui fut autrefois toute entiere entre les mains des Portugais, & que les Hollandois, les Anglois, les François fe partagent actuellement, peut s'élever dans le Malabar à dix millions pefant. A dix fols la livre, c'eft un objet de cinq millions. Il fort du pays, en d'autres productions, pour la moitié de cette fomme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange & du Canara, les groffes toiles que lui fourniffent le Mayffur & le Bengale, & diverfes marchandifes que l'Europe lui envoie. La folde en argent n'eft rien, ou peu de chofe.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, s'eft fucceffivement accru des provinces d'Onor, de Baticala, de Bandel & de Cananor; ce qui lui a donné une affez grande étendue. Il eft très-fertile, & fur-tout en riz. C'étoit autrefois l'état le plus floriffant de ces contrées : mais il déclina, lorfque fon fouverain fe vit forcé de donner tous les ans douze à treize cents mille francs aux Marattes fes voifins, pour garantir le royaume de leurs

brigandages. Sa décadence a augmenté encore, depuis qu'Ayder-Alikan en est devenu le maître. Mangalor, qui lui sert de port, a déchu dans les mêmes proportions. Les navigateurs étrangers l'ont moins fréquenté, & parce que les denrées n'y étoient plus aussi abondantes, & parce que la multiplicité des droits en augmentoit excessivement le prix. Cependant les mœurs sont restées aussi corrompues qu'elles l'avoient été de temps immémorial. Le Canara est toujours en possession de fournir les courtisanes les plus voluptueuses, & les plus belles danseuses de tout l'Indostan.

XVII. Etat actuel de Goa.

Le commerce qui fit sortir Venise de ses lagunes, Amsterdam de ses marais, avoit fait de Goa le centre des richesses de l'Inde & un des plus fameux marchés de l'univers. Le temps, les révolutions si ordinaires en Asie; l'orgueil inséparable des grands succès; la mollesse qui suit une opulence facilement acquise; la concurrence des nations plus éclairées; les infidélités du fisc & celles des particuliers; des perfidies, des atrocités de tous les genres : ces causes & d'autres peut-être qui nous échappent, ont précipité dans l'abîme cette cité superbe. Elle n'est plus rien; & les vices de son administration, la corruption de ses citoyens, l'influence des moines dans les résolutions publiques, ne permettent pas d'espérer son rétablissement. Dépouillé de tant de fertiles provinces qui recevoient aveuglément ses loix, il n'est resté à Goa, de son ancienne puissance, que la petite isle où il est situé, & les deux péninsules qui forment son port.

XVIII. Histoire des pirates Angrias.

Au Nord de Goa, les Marattes, maîtres de quelques postes sur les rivages de la mer, infestoient cet océan de leurs brigandages. Cette piraterie offensa vivement le Mogol qui venoit d'asservir les parties septentrionales de la côte. Pour protéger la

navigation de ses sujets, il créa une flotte, principalement destinée à réprimer cet esprit de rapine. A cette époque les deux puissances se heurterent. Dans ces combats journaliers & sanglans, le Maratte Conagy-Angria montra des talens si distingués, qu'on lui déféra la direction des forces maritimes de sa nation, & bientôt après le gouvernement de l'importante forteresse de Swerndroog, bâtie sur une petite isle, à peu de distance du continent.

Cet homme extraordinaire n'avoit vaincu que pour lui. Il fit adopter son plan d'indépendance par les compagnons de ses victoires, & avec leur secours s'empara des navires qu'il avoit si long-temps & si heureusement commandés. Les efforts qu'on fit pour le faire rentrer dans la soumission furent impuissans. L'attrait du pillage & la réputation de sa générosité attirerent même un si grand nombre d'intrépides aventuriers autour de lui, qu'il lui fut facile de devenir conquérant. Son empire s'étendit sur la côte, depuis Tamana jusqu'à Rajapour qu quarante lieues; & dans les terres, vingt ou trente milles, selon la disposition des lieux & la facilité de la défense. Cependant, il dut ses plus grands succès & toute sa renommée à des opérations navales, qui furent continuées avec la même activité, la même bravoure & la même intelligence par les héritiers de son nom & de ses états.

Ces corsaires n'attaquoient d'abord que les navires Indiens, Maures ou Arabes qui n'avoient pas acheté d'eux un passe-port. Avec le temps, ils insulterent le pavillon des Européens qui se virent réduits à ne plus naviguer que sous convoi. Cette précaution étoit très-dispendieuse, & se trouva insuffisante. Les vaisseaux d'escorte furent souvent

assaillis eux-mêmes, & plusieurs fois enlevés à l'abordage.

Ces déprédations avoient duré cinquante ans, lorsqu'en 1722 les Anglois joignirent leurs forces à celles des Portugais, contre ces pirates. On résolut, de concert, de détruire leur repaire. L'expédition fut honteuse & malheureuse. Celle qui, deux ans après, fut entreprise par les Hollandois avec sept vaisseaux de guerre & deux galiotes à bombe, ne réussit pas mieux. Enfin le Maratte, à qui les Angrias refusoient un tribut qu'ils lui avoient long-temps payé, convint d'attaquer l'ennemi commun par terre, tandis que les Anglois l'attaqueroient par mer. Cette combinaison eut un succès complet. La plupart des ports & des forteresses furent enlevés dans la campagne de 1755. Geriath, capitale de l'état, succomba l'année suivante; & dans son tombeau fut enseveli un empire, dont la prospérité n'avoit jamais eu pour base que les calamités publiques. Malheureusement de ses débris s'augmenta la puissance des Marattes, qui n'étoit déjà que trop redoutable.

XIX. Etat actuel des Marattes à la côte de Malabar.

Ce peuple, long-temps réduit à ses montagnes, s'est étendu peu à peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaste espace qui est entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes villes. Il est célébre à la côte de Coromandel, vers Delhy, & sur le Gange, par ses incursions, par ses brigandages: mais son point central, la masse de ses forces, & sa demeure fixe, sont au Malabar. L'esprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu'il a conquises. Déjà s'est amélioré le sort des lieux qui furent si long-temps écrasés par la tyrannie des Portugais, & qui ont successivement grossi son domaine. Sa conduite est bien différente sur les mers

voisines. Non-seulement il y pille les bâtimens trop foibles pour lui résister : mais il accorde encore des asyles aux pirates étrangers qui consentent à partager avec lui leurs prises.

XX. Révolutions arrivées à Surate. Suite de l'influence qu'y acquierent les Anglois.

Surate fut long-temps le seul port par lequel l'empire Mogol exportoit ses manufactures, & recevoit ce qui étoit nécessaire à sa consommation. Pour le contenir & pour le défendre, on imagina de construire une citadelle, dont le commandant n'avoit aucune autorité sur celui de la ville : on avoit même l'attention de choisir deux gouverneurs, qui ne fussent pas de caractere à se réunir pour l'oppression du commerce. Des circonstances fâcheuses donnerent naissance à un troisieme pouvoir. Les mers des Indes étoient infestées de pirates qui interceptoient la navigation, & qui empêchoient les dévots Musulmans de faire le voyage de la Mecque. Le Mogol crut que le chef d'une colonie de Cafres, qui s'étoit établie à Rajapour, seroit propre à arrêter le cours de ces brigandages, & il le choisit pour son amiral. On lui assigna pour sa solde annuelle, trois lacks de roupies, ou 720,000 livres. Cette somme n'ayant pas été exactement payée, l'amiral s'empara du château ; & de ce fort, il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confusion ; & l'avarice des Marattes toujours inquiete, devint plus vive que jamais. Depuis long-temps ces barbares, qui avoient étendu leurs usurpations jusques aux portes de la place, recevoient le tiers des impositions, à condition qu'ils ne troubleroient pas le commerce qui se faisoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution, tout le temps que la fortune ne leur avoit pas présenté des faveurs plus considérables. Lorsqu'ils virent la fermentation des esprits, ils ne douterent pas que, dans sa fureur,

quelqu'un des partis ne leur ouvrît les portes, & ils s'approcherent en force des murailles. Des négocians, qui se voyoient tous les jours à la veille d'être dépouillés de leur fortune, appellerent les Anglois à leur secours en 1759, & les aiderent à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir sous leur garde ainsi que l'exercice de l'amirauté, furent assurés aux conquérans par la cour de Delhy, avec le revenu attaché aux deux postes. Cette révolution rendit quelque calme à Surate & à son Nabab, mais en les mettant dans une dépendance absolue de la force qu'on avoit invoquée.

Ce succès étendit l'ambition des agens de la compagnie Angloise. Ceux d'entre eux qui conduisoient les affaires au Malabar étoient rongés d'un dépit secret de n'avoir eu aucune part aux fortunes immenses qui s'étoient faites au Coromandel & dans le Bengale. Leurs avides regards qui, depuis long-temps, se portoient de tous les côtés, s'arrêterent enfin en 1771 sur Barokia, grande ville située à trente-cinq milles de l'embouchure de la riviere de Nerbedals qui se jette dans le golfe de Cambaie, & très-anciennement célébre par la richesse de son sol & par l'abondance de ses manufactures. Les navires, même marchands, n'y peuvent monter qu'avec le secours de la marée, ni en descendre qu'au temps du reflux.

Cinq-cents blancs & mille noirs partirent de Bombay, pour s'emparer de la place, sous les prétextes les plus frivoles. L'expédition échoua par l'incapacité du chef qui en étoit chargé. Elle fut reprise l'année suivante. Les assiégés, enhardis par un premier succès, & peut-être encore plus par une ancienne tradition qui leur promettoit que leur ville ne seroit jamais prise, se défendirent assez long-

temps : mais à la fin leurs murailles furent emportées d'assaut.

Durant tout le siege, la mere du Nabab n'avoit pas quitté son fils, bravant comme lui le ravage du canon & des bombes. Ils sortirent ensemble de la place, lorsqu'elle ne fut plus tenable. On les poursuivoit. *Allez*, dit cette héroïque femme au compagnon de sa suite, *allez chercher un asile & des secours chez vos alliés ; je retarderai la marche de nos ennemis & leur échapperai peut-être.* Se voyant serrée de trop près, on lui vit prendre le parti si ordinaire dans l'Indostan aux personnes de son sexe qui ont conservé leur poignard : elle se perça le cœur pour éviter de porter des fers. Son fils ne lui survécut que peu.

Avant son désastre, ce prince étoit obligé de donner aux Marattes les six dixiemes de son revenu qui ne passoit pas 1,680,000 liv. C'étoit comme possesseurs d'Amed-Abad, capitale du Guzarate, que ces barbares exigeoient un si grand tribut. Les Anglois ne se refuserent pas seulement à cette humiliation : ils voulurent aussi exercer des droits sur la province entiere. Des prétentions si opposées furent une semence de discorde. Tout fut pacifié en 1776 par un traité qui régla que les anciens usurpateurs conserveroient leurs conquêtes, mais que les nouveaux auroient la jouissance libre de Barokia, & qu'on ajouteroit à son territoire un territoire dont les impositions rendroient 720,000 livres.

Les Marattes paroissoient alors dans une situation qui ne leur permettoit pas d'espérer un arrangement si favorable. L'union de ces brigands n'avoit jamais été altérée. Cette concorde leur avoit assuré une supériorité décidée sur les autres puissances de l'Indostan, perpétuellement agitées par des trou-

bles domestiques. Leurs premieres divisions éclaterent en 1773. Le frere & le fils de leur dernier chef se disputerent l'empire, & les sujets divisés prirent tous parti, suivant leurs inclinations ou leurs intérêts.

Durant le cours de cette guerre civile, le Souba du Décan se remit en possession des provinces que le malheur des temps l'avoit forcé d'abandonner à ces barbares. Ayder-Alikan, s'appropria la partie de leur territoire qui étoit le plus à sa bienséance. Les Anglois jugerent la circonstance favorable pour s'emparer de Salsete dont les Marattes avoient chassé les Portugais en 1740.

XXI. Description de l'isle de Salsete.

La conquête de cette isle se trouva moins aisée qu'on ne l'avoit espéré. La citadelle de Tanah, qui en faisoit toute la force, fut défendue avec une intelligence, une opiniâtreté inconnues dans ces contrées. Sommé de se rendre, le gouverneur, âgé de quatre-vingt-douze ans, répondit fiérement : *Je n'ai pas été envoyé pour cela ;* & il redoubla d'activité & de courage. Ce ne fut qu'après qu'il eut été tué, qu'après que ses braves compagnons eurent soutenu un assaut très-meurtrier depuis sa mort, que les troupes Britanniques entrerent dans la place le 28 Décembre 1774.

Alors seulement le vainqueur se trouva le maître d'un territoire qui, à la vérité, n'a que vingt milles de long sur quinze milles de large : mais qui est un des plus peuplés, des plus fertiles de l'Asie. Au centre est la montagne de Keneri, remplie d'excavations vastes & profondes, toutes pratiquées dans le roc vif. Ce sont des pagodes, rangées ordinairement de suite, mais quelquefois placées les unes au-dessus des autres. Des figures & des inscriptions taillées ou gravées sur la pierre les ornent le plus souvent. On retrouve les mêmes

ſingularités dans l'iſle d'Elephante, voiſine de Salſete.

Des ouvrages ſi étonnans ont été l'origine de beaucoup de fables. Le vulgaire croit qu'ils furent exécutés, il y a cinq cents mille ans, par des divinités d'un ordre inférieur. Quelques brames en font l'honneur au grand Alexandre, qu'ils ſe plaiſent à décorer de tout ce qui leur paroît au-deſſus des forces naturelles de l'homme. Il eſt raiſonnable d'eſpérer que les Anglois, auxquels nous devons déjà tant de lumieres ſur l'Aſie, n'oublieront rien pour arriver à l'intelligence de ces monumens, qui peuvent jetter un ſi grand jour ſur l'hiſtoire & ſur la religion des Indes. Ces ſoins leur ſeront d'autant plus faciles, que Salſete n'eſt ſéparée de Bombay que par un canal très-étroit.

XII. Deſcription de l'iſle de Bombay. Son état actuel & ſon importance.

Cette iſle, qui n'a guere que vingt ou vingt-cinq milles de circonférence, fut aſſez long-temps un objet d'horreur. Perſonne ne vouloit ſe fixer ſur un terrain ſi mal-ſain, qu'il étoit paſſé en proverbe, que *deux mouſſons à Bombay étoient la vie d'un homme*. Les campagnes étoient alors remplies de bambous & de cocotiers, c'étoit avec du poiſſon pourri qu'on fumoit les arbres; des marais infects corrompoient les côtes. Ces principes de deſtruction auroient, ſans doute, dégoûté les Anglois de leur colonie, s'ils n'y avoient été retenus par le meilleur port de l'Indoſtan, & le ſeul qui, avec celui de Goa, puiſſe recevoir des vaiſſeaux de ligne. Un avantage ſi particulier leur fit déſirer de pouvoir donner de la ſalubrité à l'air, & l'on y réuſſit aſſez aiſément, en ouvrant le pays, & en procurant de l'écoulement aux eaux. Alors ſe porterent en foule dans cet établiſſement, les habitans des contrées voiſines, attirés par la douceur du gouvernement.

Jettez un coup-d'œil sur le globe depuis l'origine des temps historiques, & vous verrez les hommes poursuivis par le malheur, s'arrêtant où il leur est permis de respirer. N'est-il pas surprenant que la généralité & la constance de ce phénomene n'aient pas encore appris aux maîtres de la terre, que l'unique moyen de prévenir les émigrations, c'est de faire jouir leurs sujets d'une situation assez douce pour les fixer dans la région qui les a vu naître?

On compte actuellement à Bombay près de cent mille habitans, dont sept à huit mille sont matelots. Quelques manufactures de soie & de coton en occupent un petit nombre. Comme les grandes productions ne pouvoient pas prospérer sur un roc vif, où le sol a peu de profondeur, la multitude a tourné ses soins vers la culture d'un excellent oignon qui, avec le poisson qu'on fait sécher, est avantageusement vendu dans les marchés les plus éloignés. Ces travaux ne s'exécutent pas avec l'indolence si générale sous un ciel ardent. L'Indien s'est montré susceptible d'émulation ; & son caractere a été changé, en quelque sorte, par l'exemple des infatigables Parsis. Ces derniers ne sont pas uniquement pêcheurs & agriculteurs. La construction, l'équipement, l'expédition des navires, tout ce qui concerne la rade ou la navigation, est confié à leur activité, à leur industrie.

Avant 1759, les bâtimens expédiés d'Europe pour la mer Rouge, le golfe Persique & le Malabar, abordoient généralement aux côtes où ils devoient déposer leur argent & leurs marchandises, où ils devoient trouver leur chargement. A cette époque, tous se sont rendus, tous se sont arrêtés à Bombay, où l'on réunit, sans frais, les productions des contrées voisines, depuis que la compagnie Angloise, revêtue de la dignité d'amiral du

Grand-Mogol, est obligée d'avoir une marine & une marine assez nombreuse dans ces parages.

C'étoit une nécessité que, dans un pareil entrepôt, les chantiers, les navires & les négocians se multipliassent. Aussi l'isle s'est-elle assez rapidement emparée de toute la navigation & d'une grande partie du commerce que Surate, que les autres marchés voisins avoient fait jusqu'alors dans les mers d'Asie.

Il falloit donner de la stabilité à ces avantages. Pour y parvenir, on a entouré de fortifications le port qui est le mobile de tant d'opérations, & où doivent se radouber les escadres envoyées par la Grande-Bretagne, sur l'Océan Indien. Ces ouvrages sont solidement construits, & n'ont, dit-on, d'autre défaut que d'être trop étendus. Ils ont pour défenseurs douze cents Européens & un beaucoup plus grand nombre de troupes Asiatiques.

En 1773, le revenu de toutes les dépendances de Bombay montoit à 13,607,212 liv. 10 f. & leurs dépenses à 12,711,150 liv. La situation de ces trop nombreuses colonies a été sûrement améliorée depuis cette époque : mais nous ne saurions assigner le terme de ces économies.

Les possessions des Anglois & des Marattes dans le Malabar, sont trop mêlées, leurs intérêts trop opposés, & leurs prétentions trop vastes, pour qu'un peu plutôt, un peu plus tard, les deux nations ne mesurent leurs forces. On ne peut pas dire à laquelle des deux puissances la victoire restera. Cet événement dépendra des circonstances où elles se trouveront, des alliances qu'elles auront formées & principalement des hommes d'état qui dirigeront leur politique, des généraux qui commanderont leurs armées. Voyons si la tranquillité est mieux établie sur les côtes de Coromandel &

d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin, jusqu'au Gange.

Les géographes & les historiens distinguent toujours ces deux contrées limitrophes, occupées par des peuples dont les habitudes & les monnoies ne se ressemblent point. Ils different aussi par le langage. Ceux d'Orixa ont un idiome particulier, tandis que leurs voisins parlent généralement le Malabare. Cependant, comme le commerce qui se fait dans ces régions, est à peu près le même, & qu'il s'y fait de la même maniere, nous les désignerons sous l'unique nom de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de ressemblance. Sur l'une & sur l'autre, les chaleurs sont très-vives : mais, depuis le commencement de juin jusqu'au milieu d'octobre, les vents de mer qui s'élevent à dix heures du matin & qui soufflent jusque vers dix heures du soir, rendent le climat supportable. Il est encore plus rafraîchi dans les mois de juillet, & sur-tout de novembre, par des pluies qu'on peut dire continuelles.

XXIII. Etat de la côte de Coromandel à l'arrivée des Européens.

Cette immense plage est couverte, dans l'espace d'environ un mille, d'un sable tout-à-fait stérile, où viennent se briser avec violence les vagues de l'Océan Indien. Il n'y abordoit autrefois que des canots formés de planches légeres, jointes &, pour ainsi dire, cousues avec du kaire. Les premiers Européens qui aborderent à ces rivages, voulurent employer des bâtimens plus grands & plus solides. Des malheurs répétés les guérirent de leur présomption. Ils comprirent, avec le temps, que rien n'étoit plus raisonnable que de se conformer à une pratique, qui ne leur avoit d'abord paru digne que d'un peuple sans lumieres & sans expérience.

Plusieurs raisons firent d'abord négliger cette région, par les premiers Européens qui passerent

aux Indes. Elle étoit séparée, par des montagnes inaccessibles, du Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates & les épiceries qui fixoient principalement leur attention. Enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la sureté, & l'industrie.

A cette époque, l'empire de Bisnagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état, avoient dû leur pouvoir à leurs talens. On les voyoit à la tête de leurs armées pendant la guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conseils; ils visitoient leurs provinces; ils administroient la justice. La prospérité les corrompit. Ils contracterent peu à peu l'habitude de se montrer rarement aux peuples, d'abandonner le soin des affaires à leurs généraux & à leurs ministres. Cette conduite, qui a par-tout amené la ruine des empires, préparoit la leur. Les gouverneurs de Visapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixa, se rendirent indépendans sous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaor, de Maissur, de Gingi, & quelques autres, usurperent aussi l'autorité souveraine : mais sans quitter leur ancien titre de Naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorsque les Européens se montrerent sur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de chose. Il se réduisoit aux diamans de Golconde, qui étoient portés à Calicut, à Surate, & de-là à Ormuz ou à Suez, d'où ils se répandoient en Europe ou en Asie. Mazulipatan, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens Arabes & Malais qui fré-

quentoient sa rade, & par des caravanes qui y venoient de loin. Ces toiles avoient la même destination que les diamans.

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inspira la résolution de s'y établir à toutes les nations Européennes, qui fréquentoient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées, ni par la difficulté de faire arriver les marchandises de l'intérieur des terres, qui n'offroient pas un fleuve navigable; ni par la privation totale de ports, dans des mers qui ne sont pas tenables une partie de l'année; ni par la stérilité des côtes, la plupart incultes & inhabitées; ni par la tyrannie & l'instabilité du gouvernement. On pensa que l'industrie viendroit chercher l'argent; que le Pégu fourniroit des bois pour les édifices, & le Bengale, des grains pour la subsistance; que neuf mois d'une navigation paisible seroient plus que suffisans pour les chargemens; qu'il n'y auroit qu'à se fortifier, pour se mettre à couvert des vexations des foibles despotes, qui opprimoient ces contrées.

XXIV. Comment les Européens ont établi leur commerce à la côte de Coromandel, & quelle extension ils lui ont donnée.

Les premieres colonies furent établies sur les bords de la mer. Quelques-unes dûrent leur origine à la force; la plupart se formerent du consentement des souverains : toutes eurent un terrein très-resserré. Leurs limites étoient fixées par une haie de plantes épineuses qui formoit toute leur défense. Avec le temps, on éleva des fortifications. La tranquillité qu'elles procuroient & la douceur du gouvernement, multiplierent en peu de temps, le nombre des colons. L'éclat & l'indépendance de ces établissemens, blesserent plus d'une fois les princes dans les états desquels ils s'étoient formés : mais leurs efforts, pour les anéantir, furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ses prospérités, selon la mesure des

richesses & de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leur privilege exclusif au-delà du cap de Bonne-Espérance, n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux négocians particuliers ; &, par degrés, il tomba tout entier entre les mains des Anglois, ou des Juifs & des Arméniens, qui vivoient sous leur protection. Aujourd'hui, ce grand objet de luxe & d'industrie est peu de chose. Les révolutions arrivées dans l'Indostan, ont écarté les hommes de ces riches mines ; & l'anarchie, dans laquelle est plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'espérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les spéculations de commerce à la côte de Coromandel, se réduisent à l'achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches, dont la fabrication n'est pas assez différente de la nôtre, pour que ses détails puissent nous intéresser ou nous instruire. On y achete des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés & perfectionnés par notre industrie. On y achete enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a seule empêchés d'adopter ce genre d'industrie, sont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les matieres qui entrent dans la composition de ces brillantes & ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes ; elle nous a sur-tout refusé les eaux nécessaires pour les mettre heureusement en œuvre.

Les Indiens ne suivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles ; soit qu'il y ait des pratiques minutieuses, particulieres à certaines provinces ; soit que les différens sols produisent des

des drogues différentes, propres aux mêmes usages.

Ce seroit abuser de la patience de nos lecteurs, que de leur tracer la marche lente & pénible des Indiens dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité, qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui semble autoriser cette conjecture, c'est qu'ils se sont arrêtés dans la carriere des arts, sans y avoir avancé d'un seul pas depuis plusieurs siecles; tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, & que nous voyons, avec une émulation pleine de confiance, l'intervalle immense qui nous sépare encore du terme. A ne considérer même que le peu d'invention des Indiens, on seroit tenté de croire que, depuis un temps immémorial, ils ont reçu les arts qu'ils cultivent de quelque peuple plus industrieux: mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport exclusif avec les matieres, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y sont nés.

Une chose qui pourroit surprendre, c'est la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guere plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut observer que les marchands du pays vendent à la fois, à toutes les compagnies, une quantité considérable de toiles; & que, dans les assortimens qu'ils fournissent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs; parce qu'elles ne sont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indostan, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les especes; on peut dire que les belles se fabriquent dans la partie orientale,

les communes au milieu, & les grossieres à la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européennes & sur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou six lieues de la mer, où le coton est plus beau & plus cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats, qu'on pousse trente & quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens, établis dans nos comptoirs, sont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité & de la qualité des marchandises qu'on veut. On en regle le prix sur des échantillons; & on leur donne, en passant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire son origine de la nécessité où ils sont eux-mêmes de faire, par le ministere de leurs associés ou de leurs agens, répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les surveiller pour la sureté de ces fonds, & d'en diminuer successivement la masse, en retirant des atteliers tout ce qui est fini. Sans ces précautions, l'Europe ne recevroit jamais ce qu'elle demande. Les tisserands fabriquent, à la vérité, pour leur compte ce qui sert à la consommation intérieure. Ces entreprises qui n'exigent qu'un foible capital & un capital qui rentre toutes les semaines, sont rarement au-dessus des facultés du plus grand nombre : mais peu d'entre eux ont des moyens suffisans pour exécuter sans secours les toiles fines destinées à l'exportation; & ceux qui le pourroient ne se le permettroient pas, dans la crainte bien fondée des exactions trop ordinaires sous un gouvernement si oppresseur.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établissemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur

assure, pour le temps le plus convenable, la quantité de marchandises dont elles ont besoin, & de la qualité qu'elles les désirent. D'ailleurs leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne sont pas un instant sans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent & de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaisseaux. Elles n'ont que cinq ou six mois, au plus, pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandises sont fabriquées, examinées avec précipitation; on est même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaises, & qu'on auroit rebutées dans un autre temps. La nécessité de compléter les cargaisons, & d'expédier les bâtimens avant le temps des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On se tromperoit, en pensant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'espérance de vendre avec un bénéfice convenable à la compagnie à laquelle ils sont attachés. Outre qu'ils ne sont pas la plupart assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seroient pas sûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchoient la compagnie, qui les occupe, de faire ses armemens ordinaires, ces marchands n'auroient nuls débouchés pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par sa forme, exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas; & les autres compagnies Européennes se trouvent pourvues ou assurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, & de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n'a été, ni ne pouvoit être utile.

C'est un usage immémorial dans l'Indostan, que

tout citoyen qui emprunte, donne un titre écrit à ſon créancier. Cet acte n'eſt admis en juſtice, qu'autant qu'il eſt ſigné de trois témoins, & qu'il porte le jour, le mois, l'année de l'engagement, avec le taux de l'intérêt auquel il a été contracté. Lorſque le débiteur manque à ſes obligations, il peut être arrêté par le prêteur lui-même. Jamais il n'eſt enfermé; parce qu'on eſt bien aſſuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne ſe permettroit pas même de manger, ſans en avoir obtenu la permiſſion de ſon créancier.

Les Indiens diſtinguent trois ſortes d'intérêts; l'un, qui eſt péché; l'autre, qui n'eſt ni péché, ni vertu; un troiſieme, qui eſt vertu : c'eſt leur langage. L'intérêt, qui eſt péché, eſt de quatre pour cent par mois; l'intérêt qui n'eſt ni péché, ni vertu, eſt de deux pour cent par mois; l'intérêt qui eſt vertu, eſt d'un pour cent par mois. Le dernier eſt, à leurs yeux, un acte de bienfaiſance qui n'appartient qu'aux ames les plus héroïques. Quoique ce traitement ſoit celui qu'obtiennent les nations Européennes, qui ſont réduites à emprunter, on ſent bien qu'elles ne peuvent profiter de cette facilité, ſans courir à leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'eſt point dans les mains des naturels du pays. Seulement, dans la partie occidentale, il y a des Mahométans, connus ſous le nom de Choulias, qui font à Naour & à Porto-Novo, des expéditions pour Achem, pour Merguy, pour Siam, pour la côte de l'Eſt. Outre les bâtimens aſſez conſidérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations, pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Mazulipatan, emploient leur induſtrie d'une autre maniere. Ils font venir du Bengale

des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment; & vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent, dans les lieux même d'où ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaisons, qui sont bien peu de chose, toutes les affaires ont passé aux Européens, qui n'ont, pour associés, que quelques Banians, quelques Arméniens, fixés dans leurs établissemens. On peut évaluer à trois mille cinq cents balles, la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les François en portent huit cents au Malabar, à Moka, à l'isle de France. Les Anglois, douze cents à Bombay, au Malabar, à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandois, quinze cents à leurs divers établissemens. A l'exception de cinq cents balles, destinées pour Manille, qui coûtent chacune 2,400 livres, les autres sont composées de marchandises si communes, que leur valeur primitive ne s'élève pas au-dessus de 720 livres. Ainsi, la totalité de trois mille cinq cents balles ne passe pas 3,360,000 liv.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille cinq cents balles, huit cents par les Danois, deux mille cinq cents par les François, trois mille par les Anglois, trois mille deux cents par les Hollandois. Parmi ces toiles, il s'en trouve une assez grande quantité de teintes en bleu ou de rayées en rouge & bleu, propres pour la traite des Noirs. Les autres sont de belles bétilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatan ou de Paliacate. L'expérience prouve que l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cents balles ne coûte que 960 livres, c'est donc 8,160,000 livres qu'elles doivent rendre aux atteliers dont elles sortent.

Ni l'Europe, ni l'Asie, ne payent entiérement

avec des métaux. Nous donnons en échange, des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail & quelques autres articles moins considérables. L'Asie, de son côté, donne des épiceries, du riz, du sucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis, peuvent monter à 4,800,000 livres. Il résulte de ce calcul, que le Coromandel reçoit en argent, 6,720,000 liv.

XXV. Possessions Angloises à la côte de Coromandel.

L'Angleterre, qui a acquis sur cette côte la même supériorité qu'elle a prise ailleurs, y a formé plusieurs établissemens.

Divicoté se présente le premier; ce fut le colonel Lawence qui s'en empara en 1749. Des considérations politiques déterminerent le roi de Tanjaor à céder ce qu'on lui avoit pris, & à y ajouter un territoire de trois milles de circonférence. La place passa en 1758 sous la domination Françoise : mais pour rentrer bientôt après, sans fortifications, sous le joug des premiers conquérans. Ils se flattoient d'en faire un poste important. C'étoit une opinion assez généralement reçue que le Colram, qui baigne ses murs, pouvoit être mis en état de recevoir de grands vaisseaux. La côte de Coromandel n'auroit plus été sans port; & la puissance en possession de la seule rade qui s'y seroit trouvée, auroit eu un puissant moyen de guerre & de commerce dont auroient été privées les nations rivales. Il faut que des obstacles imprévus aient rendu le projet impraticable, puisque ce poste a été abandonné & remis à un fermier pour une redevance de quarante-cinq à cinquante mille liv.

Les Anglois acheterent, en 1686, Goudelour, avec un territoire de huit milles de long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquisition, qu'ils avoient obtenue d'un prince Indien, pour la somme de 742,500 livres, leur fut

assurée par les Mogols, qui s'emparerent du Carnate peu de temps après. Faisant réflexion dans la suite que la place, qu'ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvoit lui couper les secours qui lui seroient destinés; ils bâtirent; à une portée de canon, la forteresse de Saint-David, à l'entrée d'une riviere & sur le bord de l'Océan Indien. Il s'est élevé, dans la suite, trois aldées, qui, avec la ville & la forteresse, forment une population de soixante mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour quinze cents mille francs, des plus beaux basins de l'univers. Le ravage que les François porterent, en 1758, dans cet établissement, & la destruction de ses fortifications, ne lui firent qu'un mal passager. Son activité paroît même augmentée, quoiqu'on n'ait pas rebâti Saint-David, & qu'on se soit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre résistance. Un revenu de 144,000 liv. couvre tous les frais que peut occasionner cette colonie. Mazulipatan présente des utilités d'un autre genre.

Cette ville, située à l'embouchure du Krisna, sert de port aux provinces qui formoient autrefois le royaume de Golconde, & à d'autres contrées avec qui elle entretient un commerce facile, par de très-beaux chemins & par la riviere. C'étoit anciennement le marché le plus actif, le plus peuplé, le plus riche de l'Indostan. Les grands établissemens que formerent successivement les Européens sur la côte de Coromandel, lui firent beaucoup perdre de son importance. Il parut possible aux François de lui redonner quelque chose de son premier éclat, & ils s'en rendirent les maîtres en 1750. Neuf ans après, elle passa de leurs mains

dans celles de l'Angleterre, qui en est encore en possession.

Ces derniers souverains n'ont pas réussi, & ne réussiront jamais à rendre Mazulipatan ce qu'il étoit très-anciennement : mais leurs efforts n'ont pas été tout-à-fait perdus. Comme les plantes qui servent à la teinture des toiles sont plus abondantes & de meilleure qualité sur son territoire que par-tout ailleurs, on est parvenu à ressusciter quelques manufactures, & à en étendre d'autres. Cependant cette acquisition sera toujours moins utile aux Anglois par les marchandises qu'ils y achèteront, que par celles qu'ils y pourront vendre. De temps immémorial, les peuples de l'intérieur venoient en caravanes se pourvoir de sel sur cette côte. Ils y accourent aujourd'hui de plus loin & en plus grand nombre que jamais, & emportent, avec cette denrée d'absolue nécessité, beaucoup de lainages, beaucoup d'autres ouvrages de l'industrie Européenne. Ce mouvement, qui a procuré aux douanes une augmentation considérable, croîtra nécessairement, à moins qu'il ne soit arrêté par quelqu'une de ces révolutions qui changent si souvent & si cruellement la face de cette riche partie du globe.

La Grande-Bretagne y possede encore les provinces de Condavir, de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendri & de Chicakol, qui s'étendent six cents milles sur la côte, & qui s'enfoncent depuis trente jusqu'à quatre-vingt-dix milles dans les terres. Les François, qui se les étoient fait céder durant leur courte prospérité, les perdirent à l'époque de leurs imprudences & de leurs malheurs. Elles redevinrent, mais pour peu de temps, une portion de la soubabie du Décan, dont on les avoit comme arrachées. En 1766, il fallut les céder aux Anglois, dont l'insatiable ambition étoit

ſoutenue par des intrigues adroitement conduites, & par des forces redoutables. On reſpecta les colonies que les nations rivales avoient formées dans ce grand eſpace : mais Viſagapatnam & les autres comptoirs du peuple dominateur, reçurent une activité nouvelle, & on en augmenta le nombre. Le pays ſortit un peu de l'état d'anarchie où une foule de petits tyrans le tenoient plongé. Il donne 9,000,000 liv. de revenu, dont on ne rend que 2,025,000 liv. au prince Indien qui en a été dépouillé. Ses exportations ſont actuellement cinq fois plus conſidérables qu'elles ne l'étoient il y a dix années.

La maſſe du travail augmente à meſure que les Zémindars, qui n'étoient originairement que des fermiers, ſont dépouillés de l'autorité abſolue qu'ils avoient uſurpée durant les troubles de leur patrie; à meſure qu'on les réduit à l'impoſſibilité de ſe faire mutuellement la guerre ; à meſure que les diſtricts ſoumis à leur juriſdiction ſouffrent moins de leurs vexations. Les proſpérités ſeroient plus rapides & plus éclatantes, ſi le gouvernement Anglois vouloit préſerver des inondations du Kriſna & du Guadavery un territoire immenſe qu'ils couvrent ſix mois de l'année ; ſi ces eaux étoient ſagement diſtribuées pour l'arroſement des campagnes ; ſi ces deux fleuves étoient joints par un canal de navigation. Les anciens Indiens eurent l'idée de ces travaux. Peut-être même furent-ils commencés. Les gens éclairés les jugent au moins peu diſpendieux & très-praticables.

Mais combien ſeroit vain l'eſpoir de cette amélioration ! on ne craindra pas d'être accuſé d'injuſtice en ſoupçonnant que la compagnie s'occupe bien davantage de l'acquiſition de l'Orixa, province qui s'étend, ſur les bords de la mer, de-

puis ses possessions de Golconde jusqu'aux rives du Gange, qui lui sont également soumises.

Avant 1736, cette contrée faisoit partie du Bengale. A cette époque, les Marattes s'en emparerent, & en sont encore les maîtres. Ils respecterent les comptoirs Européens & s'établirent dans l'intérieur des terres. C'est Naagapour qui est leur capitale. Quarante mille chevaux composent leurs forces militaires. Leurs peuples s'occupent spécialement à filer du coton qu'ils vont vendre sur la côte. Un si grand démembrement du riche empire qu'ils ont conquis dans cette partie du globe, déplaît aux Anglois; & leur ambition est de l'y rejoindre.

Quoi qu'il en soit, les marchandises achetées ou fabriquées dans les établissemens formés par cette nation entre le cap Comorin & le Gange, sont toutes réunies à Madras.

Cette ville fut bâtie il y a plus d'un siecle, par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate & sur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrain sablonneux, tout-à-fait aride, & entiérement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiser à plus d'un mille; on chercha les raisons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit espéré, ce qui est en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé; & ses ennemis l'accuserent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtresse qu'il avoit dans cette colonie Portugaise.

Madras est divisé en ville blanche & en ville noire. La premiere, plus connue en Europe sous le nom de Fort Saint-George, n'est habitée que par les Anglois. Elle n'eut pendant long-temps que peu & de mauvaises fortifications : mais on y a ajouté depuis peu des ouvrages considérables. La

ville noire, autrefois entiérement ouverte, a été, après 1767, entourée d'une bonne muraille & d'un large fossé rempli d'eau. Cette précaution & la ruine de Pondicheri y ont réuni trois cents mille hommes, Juifs, Arméniens, Maures ou Indiens.

A un mille de ce grand établissement est Chepauk, où la cour du nabab d'Arcate est fixée depuis 1769.

Le territoire de Madras n'étoit rien anciennement. Il s'étend actuellement cinquante milles à l'Ouest, cinquante milles au Nord, & cinquante milles au Sud. On voit sur ce vaste espace des manufactures considérables qui augmentent chaque jour, des cultures assez variées qui deviennent de jour en jour plus florissantes. Ces travaux occupent cent mille ames.

Ces concessions furent le prix du plan que les Anglois avoient formé de donner le Carnate à Mamet-Alikan, des combats qu'ils avoient livrés pour le maintenir dans le poste où ils l'avoient élevé, du bonheur qu'ils avoient eu de détruire la puissance Françoise, toujours disposée à renverser leur ouvrage.

L'heureux nabab ne tarda pas à recueillir le fruit de sa reconnoissance. Pour leur intérêt & pour le sien, ses protecteurs entreprirent de reculer les bornes de son autorité & de ses états. Avant que le gouvernement Mogol eût dégénéré en anarchie, plusieurs princes Indiens, plusieurs princes Maures devoient faire passer leurs tributs au Carnate, qui lui-même devoit les verser dans le trésor de l'Empire. Depuis que tous les ressorts s'étoient relâchés, cette double obligation n'étoit plus remplie. Les Anglois affermirent l'indépendance du pays qu'ils regardoient comme leur apanage : mais ils voulurent que les provinces qui lui avoient été subor-

données rentrassent dans leurs premiers liens. Les plus foibles obéirent. D'autres plus puissantes oserent résister. Elles furent asservies.

Ces moyens réunis ont formé à Mamet-Alikan une domination très-étendue & un revenu de 31,500,000 livres. Il ne cede de cette somme que 9,000,000 livres aux Anglois, chargés de la défense de ses forteresses & de ses états ; de sorte qu'il lui reste 22,500,000 livres pour ses dépenses personnelles & pour son gouvernement civil.

La compagnie Angloise avoit sur la côte de Coromandel des possessions précieuses, dix-huit mille Cipayes bien disciplinés & trois mille cinq cents hommes de troupes blanches. Elle disposoit librement de toutes les forces du Carnate. La seule nation Européenne, qui auroit pu lui donner de l'ombrage, étoit écrasée. La jouissance paisible de tant d'avantages lui paroissoit assurée ; lorsqu'en 1767, elle se vit attaquée par Ayder-Alikan, soldat de fortune qui, après avoir appris de nous l'art militaire, avoit fait de grandes conquêtes, & s'étoit rendu maître du Mayssor. Cet aventurier, hardi & actif, à la tête de la meilleure armée qu'eût jamais commandée un général Indien, entra fiérement dans les contrées que la valeur Britannique étoit chargée de défendre. La guerre se tourna en ruses, comme le vouloit ce génie artificieux. L'expérience lui ayant appris à redouter l'infanterie & l'artillerie destinées à le combattre, il se refusa le plus qu'il lui fut possible à des actions régulieres, & se contenta de roder autour de son ennemi, de le harceler, d'enlever ses fourrageurs ; de lui couper les vivres ; tandis que sa cavalerie ravageoit les campagnes, pilloit les provinces, portoit la désolation jusqu'aux portes de Madras. Ces calamités firent désirer aux Anglois un accommodement ; &

ils réussirent à l'obtenir après deux ans d'une guerre destructive & peu honorable.

Depuis cette époque, la compagnie a eu pour principe d'empêcher qu'Ayder-Alikan, les Marattes, & le souba du Décan, les trois principales puissances de la péninsule, ne fissent des conquêtes ou ne formassent entre elles une union étroite. Tant que cette politique lui réussira, elle conservera sa prépondérance sur la côte de Coromandel: mais il lui faudra augmenter son revenu qui, en 1773, ne s'élevoit pas au-dessus de 24,196,680 l. ou diminuer ses dépenses qui, à la même époque, étoient de 26,397,585 livres. Ce ne sera qu'après ce changement qu'elle sera en état de protéger efficacement ses établissemens de Sumatra.

XXVI. Etablissement Anglois dans l'isle de Sumatra.

Quoique cette isle très-étendue eût vu ses rades fréquentées par les Anglois depuis leur arrivée aux Indes, ce ne fut qu'en 1668 qu'elle reçut une colonie de cette nation. Les navigateurs, expédiés de Madras, avoient ordre de placer le comptoir à Indapoura, la partie du pays la plus abondante en or : mais le destin en décida autrement. Les vents ayant poussé les navires à Bencouli, on jugea devoir s'y fixer.

Les deux peuples firent d'abord leurs échanges avec beaucoup de franchise & de confiance. Cette harmonie ne dura pas long-temps. Bientôt, les agens de la compagnie se livrerent à cet esprit de rapine & de tyrannie que les Européens portent si généralement en Asie. Des nuages s'éleverent entre eux & les naturels du pays. Ils grossirent peu à peu. L'animosité étoient déjà extrême, lorsqu'on vit sortir comme de dessous terre, à deux lieues de la ville, les fondemens d'une forteresse. A cet aspect, les habitans de Bencouli prennent les armes. Toute la contrée se joint à eux. Les maga-

ſins ſont brûlés, & les Anglois réduits à s'embarquer précipitamment. Leur proſcription ne fut pas longue. On les rappella ; & ils tirerent de leur déſaſtre l'avantage d'achever ſans contradiction le fort Marlborough.

Leur tranquillité n'y fut plus troublée juſqu'en 1756. A cette époque, les François le prirent & le détruiſirent avec tous les bâtimens civils & militaires. Le butin fut très-peu de choſe, parce que tout ce qui pouvoit être de quelque valeur avoit été détourné à temps. Avant même la fin des hoſtilités, les Anglois rentrerent dans cette poſſeſſion : mais ils n'en releverent pas les ouvrages. Alors le fort Marlborough ſortit de la dépendance où il avoit été juſqu'alors de Madras, & forma une direction particuliere.

Les Chinois, les Malais & les eſclaves amenés du Mozambique, forment la population de l'établiſſement Anglois. Quatre cents Européens & quelques Cipayes le défendent. Tout le commerce, qui s'y fait, appartient aux négocians libres, à l'exception de celui du poivre. La compagnie en tire annuellement quinze cents tonneaux qu'elle obtient à un prix exceſſivement borné. La moitié de ce produit eſt porté dans la Grande-Bretagne par un ſeul bâtiment ; le reſte s'embarque ſur deux navires expédiés d'Europe qui le portent à la Chine où on le vend avec avantage. En 1773, le revenu de ce comptoir s'élevoit à 4,982,895 livres, & ſes dépenſes à 3,165,480 livres.

XXVII. Vue des Anglois ſur Balambangan. Leur expulſion de cette iſle.

Cette colonie n'eſt pas jugée aſſez utile. Auſſi devoit-elle être abandonnée : mais ſeulement après le ſuccès d'un grand projet qu'on méditoit. Depuis long-temps les Anglois déſiroient une poſſeſſion qui pût devenir un entrepôt, où les marchandiſes, les denrées de la Chine & des iſles orien-

tales feroient échangées contre les denrées, les marchandises de l'Indostan & de l'Europe. Leur plan étoit d'en faire le marché le plus considérable de l'Asie. L'isle de Balambangan, située à la pointe septentrionale de Bornéo, leur parut propre à remplir leurs vues; & le roi de Solor la leur abandonna en 1766. Ils y arborerent leur pavillon l'année suivante : mais ce ne fut qu'en 1772 qu'ils formerent leur établissement.

Quelques commis, trois cents soldats blancs ou noirs, un vaisseau & deux petits bâtimens : tels furent les premiers matériaux d'un édifice qui devoit, avec le temps, s'élever à une hauteur immense. Malheureusement les chefs se brouillerent; le peu de troupes qui avoit échappé à des maladies destructives fut trop dispersé; les navires allerent ouvrir le commerce avec les états voisins. Dans ces circonstances fâcheuses, le nouveau comptoir fut attaqué, pris & détruit.

Les Anglois ignorent encore, ou feignent d'ignorer d'où vint un acte de violence qui leur coûta 9,000,000 livres. Leurs soupçons ont paru se porter successivement sur les Hollandois, toujours alarmés pour les Moluques; sur les Espagnols, qui pouvoient craindre pour les Philippines; sur les barbares des parages voisins, dont la liberté sembloit menacée : quelquefois même sur une conspiration de tous ces ennemis, qui avoient uni leurs haines & leurs intérêts. De quelque main que soit parti un trait inattendu, le mal n'est pas sans remede. La nation Britannique pourra retrouver à Queda, sur une autre partie du continent de Malaca, ou dans quelqu'une des nombreuses isles répandues dans ce détroit, ce qu'elle a perdu à Balambangan. Si des obstacles trop puissans rendoient encore une fois ses efforts inutiles, elle

trouveroit cent motifs de consolation dans le Bengale.

XXVIII. Révolutions arrivées dans le Bengale.

C'est une vaste contrée de l'Asie, bornée à l'Orient par le royaume d'Asham & d'Aracan; au couchant, par plusieurs provinces du Grand-Mogol; au Nord, par des rochers affreux; au Midi, par la mer. Elle s'étend sur les deux rives du Gange, qui se forme de diverses sources dans le Thibet, erre quelque temps dans le Caucase, & entre dans l'Inde en traversant les montagnes qui sont sur la frontiere. Cette riviere, après avoir formé dans son cours un grand nombre d'isles vastes, fertiles & bien peuplées, va se perdre dans l'Océan par plusieurs embouchures, dont il n'y en a que deux de connues & de fréquentées.

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit si ancienne, que Diodore de Sicile ne craignoit pas d'assurer qu'elle avoit été bâtie par cet Hercule à qui les Grecs attribuoient tout ce qui s'étoit fait de grand & de prodigieux dans le monde. Ses richesses, du temps de Pline, étoient célébres dans l'univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient situés en-deçà & au-delà du fleuve qui baignoit ses murs.

L'histoire des révolutions dont le Bengale a été le théâtre, est mêlée de tant de fables, qu'il ne faut pas s'en occuper. On y entrevoit seulement que cet empire a été tantôt plus, tantôt moins étendu; qu'il a eu des périodes heureux & des périodes malheureux; qu'il forma tour-à-tour un seul royaume & plusieurs états. Un seul maître lui donnoit des loix; lorsqu'un despote plus puissant, Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590, & elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas cessé

cessé de reconnoître les Mogols pour ses souverains. Le gouverneur chargé de le régir, tenoit d'abord sa cour à Raja-Mahol : il la transféra dans la suite à Daca. Depuis 1718, elle est à Moxudabad, grande ville située dans les terres à deux lieues de Cassimbazar. Plusieurs nababs, plusieurs rajas sont subordonnés à ce vice-roi, nommé Souba.

Ce furent long-temps les fils du Grand-Mogol qui occuperent ce poste important. Ils abuserent si souvent, pour troubler l'empire, des forces & des richesses dont ils disposoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendans. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas, à la vérité, trembler la cour de Delhy : mais ils se montrerent peu exacts à envoyer au trésor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce désordre augmenta encore, après l'expédition de Koulikan ; & les choses furent portées si loin, que l'empereur, qui étoit hors d'état de payer aux Marattes ce qu'il leur devoit, les autorisa, en 1740, à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands, partagés en trois armées, ravagerent ce beau pays pendant dix ans, & n'en sortirent qu'après s'être fait donner des sommes immenses.

XXIX. Mœurs anciennes des Indiens retrouvées dans le Bissnapore.

Dans tous ces mouvemens, le gouvernement despotique, qui est malheureusement celui de toute l'Inde, s'est maintenu dans le Bengale : mais aussi un petit district qui y avoit conservé son indépendance, la conserve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent soixante milles d'étendue, se nomme Bissnapore. Il est conduit de temps immémorial par un brame Rajepute. C'est là qu'on retrouve, sans altération, la pureté & l'équité de l'ancien système politique des Indiens. On a vu jusqu'ici, avec trop d'indifférence, ce gouvernement unique, le plus beau monument & le plus intéressant qu'il y

ait dans le monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain & des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interprètes peu fidèles des mœurs & des usages qui ne sont plus. Le philosophe, transporté dans le Bisnagar, se trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menoient, il y a plusieurs milliers d'années, les premiers habitans de l'Inde; il converseroit avec eux; il suivroit les progrès de cette nation, qui fut célèbre, pour ainsi dire, au sortir du berceau; il verroit se former un gouvernement qui, n'ayant pour base que des préjugés heureux, que des mœurs simples & pures, que la douceur des peuples, que la bonne foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paroître sur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus solides, plus durables que ces édifices politiques, qui, formés par l'imposture & l'enthousiasme, sont les fléaux du genre humain, & sont destinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés, le gouvernement de Bisnagar, ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre & aux loix de la nature, s'est établi, s'est maintenu sur des principes qui ne changent point, & n'a pas souffert plus d'altération que ces mêmes principes. La position singulière de cette contrée, a conservé ses habitans dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractère, en les garantissant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés [illegible] à inonder leurs possessions: il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluses des rivières. Les armées [illegible] les [illegible] souvent noyées, [illegible] du projet de les asservir. On a pris le parti de se contenter d'une apparence de soumission.

La liberté & la propriété sont sacrées dans le Bisnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il soit, n'y est pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix, qui se chargent de sa sureté. On lui donne gratuitement des guides, qui le conduisent d'un lieu à un autre, & qui répondent de sa personne & de ses effets. Lorsqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relevent une attestation de leur conduite, qui est enregistrée & envoyée ensuite au raja. Tout le temps qu'il est sur le territoire, il est nourri & voituré avec ses marchandises aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place. Il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est pas retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour des étrangers, est la suite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelqu'autre effet de prix, le suspend au premier arbre, & en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au son du tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu'ils dirigent jusqu'aux opérations du gouvernement. De sept à huit millions qu'il reçoit annuellement, sans que la culture ni l'industrie en souffrent ; ce qui n'est pas consommé par des dépenses indispensables de l'état, est employé à son amélioration. Le raja peut se livrer à des soins si humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, & lorsqu'il le juge à propos.

Lecteurs, dont les ames sensibles viennent de s'épanouir de joie au récit des mœurs simples & de la sagesse du gouvernement de Bisnapore ; vous

qui, fatigués des vices & des désordres de notre contrée, vous êtes, sans doute, expatriés plus d'une fois par la pensée, pour devenir les témoins de la vertu & partager le bonheur de ce recoin du Bengale; c'est avec regret que je vais peut-être détruire la plus douce des illusions, & répandre de l'amertume dans vos cœurs. Mais la vérité m'y contraint. Hélas! ce Bisnapore & tout ce que je vous en ai raconté, pourroit bien n'être qu'une fable.

Je vous entends. Vous vous écriez avec douleur: Une fable! quoi! il n'y a donc que le mal qu'on dit de l'homme qui soit vrai? Il n'y a que sa misere & sa méchanceté qui ne puissent être contestées. Cet être, né pour la vertu, dont il s'efforceroit inutilement d'étouffer le germe qu'il en a reçu, qu'il ne blesse jamais sans remords, & qu'il est forcé de respecter lors même qu'elle l'afflige ou l'humilie, est donc méchant par-tout. Cet être qui soupire sans cesse après le bonheur, la base de ses vrais devoirs & de sa félicité, est donc malheureux par-tout. Par-tout il gémit sous des maîtres impitoyables. Par-tout il tourmente ses égaux, & il en est tourmenté. Par-tout l'éducation le corrompt, & le préjugé l'empoisonne en naissant. Par-tout il est livré à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la passion de l'or, aux mêmes bourreaux qui se relaient pour nous déchirer; nous, leurs tristes victimes, qu'elles n'abandonnent qu'au bord du tombeau. Quoi! le crime s'est emparé de toute la terre! Ah! laissez du moins à l'innocence cette étroite enceinte sur laquelle vous avez attaché nos regards, & que notre imagination, franchissant l'intervalle immense qui nous en sépare, se plaisoit à parcourir.

La peine que vous avez éprouvée, je l'ai ressentie, lecteur. Vos réflexions, je les ai faites,

lorsque je me suis trouvé entre deux autorités presque d'un poids égal; l'une pour, l'autre contre l'existence du Bisnapore. Nous avons en notre faveur le témoignage d'un voyageur Anglois, qui a demeuré trente ans dans le Bengale. Le témoignage opposé est d'un voyageur de la même nation, qui a fait aussi un séjour assez long dans cette contrée. Voyez, choisissez.

XXX. Productions, manufactures, exportations du Bengale.

Quoique le reste du Bengale soit bien éloigné de la félicité réelle ou fabuleuse du Bisnapore, il ne laisse pas d'être la province la plus riche & la plus peuplée de l'empire Mogol. Indépendamment de ses consommations, qui nécessairement sont considérables; il se fait des exportations immenses. Une partie des marchandises va dans l'intérieur des terres. Il passe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps apportés d'Europe. Les habitans de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna; & les payent avec du musc & de la rhubarbe.

Le musc est une production particuliere au Thibet. Il se forme dans un petit sac de la grosseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie sous le ventre d'une espece de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'est, dans son origine, qu'un sang putride qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie ne produit qu'une demi-once de musc. Son odeur est naturellement si forte, que dans l'usage ordinaire il faut nécessairement la tempérer, en y mêlant des parfums plus doux. Pour grossir leurs profits, les chasseurs avoient imaginé d'ôter des vessies une partie du musc, & de remplir ce vuide avec du foie & du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Le gouvernement, qui vouloit arrêter ces mêlanges frauduleux, ordonna que toutes les vessies, avant

que d'être cousues, seroient visitées par des inspecteurs qui les fermeroient eux-mêmes, & les scelleroient du sceau royal. Cette précaution a empêché les supercheries qui altéroient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre subtilement les vessies, pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'est rien en comparaison de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy, les provinces voisines de ces superbes capitales. On leur porte du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, des mousselines en particulier. Ces objets réunis, montoient autrefois à plus de quarante millions par an. Une somme si considérable ne passoit pas sur les bords du Gange ; mais elle y faisoit rester une somme à peu près égale qui en seroit sortie pour payer les tributs, ou pour d'autres usages. Depuis que les lieutenans du Mogol se sont rendus comme indépendans ; depuis qu'ils ne lui envoient de ses revenus que ce qu'ils veulent bien lui accorder, le luxe de la cour est fort diminué, & la branche d'exportation dont on vient de parler, n'est plus si forte.

Le commerce maritime du Bengale, exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution, mais aussi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviser en deux branches, dont le Catek fait la meilleure partie.

Le Catek est un district assez étendu, un peu au-dessous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balassor, situé sur une riviere navigable, lui sert de port. La navigation pour les Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglois & les François d'abandonner, s'est concentrée dans cette rade. On y charge, pour ces isles, du riz,

de grosses toiles, quelques soieries; & l'on y reçoit en échange des cauris, qui servent de monnoie dans le Bengale, & qu'ils sont vendus aux Européens.

Les habitans du Catek, & quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaisons plus considérables avec le pays d'Asham. Ce royaume, qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, & qui n'en est séparé que par une riviere qui se jette dans le Gange, devroit être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'assure, que l'invention de la poudre à canon lui est due; qu'elle a passé d'Asham au Pégu, & du Pégu à la Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, auroient ajouté à sa célébrité, si elles eussent été bien exploitées. Au milieu de ces richesses dont il faisoit peu d'usage, le sel, dont il sentoit un besoin très-vif, lui manquoit. On étoit réduit à ce qu'on pouvoit s'en procurer par la décoction de quelques plantes.

Au commencement du siecle, quelques bramès de Bengale allerent porter leurs superstitions à Asham, où l'on avoit le bonheur de ne suivre que la religion naturelle. Ils persuaderent à ce peuple, qu'il seroit plus agréable à Brama, s'il substituoit le sel pur & sain de la mer, à ce qui lui en tenoit lieu. Le souverain consentit à le recevoir, à condition que le commerce exclusif en seroit dans ses mains; qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalis, & que les bateaux qui le conduiroient, s'arrêteroient à la frontiere du royaume. C'est ainsi que se sont introduites toutes ces religions factices, par l'intérêt & pour l'intérêt des prêtres qui les prêchoient, & des rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement, il va tous les ans du Gange à Asham une quarantaine de petits bâtimens, dont les cargaisons de sel donnent près de deux cents

pour cent de bénéfice. On reçoit en payement un peu d'or & un peu d'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme-laque, & sur-tout de la soie.

Cette soie, unique en son espece, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés, renouvellent la semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répetent douze fois dans l'année : mais moins utilement dans les temps de pluie que dans les temps secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie, ont beaucoup de lustre & peu de durée.

A la réserve de ces deux branches de navigation, que des raisons particulieres ont conservées aux naturels du pays, les Bengalis se sont vus ravir toutes les autres par les Européens, & il étoit impossible que ce fût autrement. Comment un peuple foible, circonspect, opprimé, ne voguant que lentement, le long des côtes, avec de très-petits batimens, auroit-il pu lutter avec succès contre ces étrangers, d'un caractere entreprenant, jouissant de prérogatives particulieres dans le Gange même & sur toutes les autres plages, bravant l'élément des tempêtes sur de grands vaisseaux ? Mais, dans une région qui refuse généralement ce qu'exige la construction des navires, quelles ressources a-t-on imaginées ? les chantiers du Pégu.

Le Pégu est situé sur le golfe de Bengale, entre les royaumes d'Aracan & de Siam. Les révolutions, si fréquentes dans tous les empires despotiques de l'Asie, s'y sont répétées plus souvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement le centre d'une grande

puissance & la province de plusieurs états qui ne l'égaloient pas en étendue. Il est aujourd'hui dans la dépendance d'Ava, où les Arméniens seuls achetent tout ce que le Pégu fournit de topazes, de saphirs, d'amétistes & de rubis.

Le seul port du Pégu où il soit permis d'aborder, s'appelle Syriam. Les Portugais en furent assez long-temps les maîtres. Il avoit alors un éclat qui disparut avec les prospérités de cette nation brillante. On le vit se ranimer, lorsque les Européens établis dans le Bengale imaginerent d'y faire construire les nombreux bâtimens qu'exigeoit l'étendue de leurs liaisons maritimes : mais les matériaux qui y étoient employés s'étant trouvés de mauvaise qualité, il fallut y renoncer ; & la rade retomba encore dans l'obscurité. Tout s'y réduit aujourd'hui à l'échange de quelques toiles communes des rives du Gange ou de la côte de Coromandel, contre de la cire, du bois, de l'étain & de l'ivoire.

Une branche plus considérable de commerce que les Européens de Bengale font avec le reste de l'Inde, c'est celui de l'opium. L'opium est le produit du pavot blanc des jardins, dont toutes les parties rendent un suc laiteux. Cette plante qui périt tous les ans, a des feuilles oblongues, sinuées, de couleur de verd de mer, disposées alternativement sur une tige lisse, peu rameuse, & de trois pieds de hauteur. Chaque rameau est presque nud, terminé par une seule fleur assez grande, composée d'un calice à deux feuilles, quatre pétales blancs ou roses, & beaucoup d'étamines attachées sous le pistil qu'elles entourent. Celui-ci devient une coque ou tête sphérique, garnie d'un chapiteau rayonné & rempli d'un nombre prodigieux de semences arrondies, blanches & huileuses. Lorsque le pavot est dans la force de sa seve, & que la tête

commence à grossir, on lui fait une ou plusieurs incisions d'où découlent quelques larmes de la liqueur laiteuse qu'elle contient, & que l'on recueille lorsqu'elle est figée. L'opération se répete jusqu'à trois fois : mais le produit va toujours en diminuant, pour la quantité & pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte & on le pétrit avec de l'eau ou du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance, la viscosité, & l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains. On estime celui qui est un peu mou, qui obéit sous le doigt, qui est inflammable, d'une couleur brune & noirâtre, d'une odeur forte & puante. Celui qui est sec, friable, brûlé, mêlé de terre & de sable, doit être rejetté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne, & les doses qu'on en prend, il assoupit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Le méconium, ou opium commun, se prépare en exprimant les têtes déjà incisées. Le suc qui en sort, mêlé avec les larmes les moins belles, est pétri, arrosé d'eau & figuré en pain, que l'on apporte en Europe. Comme il est souvent mélangé, on le purifie avant de l'employer.

La province de Bahar, est le pays de l'univers où le pavot est le plus cultivé. Ses campagnes en sont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en sort tous les ans par mer, six cents mille livres pesant. Cet opium n'est pas raffiné, comme celui de Syrie & de Perse, dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'autre.

Les peuples, qui sont à l'Est de l'Inde, ont tous le goût le plus vif pour l'opium. Vainement les loix de la Chine ont condamné au feu, les vais-

seaux qui en porteroient dans l'empire, les maisons qui les recevroient, la consommation n'en a pas été moins forte. Elle est encore plus considérable à Malaca, à Bornéo, dans les Moluques, à Java, à Macassar, à Sumatra, dans toutes les isles de cet archipel immense. Ces Insulaires le fument avec le tabac. Ceux d'entre eux qui veulent tenter quelque action désespérée, s'enivrent de cette fumée. Dans leur ivresse, ils se jettent sur le premier objet qui se présente, sur un homme qu'ils n'ont jamais vu, comme sur l'ennemi le plus implacable. Ces atrocités n'ont pas convaincu les Hollandois, maîtres des lieux où l'opium a de plus dangereuses influences, de l'obligation d'en arrêter ou même d'en borner l'usage. Plutôt que de se priver du bénéfice très-considérable que sa vente leur procuroit, ils ont autorisé tous les citoyens à massacrer ceux de ces furieux qui courroient les rues avec des armes. Ainsi certaines législations introduisent ou nourrissent des passions ou des opinions dangereuses ; & quand on a donné ces maladies aux peuples, on ne sait d'autre remede que la mort ou les supplices.

Les Anglois, qui prennent à cet odieux commerce autant de part qu'il leur est possible, ont d'autres branches qui leur sont plus particulieres. Ils portent à la côte de Coromandel du riz & du sucre, qui leur sont payés avec des métaux. Ils portent au Malabar des toiles qu'ils échangent contre des épiceries, & à Surate des soies qu'ils échangent contre du coton. Ils portent du riz, de la gomme-lacque, des toileries dans le golfe Persique, d'où ils retirent des fruits secs, de l'eau rose & sur-tout de l'or. Ils portent des cargaisons riches & variées à la mer Rouge qui ne fournit guere que de l'argent. Toutes ces liaisons avec les différentes échel-

les de l'Inde font entrer chaque année vingt-cinq à trente millions dans le Bengale.

Quoique ce commerce passe par les mains des Européens & se fasse sous leur pavillon, il n'est pas tout entier pour leur compte. A la vérité les Mogols, communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armemens : mais les Arméniens qui, depuis les révolutions de Perse, se sont fixés sur les bords du Gange, où ils ne faisoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y sont encore plus considérables. L'impossibilité où sont les naturels du pays de jouir de leurs richesses, sous un gouvernement oppresseur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils courroient trop de risque à faire le négoce à découvert, ils sont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européen, les Gentils qui se connoissent mieux en hommes qu'on ne pense, l'étudient, & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers & pour caissiers; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la grosse ou à intérêt. Cet intérêt, qui est ordinairement de neuf pour cent au moins, devient plus fort, lorsqu'on est réduit à emprunter des Chetz.

C'est une famille d'Indiens, puissante de temps immémorial sur le Gange. Ses richesses ont mis long-temps dans ses mains la banque de la cour, la ferme générale du pays & la direction des monnoies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveller tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis, l'ont mise en état de prêter à la fois au gouvernement, quarante, soixante, & jusqu'à cent millions. Lors-

qu'on n'a pas pu ou voulu les lui rendre, il lui a été permis de se dédommager en opprimant les peuples. Une fortune si prodigieuse & si soutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'est pas possible de comprendre, comment cet édifice a pu s'élever, comment sur-tout il a pu durer. Pour débrouiller ce mystere, il faut savoir que cette famille a toujours eu une influence décidée à la cour de Delhy; que les nababs, les rajas de Bengale se sont mis dans sa dépendance; que ce qui entoure le souba, lui a été constamment vendu; que le souba lui-même s'est soutenu, ou a été précipité par les intrigues de cette famille. Ajoutons que ses membres, ses trésors étant dispersés, il n'a jamais été possible de lui faire qu'un demi-mal, qui lui auroit laissé plus de ressources qu'il n'en falloit pour pousser sa vengeance aux derniers excès. Son despotisme s'étendit jusque sur les Européens qui avoient formé des comptoirs dans cette région. Ils se présenterent d'eux-mêmes au joug, en empruntant de ces avides financiers des sommes immenses à un intérêt apparent de dix pour cent, mais en effet de plus de douze, par la différence des monnoies qu'on en recevoit, & de celles qu'il leur falloit rendre.

Les Portugais, qui aborderent au Bengale long-temps avant les autres navigateurs de l'Europe, s'établirent à Chatigan, port situé sur la frontiere d'Aracan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandois, qui, sans se commettre avec des ennemis alors redoutables, vouloient avoir part à leur fortune, chercherent la rade qui, sans nuire à leur projet, les exposoit le moins aux hostilités. En 1603, ils jetterent les yeux sur Ballassor; & tous leurs rivaux, plutôt par imitation que

par des combinaisons bien raisonnées, suivirent cet exemple. L'expérience apprit à ces négocians qu'il leur convenoit de se rapprocher des différens marchés d'où sortoient leurs riches cargaisons; & ils remontèrent le bras du Gange qui, après s'être séparé du corps du fleuve à Morcha, se perd dans l'Océan sous le nom de riviere d'Ougly. Le gouvernement du pays leur permit de placer des loges dans tous les lieux abondans en manufactures; il leur accorda même très-imprudemment la liberté d'élever des fortifications sur les bords de cette riviere.

En la remontant, on trouve d'abord l'établissement Anglois de Calcutta, où l'air est mal sain & l'ancrage très-peu sûr. Malgré ces inconvéniens, cette ville où la liberté & la sûreté avoient successivement attiré beaucoup de riches négocians, Arméniens, Maures & Indiens, a vu sa population s'élever à six cens mille ames dans les derniers temps. Du côté de terre elle seroit absolument ouverte aux ennemis, s'il en existoit ou s'ils étoient à craindre: mais le fort William, qui n'en est éloigné que d'un demi-mille, la défendroit contre des forces arrivées d'Europe pour l'attaquer ou pour la bombarder. C'est un octogone régulier, avec huit bastions, plusieurs contre-gardes & quelques demi-lunes, sans glacis ni chemin couvert. Le fossé de cette place, dont la construction a coûté plus de vingt millions, peut avoir cent soixante pieds de large sur dix-huit de profondeur.

Six lieues au-dessus, se voit Frédéric-Nagor, fondé en 1756 par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne, où ils n'avoient pu se soutenir. Cet établissement n'a encore acquis aucune consistance; & tout porte à croire qu'il ne sera jamais grand chose.

Chandernagor, situé deux lieues & demie plus haut, appartient aux François. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'Ouest; mais son port est excellent, & l'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la solidité, il faut, comme dans tout le reste du Bengale, bâtir sur pilotis, parce qu'il est impossible de creuser la terre, sans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. On voit sur son territoire, qui n'a guere qu'une lieue de circonférence, quelques manufactures que la persécution y a poussées comme dans les autres comptoirs Européens.

A un mille de Chandernagor, est Chinchura, plus connu sous le nom d'Ougly, parce qu'il est situé près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célèbre. Les Hollandois n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations, dont il est environné, dépendent du gouvernement du pays, qui souvent s'y fait sentir par ses extorsions. Un autre inconvénient de cet établissement, c'est qu'un banc de sable empêche que les vaisseaux ne puissent y arriver: ils s'arrêtent vingt milles au-dessous de Calcutta, à Fulta, ce qui multiplie les frais d'administration.

Les Portugais avoient autrefois établi leur commerce à Bandel, à quatre-vingts milles de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieue au-dessus d'Ougly. On y voit encore leur pavillon avec un petit nombre de misérables, qui ont oublié leur patrie, après en avoir été oubliés.

Si l'on en excepte les mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre, où des ouragans fréquens, presque continuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaisseaux Européens peuvent entrer le reste de l'année dans le Gange. Ceux

de

qui veulent remonter ce fleuve, reconnoissent auparavant la Pointe des Palmiers. Ils y sont reçus par des pilotes de leur nation, fixés à Balassor. L'argent qu'ils portent est mis dans des chaloupes nommées bots, du port de soixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les navires. Ils arrivent par un canal étroit, entre deux bancs de sable, dans la riviere d'Ougly. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy, mais avec le temps ils ont osé braver les courans, les bancs mouvans & élevés qui sembloient fermer la navigation du fleuve; & ils se sont rendus à leur destination respective. Cette audace a été suivie de plusieurs naufrages, dont le nombre a diminué à mesure qu'on a acquis de l'expérience, & que l'esprit d'observation s'est étendu. Il faut espérer que l'exemple de l'amiral Watson, qui, avec un vaisseau de soixante-dix canons, est remonté jusqu'à Chandernagor, ne sera pas perdu. Si l'on en fait profiter, on épargnera beaucoup de temps, de soins & de dépenses.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandises, des lieux même qui les produisent, au chef-lieu de chaque compagnie. De petites flottes, composées de quatre-vingt, cent bateaux, ou même davantage, servent à cet usage. Jusqu'à ces derniers temps on y plaçoit des soldats noirs ou blancs, nécessaires pour réprimer l'avidité insatiable des Nababs & des Rajas, qu'on trouvoit sur la route. Ce qu'on tire du haut Gange, de Patna, de Cassimbazar, descend par la riviere d'Ougly. Les marchandises des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres, & communiquant les unes aux autres, sur-tout vers le bas du Gange, entrent dans la riviere d'Ougly par Rangafoula & Baratola, à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent de-là

de-là, au principal établiſſement de chaque nation.

Il ſort du Bengale pour l'Europe du muſc, de la lacque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu conſidérables, qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui ſont propres, ſont le borax, le ſalpêtre, la ſoie & les ſoieries, les mouſſelines, & cent eſpeces de toiles différentes.

Le borax, qui ſe trouve dans la province de Patna, eſt une ſubſtance ſaline, que les chymiſtes Européens ont vainement tenté de contrefaire. Quelques-uns d'entre eux le regardent comme un ſel alkali, qui ſe trouve tout formé dans cette riche partie de l'Indoſtan; d'autres veulent qu'il ſoit le produit des volcans ou des incendies ſouterreins. Quoi qu'il en ſoit, le borax ſert très-utilement dans le travail des métaux, dont il facilite la fuſion & la purification. Convertie promptement en verre par l'action du feu, cette ſubſtance ſe charge des parties étrangeres avec leſquelles ces métaux ſont combinés, & les réduit en ſcories. Le borax eſt même d'une néceſſité indiſpenſable pour les eſſais des mines, & pour la ſoudure des métaux. Il n'y a que les Hollandois qui ſachent le purifier. Ce ſecret leur fut apporté, dit-on, par quelques familles Vénitiennes, qui allerent chercher dans les Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvoient pas ſous le joug de leur ariſtocratie.

Le ſalpêtre vient auſſi de Patna. Il eſt tiré d'une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rouſſe. On la rafine en creuſant une grande foſſe, dans laquelle on met cette terre nitreuſe, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue, juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les ſels, & la matiere la plus épaiſſe s'étant précipitée au fond, on prend

les parties les plus fluides, qu'on verſe dans une autre foſſe plus petite que la premiere. Cette matiere s'étant de nouveau purifiée, on enleve le plus clair qui ſurnage, & qui forme une eau toute nitreuſe. On la fait bouillir dans des chaudieres; on l'écume à meſure qu'elle cuit, & l'on en tire au bout de quelques heures, un ſel de nitre infiniment ſupérieur à celui qu'on trouve ailleurs. Les Européens en exportent pour les beſoins de leurs colonies d'Aſie, ou de leurs métropoles, environ dix millions peſant. La livre s'achete ſur les lieux trois ſols au plus, & nous eſt revendue dix ſols, au moins.

Caſſimbazar, qui s'eſt enrichi de la ruine de Malde, & de Rajamohol, eſt le marché général de la ſoie de Bengale, & c'eſt ſon territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y ſont élevés & nourris comme ailleurs : mais la chaleur du climat les y fait éclore & proſpérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de ſoie pure, de coton & de ſoie. Les premieres ſe conſomment la plupart à Delhy, ou dans nos régions ſeptentrionales; les autres habillent pluſieurs contrées de l'Aſie. A l'égard de la ſoie en nature, on pouvoit évaluer autrefois à trois ou quatre cents milliers ce que l'Europe en employoit dans ſes manufactures : mais depuis quelques années, les Anglois en portent une grande quantité pour leur uſage & pour celui des autres nations. En général, elle eſt très-commune, mal filée, & ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut guere l'employer que pour la trame, dans les étoffes brochées.

Le coton a plus de perfection. Il eſt propre à tout. On l'emploie utilement dans cent eſpeces de toiles, qui ſont conſommées ſur le globe entier. Celle qui eſt d'un uſage plus univerſel, & qui eſt

plus particuliere au Bengale, c'eſt la mouſſeline unie, rayée ou brodée. La fabrication en eſt facile dans la ſaiſon pluvieuſe, parce qu'alors les matieres prêtent plus & caſſent moins. Durant le reſte de l'année, les tiſſerands remplacent, autant qu'il eſt poſſible, cette humidité de l'air, par des vaſes d'eau qu'ils ne manquent jamais de mettre ſous leurs métiers.

Quoique les atteliers d'où ſortent les toiles, ſoient répandus dans la majeure partie du Bengale, Daca peut en être regardé comme le marché général. Juſqu'à ces derniers temps, Delhy & Moxudabad en tiroient les toiles néceſſaires à leur conſommation. Chacune des deux cours y entretenoit un agent, chargé de les faire fabriquer. Il avoit une autorité indépendante du magiſtrat ſur tous les ouvriers dont l'induſtrie avoit quelque rapport à l'objet de ſa commiſſion. C'étoit un malheur pour eux de paroître trop habiles, parce qu'on les forçoit à ne travailler que pour le gouvernement, qui les payoit mal, & les tenoit dans une ſorte de captivité. Lorſque les caprices de la tyrannie étoient ſatisfaits, il étoit permis aux Européens; aux autres étrangers, aux regnicoles, de commencer leurs achats: encore étoient-ils obligés d'employer des courtiers établis par le miniſtere, & auſſi corrompus que lui. Ces gênes & ces rigueurs étouffoient l'induſtrie, fille de la néceſſité, mais compagne de la liberté.

Les révolutions qui ont donné de nouveaux ſouverains au Bengale, ont dû introduire d'autres maximes. Cependant, nous ne voyons pas que les ouvrages qui en arrivent, ſoient moins imparfaits qu'ils l'étoient avant cette époque. Ne ſe pourroit-il pas que ceux qui les fabriquent n'euſſent pas réellement changé de condition? En ceſſant d'être les eſclaves

de leurs nababs, peut-être ont-ils reçu des chaînes tout aussi pesantes.

Vingt millions payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandois, couvroient à peu-près le tiers de ces valeurs : on soldoit le reste avec de l'argent. Depuis que les Anglois se sont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ses exportations, & diminuer sa recette; parce que les conquérans ont enlevé une plus grande quantité de marchandises, & qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut présumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n'est pas à son terme, & qu'elle aura tôt ou tard des suites & des effets plus considérables.

XXXI. Quelle idée il faut se former de la colonie Angloise de Sainte-Hélene.

Pour entretenir ses liaisons avec cette vaste région & ses autres établissemens d'Asie, la compagnie Angloise a formé un lieu de relâche à Sainte-Hélene. Cette isle, qui n'a qu'environ vingt-huit milles de circonférence, est située au milieu de l'Océan Atlantique, à quatre cents lieues des côtes d'Afrique, & à six cents de celles d'Amérique. C'est un amas informe de rochers & de montagnes, où l'on trouve à chaque pas les traces évidentes d'un volcan éteint. Il fut découvert en 1602 par les Portugais, qui le dédaignerent. Les Hollandois y formerent, dans la suite, un petit établissement : mais ils en furent chassés par les Anglois qui y sont fixés depuis 1673.

Sur ce sol, stérile & sauvage, s'est formée successivement une population de vingt mille hommes, libres ou esclaves. Il y naît, ainsi qu'au cap de Bonne-Espérance, un beaucoup plus grand nombre de filles que de mâles. S'il étoit prouvé, par

des calculs exacts, que la nature suit la même marche de tous les pays chauds, cette connoissance donneroit la raison des mœurs publiques & des usages domestiques des peuples qui les habitent.

A l'exception du pêcher, aucun des arbres fruitiers, portés de nos contrées à Sainte-Hélene, n'a prospéré. La vigne n'a pas eu une destinée plus heureuse. Les légumes ont été constamment la proie des insectes. Peu de grains échappent aux souris. Il a fallu se borner à l'éducation des bêtes à cornes; & ce n'est même qu'après en avoir vu périr un grand nombre, qu'on est parvenu à les multiplier.

Le climat dévoroit les diverses especes de gramen que semoit le cultivateur. On imagina de planter des arbustes, qui ne craignoient ni la chaleur, ni la sécheresse; & bientôt nâquit, à leur ombre, un gazon frais & sain. Cette herbe, cependant, n'a jamais pu nourrir à la fois plus de trois mille bœufs, nombre insuffisrnt pour les besoins de l'habitant & des navigateurs. Pour obtenir ce qui manque, il suffiroit peut-être de recourir aux prairies artificielles, que des voyageurs intelligens trouvent praticables dans l'état actuel des choses : mais ce moyen sera difficilement employé, à moins que le monopole ne se détache des meilleurs terreins qu'on a réservé en apparence pour son service, & réellement pour l'utilité ou les fantaisies de ses employés.

Les maisons qui entourent le port, jettées comme au hasard, donnent plutôt l'idée d'un camp que d'une ville. Les fortifications qui les entourent sont peu considérables; & la garnison, chargée de les défendre, n'est que de cinq cents soldats, tous mécontens de leur situation. La colonie n'a que peu de rafraîchissemens & quelques bœufs à donner aux navires, en échange des denrées & des

marchandises qu'ils lui portent d'Europe & d'Asie. Aussi le poisson est-il la nourriture ordinaire des noirs, & entre-t-il pour beaucoup dans celle des blancs.

Tel est, dans la plus exacte vérité, l'état de Sainte-Hélene, où relâchent tous les bâtimens qui reviennent des Indes en Angleterre, & où en temps de guerre ils trouvent des vaisseaux d'escorte. Les vents & les courans en écartent même ceux qui vont d'Angleterre aux Indes. Plusieurs d'entre eux, pour éviter les inconvéniens d'un si long voyage fait sans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Espérance : les autres, particuliérement ceux qui sont destinés pour le Malabar, vont prendre des rafraîchissemens aux isles de Comore.

XXXII. A quel usage les Anglois font servir les isles de Comore.

Ces isles, situées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagascar, sont au nombre de quatre. Comore qui est la principale, & qui a donné son nom à ce petit archipel, est peu connue. Les Portugais, qui, dans leurs premieres expéditions, la découvrirent, y firent tellement détester, par leurs cruautés, le nom des Européens, que tous ceux qui ont osé s'y montrer depuis ont été ou massacrés, ou fort mal reçus : aussi l'a-t-on entiérement perdue de vue. Celles de Mayotte & de Moely, ne sont pas plus fréquentées, parce que les approches en sont difficiles, & que le mouillage n'y est pas sûr. Les Anglois ne relâchent qu'à l'isle d'Anjouan.

C'est-là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute sa richesse avec toute sa simplicité. Des côteaux toujours verts, des vallées toujours riantes, y forment par-tout des paysages variés & délicieux. Trente mille habitans, distribués en soixante-treize villages, en partagent les productions. Leur langue est l'arabe; leur re-

ligion, un mahométisme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale, plus épurés qu'ils ne le sont communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait & de végétaux, leur a donné une aversion insurmontable pour le travail. De cette paresse, est né un certain air de grandeur, qui consiste, pour les gens distingués, à laisser croître excessivement leurs ongles. Pour se faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d'un rouge tirant sur le jaune, que leur fournit un arbrisseau.

Ce peuple né pour l'indolence, a perdu la liberté qu'il étoit, sans doute, venu chercher d'un continent voisin, dont il doit être originaire. Un négociant Arabe, il n'y a pas un siecle, ayant tué au Mozambique un gentilhomme Portugais, se jetta dans un bateau que le hasard conduisit à Anjouan. Cet étranger se servit si bien de la supériorité de ses lumieres, & du secours de quelques-uns de ses compatriotes, qu'il s'empara d'une autorité absolue que son petit-fils exerce encore aujourd'hui. Cette révolution dans le gouvernement, ne diminua rien de la liberté & de la sureté que trouvoient les Anglois qui abordoient dans l'isle. Ils continuoient à mettre paisiblement leurs malades à terre, où la salubrité de l'air, l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau, les rétablissoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les provisions dont on avoit besoin; & voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une isle où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes; & comme des cauris, des noix de coco, & les autres denrées qu'ils y prenoient en échange, ne suffisoient pas pour payer ce luxe, les Insulaires ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs chevres, leurs volailles,

qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre, & d'autres bagatelles d'un aussi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglois d'un lieu de relâche, qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop éloigné de nos parages.

XXXIII. La compagnie Angloise a abandonné aux négocians particuliers le commerce d'Inde en d'Inde.

Un pareil inconvénient ne pouvoit pas empêcher la compagnie Angloise de donner une grande extension à son commerce. Celui qu'on peut faire au-delà du cap de Bonne-Espérance & d'un port de l'Inde à l'autre, ne l'occupa pas long-temps. Elle fut de bonne heure assez éclairée pour comprendre que cette navigation ne lui convenoit pas. Ses agens l'entreprirent, de son aveu, pour leur propre compte, & tous les Anglois furent invités à le partager sous la condition qu'ils fourniroient une caution de 45,000 liv. qui garantiroit leur sagesse. Pour faciliter & accélérer des succès qui devoient un jour augmenter les siens, la compagnie encouragea ces négocians, en prenant part à leurs expéditions, en leur cédant des intérêts dans ses propres armemens, souvent même en se chargeant de leurs marchandises pour un fret modique. Cette conduite généreuse, inspirée par un esprit national si opposé en tout au caractere du monopole, donna promptement de l'activité, de la force, de la considération aux colonies Angloises.

Le commerce particulier a augmenté avec les prospérités de la puissance qui lui sert d'appui, & a contribué à son tour à lui donner plus de solidité. Il emploie actuellement de très-grands capitaux & occupe environ deux cents bâtimens, depuis cinquante jusqu'à deux cents tonneaux, tous montés par des matelots Indiens. Le nombre s'en seroit accru davantage, si la compagnie n'avoit exigé dans tous ses comptoirs un droit de cinq pour cent sur toutes les marchandises du commerce libre, &

un droit de huit & demi pour cent sur toutes les remises que les agens de ce trafic voudroient faire passer dans la métropole. Lorsque ses besoins ne la forcerent pas à se relâcher de ce dernier arrangement, ces fonds particuliers furent livrés aux autres négocians Européens ou aux officiers Anglois qui n'étant pas proprement attachés à la compagnie, pouvoient travailler pour eux en navigant pour elle.

XXXIV. Gênes que la compagnie a éprouvées dans son commerce. Fonds qu'elle y a mis. Etendue qu'elle lui a donnée.

Si le monopole vexoit les particuliers, il étoit gêné à son tour par des loix fiscales. Ses navires ont dû faire toujours leur retour dans une rade Angloise, & ceux qui portoient des marchandises prohibées, dans le port de Londres. Par un réglement bizarre, indigne d'un peuple commerçant & dont il falloit s'écarter sans cesse, il ne lui étoit permis d'envoyer en argent aux Indes que 6,750,000 livres. On l'obligeoit à exporter en marchandises du pays le dixieme de ce qu'elle faisoit partir en métaux. Tous les produits de l'Asie qui étoient consommés par la nation, devoient au trésor public vingt-cinq pour cent, & quelques-uns beaucoup davantage.

Quoique l'ignorance & la capacité des administrateurs, la paix & la guerre, les succès & les malheurs de la métropole, l'indifférence & la passion de l'Europe pour les manufactures des Indes, le plus & le moins de concurrence des autres nations, aient beaucoup influé dans le nombre & l'utilité des expéditions de la compagnie ; on peut dire que son commerce s'est étendu & a prospéré à mesure que ses capitaux ont augmenté. Ils ne furent d'abord que de 1,620,000 livres. Ce foible fonds s'accrut avec le temps, & par la partie des bénéfices qu'on ne partageoit pas, & par les sommes plus ou moins considérables qu'y ajoutoient successivement de nouveaux associés. Il étoit monté à

8,322,547 liv. 10 sols, lorsqu'en 1676, les intéressés jugerent plus sage de le doubler que d'ordonner une immense répartition que leurs prospérités permettoient de faire. Ce capital augmenta encore, lorsque les deux compagnies, qui s'étoient fait une guerre si destructive, unirent leurs richesses, leurs projets & leurs espérances. Il fut depuis porté à 67,500,000 livres.

Avec ces fonds étoient achetées les denrées & les marchandises que fournissent si abondamment les Indes. La consommation s'en faisoit dans la Grande-Bretagne, dans ses comptoirs d'Afrique, dans ses colonies du nouveau-monde & dans plusieurs contrées de l'Europe. Le thé devint avec le temps un des grands objets de ce commerce.

Les lords Arlington & Offori l'introduisirent en Angleterre. Ils y en apporterent de Hollande en 1666, & leurs femmes le mirent à la mode chez les personnes de leur rang. La livre pesant se vendoit alors près de soixante-dix livres à Londres, quoiqu'elle n'en eût coûté que trois ou quatre à Batavia. Ce prix, qui ne diminua que très-lentement, n'empêcha pas que le goût de cette boisson ne fît des progrès. Cependant, elle ne devint d'un usage commun que vers 1715. Alors seulement, on commença à prendre du thé vert : car jusqu'à cette époque, on n'avoit connu que le thé bouy. Depuis, la passion pour cette feuille Asiatique est devenue générale. Peut-être cette manie n'est-elle pas sans inconvénient : mais on ne sauroit nier que la nation ne lui doive plus de sobriété que n'en avoient pu obtenir les loix les plus séveres, les déclamations éloquentes des orateurs chrétiens, les meilleurs traités de morale.

Il fut porté de la Chine en 1766, six millions pesant de thé par les Anglois; quatre millions cinq

cents mille livres par les Hollandois; deux millions quatre cents mille livres par les Suédois; autant par les Danois; & deux millions cent mille livres par les François. Ces quantités réunies formoient un total de dix-sept millions quatre cents mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d'autres boissons; des observations suivies avec soin pendant plusieurs années; des calculs les plus exacts qu'il soit possible de faire dans des matieres si compliquées: tout nous décide à penser que la consommation de l'Europe entiere ne s'élevoit pas alors au-dessus de cinq millions quatre cents mille livres. En ce cas, celle de la Grande-Bretagne devoit être de douze millions.

On comptoit à cette époque deux millions d'hommes dans la métropole & un million dans les colonies qui faisoient un usage habituel du thé. Chacun en consommoit environ quatre livres par an; & la livre, en y comprenant les droits, étoit vendue l'une dans l'autre six livres dix sols. Suivant ce calcul, le prix de cette denrée se seroit élevé à soixante-douze millions: mais il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi; parce que la moitié entroit en fraude, & coûtoit beaucoup moins à la nation.

La guerre de la Grande-Bretagne avec le Nord de l'Amérique, a forcé la compagnie de diminuer ses importations de thé. Son commerce n'en a pas cependant souffert. Le vuide a été rempli par une plus grande quantité de soie que la Chine & le Bengale lui ont fournie, & par l'extension qu'elle a donnée aux ventes qu'elle faisoit ordinairement des productions des manufactures du Coromandel & du Malabar. Après tout, sa principale ressource a été la conquête assez récente du Bengale.

XXXV. Conquête du Bengale.

Cette révolution prodigieuse, qui a influé, d'une maniere si sensible, & sur la destinée des

Comment & par qui elle a été faite.

habitans de cette partie de l'Asie, & sur le commerce que les nations Européennes font dans ces climats, a-t-elle été l'effet & le résultat d'une suite de combinaisons politiques? Est-ce encore un de ces événemens, dont la prudence ait droit de s'enorgueillir? Non : le hasard seul en a décidé ; & les circonstances qui ont ouvert aux Anglois cette carriere de gloire & de puissance, loin de leur promettre les succès qu'ils ont eus, sembloient, au contraire, leur annoncer les revers les plus funestes.

Depuis quelque temps il s'étoit introduit, dans ces contrées, un usage pernicieux. Tout gouverneur de quelque établissement Européen, se permettoit de donner asile aux naturels du pays, qui craignoient des vexations ou des châtimens. Les sommes, souvent très-considérables, qu'il recevoit pour prix de sa protection, lui faisoient fermer les yeux sur le danger auquel il exposoit les intérêts de ses commettans. Un des principaux officiers du Bengale, qui connoissoit cette ressource, se réfugia chez les Anglois à Calcutta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le souba offensé, comme il devoit l'être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place, & s'en empara. Il fit jetter la garnison dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en resta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui étoit à la porte de leur prison, pour qu'on fît avertir le prince de leur situation. Leurs cris, leurs gémissemens l'apprenoient au peuple qui en étoit touché : mais personne ne vouloit aller parler au despote. IL DORT, disoit-on aux Anglois mourans ; & il n'y avoit pas peut-être un seul homme dans le Bengale qui pensât que,

pour sauver la vie à cent cinquante infortunés, il fallût ôter un moment de sommeil au tyran

Qu'est-ce donc qu'un tyran ? ou plutôt qu'est-ce qu'un peuple accoutumé au joug de la tyrannie ? Est-ce le respect, est-ce la crainte qui le tient courbé ? Si c'est la crainte, le tyran est donc plus redoutable que les dieux, à qui l'homme adresse sa priere ou sa plainte dans les temps de la nuit ou dans les heures du jour. Si c'est le respect, on peut donc amener l'homme jusqu'à respecter les auteurs de sa misere, prodige que la superstition seule peut opérer. Qu'est-ce qui vous étonne le plus, ou de la férocité du nabab qui dort, ou de la bassesse de celui qui n'ose le réveiller ?

L'amiral Watson, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une escadre, & le colonel Clive, qui s'étoit si fort distingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à venger leur nation. Ils ramasserent les Anglois dispersés & fugitifs ; ils remonterent le Gange, dans le mois de Décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparerent de plusieurs autres places, & remporterent enfin une victoire complete sur le souba.

Un succès si étendu & si rapide, devient en quelque sorte inconcevable, lorsqu'on pense que c'étoit avec un corps de cinq cents hommes que les Anglois luttoient ainsi contre toutes les forces du Bengale : mais s'ils dûrent en partie leurs avantages à la supériorité de leur discipline & à l'ascendant marqué que les Européens ont dans les combats sur les nations Indiennes ; ils furent encore servis plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des ministres, & par la nature d'un gouvernement qui n'a d'autres ressorts que l'intérêt du moment & la crainte. C'est du concours de ces diverses circonstances, qu'ils surent profiter

dans cette premiere entreprise, & dans toutes celles qui la suivirent. Le souba étoit détesté de ses peuples, comme le sont presque toujours les despotes; ses principaux officiers vendoient leur crédit aux Anglois; il fut trahi à la tête de son armée, dont la plus grande partie refusa de combattre; & il tomba lui-même au pouvoir de ses ennemis, qui le firent étrangler en prison.

Ils disposerent de la soubabie en faveur de Jaffer-Alikan, chef de la conspiration. Il céda à la compagnie quelques provinces; & il lui accorda tous les privileges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais, bientôt las du joug qu'il s'étoit imposé, il chercha sourdement les moyens de s'en affranchir. Ses desseins furent pénétrés; & il fut arrêté au milieu de sa propre capitale.

Kossim-Alikan, son gendre, fut proclamé à sa place. Il avoit acheté cette usurpation par des sommes immenses. Mais il n'en jouit pas long-temps. Impatient du joug, comme l'avoit été son prédécesseur, il se montra indocile, & refusa de recevoir la loi. Aussi-tôt la guerre se rallume. Ce même Jaffer-Alikan, que les Anglois tenoient prisonnier, est proclamé, de nouveau, souba du Bengale. On marche contre Kossim-Alikan; on parvient à corrompre ses généraux; il est trahi & entiérement défait : trop heureux, en perdant ses états, de sauver les immenses richesses qu'il avoit accumulées!

Au milieu de cette révolution, Kossim-Alikan ne perdit pas l'espoir de la vengeance. Il alla porter son ressentiment & ses trésors chez le nabab de Bénarès, premier visir de l'empire Mogol. Ce nabab, & tous les princes voisins, se réunirent contre l'ennemi commun : mais ce n'étoit plus à une

poignée d'Européens, venue de la côte de Coromandel, qu'ils avoient affaire; c'étoit à toutes les forces du Bengale, que les Anglois tenoient sous leur puissance. Fiers de leurs succès, ils n'attendirent point qu'on vint les attaquer; ils marcherent les premiers au-devant de cette ligue formidable, & ils marcherent avec la confiance que leur inspiroit Clive, ce général dont le nom sembloit être devenu le garant de la victoire. Cependant, Clive ne voulut rien hasarder. Une partie de la campagne se passa en négociations : mais enfin les richesses que les Anglois avoient déjà tirées du Bengale, servirent à leur assurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus; & lorsque le nabab de Bénarès voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des siens, sans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarès aux Anglois; & il sembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette souveraineté à celle du Bengale. Mais, soit modération, soit prudence, ils se contenterent de lever huit millions de contribution; & ils offrirent la paix au nabab à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuissance de leur nuire : mais qu'il étoit encore trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ses états.

Parmi ses désastres, Kossim-Alikan trouva encore le moyen de sauver une partie de ses trésors, & il se retira chez les Seiks, peuples situés aux environs de Delhy, d'où il chercha à se faire des alliés & à susciter des ennemis aux Anglois.

Pendant que ces choses se passoient dans le Bengale, l'empereur Mogol, chassé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé son fils à sa place, erroit de province en province, cherchant un asile

dans ſes propres états, & demandant vainement du ſecours à tous ſes vaſſaux. Abandonné de ſes ſujets, trahi par ſes alliés, ſans appui, ſans armée, il fut frappé de la puiſſance des Anglois, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, & de le rétablir ſur ſon trône: mais ils commencerent par ſe faire céder, d'avance, le Bengale en toute ſouveraineté. Cette ceſſion fut faite par un acte authentique, & revêtue de toutes les formalités uſitées dans l'empire Mogol.

Les Anglois munis de ce titre, qui légitimoit, en quelque ſorte, leur uſurpation aux yeux des peuples, oublierent bientôt leurs promeſſes. Ils firent entendre à l'empereur, que les circonſtances ne leur permettoient pas de ſe livrer à une pareille entrepriſe; qu'il falloit attendre des temps plus heureux; & ils lui aſſignerent une réſidence, & un revenu pour y ſubſiſter. Alors l'empire Mogol ſe trouva partagé entre deux empereurs; l'un, qui étoit reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Angloiſe avoit des établiſſemens & de l'autorité; l'autre, qui l'étoit dans les provinces qui environnent Delhy, & dans les pays où cette compagnie n'avoit point d'influence.

Les Anglois ainſi devenus ſouverains du Bengale, crurent devoir conſerver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le ſeul pouvoir qui ſoit ſûr & durable. C'étoit ſous le nom d'un ſouba qu'ils gouvernoient ce royaume, & qu'ils en percevoient les revenus. Ce ſouba, qui étoit à leur nomination, à leurs gages, ſembloit donner des ordres. C'eſt de lui que paroiſſoient émanés les actes publics, les décrets qui avoient été réellement délibérés dans le conſeil de Calcutta; de maniere qu'après avoir changé de maîtres, ces peuples purent croire,

croire, pendant long-temps, qu'ils étoient encore courbés sous le même joug.

Etrange indignité, de vouloir exercer des vexations, sans paroître injuste; de vouloir retirer le fruit de ses rapines, & d'en rejetter l'odieux sur un autre; de ne pas rougir de la tyrannie, & de rougir du nom de tyran. Oh! combien l'homme est méchant, & combien l'homme le seroit davantage s'il pouvoit avoir la conviction que ses forfaits seront ignorés, & qu'un innocent en subira l'ignominie & le châtiment.

La conquête du Bengale, dont les bornes ont été encore depuis reculées jusqu'aux monts entassés qui séparent le Thibet & la Tartarie de l'Indostan, sans apporter aucun changement sensible à la forme extérieure de la compagnie Angloise, en a changé essentiellement l'objet. Ce n'est plus une société commerçante; c'est une puissance territoriale qui exploite ses revenus, à l'aide d'un commerce qui faisoit autrefois toute son existence; & qui, malgré l'extension qu'il a reçu, n'est plus qu'un accessoire dans les combinaisons de sa grandeur actuelle.

XXXVI. Mesures prises par les Anglois pour se maintenir dans le Bengale.

Les arrangemens imaginés, pour donner de la stabilité à une situation si favorable, sont peut-être les plus raisonnables qu'il fût possible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui, dans l'Inde, le fonds de neuf mille huit cents hommes de troupes Européennes; elle y a cinquante-quatre mille Cipayes, bien payés, bien armés, bien disciplinés. Trois mille de ces Européens, vingt-cinq mille de ces Cipayes sont dispersés sur les bords du Gange.

Le corps le plus considérable de ces troupes a été placé à Benarès, autrefois le berceau des sciences Indiennes, & encore aujourd'hui la plus fameuse académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne respecte rien. On a choisi cette position

parce-qu'elle a paru favorable pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient descendre des montagnes du Nord, & qu'en cas d'attaque, il seroit moins ruineux de soutenir la guerre sur un territoire étranger, que sur celui dont on perçoit les revenus. Au Midi, l'on a occupé, autant qu'il étoit possible, tous les défilés par lesquels un ennemi actif & entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Daca, qui en est le centre, voit sous ses murs une force considérable, toujours prête à voler par-tout où sa présence deviendroit nécessaire. Tous les nababs, tous les rajas, qui dépendent de la soubabie de Bengale, sont désarmés, entourés, d'espions, pour découvrir les conspirations, & de troupes pour les dissiper.

En cas d'une révolution malheureuse, qui réduiroit le conquérant à lever ses quartiers & à abandonner ses postes, on a construit, près de Calcutta, le fort Williams, qui, au besoin, serviroit d'asile à l'armée, forcée de se replier, & qui lui donneroit le temps d'attendre les secours nécessaires pour recouvrer sa supériorité.

Malgré la sagesse des précautions que les Anglois ont prises, ils ne sont, & ils ne sauroient être sans inquiétude. La puissance Mogole peut s'affermir, & chercher à délivrer d'un joug étranger la plus belle de ses provinces. On doit craindre que des nations barbares ne soient attirées de nouveau dans ce doux climat. Les princes divisés mettront peut-être fin à leurs discordes, & se réuniront pour leur liberté commune. Il n'est pas impossible que les soldats Indiens qui sont actuellement la force de l'Anglois conquérant, tournent un jour contre lui les armes dont il leur a enseigné l'usage. Sa grandeur, uniquement fondée sur l'illusion, peut même s'écrouler, sans qu'il soit chassé de sa posses-

ſion. Perſonne n'ignore que les Marattes jettent toujours leurs regards ſur ce beau pays, & le menacent continuellement d'une irruption. Si l'on ne réuſſit pas à détourner, par la corruption ou par l'intrigue, ce dangereux orage, le Bengale ſera pillé, ravagé, quelques meſures qu'on puiſſe prendre contre une cavalerie légere, dont la célérité eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut dire. Les courſes de ces brigands pourront ſe répéter; & il y aura alors néceſſairement moins de tributs & plus de dépenſe.

XXXVII. L'Angleterre peut-elle ſe flatter de voir continuer la proſpérité du Bengale?

Suppoſons cependant qu'aucun des malheurs que nous oſons prévoir, n'arrivera; eſt-il vraiſemblable que les revenus du Bengale qui, en 1773, s'élevoient à 71,004,465 liv. mais dont le brigandage ou les dépenſes néceſſaires en abſorboient 61,379,437 livres 10 ſols, puiſſent reſter toujours les mêmes? Il doit être permis d'en douter. La compagnie Angloiſe ne porte plus d'argent dans le pays; elle en tire même pour ſes comptoirs. Ses agens font des fortunes incroyables, & les négocians particuliers d'aſſez grandes fortunes, dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres nations Européennes trouvent dans les tréſors de la puiſſance dominante, des facilités qui les diſpenſent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaiſons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées, un vuide, qui, tôt ou tard, ſe fera ſentir dans le recouvrement des deniers publics.

Cette époque s'éloigneroit ſans doute, ſi les Anglois, reſpectant les droits de l'humanité, écartoient enfin de ces contrées l'oppreſſion ſous laquelle elles gémiſſent depuis tant de ſiecles. Alors Calcutta, loin d'être un objet de terreur pour les peuples, deviendroit un tribunal toujours ouvert aux plaintes des malheureux que la tyrannie oſeroit pourſ-

ſuivre. La propriété ſeroit ſi reſpectée, que l'or enſeveli depuis tant d'années, ſortiroit des entrailles de la terre pour remplir ſa deſtination. On encourageroit tellement l'agriculture & les manufactures, que les objets d'exportation deviendroient tous les jours plus conſidérables; & que la compagnie, en ſuivant de pareilles maximes, au lieu d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvés établis, pourroit peut-être concilier leur augmentation avec l'aiſance univerſelle. Et qu'on ne diſe pas que ce plan eſt une chimere. La compagnie Angloiſe, elle-même, en a prouvé la poſſibilité.

La plupart des nations Européennes, qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choiſiſſent pour leurs fermiers des naturels du pays, dont elles exigent des avances ſi conſidérables, que pour les payer, ils ſont obligés d'emprunter à un intérêt exorbitant. L'état violent où ces fermiers avides ſe ſont mis volontairement, les réduit à la néceſſité d'exiger des habitans, auxquels ils ſous-louent quelques portions de terre, un prix ſi conſidérable, que ces malheureux abandonnent leurs aldées, & les abandonnent pour toujours. Le traitant, ruiné par cette fuite qui le rend inſolvable, eſt renvoyé pour faire place à un ſucceſſeur, qui a communément la même deſtinée; de ſorte qu'il arrive le plus ſouvent qu'il n'y a de payé que les premieres avances, ou fort peu de choſe au-delà.

On avoit ſuivi une marche différente dans les poſſeſſions Angloiſes, à la côte de Coromandel. On avoit remarqué que les aldées étoient formées par pluſieurs familles, qui, la plupart tenoient les unes aux autres; & cette obſervation avoit fait bannir l'uſage des fermiers. Chaque champ étoit taxé à une redevance annuelle; & le chef de la famille étoit caution pour ſes parens, pour ſes alliés. Cette mé-

thode lioit les colons les uns aux autres, & leur donnoit la volonté, les moyens de se soutenir réciproquement. Telle étoit la cause qui avoit élevé les établissemens de cette nation au degré de prospérité dont ils étoient susceptibles; tandis que ceux de ses rivaux languissoient, sans culture, sans manufactures, & par conséquent sans population.

Pourquoi faut-il qu'une administration qui fait tant d'honneur à la raison & à l'humanité, ne se soit point étendue au-delà du petit territoire de Madras? Seroit-il donc vrai que la modération est une vertu uniquement attachée à la médiocrité? La compagnie Angloise avoit eu jusqu'à ces derniers temps une conduite supérieure à celle des autres compagnies. Ses agens, ses facteurs étoient bien choisis. Les principaux étoient des jeunes gens de famille, qui ne craignoient point d'aller servir leur patrie au-delà des mers, de ces mers immenses que la nation regarde comme une partie de son empire. La compagnie avoit vu le plus souvent le commerce en grand, & l'avoit presque toujours fait comme une société de vrais politiques, autant que comme une société de négocians. Enfin, ses colons, ses marchands, ses militaires avoient conservé plus de mœurs, plus de discipline, plus de vigueur que ceux des autres nations.

XXXVIII. Vexations & cruautés commises par les Anglois dans le Bengale.

Qui auroit imaginé que cette même compagnie, changeant tout-à-coup de conduite & de système, en viendroit bientôt au point de faire regretter aux peuples du Bengale, le despotisme de leurs anciens maîtres? Cette funeste révolution n'a été que trop prompte & trop réelle. Une tyrannie méthodique a succédé à l'autorité arbitraire. Les exactions sont devenues générales & régulieres; l'oppression a été continuelle & absolue. On a perfectionné l'art destructeur des monopoles; on en a inventé de nou-

veaux. En un mot, on a altéré, corrompu toutes les sources de la confiance, de la félicité publiques.

Sous le gouvernement des empereurs Mogols, les soubas, chargés de l'administration des revenus, étoient forcés par la nature des choses d'en abandonner la perception aux nababs, aux paleagars, aux zemindars, qui les sous-affermoient à d'autres Indiens, & ceux-ci à d'autres encore ; de maniere que le produit de ces terres passoit & se perdoit en partie dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le trésor du souba, qui n'en rendoit lui-même qu'une très-petite portion à l'empereur. Cette administration vicieuse à beaucoup d'égards, avoit du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant point, le prix des fermes étoit toujours le même ; parce que la moindre augmentation, en ébranlant cette chaîne où chacun trouvoit graduellement son profit, auroit infailliblement causé une révolte : ressource terrible, mais la seule qui reste en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le despotisme.

Peut-être, qu'au milieu de cet ordre des choses, il y avoit une foule d'injustices & de vexations particulieres. Mais du moins la perception des deniers publics se faisant toujours sur un taux fixe & modéré, l'émulation n'étoit point absolument éteinte. Les cultivateurs, sûrs de conserver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur ferme, secondoient par leur travail la fécondité du sol. Les tisserands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choisir l'acheteur qui leur convenoit le mieux, s'attachoient à perfectionner & à étendre leurs manufactures. Les uns & les autres tranquilles sur leur subsistance, se livroient avec joie aux plus doux penchans de la nature, au pen-

chant dominant dans ces climats; & ils ne voyoient dans l'augmentation de leur famille, qu'un moyen d'augmenter leurs richesses. Telles sont évidemment les causes de ce haut degré auquel l'industrie, l'agriculture & la population s'étoient élevées dans le Bengale. Il sembloit qu'elles dussent encore s'accroître sous le gouvernement d'un peuple libre & ami de l'humanité. Mais la soif de l'or, la plus dévorante, la plus cruelle de toutes les passions, a produit une administration destructive.

Les Anglois, souverains du Bengale, peu contens de percevoir les revenus sur le même pied que les anciens soubas, ont voulu tout à la fois augmenter le produit des fermes, & s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie Angloise, cette compagnie souveraine, est devenue la fermiere de son propre souba; c'est-à-dire, d'un esclave auquel elle venoit de conférer ce vain titre, pour en imposer plus surement aux peuples. La suite de ce nouveau plan, a été de dépouiller les fermiers, pour leur substituer des agens de la compagnie. Elle s'est encore emparée, toujours sous le nom, & en apparence pour le compte du souba, de la vente exclusive du sel, du tabac, du bétel, objets de premiere nécessité dans ces contrées. Il y a plus. Elle a fait créer en sa faveur, par ce même souba, un privilege exclusif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix excessif. Elle a fait augmenter les douanes; & elle a fini par faire publier un édit qui défend le commerce dans l'intérieur du Bengale, à tout particulier Européen, & qui le permet aux seuls Anglois.

Quand on réfléchit à cette prohibition barbare, il semble qu'elle n'ait été imaginée que pour épuiser tous les moyens de nuire à ce malheureux pays,

dont la compagnie Angloise, pour son seul intérêt auroit dû chercher la prospérité. Au reste, il est aisé de voir que la cupidité personnelle des membres du conseil de Calcutta, a dicté cette loi honteuse. Ils ont voulu s'assurer le produit de toutes les manufactures, pour forcer ensuite les négocians des autres nations, qui voudroient commerçer d'Inde en Inde, à acheter d'eux ces objets à des prix excessifs, ou à renoncer à leurs entreprises.

Cependant, au milieu de cette tyrannie si contraire à l'avantage de leurs commettans, ces agens infideles ont essayé de se couvrir de l'apparence du zele. Ils ont dit que, dans la nécessité de faire passer en Angleterre une quantité de marchandises proportionnée à l'étendue de son commerce, la concurrence des particuliers nuisoit aux achats de la compagnie.

C'est sous le même prétexte, & pour étendre indirectement l'exclusif jusqu'aux autres compagnies, en paroissant respecter leurs droits, qu'ils ont commandé dans ces dernieres années plus de marchandises que le Bengale n'en pouvoit fournir. Il a été défendu en même temps aux tisserands de travailler pour les autres nations, jusqu'à ce que les ordres de la compagnie Angloise fussent exécutés. Ainsi, ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choisir entre plusieurs acheteurs, ont été forcés de livrer le fruit de leur travail, pour le prix qu'on a bien voulu leur en donner.

Et dans quelle monnoie encore les a-t-on payés? C'est ici que la raison se confond, & qu'on cherche en vain des excuses ou des prétextes. Les Anglois, vainqueurs du Bengale, possesseurs des trésors immenses que la fécondité du sol & l'industrie des habitans y avoient rassemblés, oserent se permettre d'altérer le titre des especes. Ils donnerent l'exem-

ple de cette lâcheté, inconnue aux despotes de l'Asie ; & c'est par cet acte déshonorant, qu'ils annoncerent leur souveraineté aux peuples. Il est vrai qu'une opération si contraire à la foi du commerce & à la foi publique, ne put se soutenir long-temps. La compagnie elle-même en ressentit les pernicieux effets ; & il fut résolu de retirer toutes les especes fausses pour y substituer une monnoie parfaitement semblable à celle qui avoit eu toujours cours dans ces contrées. Mais voyons de quelle maniere se fit cet échange si nécessaire.

On avoit frappé en roupies d'or environ quinze millions, valeur nominale : mais qui ne représentoient effectivement que neuf millions ; parce qu'on y avoit mêlé quatre dixiemes d'alliage, & même quelque chose de plus. Il fut enjoint à tous ceux qui se trouveroient avoir de ces roupies d'or, de faux-aloi, de les rapporter au trésor de Calcutta, où on les rembourseroit en roupies d'argent. Mais au-lieu de dix roupies & demie d'argent que chaque roupie d'or devoit valoir, suivant sa dénomination, on n'en donna que six ; de maniere que l'alliage fut définitivement en pure perte pour le propriétaire.

Une oppression si générale devoit nécessairement être accompagnée de violence : aussi fallut-il recourir souvent à la force des armes, pour faire exécuter les ordres du conseil de Calcutta. On ne se borna pas à en faire usage contre les Indiens. Le tumulte & l'appareil de la guerre se renouvellerent de toutes parts, dans le sein même de la paix. Les Européens furent aussi exposés à des actes d'hostilité, & particuliérement les François, qui, malgré leur abaissement & leur foiblesse, excitoient encore la jalousie de leurs anciens rivaux.

Si, au tableau des vexations publiques, nous

ajoutions celui des exactions particulieres, on verroit presque par-tout les agens de la compagnie percevant les tributs pour elle avec une extrême rigueur, & levant des contributions pour eux avec la derniere cruauté. On les verroit portant l'inquisition dans toutes les familles, sur toutes les fortunes; dépouiller indifféremment l'artisan & le laboureur; souvent faire un crime à un homme, & le punir, de n'être pas assez riche. On les verroit vendant leur faveur & leur crédit, pour opprimer l'innocent ou pour sauver le coupable. On verroit à la suite de ces excès, l'abattement gagnant tous les esprits, le désespoir s'emparant de tous les cœurs, & l'un & l'autre arrêtant par-tout les progrès & l'activité du commerce, de la culture, de la population.

On croira, sans doute, après ces détails, qu'il étoit impossible que le Bengale eût encore à redouter de nouveaux malheurs. Cependant, comme si les élémens d'accord avec les hommes eussent voulu réunir à la fois, & sur un même peuple, toutes les calamités qui désolent successivement l'univers, une sécheresse, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, vint préparer une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en Avril, l'autre en Octobre. La premiere, qu'on appelle la petite récolte, est formée par des menus grains; la seconde, désignée sous le nom de grande récolte, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies, qui commencent réguliérement au mois d'Août & finissent au milieu d'Octobre, qui sont la source de ces productions diverses; & c'est la sécheresse arrivée en 1769, dans la saison où l'on attendoit les pluies, qui fit manquer la

grande récolte de 1769, & la petite récolte de 1770. Le riz, qui croît sur les montagnes, souffrit peu, il est vrai, de ce dérangement des saisons : mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût en assez grande quantité, pour nourrir tous les habitans de cette contrée. Les Anglois, d'ailleurs, occupés d'avance à assurer leur subsistance, & celle de leurs Cipayes, ne manquerent pas de faire enfermer dans leurs magasins une partie de cette récolte, déjà insuffisante.

On les accusa d'avoir abusé de cette précaution nécessaire, pour exercer le plus odieux, le plus criminel des monopoles. Il se peut bien que cette maniere horrible de s'enrichir tentât quelques particuliers : mais que les principaux agens de la compagnie, que le conseil de Calcutta eût adopté, eût ordonné cette opération destructive ; que pour gagner quelques millions de roupies à la compagnie, il dévouât froidement des millions d'hommes à la mort, & à la mort la plus cruelle. Non, nous ne le croirons jamais. Nous osons même dire que cela est impossible, parce qu'une pareille atrocité ne sauroit entrer tout à la fois dans la tête & dans le cœur de plusieurs hommes, qui déliberent & qui agissent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau ne tarda pas à se faire sentir dans toute l'étendue du Bengale. Le riz, qui ne valoit communément qu'un sol les trois livres, augmenta graduellement au point de se vendre jusqu'à quatre sols la livre. Il valut même jusqu'à cinq ou six sols : encore n'y en avoit-il que dans les lieux où les Européens avoient pris soin d'en ramasser pour leurs besoins.

Dans cette disette, les malheureux Indiens, sans moyen, sans ressource, périssoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir se procurer

la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim; les uns couchés par terre & attendant la mort; les autres se traînant avec peine, pour chercher quelques alimens autour d'eux, & embrassant les pieds des Européens, en les suppliant de les recevoir pour esclaves.

Qu'à ce tableau, qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute d'autres objets également affligeans pour elle; que l'imagination se les exagere, s'il est possible; que l'on se représente encore des enfans abandonnés, d'autres expirant sur le sein de leurs meres: par-tout des morts & des mourans: par-tout les gémissemens de la douleur & les larmes du désespoir; & l'on aura une foible idée du spectacle horrible qu'offrit le Bengale pendant six semaines.

Durant tout ce temps, le Gange fut couvert de cadavres; les campagnes & les chemins en furent jonchés; des exhalaisons infectes remplirent l'air; les maladies se multiplierent. Peu s'en fallut qu'un fléau succédant à l'autre, la peste n'enlevât le reste des habitans de ce malheureux royaume. Il paroît, suivant des calculs assez généralement avoués, que la famine en fit périr un quart, c'est-à-dire, environ trois millions.

Mais ce qu'il y eut de vraiment remarquable, ce qui caractérise la douceur, ou plutôt l'inertie morale & physique de ces peuples; c'est qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, pressée par le plus impérieux de tous les besoins, resta dans une inaction absolue, & ne tenta rien pour sa propre conservation. Tous les Européens, les Anglois sur-tout, avoient des magasins, & ces magasins furent respectés. Les maisons particulieres le furent également. Aucune révolte; point de meur-

tres, pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un désespoir tranquille, se bornoient à implorer des secours qu'ils n'obtenoient pas, & ils attendoient paisiblement la mort.

Que l'on se figure maintenant une semblable calamité affligeant une partie de l'Europe. Quel désordre! Quelle fureur! Que d'atrocités! Que de crimes! Comme on verroit nos Européens se disputer leur subsistance un poignard à la main, se chercher, se fuir, s'égorger impitoyablement les uns les autres! Comme on les verroit, tournant ensuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, &, dans leur désespoir aveugle, fouler aux pieds l'autorité, la raison & la nature!

Si les Anglois avoient eu de pareils événemens à redouter de la part des peuples du Bengale, peut-être que cette famine eût été moins générale & moins meurtriere. Car si nous avons cru devoir rejetter loin d'eux toute accusation de monopole, nous n'entrependrons pas de les défendre sur le reproche de négligence & d'insensibilité. Et dans quelle circonstance mériterent-ils ce reproche? C'est dans le moment où ils avoient à choisir entre la vie & la mort de plusieurs millions d'hommes. Il semble que dans une pareille alternative, l'amour de l'humanité, ce sentiment inné dans tous les cœurs, eût dû leur inspirer des ressources. Eh quoi! auroient pu leur crier les infortunés expirant sous leurs yeux.

» Ce n'est donc que pour nous opprimer que » vous êtes féconds en moyens? Les trésors im» menses qu'une longue suite de siecles avoient » accumulés dans cette contrée, vous en avez fait » votre proie; vous les avez transportés dans vo» tre patrie; vous avez augmenté les tributs; vous

» les faites percevoir par vos agens; vous êtes les
» maîtres de notre commerce intérieur; vous faites
» seuls le commerce du dehors. Vos nombreux
» vaisseaux chargés des productions de notre
» industrie & de notre sol, vont enrichir vos
» comptoirs & vos colonies. Toutes ces choses,
» vous les ordonnez, vous les exécutez pour votre
» seul avantage. Mais qu'avez-vous fait pour
» notre conservation? Quelles mesures avez-vous
» prises, pour éloigner de nous le fléau qui nous
» menaçoit? Privés de toute autorité, dépouillés
» de nos biens, accablés sous un pouvoir terrible,
» nous n'avons pu que lever les mains vers vous,
» pour implorer votre assistance. Vous avez entendu
» nos gémissemens, vous avez vu la famine s'avancer
» à grands pas: alors, vous vous êtes éveillés;
» vous avez moissonné le peu de subsistances échappées
» à la stérilité; vous en avez rempli vos magasins;
» vous les avez distribuées à vos soldats. Et
» nous, tristes jouets de votre cupidité; malheureux
» tour-à-tour, & par votre tyrannie, & par
» votre indifférence, vous nous traitez comme des
» esclaves, tant que vous nous supposez des richesses;
» & quand nous n'avons plus que des besoins,
» vous ne nous regardez pas même comme des
» hommes. De quoi nous sert-il que l'administration
» des forces publiques soit toute entiere dans
» vos mains? Où sont ces loix & ces mœurs dont
» vous êtes si fiers? Quel est donc ce gouvernement
» dont vous nous vantez la sagesse? Avez-vous
» arrêté l'exportation prodigieuse de vos négocians
» particuliers? Avez-vous changé la destination
» de vos vaisseaux? Ont-ils parcouru les
» mers qui nous environnent, pour y chercher
» des subsistances? En avez-vous demandé aux
» contrées voisines? Ah! pourquoi le ciel a-t-il

» permis que vous ayez brisé la chaîne qui nous » attachoit à nos anciens souverains? Moins avides » & plus humains que vous, ils auroient appellé » l'abondance de toutes les parties de l'Asie; ils » auroient facilité les communications, ils auroient » prodigué leurs trésors; ils auroient cru s'enrichir » en conservant leurs sujets. «

Cette derniere réflexion, du moins, étoit de nature à faire impression sur les Anglois, en supposant même que, par un effet de la corruption, tout sentiment d'humanité fût éteint dans leur cœur. La stérilité avoit été annoncée par la sécheresse; & l'on ne sauroit douter que, si au lieu de penser uniquement à eux, & de demeurer dans l'inaction pour tout le reste, ils eussent pris dès les premiers momens toutes les précautions qui étoient en leur pouvoir, ils ne fussent parvenus à sauver la vie à la plupart de ceux qui la perdirent.

Il faut en convenir, la corruption à laquelle les Anglois se livrerent dès les premiers momens de leur puissance; l'oppression qui en fut la suite; les abus qui se multiplioient de jour en jour; l'oubli profond de tous les principes: tout cela forma un contraste révoltant avec leur conduite passée dans l'Inde, avec la constitution actuelle de leur gouvernement en Europe. Mais cette espece de problême moral se résoudra facilement, si l'on considere avec attention l'effet naturel des événemens & des circonstances.

Dominateurs sans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négocians, il étoit bien difficile que les Anglois n'abusassent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de sa patrie, l'on n'est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ses concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de sa vigueur, l'ame doit perdre de sa force.

Dans un pays où la nature & les usages conduisent à la mollesse, on s'y laisse entraîner. Dans des contrées où l'on est venu pour s'enrichir, on oublie aisément d'être juste.

Peut-être cependant qu'au milieu d'une position si périlleuse, les Anglois auroient conservé, du moins, quelque apparence de modération & de vertu, s'ils eussent été retenus par le frein des loix: mais il n'en existoit aucune qui pût les diriger ou les contraindre. Les réglemens faits par la compagnie, pour l'exploitation de son commerce, ne s'appliquoient point à ce nouvel ordre de choses; & le gouvernement Anglois ne considérant la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter numérairement les revenus de la Grande-Bretagne, avoit abandonné, pour 9,000,000 par an, la destinée de douze millions d'hommes.

Ces malheureuses victimes d'une insatiable cupidité, furent accablées de tous les fléaux que la tyrannie peut rassembler; & le corps qui ordonnoit ou qui souffroit tant de forfaits, n'en fut pas moins menacé d'une ruine totale. Elle alloit être consommée, lorsqu'en 1773, l'autorité vint à son secours, & le mit en état de faire face aux engagemens téméraires qu'il avoit contractés. Mais le parlement ordonna que tous les détails d'une administration si corrompue, seroient mis sous ses yeux; que les abus multipliés & crians qu'on avoit commis, seroient publiquement dévoilés; que les droits d'un peuple entier seroient pesés dans la balance de la liberté & de la justice.

» Oui, vous remplirez notre attente, législateurs » augustes! Vous rendrez à l'humanité ses droits; » vous mettrez un frein à la cupidité; vous bri- » serez le joug de la tyrannie. L'autorité inébranla- » ble des loix prendra par-tout la place d'une

» admi-

» administration purement arbitraire. A l'aspect de » cette autorité, le monopole, ce tyran de l'industrie, disparoîtra pour jamais. Les entraves que » l'intérêt particulier a mises au commerce, vous » les ferez céder à l'intérêt général.

» Vous ne vous bornerez pas à cette réforme » momentanée. Vous porterez vos vues vers l'avenir; vous calculerez l'influence du climat, le » danger des circonstances, la contagion de l'exemple, & vous en préviendrez les effets. Des hommes choisis, sans liaisons, sans passions, dans ces » contrées éloignées, partiront du sein de la métropole pour aller parcourir ces provinces, pour » écouter les plaintes, pour étouffer les abus, pour » réparer les injustices; en un mot, pour maintenir & pour resserrer les liens de l'ordre dans » toutes les parties.

» En exécutant ce plan salutaire, vous aurez » beaucoup fait, sans doute, pour le bonheur de » ces peuples : mais vous n'aurez point assez fait » pour votre gloire. Il vous restera un préjugé à » vaincre; & cette victoire est digne de vous. » Osez faire jouir vos nouveaux sujets des douceurs de la propriété. Partagez-leur les campagnes qui les ont vu naître; ils apprendront à les » cultiver pour eux. Enchaînés par ce bienfait, » plus encore qu'ils ne l'étoient par la crainte, ils » payeront avec joie des tributs qui seront imposés » avec modération. Ils instruiront leurs enfans à » chérir, à admirer votre gouvernement; & les générations successives se transmettront, avec leurs » héritages, les sentimens de leur félicité & celui » de leur reconnoissance. «

» Alors, les amis de l'humanité applaudiront à » vos succès; ils se livreront à l'espérance de voir » renaître la prospérité sur un sol que la nature

» embellit, & que le despotisme n'a cessé de ravager. Il leur sera doux de penser, que les calamités qui affligeoient ces riches contrées, en seront écartées pour jamais. Ils vous pardonneront des usurpations qui n'ont dépouillé que des tyrans; & ils vous inviteront à de nouvelles conquêtes, en voyant l'influence de votre constitution sublime s'étendre jusqu'aux extrémités de l'Asie, pour y faire éclore la liberté, la propriété, le bonheur. «

XXXIX. Mesures prises par le gouvernement & par la compagnie elle-même, pour faire finir les déprédations de tous les genres.

Ces espérances, fondées sur la haute opinion que devoit inspirer la législation Britannique, furent-elles enfin réalisées? On en jugera.

D'abord, pour prévenir une banqueroute inévitable, & dont le contre-coup se seroit étendu au loin, le gouvernement permit que la compagnie empruntât 31,500,000 livres, à un intérêt de quatre pour cent. Cette somme a été successivement remboursée, & le dernier payement a été fait au mois de Décembre 1776.

Le parlement déchargea ensuite la compagnie du tribut annuel de 9,000,000 liv. que, depuis 1769, elle payoit au fisc. L'époque du renouvellement de cette contribution ne fut pas fixée. On arrêta seulement que les intéressés ne pourroient pas toucher un dividende de plus de huit pour cent, sans partager le surplus avec le gouvernement.

Le sort des intéressés occupa aussi l'autorité. Le commerce des Indes étoit mal connu, & conduit sur des principes très-variables dans le dernier siecle. Il arrivoit de-là que, dans quelques circonstances, on y faisoit d'énormes bénéfices, & d'autres fois d'assez grandes pertes. Les répartitions que recevoient les actionnaires, suivoient le cours de ces irrégularités. Avec le temps, elles se rapprocherent davantage, mais sans être jamais égales. En 1708,

le dividende n'étoit que de cinq pour cent. On le porta à huit en 1709, & à neuf en 1710. Il fut de dix les onze années suivantes, & de huit seulement depuis 1721 jusqu'en 1731. De 1731 à 1743, il ne passa pas sept pour cent. De 1743 à 1756, il s'éleva à huit, mais pour retomber à six depuis 1756 jusqu'en 1766. En 1767, il monta à dix & augmenta de deux successivement les années suivantes. En 1771, on le poussa jusqu'à douze & demi : mais dix-huit mois après, le parlement le réduisit à six, pied sur lequel il devoit rester jusqu'au payement de l'emprunt de 31,500,000 livres. La compagnie ayant rempli cet engagement, haussa son dividende à sept; & ensuite à huit, lorsqu'elle eut éteint la moitié de sa dette, connue sous le titre de billet d'engagement, & qui étoit de 67,500,000 liv.

Depuis l'origine de la compagnie, les intéressés avoient toujours choisi chaque année vingt-quatre d'entre eux, pour conduire leurs affaires. Quoique ces agens pussent être réélus jusqu'à trois fois de suite, & que les plus accrédités réussissent assez souvent à se procurer cet avantage, ils étoient dans une trop grande dépendance de leurs commettans, pour former des plans bien suivis, & avoir une conduite courageuse. Le parlement ordonna que, dans la suite, tout directeur le seroit quatre ans, & que le quart de la direction seroit renouvellé chaque année.

La confusion qui régnoit dans les délibérations, donna l'idée d'un autre réglement. Jusqu'alors les assemblées publiques avoient été tumultueuses, parce que le droit d'opiner appartenoit à tout possesseur de 11,250 livres. On arrêta que, dans la suite, le suffrage ne seroit accordé qu'à ceux qui auroient le double de cette somme. Ils furent même astreints à affirmer, sous serment, qu'ils étoient véritablement

propriétaires de ce capital, & qu'ils l'étoient depuis un an entier.

Le gouvernement avoit, disoit-on, des vues ultérieures. Il se proposoit de réduire le nombre des directeurs à quinze, de porter leurs appointemens de 22,500 liv. à 45,000 liv. & de les affranchir de la surveillance des actionnaires. Si ce plan, qui devoit donner une si grande influence au ministere, a été réellement formé, il faut que des circonstances imprévues en aient empêché l'exécution.

Indépendamment des changemens ordonnés par le parlement, la compagnie fit elle-même un arrangement d'une utilité sensible.

Ce grand corps conçut, dès son origine, l'ambition d'avoir une marine. Elle n'existoit plus, lorsqu'il reprit son commerce, au temps du protectorat. Pressé alors de jouir, il se détermina à se servir des bâtimens particuliers ; & ce qu'il avoit fait par nécessité, il le continua depuis par économie. Des négocians lui frétoient des vaisseaux, tout équipés, tout avitaillés, pour porter dans l'Inde & pour en rapporter le nombre des tonneaux dont on étoit convenu. Le temps qu'ils devoient s'arrêter dans le lieu de leur destination, étoit toujours fixé. Ceux auxquels on n'y pouvoit pas donner de cargaison, étoient communément occupés par quelque marchand libre, qui se chargeoit volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils devoient être expédiés les premiers, l'année suivante, afin que leurs agrès ne s'usassent pas trop. Dans un cas de nécessité, la compagnie leur en fournissoit de ses magasins : mais elle se les faisoit payer au prix stipulé, de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtimens, employés à cette navigation, portoient depuis six cents jusqu'à huit cents tonneaux. La compagnie n'y prenoit à leur départ, que la

place dont elle avoit besoin pour son fer, son plomb, son cuivre, ses étoffes de laine, & des vins de Madere, les seules marchandises qu'elle envoyât aux Indes. Les propriétaires pouvoient remplir ce qui restoit d'espace dans le navire des vivres nécessaires pour un si grand voyage, & de tous les objets dont le corps qu'ils servoient ne faisoit pas commerce. Au retour, ils avoient aussi le droit de disposer de l'espace de trente tonneaux que, par leur contrat, ils n'avoient pas cédé. Ils étoient même autorisés à y placer les mêmes choses que recevoit la compagnie : mais avec l'obligation de lui payer trente pour cent de la valeur de ces marchandises.

Ce droit, en 1773, fut réduit à la moitié, dans l'espérance que cette faveur engageroit les armateurs & leurs agens à mieux remplir leurs obligations, & qu'elle feroit cesser les importations frauduleuses. Le nouvel arrangement n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, la compagnie a pris enfin le parti de s'approprier toute la capacité des bâtimens. Depuis cette résolution, elle importe la même quantité de marchandises sur un plus petit nombre de vaisseaux; & fait annuellement une économie de 2,250,000 liv. En 1777, elle n'a expédié que quarante-cinq navires, formant trente-trois mille cent soixante & un tonneaux, & montés par quatre mille cinq cents hommes d'équipage.

Le chirurgien de chaque bâtiment arrivé des Indes, reçoit, outre ses appointemens, vingt-quatre livres de gratification pour chacun des individus qu'il ramene en Europe. On a pensé avec raison que ce chirurgien, mieux récompensé, prendroit plus de soin de ceux qu'on lui confioit, & que la vie d'un matelot valoit mieux qu'une guinée. Si le même usage ne s'est pas établi ailleurs, c'est qu'on

y estime plus le chirurgien, ou qu'on y fait moins de cas de l'homme.

La réforme, introduite en Europe dans le régime de la compagnie, étoit sage & nécessaire: mais c'étoit sur-tout aux Indes que l'humanité, que la justice, que la politique étoient outragées. Ces terribles vérités n'échapperent pas au gouvernement; & l'on va voir quels moyens il imagina pour rétablir l'ordre.

Les membres les plus hardis ou les plus ambitieux de l'administration, pensoient qu'il falloit engager le corps législatif à décider que les acquisitions territoriales faites en Asie n'appartenoient pas à la compagnie, mais à la nation qui s'en mettroit en possession sans retardement. Ce systême, de quelques raisonnemens qu'on l'eût étayé, auroit été surement rejetté. Les citoyens les moins éclairés auroient vu que cet ordre de choses devoit donner trop d'influence à la couronne; il auroit alarmé jusqu'à ces ames vénales qui, jusqu'alors, avoient été les plus favorables à l'autorité royale.

Le parlement crut donc devoir se borner à établir pour le Bengale un conseil suprême composé de cinq membres, dont les places, à mesure qu'elles deviendront vacantes, seront remplies par la compagnie, mais avec l'approbation du monarque. L'administration absolue de toutes les provinces conquises dans cette région, fut déférée à ce conseil. Sa jurisdiction s'étend même sur toutes les autres contrées de l'Inde où les Anglois ont des possessions. Ceux qui y exercent l'autorité ne peuvent faire, sans son aveu, ni la guerre, ni la paix, ni aucun traité avec les princes du pays. Il doit obéir aux ordres qui lui viennent de la direction, qui de son côté est obligée de remettre au ministere toutes les informations qu'elle reçoit. Quoique les opérations

du commerce ne ſoieſſnt pas aujetties à ſon inſpection, il en eſt réellement l'arbitre; parce qu'ayant ſeul la diſpoſition des revenus publics, il peut, à ſon gré, accorder ou refuſer des avances.

Après avoir mis les rives du Gange ſous une forme de gouvernement plus ſupportable, il fallut s'occuper du ſoin de punir ou même de prévenir les atrocités qui ſouilloient de plus en plus cette riche partie de l'Aſie. On permit que dans les autres établiſſemens la juſtice civile & criminelle continuât à être rendue par les principaux agens de la compagnie: mais il fut créé par le parlement, pour le Bengale, un tribunal compoſé de quatre magiſtrats, dont la nomination appartient au trône, & dont les arrêts ne peuvent être caſſés que par le roi en ſon conſeil privé. Tout commerce eſt interdit à ces juges, ainſi qu'aux membres du conſeil ſuprême. Pour les conſoler de cette privation, on leur a aſſigné des honoraires trop conſidérables, au gré des actionnaires obligés de les payer, ſans les avoir, ni réglés, ni accordés.

Un abus & un grand abus s'étoit introduit aux Indes. On y élevoit de tous côtés des fortifications ſans néceſſité, quelquefois même ſans une utilité apparente. C'étoit la cupidité ſeule des agens de la compagnie qui décidoit de ces conſtructions. Elles avoient coûté plus de cent millions en très-peu d'années. La direction arrêta ce déſordre affreux, en réglant ſagement la ſomme qu'on pourroit employer dans la ſuite à ce genre de défenſe.

L'eſprit d'ordre s'étendit au recouvrement des revenus publics, à la ſolde des troupes, à la marine militaire, aux opérations du commerce, à tous les objets d'adminiſtration.

Le Grand-Mogol s'étoit réfugié dans le Bengale. On lui avoit aſſigné une penſion de 6,240,000 liv.

pour sa subsistance. Il fut replacé sur le trône par les Marattes, & les Anglois se virent déchargés d'une espece de tribut qu'ils ne supportoient pas sans impatience, depuis qu'ils n'avoient plus besoin de ce foible appui. Le hasard ne les servit pas si heureusement pour dépouiller le souba de cette contrée, & cependant ils réduisirent à 7,680,000 livres le revenu de 12,720,000 livres, que par le traité de 1765 il s'étoient obligés de lui faire. Son successeur fut même borné, en 1771, à 3,840,000 livres, sous prétexte qu'il étoit mineur. Il doit s'attendre encore à une nouvelle diminution, parce qu'on n'emploie plus son nom dont, jusqu'en 1772, on avoit cru devoir se servir dans tous les actes de souveraineté.

Il étoit impossible que toutes ces réformes ne comblassent le précipice que la présomption, la négligence, les factions, le brigandage, les délires de tous les genres avoient creusé à la compagnie. On jugera à quel point sa situation s'est améliorée.

XL. Situation actuelle de la compagnie.

Au 31 Janvier 1774, ce corps, dont les prospérités apparentes étonnoient l'univers entier, n'avoit que 255,240,742 livres 10 sols. Il devoit 250,847,842 livres 10 sols. La balance n'étoit donc en sa faveur que de 4,392,900 livres.

Son capital, au 31 Janvier 1776, étoit de 256,518,067 livres 10 sols, & sa dette de 195,248,655 livres. Sa richesse étoit par conséquent augmentée, en deux ans, de 56,876,512 liv. 10 sols.

Il a depuis remboursé 11,506,680 livres qui restoient dues de l'emprunt de 31,500,000 livres. Il a retiré pour 11,250,000 livres de ses billets d'engagement. Il a éteint plusieurs dettes anciennement contractées aux Indes, de sorte qu'au 31 Janvier 1778, la compagnie avoit la disposition entiérement libre de 102,708,112 livres 10 sols, sans compter

ſes magaſins, ſes navires, ſes fortifications, tout ce qui ſervoit à l'exploitation de ſes divers établiſſemens.

Cette proſpérité augmentera à meſure que l'immenſe territoire acquis par les Anglois aux Indes ſera mieux régi. En 1773, ces poſſeſſions rendoient 113,791,252 livres 10 ſols: mais les frais de perception en abſorboient 81,153,652 livres 10 ſols. A cette époque, le produit net ſe réduiſoit à 32,660,100 livres. Il s'eſt accru graduellement, parce que quelques déſordres ont été attaqués avec ſuccès; il augmentera encore, parce qu'il reſte beaucoup de déſordres à détruire.

L'extenſion qu'a pris le commerce ſera une nouvelle ſource de fortune. La vente de 1772 fut de 79,214,872 livres 10 ſols. Celle de 1773 de 71,992,552 livres 10 ſols. Celle de 1774 de 82,665,405 livres. Celle de 1775 de 78,627,711 livres 10 ſols. Celle de 1776 de 74,400,457 livres 10 ſols.

Ajoutez à ces grandes opérations de la compagnie, la ſomme de 11,250,000 livres, à laquelle on évalue les marchandiſes qui arrivent tous les ans clandeſtinement des Indes. Ajoutez-y 4,500,000 livres pour les diamans. Ajoutez-y les fonds plus ou moins étendus, mais toujours très-conſidérables, dont les Anglois, répandus dans les différens comptoirs d'Aſie, ont fourni la valeur aux nations étrangeres. Ajoutez-y les richeſſes que ces négocians portent eux-mêmes à la fin de leur carriere, pour en jouir dans le ſein de leur patrie. Obſervez que ces vaſtes ſpéculations, qui rendent tributaires de la Grande-Bretagne tous les peuples de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique, ne font ſortir annuellement de cet empire pour les Indes, que 2,250,000 livres, tout au plus 3,375,000 li-

vres; & vous aurez une idée des avantages immenses que ces colonies, si éloignées, procurent à ses heureux possesseurs.

XLI. Le privilege de la compagnie sera-t-il renouvellé.

En 1780, doit expirer le privilege exclusif de la compagnie. Sera-t-il renouvellé ? Tout paroît l'annoncer. Après s'être assuré de la majeure partie du produit des conquêtes, le gouvernement livrera de nouveau ces régions au génie oppresseur du monopole.

» Malheureux Indiens ! tâchez de vous accou- » tumer à vos fers. En vain on avoit porté vos » supplications au ministere, au sénat, au peuple. » Le ministere ne pense qu'à lui; le sénat est en » délire ; la portion sage du peuple est muette, » ou parle en vain. L'avide & féroce association » de commerçans, qui a causé vos malheurs, les » aggrave & en jouit tranquillement. Brigands pri- » vilégiés, vous qui tenez depuis si long-temps » une grande partie du globe sous les chaînes de » la prohibition, & qui l'avez condamné à une » éternelle pauvreté, cette tyrannie ne vous suffi- » soit-elle pas ? Falloit-il l'aggraver par des for- » faits qui rendissent exécrable le nom de votre » patrie ?

» Qu'ai-je dit, votre patrie ! Est-ce que vous » en avez une ? Mais si la voix de l'intérêt parti- » culier est la seule à laquelle votre oreille puisse » s'ouvrir, écoutez-la donc. C'est elle qui vous » crie par ma bouche : Vous vous perdez, vous » vous perdez, vous dis-je. Votre tyrannie tou- » che à sa fin. Après l'usage monstrueux que vous » avez fait de votre autorité, renouvellée ou non, » elle finira. Croyez-vous que la nation, dont il » faudra que la démence & l'ivresse finissent, ne » vous demandera pas compte de vos vexations ? » que la perte de vos criminelles richesses, & peut-

» être l'effusion de votre sang impur, n'expieront
» pas vos forfaits? Si vous vous en promettez l'ou-
» bli, vous vous trompez. Le spectacle de tant
» de vastes contrées pillées, ravagées, réduites à
» la plus cruelle servitude, reparoîtra. La terre
» couvre les cadavres de trois millions d'hommes
» que vous avez laissé ou fait périr : mais ils se-
» ront exhumés; ils demanderont vengeance au
» ciel & à la terre; & ils l'obtiendront. Le temps
» & les circonstances n'auront que suspendu votre
» châtiment. Oui, je vois arriver le temps de vo-
» tre rappel & de votre terreur. Je vous vois traî-
» ner dans les cachots que vous méritez. Je vous
» en vois sortir. Je vous vois pâles & tremblans
» devant vos juges. J'entends les cris d'un peu-
» ple furieux rassemblé autour de leurs tribunaux.
» Le discours de l'orateur intimidé est interrom-
» pu. La pudeur & la crainte l'ont saisi; il a aban-
» donné votre défense; la confiscation de vos
» biens, l'arrêt de votre mort sont prononcés.
» Peut-être vous souriez de mépris à ma menace.
» Vous vous êtes persuadés que celui qui peut
» jetter des masses d'or dans la balance de la jus-
» tice, la fait pencher à son gré. Peut-être même
» vous promettez-vous que la nation corrompue,
» en prorogeant votre octroi, s'avouera coupable
» des crimes que vous avez commis, & complice
» de ceux que vous commettriez encore ».

Non, non; il faut que, tôt ou tard, la justice soit faite. S'il en arrivoit autrement, je m'adresserois à la populace. Je lui dirois : Peuples, dont les rugissemens ont fait trembler tant de fois vos maîtres, qu'attendez-vous? pour quel moment réservez-vous vos flambeaux & les pierres qui pavent vos rues? Arrachez-les.... Mais les citoyens honnêtes, s'il en reste quelques-uns, s'éleveront

enfin. On verra que l'esprit du monopole est petit & cruel. On verra qu'il est insensible au bien public. On verra qu'il n'est contenu, ni par le blâme présent, ni par le blâme à venir. On verra qu'il n'apperçoit rien au-delà du moment. On verra que dans son délire il a prononcé cet arrêt, & qu'il l'a prononcé dans tous les temps & chez toutes les nations.

» Périsse mon pays, périsse la contrée où je » commande. Périsse le citoyen & l'étranger. Pé» risse mon associé, pourvu que je m'enrichisse de » sa dépouille. Tous les lieux de l'univers me sont » égaux. Lorsque j'aurai dévasté, sucé, exténué une » région, il en restera toujours une autre, où je » pourrai porter mon or & en jouir en paix.

Fin du troisieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE QUATRIEME.

Voyages, établissemens, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales.

EN commençant cet ouvrage, je fis le serment d'être vrai; & jusqu'ici j'ai la conscience de ne l'avoir pas oublié. Puisse ma main se dessécher, s'il arrivoit que, par une prédilection qui n'est que trop commune, je m'en imposasse à moi-même & aux autres sur les fautes de ma nation. Je n'atténuerai, ni le bien, ni le mal que nos ancêtres ont fait; & ce sont les Portugais, les Hollandois, les Anglois même que j'attesterai de mon impartialité.

Qu'ils me lisent & me jugent. S'ils découvrent que je me sois relâché avec les François de la sévérité avec laquelle je les ai traités; je consens qu'ils me rangent au nombre des flatteurs qui, depuis deux mille ans, ont empoisonné les peuples & leurs souverains; qu'ils ajoutent mes volumes à la multitude des monumens de la bassesse dans le même genre; qu'ils me soupçonnent d'avoir ouvert l'entrée de mon âme à la terreur ou aux espérances. Je m'abandonne à tout leur mépris.

I. Anciennes révolutions du commerce de France.

Les anciens Gaulois, presque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avoient entre eux d'autre communication que celle qui peut convenir à des peuples sauvages, dont les besoins sont toujours très-bornés. Leurs liaisons au dehors étoient encore plus resserrées. Quelques navigateurs de Vannes portoient dans la Grande-Bretagne de la poterie, qu'ils échangeoient contre des chiens, des esclaves, de l'étain & des fourrures. Ceux de ces objets qui ne trouvoient pas des acheteurs dans la Gaule même, passoient à Marseille, où ils étoient payés avec des vins, des étoffes, des épiceries, que les négocians de l'Italie ou de la Grece y avoient apportés.

Ce genre de trafic ne s'étendoit pas à tous les Gaulois. On voit dans César que les habitans de la Belgique avoient proscrit chez eux les productions étrangeres, comme capables de corrompre les mœurs: ils pensoient que leur sol étoit assez fertile pour suffire à tous leurs besoins. La police des Celtes & des Aquitains étoit moins rigide. Pour être en état de payer les marchandises que leur offroit la Méditerranée, & dont la passion devenoit tous les jours plus vive, ces peuples se livrerent à un travail dont ils ne s'étoient pas avisés jusqu'alors: ils ramasserent avec soin les paillettes d'or que plu-

sieurs de leurs rivieres charioient avec leurs sables.

Quoique les Romains n'aimassent ni n'estimassent le commerce, il devint nécessairement plus considérable dans la Gaule, après qu'ils l'eurent soumise, & en quelque sorte policée. On vit se former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, dans d'autres lieux encore. Il fut construit de toutes parts de grandes & magnifiques voies, dont les débris nous causent encore de l'étonnement. Toutes les rivieres navigables eurent des compagnies de marchands, auxquelles on avoit accordé de grands privileges. & qui, sous le nom général de *Nautes*, étoient les agens, les ressorts d'un mouvement continuel.

Les invasions des Francs & des autres barbares, arrêterent cette activité naissante. Elle ne reprit pas même son cours, lorsque ces brigands se furent affermis dans leurs conquêtes. A leur férocité succéda une aveugle passion des richesses. Pour la satisfaire, on eut recours à tous les genres de vexation. Un bateau qui arrivoit à une ville, devoit payer un droit pour son entrée, un droit pour le salut, un droit pour le pont, un droit pour approcher du bord, un droit d'ancrage, un droit pour la liberté de décharger, un droit pour le lieu où il devoit placer ses marchandises. Les voitures de terre n'étoient pas traitées plus favorablement. Des commis répandus par-tout, les accabloient de tyrannies intolérables. Ces excès furent poussés au point, que quelquefois le prix des effets conduits au marché, n'étoit pas suffisant pour payer les frais préliminaires à la vente. Un découragement universel devenoit la suite nécessaire de pareils désordres.

Bientôt il n'y eut plus d'industrie, de manufactures que dans le cloître. Les moines n'étoient pas

alors des hommes corrompus par l'oiſiveté, par l'intrigue & par la débauche. Des ſoins utiles rempliſſoient tous les inſtans d'une vie édifiante & retirée. Les plus humbles, les plus robuſtes d'entre eux, partageoient avec leurs ſerfs les travaux de l'agriculture. Ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des atteliers les arts fugitifs & abandonnés. Les uns & les autres ſervoient, dans le ſilence & la retraite, une patrie, dont leurs ſucceſſeurs n'ont jamais ceſſé de dévorer la ſubſtance, & de troubler la tranquillité.

Quand ces ſolitaires n'auroient employé aucune des voies iniques qui les ont conduits au degré d'opulence que nous leur voyons & qui nous indigne, il falloit qu'ils y arrivaſſent avec le temps. C'étoit une des ſuites néceſſaires de leur régime. Les fondateurs des monaſteres ne penſerent point à une des conſéquences aſſez ſimples de l'auſtérité qu'ils impoſoient aux moines: je veux dire à un accroiſſement de richeſſe, dont il eſt impoſſible de fixer les limites, du moment où le revenu excede la dépenſe d'une année commune. Cette dépenſe reſtant toujours la même, & ne ſubiſſant de variation que celle des circonſtances qui font hauſſer ou baiſſer le prix des denrées, ce ſurplus du revenu s'entaſſant continuellement, quelque foible qu'on le ſuppoſe, doit, à la longue, former une grande maſſe. Les loix prohibitives, publiées contre les gens de main-morte, peuvent donc ralentir, mais ne peuvent jamais arrêter les progrès de l'opulence monaſtique. Il n'en eſt pas ainſi des familles des citoyens, qui ne ſont aſſujettis à aucune regle. Un fils diſſipateur ſuccede à un pere avare. Les dépenſes ne ſont jamais les mêmes. Ou la fortune s'éboule, ou elle ſe refait. Ceux qui dicterent

les

les constitutions religieuses, ne se proposerent que de faire des saints; & ils tendirent, & plus directement & plus sûrement à faire des riches.

Dagobert réveilla un peu les esprits au septieme siecle. Aussi-tôt on vit accourir aux foires nouvellement établies, les Saxons avec l'étain & le plomb de l'Angleterre; les Juifs, avec des bijoux & des vases d'argent ou d'or; les Esclavons, avec tous les métaux du Nord; les Lombards, les Provençaux, les Espagnols, avec les marchandises de leur pays, & celles qui leur arrivoient d'Afrique, d'Egypte & de Syrie; les négocians de toutes les provinces du royaume, avec ce que pouvoit fournir leur sol & leur industrie. Malheureusement cette prospérité fut courte. Elle disparut sous les Rois fainéans, pour renaître sous Charlemagne.

Ce prince, que l'histoire pourroit placer sans flatterie à côté des plus grands hommes, s'il n'eût pas été quelquefois un vainqueur sanguinaire & un tyran persécuteur, parut suivre les traces de ces premiers Romains, que les travaux champêtres délassoient des fatigues de la guerre. Il s'occupa du soin de ses vastes domaines, avec une suite & une intelligence qu'on attendroit à peine du particulier le plus appliqué. Tous les grands de l'état se livrerent, à son exemple, à l'agriculture, & aux arts qui la précedent ou qui la suivent. Dès-lors les François eurent beaucoup de productions à échanger, & une facilité extrême à les faire circuler dans l'immense empire qui recevoit leurs loix.

Une situation si florissante, offroit un nouvel attrait au penchant qu'avoient les Normands à la piraterie. Ces barbares, accoutumés à chercher dans le pillage des biens que leur sol ne pouvoit pas leur procurer, sortirent en foule de leur âpre cli-

mât, pour amasser du butin. Ils se jetterent sur toutes les côtes, mais plus avidement sur celles de France, qui leur offroient une plus riche proie. Ce qu'ils commirent de ravages, ce qu'ils se permirent de cruautés, ce qu'ils allumerent d'incendies pendant un siecle entier dans ces fertiles provinces, ne se peut imaginer sans horreur. Durant ce funeste période, on ne songeoit qu'à éviter l'esclavage ou la mort. Il n'y avoit point de communication entre les peuples, & il n'y avoit point par conséquent de commerce.

Cependant les seigneurs, chargés de l'administration des provinces, s'en étoient insensiblement rendus les maîtres, & avoient réussi à rendre leur autorité héréditaire. Ils n'avoient pas rompu tout lien avec le chef de l'empire : mais sous le nom modeste de vassaux, ils n'étoient guere moins redoutables à l'état, que les rois voisins de ses frontieres. On les confirma dans leurs usurpations, à l'époque mémorable qui fit passer le sceptre de la famille de Charlemagne dans celle des Capets. Dès-lors il n'y eut plus d'assemblée nationale, plus de tribunaux, plus de loix, plus de gouvernement. Dans cette confusion meurtriere, le glaive tenoit lieu de justice; & ceux des citoyens qui n'étoient pas encore serfs, furent obligés de le devenir, pour acheter la protection d'un chef en état de les défendre.

Il étoit impossible que le commerce prospérât sous les chaînes de l'esclavage, & au milieu des troubles continuels qu'enfantoit la plus cruelle des anarchies. L'industrie ne se plaît qu'à l'ombre de la paix : elle craint sur-tout la servitude. Le génie s'éteint lorsqu'il est sans espérance, sans émulation; & il n'y a ni espérance, ni émulation où il n'y a point de propriété. Rien ne fait mieux l'éloge de la liberté, & ne prouve mieux les droits de l'hom-

me, que l'impoſſibilité de travailler avec ſuccès pour enrichir des maîtres barbares.

Aucun des rois de France ne ſoupçonna cette importante vérité : mais la jalouſie d'une autorité ſans ceſſe gênée ſuppléa au défaut de lumieres. Ils travaillerent à donner un frein à ces tyrans ſubalternes, qui, en ruinant leurs malheureux vaſſaux, perpétuoient les calamnités de la monarchie. Saint Louis fut le premier qui fit entrer dans le ſyſtême du gouvernement, le commerce, qui juſqu'alors n'avoit été que l'ouvrage du haſard & des circonſtances. Il lui donna des loix conſtantes : il dreſſa lui-même des ſtatuts, qui ont ſervi de modele à ceux qu'on a faits depuis.

Ces premiers pas conduiſirent à de plus grandes opérations. Il exiſtoit depuis bien long-temps une défenſe formelle de tranſporter hors du royaume aucune de ſes denrées. La culture étoit découragée par cette aveugle prohibition. Le ſage monarque abattit des barrieres ſi funeſtes. Il eſpéra avec raiſon que la liberté des exportations feroit rentrer dans l'Etat, les tréſors que ſon imprudente expédition d'Aſie en avoit fait ſortir.

Des événemens politiques ſeconderent ces vues ſalutaires. Juſqu'à Saint Louis, les rois avoient eu peu de ports ſur l'Océan, aucun ſur la Méditerranée. Les côtes ſeptentrionales étoient partagées entre les comtes de Flandres, les ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne : le reſte avoit ſubi le joug Anglois. Les côtes méridionales appartenoient aux comtes de Toulouſe, aux rois de Majorque, d'Aragon & de Caſtille. Par cette diſpoſition des choſes, les provinces de l'intérieur ne pouvoient que très-difficilement s'ouvrir une communication libre avec les marchés étrangers. La réunion du comté de Toulouſe à la couronne,

leva ce puiſſant obſtacle, du moins pour une partie du territoire dont elle jouiſſoit.

Philippe, fils de Saint Louis, pour mettre de plus en plus à profit cette eſpece de conquête, voulut attirer à Niſmes, ville de ſa dépendance, une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au roi d'Aragon. Les privileges qu'il accorda, produiſirent l'effet qu'il en attendoit : mais on ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'étoit pas un ſi grand bonheur. Les Italiens remplirent la France d'épiceries, de parfums, de ſoieries, de toutes les riches étoffes de l'Orient. Les arts n'étoient pas aſſez avancés dans le royaume, pour donner leurs ouvrages en échange; & les produits de l'agriculture ne ſuffiſoient pas pour payer tant d'objets de luxe. Une conſommation ſi chere n'auroit pu ſe ſoutenir qu'avec des métaux; & la nation, quoiqu'une des moins pauvres de l'Europe, en avoit fort peu, ſur-tout depuis les croiſades.

Philippe-le-Bel démêla ces vérités. Il réuſſit à donner aux travaux champêtres aſſez d'accroiſſement, pour payer les importations étrangeres, en même temps qu'il en diminuoit la quantité, par l'établiſſement de nouvelles manufactures, & par le degré de perfection où il éleva les anciennes. Sous ce regne, le miniſtere entreprit pour la premiere fois de guider la main de l'artiſte, de diriger ſes ouvrages. La largeur, la qualité, l'apprêt des draps furent fixés. On défendit la ſortie des laines que les nations voiſines venoient acheter pour les mettre en œuvre. C'étoit ce que dans ces ſiecles d'ignorance on pouvoit faire de moins déraiſonnable.

Depuis cette époque, le progrès des arts fut proportionné à la décadence de la tyrannie féodale. Cependant le goût des François ne com-

mença à se former que durant leurs expéditions en Italie. Gênes, Venise, Florence, leur offrirent mille objets nouveaux qui les éblouirent. L'austérité que maintenoit Anne de Bretagne, sous les regnes de Charles VIII & de Louis XII, empêcha d'abord les conquérans de se livrer à l'attrait qu'ils se sentoient pour l'imitation. Mais aussi-tôt que François I eut appellé les femmes à la cour, aussi-tôt que Catherine de Médicis eut passé les Alpes, les grands affecterent une magnificence inconnue depuis la fondation de la monarchie. La nation entiere se laissa entraîner à ce luxe séduisant, & ce fut une nécessité que les manufactures se perfectionnassent.

Depuis Henri II jusqu'à Henri IV, les guerres civiles, les méprisables querelles de religion, l'ignorance du gouvernement, l'esprit de finance qui commençoit à s'introduire dans le conseil, la barbare & dévorante cupidité des gens d'affaires, à qui la protection donnoit un nouvel essor : toutes ces causes retarderent les progrès de l'industrie, & ne purent la détruire. Elle reparut avec éclat sous le ministere économe de Sully. On la vit presque s'anéantir sous ceux de Richelieu & de Mazarin, livrés tous deux aux traitans; occupés, l'un de sa domination & de ses vengeances, l'autre d'intrigues & de brigandages.

II. Premiers voyages des François aux Indes.

Aucun roi de France n'avoit pensé sérieusement aux avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes; & l'éclat qu'il donnoit aux autres nations, n'avoit pas réveillé l'émulation des François. Ils consommoient plus de productions orientales que les autres peuples; ils étoient aussi favorablement situés pour les aller chercher à leur source, & ils se bornoient à payer à l'activité étrangere, une industrie qu'il ne tenoit qu'à eux

de partager. A la vérité, quelques négocians de Rouen avoient hasardé en 1503 un foible armement ; mais Gonneville, qui le commandoit, fut accueilli au cap de Bonne-Espérance par de violentes tempêtes, qui le jetterent sur des côtes inconnues, d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

En 1601, une société formée en Bretagne expédia deux navires, pour prendre part, s'il étoit possible, aux richesses de l'Orient, que les Portugais, les Anglois & les Hollandois se disputoient. Pyrard qui les commandoit, arriva aux Maldives, & ne revit sa patrie qu'après dix ans d'une navigation malheureuse.

Une nouvelle compagnie, dont Girard le Flamand étoit le chef, fit partir de Normandie en 1616 & en 1619 quelques vaisseaux pour l'isle de Java. Ils en revinrent avec des cargaisons suffisantes pour dédommager les intéressés, mais trop foibles pour les encourager à de nouvelles entreprises.

Le capitaine Reginon voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea deux ans après plusieurs négocians de Dieppe à entrer dans une carriere, qui pouvoit donner de grandes richesses à quiconque sauroit la parcourir avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées, fut une haute opinion de Madagascar, méprisé jusqu'alors par les Portugais, par les Hollandois & par les Anglois qui n'y avoient trouvé aucun des objets qui les attiroient dans l'Orient.

L'idée avantageuse que les François avoient prise de cette isle, donna, en 1642, naissance à une compagnie qui vouloit y former un grand établissement pour assurer à ses vaisseaux la facilité d'aller

plus loin. Son octroi devoit durer vingt ans : mais les cruautés, les perfidies, les infidélités de ses agens ne lui permirent pas de fournir sa carriere entiere. Ses capitaux étoient consommés ; & elle n'avoit pour prix de ses dépenses que quatre ou cinq bourgades, situées sur la côte, construites de planches, couvertes de feuilles, entourées de pieux, & décorées du nom imposant de forts ; parce qu'on y voyoit quelques batteries. Les défenseurs de ces misérables habitations étoient réduits à une centaine de brigands qui, par leur tyrannie, ajoutoient tous les jours à la haine qu'on avoit jurée à leur nation. Quelques districts abandonnés par les naturels du pays, quelques cantons plus étendus, dont la violence arrachoit un tribut en denrées : c'étoient tous les avantages qu'on avoit obtenus.

Le maréchal de la Meilleraie s'empara de ces débris, & conçut le dessein de relever, pour son utilité particuliere, une entreprise si mal conduite. Il y réussit si peu que sa propriété ne fut vendue que vingt mille francs ; & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit valoir.

III. On établit en France une compagnie pour les Indes. Encouragemens accordés à cette société.

Enfin, Colbert entreprit, en 1664, de donner le commerce des Indes à la France. Cette liaison avec l'Asie présentoit de grands inconvéniens. Elle ne pouvoit guere procurer que des objets de luxe ; elle retardoit le progrès des arts qu'on travailloit à établir si heureusement ; elle ne procuroit que peu de débouchés aux denrées, aux manufactures nationales ; elle devoit occasionner une grande exportation de métaux. Des considérations de cette importance étoient bien propres à faire balancer un administrateur dont les travaux n'avoient pour but que d'étendre l'industrie, que de multiplier les richesses du royaume. Mais à l'exemple des au-

tres peuples de l'Europe, les François montroient un goût décidé pour les superfluités de l'Orient. On pensa qu'il seroit plus utile, plus honorable même de les aller chercher, à travers un océan immense, que de les recevoir de ses rivaux, peut-être de ses ennemis.

La maniere de fournir cette carriere étoit toute tracée. Il étoit alors si généralement reçu qu'un privilege exclusif pouvoit seul conduire des opérations si délicates & si compliquées, que le spéculateur le plus hardi ne se seroit pas permis un doute. Il fut donc créé une compagnie avec tous les privileges dont jouissoient celles de Hollande & d'Angleterre. On alla même plus loin. Colbert considérant qu'il y a naturellement pour les grandes entreprises de commerce une confiance dans les républiques, qui ne se trouve pas dans les monarchies, eut recours à tous les expédiens propres à la faire naître.

Le privilege exclusif fut accordé pour cinquante ans, afin que la compagnie fût enhardie à former de grands établissemens dont elle auroit le temps de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendroient un intérêt de vingt mille livres, devenoient régnicoles, sans avoir besoin de se faire naturaliser.

Au même prix, les officiers, à quelque corps qu'ils fussent attachés, étoient dispensés de résidence, sans rien perdre des droits & des gages de leurs places.

Ce qui devoit servir à la construction, à l'armement, à l'avitaillement des vaisseaux, étoit déchargé de tous les droits d'entrée & de sortie, ainsi que des droits de l'amirauté.

L'état s'obligeoit à payer cinquante francs par tonneau des marchandises qu'on porteroit de France

aux Indes, & soixante-quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporteroit.

On s'engageoit à soutenir les établissemens de la compagnie par la force des armes, à escorter ses convois & ses retours, par des escadres aussi nombreuses que les circonstances l'exigeroient.

La passion dominante de la nation fut intéressée à cet établissement. On promit des honneurs & des titres héréditaires à tous ceux qui se distingueroient au service de la compagnie.

Comme le commerce ne faisoit que de naître en France & qu'il étoit hors d'état de fournir les quinze millions qui devoient former le fonds de la nouvelle société, le ministere s'engagea à en prêter jusqu'à trois. Les grands, les magistrats, les citoyens de tous les ordres, furent invités à prendre part au reste. La nation jalouse de plaire à son prince qui ne l'avoit pas encore écrasée du poids de sa fausse grandeur, s'y porta avec un empressement extrême.

Madagascar fut encore destiné à être le berceau de la nouvelle association. Les malheurs répétés qu'on y avoit éprouvés n'empêcherent pas de penser que c'étoit la meilleure base pour le vaste édifice qu'on travailloit à élever. Pour juger sainement de ces vues, il faut prendre de cette isle célèbre la connoissance la plus approfondie qu'il sera possible.

IV. Les François forment des colonies à Madagascar. Description de cette isle.

Madagascar, séparé du continent de l'Afrique, par le canal de Mozambique, est situé à l'entrée de l'océan Indien, entre le douzieme & le vingt-cinquieme degrés de latitude, entre le soixante-deuxieme & le soixante-dixieme de longitude. Il a trois cents trente-six lieues de long, cent vingt dans sa plus grande largeur, & environ huit cents de circonférence.

Les côtes de cette grande isle sont généralement mal saines. Ce malheur tient à des causes physiques qu'on pourroit changer. La terre que nous habitons n'est devenue salubre que par les travaux de l'homme. Dans son origine, elle étoit couverte de forêts & de marécages qui corrompoient l'air. C'est l'état actuel de Madagascar. Les pluies, comme dans les autres pays situés entre les Tropiques, y ont des temps marqués. Elles forment des rivieres qui, cherchant à se dégorger dans l'Océan, trouvent leur embouchure fermée par des sables que le mouvement de la mer y a poussés durant la saison seche : c'est-à-dire, lorsque les eaux n'avoient pas assez de volume & de vîtesse pour se faire jour. Arrêtées par cette barriere, elles refluent dans la plaine, y sont quelque temps stagnantes, & remplissent l'horison d'exhalaisons meurtrieres, jusqu'à ce que surmontant l'obstacle qui les retenoit, elles se ménagent enfin une issue. Ce systême paroîtra d'une vérité sensible, si l'on fait attention que les côtes ne sont malsaines que dans la mousson pluvieuse; que la colonne d'air corrompu ne s'étend jamais bien loin; que le ciel est toujours pur dans l'intérieur des terres; & que le rivage est constamment salubre dans tous les lieux où, par des circonstances locales, le cours des rivieres est libre sans interruption.

Par quelque vent que le navigateur arrive à Madagascar, il n'apperçoit qu'un sable aride. Cette stérilité finit à une ou deux lieues. Dans le reste de l'isle, la nature, toujours en végétation, produit seule dans les forêts ou sur les terres découvertes le coton, l'indigo, le chanvre, le miel, le poivre blanc, le sagou, les bananes, le chou caraïbe, le ravensera, épicerie trop peu connue, mille plantes

nutritives étrangeres à nos climats. Tout est rempli de palmiers, de cocotiers, d'orangers, d'arbres gommiers, de bois propres à la construction & à tous les arts. Il n'y a proprement de culture à Madagascar que celle du riz. On arrache le jonc qui croît dans les marais. La semence y est jettée à la volée. Des troupeaux les traversent ensuite, & par leur piétinement enfoncent le grain dans la terre. Le reste est abandonné au hasard. Une autre espece de riz est cultivée dans la saison des pluies sur les montagnes avec la même négligence. Ces contrées ne sont pas fécondées par les sueurs de l'homme. La fertilité du sol & des eaux bienfaisantes y doivent tenir lieu de tous les travaux.

Des bœufs, des moutons, des porcs, des chevres paissent jour & nuit dans les prairies sans cesse renaissantes que la nature a formées à Madagascar. On n'y voit ni chevaux, ni buffles, ni chameaux, ni aucune espece de bêtes de charge ou de monture, quoique tout annonce qu'elles y dussent prospérer.

On a cru trop légérement que l'or & l'argent étoient des productions de l'isle. Mais il est prouvé que non loin de la baie d'Antongil, il se trouve des mines de cuivre assez abondantes, & des mines d'un fer très-pur dans l'intérieur des terres.

L'origine des Madecasses se perd, comme celles de la plupart des peuples, dans des fables extravagantes. Sont-ils indigenes? Ont-ils été transplantés? C'est vraisemblablement ce qui ne sera jamais éclairci. Cependant on ne peut s'empêcher de penser qu'ils ne sont pas tous sortis d'une souche commune, quand on réfléchit aux différentes formes qui les distinguent.

Cette variété tient sans doute à la formation générale des isles. Toutes ont été liées à quelque con-

tinent dans des temps antérieurs à l'origine de la navigation, & en ont été séparées par ces bouleversemens qui ne se renouvellent que trop souvent. Si la rupture a été subite, l'isle ne vous offrira qu'une seule race d'hommes. Si les contrées adjacentes ont été menacées long-temps avant le déchirement, alors le péril mit les différens peuples en mouvement. Chacun courut en tumulte vers le lieu où il se promettoit quelque sécurité. Cependant le terrible phénomene s'exécuta; & l'espace entouré d'eaux renferma des races qui n'avoient, ni la même couleur, ni la même stature, ni la même langue.

Tout porte à croire qu'il en a été ainsi à Madagascar. A l'Ouest de l'isle, on trouve un peuple appellé Quimosse, qui n'a communément que quatre pieds, & qui ne s'éleve jamais à plus de quatre pieds quatre pouces. On le croit réduit à quinze mille ames. Il devoit être plus nombreux, avant la guerre meurtriere & malheureuse qui lui fit quitter ses premiers foyers. Forcé de s'expatrier, il se réfugia dans une vallée très-fertile & entourée de hauteurs escarpées où il vit sans communication avec ses voisins. Lorsque ses anciens vainqueurs se réunissent pour l'attaquer dans cette position heureuse, il lâche un grand nombre de bœufs, sur la croupe de ses montagnes. Les assaillans, qui n'avoient que ce butin en vue, s'emparent des troupeaux & quittent les armes pour les reprendre, lorsqu'ils peuvent encore réussir à former une confédération assez puissante pour déterminer les Quimosses à acheter de nouveau la paix.

Cet expédient, qui convient aux foibles & timides Quimosses, ne conviendroit nullement à une nation puissante. Le souverain ou le ministre pusillanime qui achete la paix, invite son ennemi à la guerre, & le fortifie de tout l'argent qu'il lui

accorde & dont il s'affoiblit. C'est un mauvais politique, qui se conduit comme s'il ne lui restoit que quelques années à vivre, & qui se soucie fort peu de ce que l'empire deviendra après sa mort.

Madagascar est divisé en plusieurs peuplades, plus ou moins nombreuses, mais indépendantes les unes des autres. Chacune de ces foibles associations habite un canton qui lui est propre, & se gouverne elle-même par ses usages. Un chef, tantôt électif, tantôt héréditaire, & quelquefois usurpateur, y jouit d'une assez grande autorité. Cependant, il ne peut entreprendre la guerre que de l'aveu des principaux membres de l'état, ni la soutenir qu'avec les contributions & les efforts volontaires de ses peuples.

Le dépouillement des champs ensemencés, le vol des troupeaux, l'enlevement des femmes & des enfans : telles sont les sources ordinaires de leurs divisions. Ces peuples agrestes sont tourmentés de la rage de jouir par l'injustice & la violence, aussi vivement que les nations les plus policées. Leurs hostilités ne sont pas meurtrieres : mais les prisonniers deviennent toujours esclaves.

On n'a pas à Madagascar une idée fort étendue de ce droit de propriété, d'où dérive le goût du travail, le motif de la défense & la soumission au gouvernement. Aussi les peuples y montrent-ils peu d'attachement pour les lieux qui les ont vu naître. Des raisons de mécontentement, de convenance ou de nécessité, leur font aisément quitter leur demeure pour une autre contrée plus abondante ou plus éloignée de leurs ennemis. Souvent même, par pure inconstance, un Madecasse se choisit une autre patrie, pour en changer encore, lorsqu'il aura un nouveau caprice, ou qu'il craindra quelque châtiment pour un acte de fureur ou pour un lar-

cin. Il est assuré de trouver par-tout des terres à cultiver. Jamais, elles ne sont partagées. C'est ordinairement la commune qui les ensemence & qui en partage ensuite les productions. Ainsi le droit civil est peu de chose dans ces régions : mais le droit politique y est encore moins étendu.

Quoique les Madecasses admettent confusément la doctrine, si répandue, des deux principes, ils n'ont point de culte. Ils ne soupçonnent pas l'existence d'une autre vie, & cependant ils croient aux revenans : mais doit-on chercher des idées mieux liées parmi des barbares qu'on n'en trouve chez les nations les plus éclairées? Le plus funeste de leurs préjugés est celui qui a établi des jours heureux & malheureux. On fait inhumainement mourir les enfans nés sous des auspices peu favorables. C'est une erreur cruelle qui empêche ou détruit la population.

Peu de nations supportent la douleur & les événemens fâcheux avec autant de patience que les Madecasses. La vue même de la mort, dont l'éducation ne les a pas accoutumés à redouter les suites, ne les trouble pas. Ils attendent avec une résignation qu'on a peine à comprendre le moment de leur destruction, si désespérant pour nous. C'est, peut-être, une consolation pour eux d'avoir la certitude qu'ils ne seront pas oubliés, lorsqu'ils auront cessé d'exister. Le respect pour les ancêtres est poussé très-loin dans ces régions sauvages. Il est ordinaire d'y voir des hommes de tous les âges aller pleurer sur le tombeau de leurs peres, & leur demander des conseils dans les actions les plus intéressantes de la vie.

Ces Insulaires robustes & assez bien faits n'ont pas la même indifférence pour le présent que pour l'avenir. Comme ils ne sont jamais gênés dans leurs goûts par le frein de la morale ou de la religion,

ni par cette police éclairée qui arrête les penchans de l'homme pour établir l'ordre de la société, ils sont tout entiers à leurs passions. Ils aiment, avec transport, les fêtes, le chant, la danse, les liqueurs fortes, & sur-tout les femmes. Tous les instans d'une vie oisive, sédentaire & abondante s'écoulent dans les plaisirs des sens, refusés par la nature aux sauvages du Nord qui épuisent leurs facultés physiques dans la recherche des alimens nécessaires à leur misérable & précaire existence. Outre la compagne qu'ils épousent en cérémonie, les Madecasses prennent autant de concubines qu'ils peuvent en avoir. Le divorce est commun chez eux, quoique rien n'y soit plus rare que la jalousie. La plupart se tiennent même honorés d'avoir des enfans adultérins, quand ils sont de race blanche. L'illustration de l'origine fait passer sur l'irrégularité de la naissance.

On apperçoit un commencement de lumiere & d'industrie chez ces peuples. Avec de la soie, du coton, du fil d'écorce d'arbre, ils fabriquent quelques étoffes. L'art de fondre & de forger le fer ne leur est pas entiérement inconnu. Leurs poteries sont assez agréables. Dans plusieurs cantons, ils pratiquent la maniere de peindre la parole par le moyen de l'écriture. Ils ont même des livres d'histoire, de médecine, d'astrologie, sous la garde de leurs *Ombis*, qu'on a pris mal-à-propos pour des prêtres, & qui ne sont réellement que des imposteurs qui se disent & peut-être se croient sorciers. Ces connoissances, plus répandues à l'Ouest que dans le reste de l'isle, y ont été portées par des Arabes qui, de temps immémorial, y viennent trafiquer.

On a calomnié les Madecasses, lorsque sur un petit nombre d'actes isolés d'emportement & de rage, commis dans l'accès de quelque passion vio-

lente, on n'a pas craint d'accuser la nation entiere de férocité. Ils sont naturellement sociables, vifs, gais, vains, & même reconnoissans. Tous les voyageurs, qui ont pénétré dans l'intérieur de l'isle, y ont été accueillis, secourus dans leurs besoins, traités comme des hommes, comme des freres. Sur les côtes, où la défiance est communément plus grande, les navigateurs n'ont que rarement éprouvé des violences & des perfidies. Vingt-quatre familles Arabes, qui, très-anciennement avoient usurpé l'empire dans la province d'Anossi, en ont long-temps joui sans trouble, & l'ont perdu en 1771, sans être ni chassées, ni massacrées, ni opprimées. Enfin la langue de ces Insulaires se prête aisément à l'expression des sentimens les plus tendres; & c'est un préjugé très-favorable de la douceur de leurs mœurs, de leur sociabilité.

V. Conduite des François à Madagascar. Ce qu'ils pouvoient & devoient y faire.

Tel étoit Madagascar, lorsqu'en 1665, il y arriva quatre vaisseaux François. Le corps qui les avoit expédiés étoit résolu à former un établissement solide dans cette isle. Ce projet étoit sage, & l'exécution n'en devoit pas être fort coûteuse.

Toutes les colonies que les Européens ont établies en Amérique pour en obtenir des productions, ou au cap de Bonne-Espérance, dans les isles de France, de Bourbon, de Sainte-Hélene pour l'exploitation de leur commerce aux Indes, ont exigé des dépenses énormes, un très-long-temps & des travaux considérables. Plusieurs de ces régions étoient entiérement désertes, & l'on ne voyoit dans les autres que des habitans qu'il n'étoit pas possible de rendre utiles. Madagascar offroit au contraire un sol naturellement fertile, & un peuple nombreux, docile, intelligent, qui n'avoit besoin que d'instruction pour seconder efficacement les vues qu'on se proposoit.

Ce

Ces Insulaires étoient fatigués de l'état de guerre & d'anarchie où ils vivoient continuellement. Ils soupiroient après une police qui pût les faire jouir de la paix, de la liberté. Des dispositions si favorables ne permettoient pas de douter qu'ils ne se prêtassent facilement aux efforts qu'on voudroit faire pour leur civilisation.

Rien n'étoit plus aisé que de la rendre très-avantageuse. Avec des soins suivis, Madagascar devoit produire beaucoup de denrées convenables pour les Indes, pour la Perse, pour l'Arabie & pour le continent de l'Afrique. En y attirant quelques Indiens & quelques Chinois, on y auroit naturalisé tous les arts, toutes les cultures de l'Asie. Il étoit facile d'y construire des navires, parce que les matériaux s'y trouvoient de bonne qualité & en abondance; de les armer même, parce que les hommes s'y montroient propres à la navigation. Toutes ces innovations auroient eu une solidité que les conquêtes des Européens n'auront pas aux Indes, où les naturels du pays ne prendront jamais nos loix, nos mœurs, notre culte, ni par conséquent cette disposition favorable qui attache les peuples à une domination nouvelle.

Une si heureuse révolution ne devoit pas être l'ouvrage de la violence. Un peuple brute, nombreux & brave n'auroit pas présenté ses mains aux fers dont une poignée de féroces étrangers auroient voulu le charger. C'étoit par la voie douce de la persuasion; c'étoit par l'appât si séduisant du bonheur; c'étoit par l'attrait d'une vie tranquille; c'étoit par les avantages de notre police, par les jouissances de notre industrie, par la supériorité de notre génie, qu'il falloit amener l'isle entiere à un but également utile aux deux nations.

La législation qu'il convenoit de donner à ces

peuples devoit être assortie à leurs mœurs, à leur caractere, à leur climat. Elle devoit s'éloigner en tout de celle de l'Europe, corrompue & compliquée par la barbarie des coutumes féodales. Quelque simple qu'elle fût, les points divers n'en pouvoient être proposés que successivement, & à mesure que l'esprit de la nation se seroit éclairé, qu'il se seroit étendu. Peut-être même n'auroit-il pas fallu songer à y amener les hommes dont l'âge auroit fortifié les habitudes; peut-être auroit-il fallu s'attacher uniquement aux jeunes gens qui, formés par nos institutions, seroient devenus, avec le temps, des missionnaires politiques qui auroient multiplié les prosélytes du gouvernement.

Le mariage des filles Madécasses avec les colons François, auroit encore plus avancé le grand systême de la civilisation. Ce lien, si cher & si sensible, auroit éteint ces distinctions odieuses qui nourrissent des haines éternelles & qui séparent à jamais des peuples, habitant la même région, vivant sous les mêmes loix.

Il eût été contre toute justice, contre toute politique, de prendre arbitrairement des terres pour y placer les nouvelles familles. On auroit demandé à la nation assemblée celles qui n'auroient pas été occupées; & pour assurer plus de consistance à l'acquisition, le gouvernement en auroit donné un prix qui pût plaire à ces insulaires. Ces champs, légitimement acquis, auroient eu pour la premiere fois des maîtres. Le droit de propriété se seroit établi de proche en proche. Avec le temps, toutes les peuplades de Madagascar auroient librement adopté une innovation, dont aucun préjugé ne peut obscurcir les avantages.

Plus les colonies qu'il s'agissoit de fonder à Madagascar pouvoient réunir de genres d'utilité, mieux

il falloit choisir les situations propres à les faire éclore, à les multiplier, à les vivifier, à les conserver. Indépendamment d'un établissement qu'il étoit peut-être convenable de placer dans l'intérieur de l'isle, pour obtenir de bonne heure la confiance des Madecasses; il étoit indispensable d'en former quatre sur les côtes. L'un à la baie de Saint Augustin, qui auroit ouvert une communication facile au continent d'Afrique; le second à Louquez, où une chaleur vive & continue devoit faire prospérer toutes les plantes de l'Inde; le troisieme au fort Dauphin, qu'une température douce & saine rendoit propre au bled & à la plupart des productions de l'Europe; le quatrieme enfin à Tametave, la contrée la plus fertile, la plus peuplée, la plus cultivée du pays. Cette derniere position méritoit même d'être choisie pour être le chef-lieu de la colonie; & voici pourquoi.

Il n'y a point de port connu à Madagascar. C'est une erreur de croire qu'il seroit possible d'en former un au fort Dauphin, en élevant un mole sur des récifs qui s'avancent dans la mer. Les travaux d'une si grande entreprise ne seroient pas seulement immenses; la dépense en seroit encore inutile. Jamais un mole ne mettroit à l'abri des ouragans des vaisseaux que les montagnes elles-mêmes n'en garantissent pas. D'ailleurs, ce port factice, ouvert en partie à la fureur des vagues, auroit nécessairement peu d'étendue. Les navires n'y auroient point de chasse. Un seul démarré les feroit tous échouer; & ils périroient sans ressource sur une côte où la mer est toujours agitée, où les sables sont mouvans par-tout.

Il n'en est pas ainsi à Tametave. La baie débarrassée de cette incommode barre qui s'étend sur toute la côte de l'Est de Madagascar, est très-spa-

cieuse. Le mouillage y est bon. Les vaisseaux y sont à l'abri des plus fortes brises. Le débarquement y est facile. Il suffiroit de faire creuser l'espace d'une lieue & demie la grande riviere qui s'y jette, pour faire arriver les plus gros bâtimens à l'étang de Nosse-Bé, où la nature a formé un excellent port. Au milieu est une isle, dont l'air est très-pur & dont la défense seroit aisée. Cette position a cela d'heureux, qu'avec quelques précautions on en pourroit fermer l'entrée aux escadres ennemies.

Tels étoient les avantages que la compagnie de France pouvoit retirer de Madagascar. La conduite de ses agens ruina malheureusement ces brillantes espérances. Ils détournerent sans pudeur une partie des fonds dont ils avoient l'administration ; ils consumerent en dépenses folles ou inutiles des sommes plus considérables ; ils se rendirent également odieux, & aux Européens dont ils devoient encourager les travaux, & aux naturels du pays qu'il falloit gagner par la douceur & par des bienfaits. Les crimes & les malheurs se multiplierent à un tel excès, qu'en 1670, les associés crurent devoir remettre au gouvernement une possession qu'ils tenoient de lui. Le changement de domination n'amena pas un meilleur esprit. La plupart des François qui étoient restés dans l'isle furent massacrés deux ans après. Ceux qui avoient échappé à cette mémorable boucherie, s'éloignerent pour toujours d'une terre qui étoit moins souillée par leur sang que par leurs forfaits.

La cour de Versailles a jetté de loin en loin quelques regards sur Madagascar, mais sans en sentir jamais vivement le prix. Il falloit que cette puissance perdît tout son commerce, toute sa considération dans l'Inde, pour se pénétrer de l'im-

portance d'une isle dont la possession lui auroit vraisemblablement épargné ces calamités. Depuis cette funeste époque, on l'a vue occupée du desir de s'y établir. Les deux tentatives de 1770 & 1773, ne doivent pas l'avoir découragée, parce qu'elles ont été faites sans plan, sans moyens; & qu'au lieu d'y employer le superflu des habitans de Bourbon, hommes pacifiques, sages & acclimatés, on n'y a envoyé que des vagabonds ramassés dans les boues de l'Europe. Des mesures plus sages & mieux combinées la conduiront surement au but qu'elle se propose. Ce n'est pas seulement la politique qui veut qu'on se roidisse contre les difficultés inséparables de cette entreprise. L'humanité doit parler plus haut, plus énergiquement encore que l'intérêt.

Quelle gloire ce seroit pour la France de retirer un peuple nombreux des horreurs de la barbarie; de lui donner des mœurs honnêtes, une police exacte, des loix sages, une religion bienfaisante, des arts utiles & agréables; de l'élever au rang des nations instruites & civilisées! Hommes d'état, puissent les vœux de la philosophie, puissent les vœux d'un citoyen aller jusqu'à vous! S'il est beau de changer la face du monde pour faire des heureux; si l'honneur qui en revient appartient à ceux qui tiennent les rênes des empires; sachez qu'ils sont comptables à leur siecle & aux générations futures, non-seulement de tout le mal qu'ils font, mais de tout le bien qu'ils pourroient faire & qu'ils ne font pas. Vous êtes jaloux d'une véritable gloire parmi vos contemporains; & quelle plus grande gloire que celle que je vous propose? Vous désirez que votre nom s'immortalise : songez que les monumens élevés en bronze sont plus ou moins rapidement détruits par le

temps. Confiez le soin de votre réputation à des êtres qui se perpétueront, en se régénérant. Le marbre est muet ; l'homme parle. Faites-le donc parler de vous avec éloge. Si la corruption s'introduit dans la législation sage que vous aurez instituée, c'est alors que vous serez véritablement révérés. C'est alors qu'on reviendra sur le siecle où vous existâtes, & qu'on donnera des larmes à votre mémoire. Je vous promets les pleurs de l'admiration pendant votre vie, & les pleurs du regret, de longs siecles après votre mort.

La compagnie des Indes n'avoit pas des desseins si élevés, lorsqu'elle jugea en 1670 qu'il lui convenoit d'abandonner Madagascar. A cette époque, ses vaisseaux prirent directement la route des Indes. Par les intrigues de Marcara, né à Ispahan, mais attaché au service de France, on obtint la liberté d'établir des comptoirs sur diverses côtes de la péninsule. On tenta même d'avoir part au commerce du Japon. Colbert offroit de n'y envoyer que des protestans : mais les artifices des Hollandois firent refuser aux François l'entrée de cet empire, comme ils l'avoient fait refuser aux Anglois.

VI. Les François font de Surate le centre de leur commerce. Idée du Guzurate, où cette ville est située.

Surate avoit été choisie pour être le centre de toutes les affaires que la compagnie devoit faire dans ces régions. C'étoit de cette ville principale du Guzurate que devoient partir les ordres pour les établissemens subalternes ; c'étoit-là que devoient se réunir les différentes marchandises destinées pour l'Europe.

Le Guzurate forme une presqu'isle entre l'Indus & le Malabar. Il a soixante milles de long sur une largeur presque égale. Les montagnes d'Arva le séparent du royaume d'Agra. L'Indostan n'a pas de province où le sol soit aussi fertile, mieux arrosé,

& coupé par un plus grand nombre de rivieres. On désireroit qu'un vent du Sud, des plus violens, n'en embrasât pas le climat trois mois chaque année. Cette contrée jouissoit déjà de grands avantages, lorsqu'une colonie étrangere vint encore augmenter ses prospérités.

Dans le septieme siecle, le dernier roi de Perse, de la dynastie des Sanasides, fut détrôné par les Mahométans. Plusieurs de ses sujets, mécontens du peuple vainqueur, se réfugierent dans le Kohestan, d'où, cent ans après, ils descendirent à l'isle d'Ormuz. Bientôt ils firent voile pour l'Inde, & aborderent heureusement à Diu. Peu satisfaits encore de cet asile, ils se rembarquerent; & les flots les pousserent sur une plage riante, entre Daman & Baçaïm. Le prince qui donnoit des loix à ce canton, ne consentit à les recevoir qu'à condition qu'ils dévoileroient les mysteres de leur croyance, qu'ils quitteroient leurs armes, qu'ils parleroient l'idiôme du pays, qu'ils feroient paroître leurs femmes en public sans voile, & qu'ils célébreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit, selon la pratique généralement reçue. Comme ces stipulations n'avoient rien de contraire au culte qu'ils professoient, les réfugiés les accepterent sans difficulté.

L'habitude du travail, contractée & perpétuée par une heureuse nécessité, les fit prospérer. Assez sages pour ne se mêler, ni du gouvernement, ni de la guerre, ils jouirent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonspection & une grande aisance augmenterent beaucoup leur nombre. Ils formerent toujours, sous le nom de Parsis, un peuple séparé par l'attention qu'ils eurent de ne point se mêler avec les Indiens, & par l'attachement aux principes religieux qui leur avoient fait quitter leur patrie. Ce sont ceux de Zoroastre:

mais un peu altérés par le temps, par l'ignorance & par l'avidité des prêtres.

L'industrie, l'activité de ces nouveaux habitans, se communiquerent à la nation hospitaliere qui les avoit si sagement accueillis. Le sucre, le bled, l'indigo, d'autres productions furent naturalisées sur un sol que des rizieres avoient jusqu'alors principalement couvert. On multiplia, on varia, on perfectionna les fruits & les troupeaux. Les campagnes de l'Inde offrirent, pour la premiere fois, ces haies, ces enclos, ces autres agrémens utiles & champêtres qui embellissent ou enrichissent quelques-unes de nos contrées. Les atteliers firent les mêmes progrès que les cultures. Le coton prit de plus belles formes, & la soie fut enfin mise en œuvre dans la province. L'accroissement des subsistances, des travaux & de la population, étendit, avec le temps, les relations extérieures.

L'éclat que jettoit le Guzurate excita l'ambition de deux puissances redoutables. Tandis que les Portugais le pressoient du côté de la mer par les ravages qu'ils faisoient, par les victoires qu'ils remportoient, par la conquête de Diu, regardé avec raison comme le boulevart du royaume; les Mogols, déjà maîtres du Nord de l'Inde, & qui brûloient d'avancer vers les contrées méridionales où étoient le commerce & les richesses, le menaçoient dans le continent.

Badur, Patane de nation, qui gouvernoit alors le Guzurate, sentit l'impossibilité de résister à la fois à deux ennemis si acharnés. Il crut avoir moins à craindre d'un peuple dont les forces étoient séparées de ses états, par des mers immenses, que d'une nation puissamment établie aux frontieres de ses provinces. Cette considération le réconcilia avec les Portugais. Les sacrifices qu'il leur fit, les détermi-

nerent même à joindre leurs troupes aux siennes contre Akebar, dont ils ne redoutoient guere moins que lui l'activité & le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avoient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne pouvoient se résoudre à combattre des Européens qui passoient pour invincibles. Les naturels du pays, encore pleins de l'effroi que ces conquérans leur avoient causé, les peignoient aux soldats Mogols comme des hommes descendus du ciel ou sortis des eaux, d'une espece infiniment supérieure aux Asiatiques en valeur, en génie & en connoissances. Déjà l'armée saisie de frayeur, pressoit ses généraux de la ramener à Delhy, lorsqu'Akebar, convaincu qu'un prince qui entreprend une grande conquête, doit lui-même commander ses troupes, vole à son camp. Il ne craint pas d'assurer ses troupes qu'elles battront un peuple amolli par le luxe, les richesses, les délices, les chaleurs des Indes; & que la gloire de purger l'Asie de cette poignée de brigands leur est réservée. L'armée rassurée, applaudit à l'empereur & marche avec confiance. La bataille s'engage. Les Portugais mal secondés par leurs alliés, sont enveloppés & taillés en pieces. Badur s'enfuit & disparoît pour toujours. Toutes les villes du Guzurate s'empressent d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ce beau royaume devient, en 1561, une province du vaste empire, qui doit bientôt envahir tout l'Indostan.

Le gouvernement Mogol, qui étoit alors dans sa force, fit jouir le Guzurate de plus de tranquillité qu'il n'en avoit eu. Cette sécurité donna une nouvelle impulsion à tous les esprits. Toutes les facultés se développerent; & l'on vit tous les genres d'industrie acquérir une perfection jusqu'alors inconnue. Il falloit un entrepôt où se réunissent

tant de richesses ; & ce fut Surate qui se mit en possession de cette utile prérogative.

VII. Commencemens & progrès de Surate.

Au commencement du treizieme siecle, ce n'étoit encore qu'un vil hameau, formé par des cabanes de pêcheurs, sur la riviere de Tapti, à quelques milles de l'Océan. L'avantage de sa position y attira quelques ouvriers & quelques marchands. Ils furent pillés trois ou quatre fois par des pirates ; & ce fut pour arrêter ces incursions destructives, que fut construite, en 1524, une forteresse. La place acquit, à cette époque, une importance qui avoit beaucoup augmenté, lorsque les Mogols s'en rendirent maîtres. Comme c'étoit la seule ville maritime qui eût alors subi leur joug, ils contracterent l'habitude de s'y pourvoir de toutes leurs consommations de luxe. De leur côté, les Européens qui n'avoient aucun des grands établissemens qu'ils ont formés depuis dans le Bengale & au Coromandel, y achetoient la plupart des marchandises des Indes. Elles s'y trouvoient toutes rassemblées par l'attention qu'avoit eu Surate de former une marine supérieure à celle de ses voisins.

Ses vaisseaux, qui duroient des siecles, étoient la plupart de mille ou douze cents tonneaux. Ils étoient construits d'un bois très-dur qu'on appelle teck. Loin de lancer les bâtimens à l'eau, par des apprêts coûteux & des machines compliquées, on introduisoit dans le chantier, comme nous l'avons pratiqué depuis, la marée qui les enlevoit. Les cordages faits de bourre de cocotier, étoient plus rudes, moins maniables que les nôtres, mais ils avoient autant ou plus de solidité. Si leurs voiles de coton n'étoient ni aussi fortes, ni aussi durables que celles de lin & de chanvre, elles se plioient avec plus de facilité, & se déchiroient plus rarement. Au lieu de poix, ils employoient la gomme d'un arbre nom-

mé damar, qui valoit autant ou mieux. La capacité de leurs officiers, quoique médiocre, étoit suffisante pour les mers, pour les saisons où ils navigoient. A l'égard de leurs matelots, communément nommés lascars, les Européens les ont trouvés bons pour les voyages d'Inde en Inde. On s'en est même quelquefois servi, sans inconvénient, pour ramener, dans nos parages orageux, des navires qui avoient perdu leurs équipages.

Nous soupçonnions à peine que le commerce pût avoir des principes; & ils étoient connus, pratiqués dans cette partie de l'Asie. On y trouvoit de l'argent à bas prix, & des lettres de change pour tous les marchés des Indes. Les assurances pour les navigations les plus éloignées, y étoient d'une ressource très-usitée. Il régnoit tant de bonne foi, que les sacs, étiquetés, & cachetés par les banquiers, circuloient des années entieres, sans être ni comptés, ni pesés. Les fortunes étoient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'industrie. Celles de cinq à six millions n'étoient pas rares, & il y en avoit de plus considérables.

VIII. Mœurs des habitans de Surate.

Elles étoient la plupart entre les mains des Banians. Ces négocians étoient renommés pour leur franchise. Quelques momens leur suffisoient pour terminer les affaires les plus importantes. Elles se traitoient généralement dans les bazards. Celui qui vouloit vendre annonçoit, en peu de mots & à voix basse, la valeur de sa marchandise. On lui répondoit en mettant une main dans la sienne, sous quelque voile. L'acheteur marquoit par le nombre des doigts qu'il plioit ou qu'il étendoit, ce qu'il prétendoit diminuer du prix demandé; & le plus souvent le marché se trouvoit conclu, sans qu'on eût proféré une parole. Pour le ratifier, les contractans se prenoient une seconde fois la main;

& un accord fait avec cette ſimplicité étoit toujours inviolable. Si, ce qui étoit infiniment rare, il ſurvenoit des difficultés, ces hommes ſages conſervoient, dans les diſcuſſions les plus compliquées, une égalité & une politeſſe dont nous ne nous formerions pas aiſément l'idée.

Leurs enfans qui aſſiſtoient à tous les marchés, ſe formoient de bonne heure à ces mœurs paiſibles. A peine avoient-ils une lueur de raiſon, qu'ils étoient initiés dans tous les myſteres du commerce. Il étoit ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur pere. Quel contraſte, quelle diſtance de cette éducation, à celle que nos enfans reçoivent; & cependant, quelle différence entre les lumieres des Indiens, & les progrès de nos connoiſſances!

Les Banians qui avoient quelques eſclaves Abyſſins, ce qui étoit rare chez des hommes ſi doux, les traitoient avec une humanité qui doit nous paroître bien ſinguliere. Ils les élevoient comme s'ils euſſent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laiſſoient pas ſeulement jouir des bénéfices; ils leur permettoient même d'en diſpoſer en faveur de leurs deſcendans, lorſqu'ils en avoient.

La dépenſe des Banians ne répondoit pas à leur fortune. Réduits par principe de religion, à ſe priver de viandes & de liqueurs ſpiritueuſes, ils ne vivoient que de fruits & de quelques ragoûts ſimples. On ne les voyoit s'écarter de cette économie que pour l'établiſſement de leurs enfans. Dans cette occaſion unique, tout étoit prodigué pour le feſtin, pour la muſique, la danſe, les feux d'artifices. Leur ambition étoit de pouvoir ſe vanter de la dépenſe que leur avoient coûté ces noces. Elle montoit quelquefois à cent mille écus.

Leurs femmes même avoient du goût pour ces mœurs ſimples. Leur unique gloire étoit de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avoient pour le lien conjugal, venoit-elle de l'uſage où l'on étoit de les engager dès l'âge le plus tendre. Ce ſentiment étoit à leurs yeux le point le plus ſacré de leur religion. Jamais elles ne ſe permettoient le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réſerve n'auroit pas ſuffi à des maris qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, quand on leur parloit de la familiarité qui régnoit en Europe entre les deux ſexes. Ceux qui leur aſſuroient que des manieres ſi libres n'avoient aucune influence ſur la conduite, ne les perſuadoient pas. Ils répondoient, en ſecouant la tête, par un de leurs proverbes, qui ſignifie que *ſi l'on approche le beurre trop près du feu, il eſt bien difficile de l'empêcher de fondre.*

Les Parſis, avec d'autres uſages, avoient un caractere encore plus reſpectable. C'étoient des hommes robuſtes, bien faits & infatigables. Ils étoient propres à tous les travaux : mais ils excelloient ſur-tout dans la conſtruction des vaiſſeaux & dans l'agriculture. Telles étoient leur douceur & leur droiture, qu'on ne les cita jamais devant le magiſtrat pour aucun acte de violence ou quelque engagement de mauvaiſe foi. La ſérénité de leur ame ſe peignoit ſur tous leurs traits, dans tous leurs regards ; & une gaieté douce animoit toujours leur converſation. La poéſie rimée les charmoit ; & rarement parloient-ils même dans les affaires les plus ſérieuſes, autrement qu'en vers. Ils n'avoient point de temple : mais tous les matins & tous les ſoirs, ils s'aſſembloient ſur le grand chemin ou auprès d'une fontaine pour adorer le ſoleil levant, le ſoleil couchant. La vue même du

plus petit feu interrompoit toutes leurs occupations, & élevoit leur ame tendre à la contemplation de cet astre bienfaisant. Au lieu de brûler les cadavres de leurs morts, comme les Indiens, ils les déposoient dans des tours extrêmement élevées, où ils servoient de pâture aux oiseaux de proie. Leur prédilection pour les sectateurs de leur religion, ne les empêchoit pas d'être sensibles au malheur de tous les hommes : ils les secouroient avec générosité, & leur pitié s'étendoit jusqu'aux animaux. Une de leurs plus grandes passions étoit d'acheter des esclaves, de leur donner une éducation soignée, & de les rendre ensuite à la liberté. Leur nombre, leur union & leurs richesses, les rendirent quelquefois suspects au gouvernement : mais ces préjugés ne tinrent jamais long-temps contre la conduite paisible & mesurée de ce bon peuple. On ne pouvoit le blâmer que d'une saleté dégoûtante, sous les apparences d'une propreté recherchée, & de l'usage trop fréquent d'une boisson enivrante, qui lui étoit particuliere. Tels étoient les Parsis, à leur arrivée aux Indes. Tels ils se conserverent au milieu des révolutions qui bouleverserent si souvent l'asile qu'ils avoient choisi ; & tels ils sont encore.

Combien les Mogols s'éloignoient de ces mœurs pures & austeres ! Ces Mahométans ne se virent pas plutôt en possession de Surate, qu'ils s'y embarquerent en foule pour aller visiter la Mecque. Beaucoup de ces pélerins s'arrêtoient au port avant le voyage ; un plus grand nombre à leur retour. Les commodités, qui étoient plus multipliées dans cette fameuse cité que dans le reste de l'empire, y fixerent même plusieurs des plus opulens. Leurs jours s'écouloient dans l'inaction ou dans les plaisirs. Le soin d'arquer leurs sourcils, d'arranger leur barbe,

de peindre leurs ongles & l'intérieur de leurs mains, emportoit une partie de la matinée. Le reste du temps étoit employé à monter à cheval, à fumer, à boire du café, à se parfumer, à se coucher sur des lits de rose, à entendre des histoires fabuleuses, & à cultiver le pavot, espece d'exercice qui avoit pour eux de puissans attraits.

Les fêtes que ces hommes voluptueux se donnoient souvent, pour prévenir l'ennui d'une vie trop monotone, commençoient par une profusion étonnante de rafraîchissemens, de sucreries, de parfums les plus exquis. Des tours de force ou d'adresse, exécutés ordinairement par des Bengalis, suivoient ces amusemens tranquilles. Ils étoient remplacés par une musique, que des oreilles délicates auroient peut-être réprouvée, mais qui étoit du goût de ces Orientaux. La nuit, qu'ouvroient des feux d'artifice d'une lumiere plus tendre que les nôtres, étoit occupée par des danseuses, dont les bandes se succédoient plus ou moins souvent, suivant le rang ou la richesse de ceux qui les appelloient. Lorsque la satiété des plaisirs invitoit au repos, on faisoit entrer une espece de violon, qui par des sons doux, uniformes & souvent répétés, provoquoit au sommeil. Les plus corrompus alloient se jetter dans les bras d'un jeune esclave Abyssin, & employoient des moyens connus dans ces contrées, pour prolonger cette jouissance infame.

Jamais les femmes n'étoient admises à ces divertissemens : mais elles appelloient aussi des danseuses & se procuroient d'autres distractions. La préférence que leurs maris donnoient généralement à des courtisanes, étouffoient dans leur cœur tout sentiment d'affection pour eux, & par conséquent de jalousie entre elles. Aussi vivoient-elles dans une union assez étroite. C'étoit au point de se réjouir,

lorſqu'on leur annonçoit une nouvelle compagne, parce que c'étoit une augmentation de ſociété. Cependant elles avoient une grande influence dans les affaires importantes ; & un Mogol ſe décidoit preſque toujours par le conſeil de ſon harem. Celles de ſes épouſes qui n'avoient point d'enfans, ſortoient aſſez ſouvent pour viſiter les parens de leur ſexe. Les autres auroient pu jouir de la même liberté, ſi elles n'avoient préféré l'honneur de leurs fils, ſingulièrement attaché à l'opinion qu'on a de la ſageſſe de leurs meres. Elles les élevoient elles-mêmes avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, & ne s'en ſéparoient jamais, pas même lorſqu'ils quittoient la maiſon paternelle.

Si la magnificence & les commodités pouvoient remplacer l'amour, les harems auroient été les demeures les plus délicieuſes. Tout ce qui pouvoit procurer des ſenſations agréables, étoit prodigué dans ces retraites impénétrables pour des hommes. L'orgueil des Mogols avoit même réglé que les femmes qui y ſeroient admiſes en viſite, recevroient la premiere fois des préſens très-riches ; & toujours un accueil accompagné des voluptés propres à ces climats. Les Européennes, dont la familiarité avec l'autre ſexe choquoit les préjugés Aſiatiques, & que, pour cette raiſon, on croyoit d'une tribu très-inférieure, eurent rarement la liberté de pénétrer dans cette eſpece de ſanctuaire. Une d'elles, fort connue en Angleterre par ſes talens, par ſes graces & par ſon eſprit d'obſervation, fut diſtinguée des autres. Les préférences qu'on accordoit à madame Draper, la mirent à portée de tout voir, de tout examiner. Elle ne trouva pas à ces malheureuſes créatures, qui vivoient empriſonnées, cet air dédaigneux ou embarraſſé, que le peu de développement de leurs facultés auroit pu leur donner.

ner. Leurs manieres lui parurent franches & aisées. Quelque chose de naïf & de touchant distinguoit leur conversation.

Quoique les autres nations, établies à Surate, n'outrassent pas, comme les Mogols, tous les genres de volupté, elles ne laissoient pas d'avoir des jouissances dans une ville où les édifices publics manquoient généralement de goût & de symétrie. Les maisons particulieres n'avoient, à la vérité, aucune apparence : mais on voyoit dans toutes celles des hommes riches, des jardins remplis des plus belles fleurs; des souterreins pratiqués contre les chaleurs étouffantes d'une partie de l'année; des sallons où jaillissoient, dans des bassins de marbre, des fontaines, dont la fraîcheur & le murmure invitoient à un doux sommeil.

Une des pratiques les plus universelles, étoit de se baigner; & après le bain, de se faire masser ou pétrir, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette opération donnoit du ressort aux différentes parties du corps, & une circulation facile à ses fluides. On se croyoit presque un nouvel être, après l'avoir éprouvée. L'espece d'harmonie qu'elle rétablissoit dans toute la machine, étoit une sorte d'ivresse, source féconde des sensations les plus délicieuses. Cet usage étoit, dit-on, passé de la Chine aux Indes; & quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Séneque paroissent indiquer qu'il n'étoit pas inconnu aux Romains, dans le temps où ils raffinoient sur tous les plaisirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde, raffinerent dans la suite sur tous les supplices.

IX. Portrait des Balliaderes, plus voluptueu-

Surate offroit un autre plaisir plus piquant peut-être. C'étoit celui que procuroient ses danseuses ou *Balliaderes*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

ses à Surate que dans le reste de l'Inde.

Elles étoient réunies en troupes dans des séminaires de volupté. Les sociétés de cette espece les mieux composées, sont consacrées aux pagodes riches & fréquentées. Leur destination est de danser dans les temples aux grandes solemnités, & de servir aux plaisirs des brames. Ces prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux & imposteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. Ils n'attentent pas aux droits d'autrui par l'adultere : mais ils sont jaloux des danseuses, dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs dieux, jusqu'à ne permettre jamais, sans répugnance, qu'elles aillent amuser les rois & les grands.

On ignore comment cette institution singuliere s'est formée. Il est vraisemblable qu'un brame qui avoit sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre brame, qui avoit aussi sa concubine ou sa femme : mais qu'à la longue, le mélange d'un grand nombre de brames & de femmes, occasionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réunissez dans un seul cloître des célibataires des deux sexes, & vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes & des femmes.

Il est vraisemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes & de femmes, la jalousie s'éteignit, & que les femmes virent sans peine le nombre de leurs semblables se multiplier, & les hommes, le nombre des brames s'accroître. C'étoit moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il est vraisemblable que pour pallier aux peuples le scandale d'une vie si licencieuse, toutes ces femmes furent consacrées au service des autels. Il ne l'est pas moins que les peuples se prêterent d'au-

tant plus volontiers à cette espece de superstition, qu'elle renfermoit dans une seule enceinte les désirs effrénés d'une troupe de moines, & mettoit ainsi leurs femmes & leurs filles à l'abri de la séduction.

Il est vraisemblable qu'en attachant un caractere sacré à ces especes de courtisanes, les parens virent sans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maison paternelle, pour entrer dans ce séminaire, d'où les femmes surannées pouvoient retourner sans honte dans la société : car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. La notion d'un être absolu est, entre les mains des prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale. Une chose ne plaît pas aux dieux, parce qu'elle est bonne : mais elle est bonne, parce qu'elle plaît aux dieux.

Il ne restoit plus aux brames qu'un pas à faire pour porter l'institut à sa derniere perfection : c'étoit de persuader aux peuples qu'il étoit agréable aux dieux, honnête & saint, d'épouser une balliadere de préférence à toute autre femme, & de faire solliciter comme une grace spéciale le reste de leurs débauches.

Il est des troupes moins choisies dans les grandes villes pour l'amusement des hommes riches, & d'autres pour leurs femmes. De quelque religion, de quelque caste qu'on soit, on peut les appeller. Il y a même de ces troupes ambulantes conduites par de vieilles femmes, qui d'éleves de ces sortes de séminaires, en deviennent à la fin les directrices.

Par un contraste bizarre, & dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme & d'un âge avancé, dont

l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre musique militaire, & qui aux Indes se nomme *Tam*. Celui qui le tient répete continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les balliaderes, échauffées par le désir de plaire & par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes.

Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le dessein, les attitudes, les mesures, les sons, & les cadences de ces ballets, tout respire cette passion, & en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses : l'art & la richesse de leur parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars sur leurs épaules ou relevés en tresses, sont chargés de diamans & parsemés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers & leurs bracelets. Elles attachent même des bijoux à leurs narines ; & des voyageurs attestent que cette parure qui choque au premier coup-d'œil, est d'un agrément qui plaît & releve tous les autres ornemens, par le charme de la symétrie, & d'un effet inexplicable, mais sensible avec le temps.

Rien n'égale sur-tout leur attention à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble & bouclés par derriere. Ces étuis sont si polis & si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps, sans applatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or

parsemée de brillans. C'est-là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chere à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté singuliere. Ce voile qui couvre le sein, n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations ; il n'ôte rien à la volupté.

La plupart de ces danseuses croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impression de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poëtes Orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étoient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des balliaderes. On résiste difficilement à leur séduction. Elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes, qui remplissent les sérails de l'Indostan, comme les Géorgiennes & les Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan & de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces courtisanes exercées.

X. Etendue du commerce de Surate. Révolutions qu'il a éprouvées.

Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à déchoir en 1664. Le fameux Sevagi la saccagea, & en emporta vingt-cinq à trente millions. Le pillage eût été infiniment plus considérable, si les Anglois & les Hollandois n'avoient échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avoient eu de fortifier leurs comptoirs ; & si le château où l'on avoit retiré tout ce qu'on avoit de plus précieux, n'eût été hors d'insulte. Cette perte inspira des précautions. On entoura la ville de murs, pour prévenir un pareil désastre. Il

étoit réparé, lorſque les Anglois arrêterent en 1686, par une coupable & honteuſe avidité, tous les bâtimens que Surate expédioit pour différentes mers. Ce brigandage, qui dura trois ans, détourna de ce fameux entrepôt la plupart des branches de commerce qui ne lui appartenoient pas en propre. Il fut preſque réduit à ſes richeſſes naturelles.

D'autres pirates ont depuis infeſté ſes parages, & troublé à diverſes repriſes ſes expéditions. Ses caravanes même, qui tranſportoient les marchandiſes à Agra, à Delhy, dans tout l'empire, n'ont pas été toujours reſpectées par les ſujets des rajas indépendans, qu'on trouve ſur différentes routes. On avoit imaginé autrefois un moyen ſingulier pour la ſureté de ces caravanes : c'étoit de les mettre ſous la protection d'une femme ou d'un enfant d'une race ſacrée, chez les peuples qu'on avoit à craindre. Lorſque ces brigands approchoient pour piller, le gardien menaçoit de ſe donner la mort, s'ils perſiſtoient dans leur réſolution ; & ſi l'on ne cédoit pas à ſes remontrances, il ſe la donnoit effectivement. Les hommes irreligieux, que le reſpect pour un ſang révéré de leur nation n'avoit pas arrêtés, étoient excommuniés, dégradés, exclus de leur caſte. La crainte de ces peines rigoureuſes enchaînoit quelquefois l'avarice : mais depuis que tout eſt en combuſtion dans l'Indoſtan, aucune conſidération n'y peut éteindre la ſoif de l'or.

Malgré ces malheurs Surate eſt encore une ville de grand commerce. Tout le Guzurate verſe dans ſes magaſins, le produit de ſes innombrables manufactures. Une grande partie eſt tranſportée dans l'intérieur des terres ; le reſte paſſe par le moyen d'une navigation ſuivie, dans toutes les parties du globe. Les marchandiſes les plus connues, ſont les douttis, groſſe toile écrue qui ſe conſomme en Perſe, en

Arabie, en Abyssinie, sur la côte orientale de l'Afrique, & les toiles bleues qui ont la même destination, & que les Anglois & les Hollandois placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaie, à carreaux bleus & blancs, qui servent de mante en Arabie & en Turquie. Il y en a de grossieres, il y en a de fines, il y en a même où l'on mêle de l'or, pour l'usage des gens riches.

Les toiles blanches de Barokia, si connues sous le nom de Baftas. Comme elles sont d'une finesse extrême, elles servent pour le caftan d'été des Turcs & des Persans. L'espece de mousseline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, se fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les couleurs sont aussi vives, aussi belles, aussi durables que celles de Coromandel; on s'en habille en Perse, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes & des couvertures.

Les gazes de Bairapour, les bleues servent en Perse & en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, & les rouges à celui des gens plus distingués. Les Juifs, à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en servent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de soie & de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or & d'argent. Si leur prix n'étoit pas si considérable, elles pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leur dessein, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu : mais c'est à quoi l'on ne regarde guere dans les sérails de Turquie & de Perse, où s'en fait la consommation.

Quelques étoffes purement de soie, appellées

tapis. Ce ſont des pagnes de pluſieurs couleurs, fort recherchées dans l'Eſt de l'Inde. Il s'en fabriqueroit davantage, ſi l'obligation d'y employer des matieres étrangeres, n'en augmentoit trop le prix.

Les chaales, draps très-légers, très-chauds & très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, & l'on y mêle des fleurs & des rayures. Ils ſervent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perſe, & dans les contrées de l'Inde où le froid ſe fait ſentir. On fait avec cette laine précieuſe des turbans d'une aune de large, & d'un peu plus de trois aunes de long, qui ſe vendent juſqu'à mille écus. Quoiqu'elle ſoit miſe quelquefois en œuvre à Surate, les plus beaux ouvrages ſortent de Cachemire même.

Indépendamment de la quantité prodigieuſe de coton que Surate emploie dans ſes manufactures, elle en envoie annuellement ſept ou huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perſe & l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorſque la récolte eſt très-abondante. Si elle eſt médiocre, tout le ſuperflu va ſur le Gange, où le prix eſt toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ſes exportations des porcelaines de la Chine; des ſoies de Bengale & de Perſe; des mâtures & du poivre de Malabar; des gommes, des dattes, des fruits ſecs, du cuivre, des perles de Perſe; des parfums & des eſclaves d'Arabie; beaucoup d'épiceries des Hollandois; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clinquailleries des Anglois: la balance lui eſt ſi favorable, qu'il lui revient tous les ans en argent vingt-cinq ou vingt-ſix millions. Le profit augmenteroit de beau-

coup, si la source des richesses de la cour de Delhy n'étoit pas détournée.

Cette balance cependant ne pourroit jamais redevenir aussi considérable qu'elle l'étoit, lorsqu'en 1668 les François s'établirent à Surate. Leur chef se nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine Françoise, qui avoit vieilli au service de la compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet habile homme qui s'étoit rendu agréable à l'empereur du Japon, en avoit obtenu la permission de bâtir dans l'isle où étoit le comptoir qu'il dirigeoit, une maison pour le compte de ses maîtres. Ce bâtiment devint un château, sans aucune défiance des naturels du pays, qui n'entendent rien aux fortifications. Ils surprirent des canons qu'on envoyoit de Batavia, & instruisirent la cour de ce qui se passoit. Caron reçut ordre d'aller à Jedo rendre compte de sa conduite. Comme il ne put alléguer rien de raisonnable pour sa justification, il fut traité avec beaucoup de sévérité & de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe; on lui mit un bonnet & un habit de fou; on l'exposa en cet état à la risée publique, & il fut chassé de l'empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégoûter des intérêts qu'il avoit embrassés; & un motif de vengeance l'attacha à la compagnie Françoise, dont il devint l'agent.

XI. Entreprises des François sur l'isle de Ceylan & sur S. Thomé. Leur établissement à Pondichery.

Surate où on l'avoit fixé, ne remplissoit pas l'idée qu'il s'étoit formée d'un établissement principal. Il en trouvoit la position mauvaise. Il gémissoit d'être obligé d'acheter sa sureté par des soumissions. Il voyoit du désavantage à négocier en concurrence avec des nations plus riches, plus instruites, plus accréditées. Il vouloit un port indépendant au centre de l'Inde, dans quelqu'un des lieux où croissent les épiceries, sans quoi il croyoit

impossible qu'une compagnie pût se soutenir. La baie de Trinquemale dans l'isle de Ceylan lui parut réunir tous ces avantages, & il y conduisit une forte escadre qu'on lui avoit envoyée d'Europe sous les ordres de la Haye, & dont il devoit diriger les opérations. On crut, ou l'on feignit de croire qu'on pouvoit s'y fixer sans blesser les droits des Hollandois, dont la propriété n'avoit jamais été reconnue par le souverain de l'isle, avec qui l'on avoit un traité.

Tout cela pouvoit être vrai, mais l'événement n'en fut pas plus heureux. On publia un projet qu'il falloit taire. On exécuta lentement une entreprise qu'il falloit brusquer. On se laissa intimider par une flotte qui étoit hors d'état de combattre, & qui ne pouvoit pas avoir ordre de hasarder une action. La disette & les maladies firent périr la majeure partie des équipages & des troupes de débarquement. On laissa quelques hommes dans un petit fort qu'on avoit bâti, & où ils furent bientôt réduits à se rendre. Avec le reste on alla chercher des vivres à la côte de Coromandel. On n'en trouva ni chez les Danois de Trinquebar, ni ailleurs; & le désespoir fit attaquer Saint Thomé, où l'on fut averti qu'il régnoit une grande abondance.

Cette ville long-temps florissante avoit été bâtie il y avoit plus d'un siecle par les Portugais. Le roi de Golconde ayant conquis le Carnate, ne vit pas sans chagrin dans des mains étrangeres une place de cette importance. Il la fit attaquer en 1662 par ses généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique considérables & bien conservées, n'arrêterent par les François qui les emporterent d'assaut en 1672. Ils s'y virent bientôt investis & forcés deux ans après de se rendre, parce que les

Hollandois qui étoient en guerre avec Louis XIV joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier événement auroit achevé de rendre inutile la dépense que le gouvernement avoit faite en faveur de la compagnie, si Martin n'avoit été du nombre des négocians envoyés sur l'escadre de la Haye. Il recueillit les débris des colonies de Ceylan & de Saint-Thomé, & il en peupla la petite bourgade de Pondichery qu'on lui avoit nouvellement cédée, & qui devenoit une ville, lorsque la compagnie conçut les plus belles espérances d'un nouvel établissement qu'on eut occasion de former dans l'Inde.

XII. Les François sont appellés à Siam. Description de ce royaume.

Quelques prêtres des missions étrangeres avoient prêché l'évangile à Siam. Ils s'y étoient fait aimer par leur morale & par leur conduite. Simples, doux, humains, sans intrigue & sans avarice, ils ne s'étoient rendus suspects ni au gouvernement, ni aux peuples; ils leur avoient inspiré du respect & de l'amour pour les François en général, pour Louis XIV en particulier.

Un Grec d'un esprit inquiet & ambitieux, nommé Constantin Phaulcon, voyageant à Siam, avoit plu au prince, & en peu de temps il étoit parvenu à l'emploi de principal ministre, ou barcalon, charge à peu près semblable à celle de nos anciens maires du palais.

Phaulcon gouvernoit despotiquement le peuple & le roi. Ce prince étoit foible, valétudinaire & sans postérité. Son ministre forma le projet de lui succéder, peut-être même celui de le détrôner. On sait que ces entreprises sont aussi faciles & aussi communes dans les pays soumis aux despotes, qu'elles sont difficiles & rares dans les pays où le prince regne par la justice; dans les pays où son autorité a pour principe, pour mesure & pour regle des

loix fondamentales & immuables dont la garde est confiée à des corps de magistrature éclairés & nombreux. Là, les ennemis du souverain se montrent les ennemis de la nation. Là, ils se trouvent arrêtés dans leurs projets, par toutes les forces de la nation; parce que, en s'élevant contre le chef de l'Etat, ils s'élevent contre les loix qui sont les volontés communes & immuables de la nation.

Phaulcon imagina de faire servir les François à son projet, comme quelques ambitieux s'étoient servis auparavant d'une garde de six cents Japonois, qui avoient disposé plus d'une fois de la couronne de Siam. Il envoya en 1684 des ambassadeurs en France pour y offrir l'alliance de son maître, des ports aux négocians François, & pour y demander des vaisseaux & des troupes.

La vanité fastueuse de Louis XIV tira un grand parti de cette ambassade. Les flatteurs de ce prince digne d'éloges, mais trop loué, lui persuaderent que sa gloire répandue dans le monde entier lui attiroit les hommages de l'Orient. Il ne se borna pas à jouir de ces vains honneurs. Il voulut faire usage des dispositions du roi de Siam en faveur de la compagnie des Indes, & plus encore en faveur des missionnaires. Il fit partir une escadre sur laquelle il y avoit plus de jésuites que de négocians; & dans le traité qui fut conclu entre les deux rois, les ambassadeurs de France dirigés par le jésuite Tachard, s'occuperent beaucoup plus de religion que de commerce.

La compagnie avoit cependant conçu les plus grandes espérances de l'établissement de Siam, & ces espérances étoient fondées.

Ce royaume, quoique coupé par une chaîne de montagnes qui va se réunir aux rochers de la Tartarie, est d'une fertilité si prodigieuse, qu'une grande

partie des terres cultivées y rend deux cents pour un. Il y en a même, qui, sans les travaux du laboureur, sans le secours de la semence, prodiguent d'abondantes récoltes de riz. Moissonné comme il est venu, sans soin & sans attention, ce grain abandonné, pour ainsi dire, à la nature, tombe & meurt dans le champ où il est né, pour se reproduire dans les eaux du fleuve qui traverse le royaume.

Peut-être n'y a-t-il point de contrée sur la terre où les fruits soient en aussi grande abondance, aussi variés, aussi sains que dans cette terre délicieuse. Elle en a qui lui sont particuliers ; & ceux qui lui sont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une saveur qu'on ne leur trouve point ailleurs.

La terre toujours chargée de ces trésors sans cesse renaissans, couvre encore sous une légere superficie des mines d'or, de cuivre, d'aimant, de fer, de plomb & de calin, cet étain si recherché dans toute l'Asie.

Le despotisme le plus affreux rend inutiles tant d'avantages. Un prince corrompu par sa puissance même, opprime du fond de son sérail par ses caprices, ou laisse opprimer par son indolence les peuples qui lui sont soumis. A Siam, il n'y a que des esclaves & point de sujets. Les hommes y sont divisés en trois classes Ceux de la premiere composent la garde du monarque, cultivent ses terres, travaillent aux atteliers de son palais. La seconde est destinée aux travaux publics, à la défense de l'état. Les derniers servent les magistrats, les ministres, les premiers officiers du royaume. Jamais un Siamois n'est élevé à un emploi distingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainsi les gages des grandes places sont bien payés à la cour de Siam ; parce que ce n'est pas en

argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au prince. Ces malheureux sont inscrits dès l'âge de seize ans dans des registres. A la premiere sommation, chacun doit se rendre au poste qui lui est assigné, sous peine d'être mis aux fers, ou condamné à la bastonnade.

Dans un pays où les hommes doivent six mois de leur travail au gouvernement sans être payés ni nourris, & travaillent les autres six mois pour gagner de quoi vivre toute l'année : dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des personnes aux terres. Il n'y a point de propriété. Les fruits délicieux, qui sont la richesse des jardins du monarque & des grands, ne croissent pas impunément chez les particuliers. Si les soldats envoyés pour la visite des vergers, y trouvent quelque arbre dont les productions soient précieuses, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du despote ou de ses ministres. Le propriétaire en devient le gardien ; & quand le temps de cueillir les fruits est arrivé, il en est responsable, sous des peines ou des traitemens séveres.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme, ils le sont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphans. Ceux de son palais sont traités avec des honneurs & des soins extraordinaires. Les moins distingués ont quinze esclaves à leur service, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des bananes, des cannes à sucre. Ces animaux qui ne sont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre, que sur celui de ses provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres & dans les jardins pour les dévaster, à moins qu'on ne se rédime de cette vexation par

des présens continuels. Personne n'oseroit fermer son champ aux éléphans du roi, dont plusieurs sont décorés de titres honorables & élevés aux premieres dignités de l'état.

Ces horreurs nous révoltent : mais avons-nous le droit de ne pas y ajouter foi, nous qui nous vantons de quelque philosophie & d'un gouvernement plus doux, & qui cependant vivons dans un empire, où le malheureux habitant de la campagne est jetté dans les fers s'il ose faucher son pré ou traverser son champ pendant la pariade ou la ponte des perdrix ; où il est obligé de laisser ronger le bois de sa vigne par des lapins & ravager sa moisson par des biches, des cerfs, des sangliers ; & où la loi l'enverroit aux galeres, s'il avoit eu la témérité de frapper du fouet ou du bâton un de ces animaux voraces?

Tant d'especes de tyrannie font que les Siamois détestent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart se dérobent à l'oppression en fuyant dans les forêts, où ils menent une vie sauvage, cent fois préférable à celle des sociétés corrompues par le despotisme. Cette désertion est devenue si considérable, que, depuis le port de Mergui jusqu'à Juthia, capitale de l'empire, on marche huit jours entiers sans trouver la moindre population, dans des plaines immenses, bien arrosées, dont le sol est excellent, & où l'on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays est abandonné aux tigres.

On y voyoit autrefois des hommes. Indépendamment des naturels du pays, il étoit couvert de colonies qu'y avoient successivement formées toutes les nations situées à l'Est de l'Asie. Cet empressement tiroit son origine du commerce immense qui s'y faisoit. Tous les historiens attestent qu'au commen-

cement du seizieme siecle, il arrivoit tous les ans un très-grand nombre de vaisseaux dans ses rades. La tyrannie qui commença peu de temps après, anéantit successivement les mines, les manufactures, l'agriculture. Avec elles disparurent les négocians étrangers, les nationaux même. L'état tomba dans la confusion & dans la langueur qui en est la suite. Les François, à leur arrivée, le trouverent parvenu à ce point de dégradation. Il étoit en général pauvre, sans arts, soumis à un despote qui voulant faire le commerce de ses états, ne pouvoit que l'anéantir. Le peu d'ornemens & de marchandises de luxe qui se consommoient à la cour & chez les grands étoient tirés du Japon. Les Siamois avoient un respect extrême pour les Japonois, un goût exclusif pour leurs ouvrages.

XIII. Avantages que les François pouvoient tirer de Siam. Fautes qui les en priverent.

Il étoit difficile de faire changer cette opinion, & il le falloit cependant pour donner quelque débit aux productions de l'industrie Françoise. Si quelque chose pouvoit amener le changement, c'étoit la religion chrétienne que les prêtres des missions étrangeres avoient annoncée avec succès : mais les jésuites trop livrés à Phaulcon qui devenoit odieux, & abusant de leur faveur à la cour, se firent haïr, & cette haine retomba sur leur religion. Des églises furent bâties avant qu'il y eût des Chrétiens. On fonda des maisons religieuses, & on révolta ainsi le peuple & les Talapoins. Ce sont des moines ; les uns solitaires, les autres intrigans. Ils prêchent au peuple les dogmes & la morale de Sommonacodom. Ce législateur des Siamois fut long-temps honoré comme un sage, & il a été honoré depuis comme un dieu, ou comme une émanation de la divinité, un fils de dieu. Il n'y a pas de merveille qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ses yeux pour

pour le donner à un pauvre auquel il n'avoit rien à donner. Une autre fois il donna sa femme. Il commandoit aux astres, aux rivieres, aux montagnes : mais il avoit un frere qui le contrarioit beaucoup dans ses projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, & crucifia lui-même ce malheureux frere. Cette fable avoit indisposé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié ; & ils ne pouvoient révérer Jesus-Christ, parce qu'il étoit mort du même genre de supplice que le frere de Sommonacodom.

S'il n'étoit pas possible de porter des marchandises à Siam, on pouvoit travailler à en inspirer peu à peu le goût, préparer un grand commerce dans le pays même, & se servir de celui qu'on trouvoit en ce moment, pour ouvrir des liaisons avec tout l'Orient. La situation du royaume entre deux golfes où il occupe cent soixante lieues de côte sur l'un, & environ deux cents sur l'autre, auroit ouvert la navigation de toutes les mers de cette partie de l'univers. La forteresse de Bankok, bâtie à l'embouchure du Menan, qu'on avoit remise aux François, étoit un excellent entrepôt pour toutes les opérations qu'on auroit voulu faire à la Chine, aux Philippines, dans tout l'Est de l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'état, & l'un des meilleurs d'Asie, qu'on leur avoit aussi cédé, leur donnoit de grandes facilités pour la côte de Coromandel, sur-tout pour le Bengale. Il leur assuroit une communication avantageuse avec les royaumes de Pegu, d'Ava, d'Aracan, de Lagos, pays plus barbares encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, & de la poudre d'or. Tous ces états offrent, de même que Siam, l'arbre d'où découle cette gomme précieuse avec laquelle les Chinois & les Japonois composent

leur vernis; & quiconque possédera le commerce de cette denrée, en fera un très-lucratif à la Chine & au Japon.

Outre l'avantage de trouver de bons établissemens tout formés, qui ne coûtoient rien à la compagnie, & qui pouvoient mettre dans ses mains une grande partie du commerce de l'Orient; elle auroit pu tirer de Siam pour l'Europe, de l'ivoire, du bois de teinture semblable à celui qu'on coupe à la baie de Campêche, beaucoup de casse, cette quantité de peaux de buffle & de daim qu'y alloient chercher autrefois les Hollandois. On auroit pu y cultiver le poivre, & peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueilloit point, parce qu'on en ignoroit la culture, & que le malheureux habitant de Siam, indifférent à tout, ne réussissoit à rien.

Les François ne s'occuperent point de ces objets. Les facteurs de la compagnie, les officiers, les troupes, les jésuites n'entendoient rien au commerce : ils ne songeoient qu'aux conversions, & à se rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal secouru Phaulcon au moment où il vouloit exécuter ses desseins, ils furent entraînés dans sa chûte; & les forteresses de Mergui & de Bankok, défendues par des garnisons Françoises, furent reprises par le plus lâche de tous les peuples.

XIV. Vues des François sur le Tonquin & la Cochinchine. Description de ces deux contrées.

Pendant le peu de temps que les François furent établis à Siam, la compagnie chercha à s'introduire au Tonquin. Elle se flattoit de pouvoir négocier avec sureté, avec utilité, chez une nation que les Chinois avoient pris soin d'instruire il y avoit environ sept siecles. Le théïsme y domine. C'est la religion de Confucius, dont les dogmes & les livres y sont révérés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas, comme à la Chine, le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les loix, l'o-

opinion & les rites. Aussi, quoique le Tonquin ait le même législateur, il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parens, ni cet amour pour le prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui regnent à la Chine. Il n'en a point le bon ordre, la police, l'industrie & l'activité.

Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût & sans délicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses souverains & des étrangers; soit qu'il y ait dans son caractere un fond d'inquiétude; soit que son humeur séditieuse vienne de ce que la morale des Chinois qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que soit le cours des lumieres, qu'elles aillent de la nation au gouvernement, ou du gouvernement à la nation; il faut toujours que l'un & l'autre se perfectionnent à la fois & de concert, sans quoi les états sont exposés aux plus grandes révolutions. Aussi, dans le Tonquin, voit-on un choc continuel des eunuques qui gouvernent, & des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ces dissentions; & le mal doit empirer, jusqu'à ce que les sujets aient forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres aient achevé d'abrutir leurs sujets. Les Portugais, les Hollandois qui avoient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, s'étoient vus forcés d'y renoncer. Les François ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négocians particuliers de Madras qui aient suivi, abandonné & repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre & des soies communes, les seules marchandises de quelque importance que fournisse le pays.

La Cochinchine étoit trop voisine de Siam pour

ne pas attirer aussi l'attention des François; & il est vraisemblable qu'ils auroient cherché à s'y fixer, s'ils avoient eu la sagacité de prévoir ce que cet état naissant devoit devenir un jour. L'Europe doit à un voyageur philosophe le peu qu'elle sait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connoissances se réduisent.

Lorsque les François arriverent dans ces contrées éloignées, il n'y avoit pas plus d'un demi-siecle, qu'un prince du Tonquin fuyant devant son souverain qui le poursuivoit comme un rebelle, avoit franchi, avec ses soldats & ses partisans, le fleuve qui sert de barriere entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs aguerris & policés, chasserent bientôt des habitans épars, qui erroient sans société policée, sans forme de gouvernement civil, & sans autres loix que celles de l'intérêt mutuel & sensible qu'ils avoient à ne point se nuire réciproquement. Ils y fonderent un empire sur la culture & la propriété. Le riz étoit la nourriture la plus facile & la plus abondante : il eut les premiers soins des nouveaux colons. La mer & les rivieres attirerent des habitans sur leurs bords, par une profusion d'excellent poisson. On éleva des animaux domestiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. On cultiva les arbres les plus nécessaires, tels que le cotonnier, pour se vêtir. Les montagnes & les forêts, qu'il n'étoit pas possible de défricher, donnerent du gibier, des métaux, des gommes, des parfums & des bois admirables. Ces productions servirent de matériaux, de moyens & d'objets de commerce. On construisit les cent galeres qui défendent constamment les côtes du royaume.

Tous ces avantages de la nature & de la société étoient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces,

un caractere humain, dont il est en partie redevable aux femmes; soit que l'ascendant de ce sexe tienne à sa beauté, ou que ce soit un effet particulier de son assiduité au travail & de son intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement des sociétés, les femmes sont les premieres à se policer. Leur foiblesse même, & leur vie sédentaire, plus occupée de détails variés & de petits soins, leur donnent plutôt ces lumieres & cette expérience, ces attachemens domestiques qui sont les premiers instrumens & les liens les plus forts de la sociabilité. C'est peut-être pour cela qu'on voit chez plusieurs peuples sauvages les femmes chargées des premiers objets de l'administration civile, qui sont une suite de l'économie domestique. Tant que l'état n'est qu'une espece de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre. C'est alors sans doute que les peuples sont les plus heureux, sur-tout quand ils vivent sous un climat où la nature n'a presque rien laissé à faire aux hommes.

Tel est celui qu'habitent les Cochinchinois. Aussi ce peuple goûte-t-il dans l'imperfection de sa police un bonheur qu'on ne sauroit trop lui envier dans le progrès d'une société plus avancée. Il ne connoît ni voleurs, ni mendians. Tout le monde a droit d'y vivre dans son champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maison de la peuplade où il se trouve, s'assied à table, mange, boit, se retire, sans invitation, sans remercîment, sans question. C'est un homme; dès-lors il est ami, parent de la maison. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderoit avec plus de curiosité: mais il seroit reçu avec la même bonté.

Ce sont les suites & les restes du gouvernement des six premiers rois de la Cochinchine, & du contrat social qui se fit entre la nation & son conduc-

teur, avant de paſſer le fleuve qui ſépare les Cochinchinois du Tonquin. C'étoient des hommes las d'oppreſſion. Ils prévirent un malheur qu'ils avoient éprouvé, & voulurent ſe prémunir contre les abus de l'autorité, qui, d'elle-même, tranſgreſſe ſes limites. Leur chef qui leur avoit donné l'exemple & le courage de ſe révolter, leur promit un bonheur dont il vouloit jouir lui-même, celui d'un gouvernement juſte, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre où ils s'étoient ſauvés enſemble. Il ne leur demanda jamais qu'une ſeule rétribution annuelle & volontaire, pour l'aider à défendre l'état contre le deſpote Tonquinois, qui les pourſuivit longtemps au-delà du fleuve qu'ils avoient mis entre eux & ſa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieuſement obſervé durant plus d'un ſiecle, ſous cinq ou ſix ſucceſſeurs de ce brave libérateur : mais il s'eſt enfin altéré & corrompu. Cet engagement réciproque & ſolemnel ſe renouvelle encore tous les ans, à la face du ciel & de la terre, dans une aſſemblée générale de la nation, qui ſe tient en plein champ, où le plus ancien préſide, où le roi n'aſſiſte que comme un particulier. Ce prince honore & protege encore l'agriculture : mais ſans donner l'exemple du labourage, comme ſes ancêtres. En parlant de ſes ſujets, il dit encore : *Ce ſont mes enfans :* mais ils ne le ſont plus. Ses courtiſans ſe ſont appellés ſes eſclaves, & lui ont donné le titre faſtueux & ſacrilege de *roi du ciel.* Dès ce moment, les hommes n'ont dû être devant lui que des inſectes rampans ſur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines, a deſſeché l'agriculture. Il a mépriſé le toit ſimple & modeſte de ſes peres ; il a voulu un palais. On en a creuſé l'enceinte, d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des

murailles de ce palais, le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un despote. Bientôt on ne le verra plus sans doute; & l'invisibilité qui caractérise la majesté des rois de l'Orient, fera succéder le tyran au pere de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts; & le nom d'administration des finances, ne tardera pas à remplacer celui de législation civile, & de contrat social. Les tributs ne sont plus des offrandes volontaires, mais des exactions par contrainte. Des hommes adroits vont surprendre au palais du roi, le privilege de piller les provinces. Avec de l'or, ils achetent à la fois le droit du crime & de l'impunité : ils corrompent les courtisans, se dérobent aux magistrats, & vexent les laboureurs. Déjà les grands chemins offrent aux voyageurs des villages abandonnés par leurs habitans, & des terres négligées. Le *roi du ciel*, semblable aux dieux d'Epicure, laisse tomber les fléaux & les calamités sur les campagnes. Il ignore & les maux, & les larmes de ses peuples. Bientôt on les verra dans le néant, où sont ensevelis les sauvages qui leur céderent leur territoire. Ainsi périssent, ainsi périront les nations gouvernées par le despotisme. Si la Cochinchine rentre dans le cahos dont elle est sortie il y a environ cent cinquante ans, elle deviendra indifférente aux navigateurs qui fréquentent ses ports. Les Chinois, qui sont en possession d'y faire le principal commerce, en tirent aujourd'hui en échange des marchandises qu'ils y portent, des bois de menuiserie, des bois pour la charpente des maisons & la construction des vaisseaux.

Une immense quantité de sucre, le brut à quatre livres le cent, le blanc à huit, & à dix le sucre candi.

De la soie de bonne qualité, des satins agréables, & du pitre, filament d'un arbre ressemblant au bananier, qu'ils mêlent en fraude dans leurs manufactures.

Du thé noir & mauvais, qui sert à la consommation du peuple.

De la cannelle si parfaite, qu'on la paye trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan. Il y en a peu; elle ne croît que sur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, & du fer si pur, qu'on le forge sortant de la mine, sans le faire fondre.

De l'or, au titre de vingt-trois karats. Il y est plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui est plus ou moins parfait, selon qu'il est plus ou moins résineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette résine, sont communément tirés du cœur de l'arbre ou de sa racine. On les nomme calunbac, & ils sont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme le premier des cordiaux. On les conserve avec un soin extrême dans des boîtes d'étain, pour qu'ils ne sechent pas. Quand on veut les employer, on les broie sur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui se vend au moins cent francs la livre, est porté en Perse, en Turquie & en Arabie. On l'y emploie à parfumer les habits, & même dans les grandes occasions, les appartemens, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre destination. C'est un usage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une visite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la considération, lui présentent à fumer; suit le café, accompagné de confitures. Lorsque la con-

versation commence à languir, arrive le sorbet, qui semble annoncer le départ. Dès que l'étranger se leve pour s'en aller, on lui présente une cassolette où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée sous sa barbe, qu'on parfume d'eau de rose.

Quoique les François, qui ne pouvoient guere porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon, & du soufre, à la Cochinchine, eussent été réduits à y faire le commerce, principalement avec de l'argent, il falloit le suivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on auroit faits sur les marchandises envoyées en Europe, ou qui se seroient vendues dans l'Inde, auroient fait disparoître cet inconvénient. Mais il n'est plus temps de revenir sur ses pas. La probité & la bonne foi, qui sont essentiellement la base d'un commerce actif & solide, disparoissent de ces contrées autrefois si florissantes, à mesure que le gouvernement y devient arbitraire, & par conséquent injuste. Bientôt on ne verra pas dans leurs ports un plus grand nombre de navigateurs, que dans ceux des états voisins dont on connoît à peine l'existence.

Quoi qu'il en soit de ces observations, la compagnie Françoise chassée de Siam, & n'espérant point de s'établir aux extrémités de l'Asie, commença de regretter son comptoir de Surate, où elle n'osoit plus se montrer depuis qu'elle en étoit sortie sans payer ses dettes. Elle avoit perdu le seul débouché qu'elle connût alors pour ses draps, son plomb, son fer; & elle éprouvoit des embarras continuels dans l'achat des marchandises que demandoient les fantaisies de la métropole, ou qu'exigeoient les besoins des colonies. En faisant face à ses engagemens, elle eût pu recouvrer la liberté dont elle s'étoit privée. Le gouvernement Mogol, qui désiroit une plus

grande concurrence dans sa rade, & qui auroit préféré les François aux Anglois, à qui la cour avoit vendu le privilege de ne payer aucun droit d'entrée, l'en pressa souvent. Soit défaut de probité, d'intelligence, ou de moyens, elle n'effaça pas la honte dont elle s'étoit couverte. Toute son attention se bornoit à se fortifier à Pondichery, lorsqu'elle vit ses projets arrêtés par une guerre sanglante dont l'origine étoit éloignée.

XV. Les François perdent & recouvrent Pondichery, leur principal établissement.

Les barbares du Nord, qui avoient renversé l'empire Romain, maître du monde, établirent une forme de gouvernement qui ne leur permit pas de pousser leurs conquêtes, & qui maintint chaque état dans ses limites naturelles. La ruine des loix féodales, & les changemens qui en furent les suites nécessaires, sembloient annoncer, pour une seconde fois, l'établissement d'une sorte de monarchie universelle : mais la puissance Autrichienne, affoiblie par la grandeur même de ses possessions, & par la distance où elles étoient les unes des autres, ne réussit pas à renverser les boulevards qui s'élevoient contre elle. Après un siecle de travaux, d'espérances & de revers, elle fut réduite à céder son rôle à une nation que ses forces, sa position & son activité rendoient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Richelieu & Mazarin commencerent cette révolution par leurs intrigues. Turenne & Condé l'acheverent par leurs victoires. Colbert l'affermit par la création des arts, & par tous les genres d'industrie. Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand monarque de son siecle, que comme celui qui représenta sur le trône avec le plus de dignité, eût voulu modérer l'usage de sa puissance & le sentiment de sa supériorité, il est difficile de prévoir jusqu'où il auroit poussé sa fortune. Sa vanité nuisit à son ambition. Après avoir

plié ses sujets à ses volontés, il voulut y assujettir ses voisins. Son orgueil lui suscita plus d'ennemis, que son ascendant & son génie ne pouvoient lui procurer d'alliés & de ressources. Le goût qu'il sembloit prendre aux flatteries de ses panégyristes & de ses courtisans, qui lui promettoient l'empire universel, servit plus que l'étendue même de son pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une servitude générales. Les pleurs & les satyres de ses sujets protestans dispersés par un fanatisme tyrannique, mirent le comble à la haine que ses succès & l'abus de ses prospérités avoient inspirée.

Le prince d'Orange, esprit juste, ferme, profond, doué de toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition, devint le centre de tant de ressentimens, qu'il fomentoit depuis long-temps par ses négociations & ses émissaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'histoire ait conservé le souvenir, & la France fut par-tout & constamment triomphante.

Elle ne fut pas aussi heureuse en Asie qu'en Europe. Les Hollandois essayerent d'abord de faire attaquer Pondichery par les naturels du pays, qui ne pouvoient être jamais contraints de le restituer. Le prince Indien, auquel ils s'adresserent, ne fut pas tenté par l'argent qu'on lui offrit, de se prêter à cette perfidie. *Les François*, répondit-il constamment, *ont acheté cette place, il seroit injuste de les en déloger.* Ce que ce raja refusoit de faire, fut exécuté par les Hollandois eux-mêmes. Ils assiégerent la place en 1693, & furent forcés de la rendre à la paix de Riswick, en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient prise.

Martin y fut placé de nouveau comme directeur, & y conduisit les affaires de la compagnie avec la sagesse, l'intelligence & la probité qu'on

attendoit de lui. Cet habile & vertueux négociant attira de nouveaux colons à Pondichery, & il leur en fit aimer le séjour, par le bon ordre qu'il y fit régner, par sa douceur & par sa justice. Il sut plaire aux princes voisins, dont l'amitié étoit nécessaire à une colonie foible & naissante. Il choisit ou forma des sujets excellens, qu'il envoya dans les différens marchés d'Asie, & chez les différens princes. Il avoit persuadé aux François, qu'étant arrivés les derniers dans l'Inde, s'y trouvant sans force, & n'y ayant aucune espérance d'être secourus par leur patrie, ils ne pouvoient y réussir qu'en y donnant une idée avantageuse de leur caractere.

Il leur fit perdre ce ton léger & méprisant, qui rend si souvent leur nation insupportable aux étrangers. Ils furent doux, modestes, appliqués. Ils surent se conduire selon le génie des peuples, & suivant les circonstances. Ceux qui ne se bornoient pas aux emplois de la compagnie, répandus dans les différentes cours, y apprirent à connoître les lieux où se fabriquoient les plus belles étoffes, les entrepôts des marchandises les plus précieuses, & enfin tous les détails du commerce intérieur de chaque pays.

Préparer de loin des succès à la compagnie par l'opinion qu'il donnoit des François, par le soin de lui former des agens, par les connoissances qu'il faisoit prendre, & par le bon ordre qu'il savoit maintenir dans Pondichery, où se rendoient de jour en jour de nouveaux habitans : c'étoit le seul service que Martin pouvoit rendre, mais ce n'étoit pas assez pour donner de la vigueur à un corps atteint dès son berceau de maladies visiblement mortelles.

XVI. Décadence de la com-

Ses premieres opérations eurent pour but d'établir un grand empire à Madagascar. Un seul ar-

mement y porta seize cents quatre-vingt-huit personnes, à qui on avoit fait espérer un climat délicieux, une fortune rapide, & qui n'y trouverent que la famine, la discorde & la mort.

pagnie de France. Cause de son dépérissement.

Un commencement si ruineux dégoûta d'une entreprise à laquelle on ne s'étoit porté que par une espece de mode, ou par complaisance. Les actionnaires ne remplirent pas les obligations de leur souscription avec l'exactitude nécessaire dans les affaires de commerce. Le gouvernement, qui s'étoit engagé à prêter gratuitement le cinquieme des sommes qui seroient versées dans les caisses de la compagnie, & qui n'avoit dû y fournir jusqu'alors que deux millions, tira encore en 1668 deux millions du trésor public, dans l'espérance de soutenir son ouvrage. Il poussa quelque temps après la générosité plus loin, en donnant ce qui n'avoit été d'abord qu'avancé.

Ce sacrifice de la part du ministere, n'empêcha pas que la compagnie ne se vît réduite à concentrer ses opérations à Surate & à Pondichery. Il lui fallut abandonner ses établissemens de Bantam, de Rajapour, de Tilseri, de Mazulipatan, de Bender-Abassi, de Siam. On ne peut douter que les comptoirs ne fussent trop multipliés, qu'il n'y en eût même plusieurs de mal placés : mais ce ne furent pas ces raisons qui les firent proscrire. Il n'y eut que l'impuissance absolue de les soutenir, qui les fit déserter.

Bientôt après il fallut faire un pas de plus. En 1682, on permit également aux régnicoles & aux étrangers, de faire, pendant cinq ans, le commerce des Indes sur les vaisseaux de la compagnie, en lui payant le fret dont on conviendroit; & à condition que les marchandises en retour, seroient déposées dans ses magasins, vendues avec les siennes,

& lui payeroient un droit de cinq pour cent. L'empressement du public à profiter de ces facilités, fit tout espérer aux directeurs de la multiplication des petits profits qu'on feroit continuellement sans courir de risque. Mais les actionnaires, moins touchés des avantages médiocres qu'ils retiroient de cet arrangement, que blessés des bénéfices considérables que faisoient les négocians libres, obtinrent, au bout de deux ans, qu'il leur seroit permis de redonner à leur privilege toute son étendue.

Pour soutenir ce monopole avec quelque bienséance, il falloit des fonds. En 1684, la compagnie fit ordonner par le gouvernement, à tous les associés, de donner, comme par supplément, le quart de la valeur de leur intérêt, sous peine aux actionnaires qui ne fourniroient pas l'appel, de voir passer leurs droits entiers à ceux qui payeroient à leur place, après leur avoir remboursé le quart de leur capital. Soit humeur, soit raison, soit impuissance, un grand nombre de personnes ne nourrirent pas leurs actions, qui perdoient alors les trois quarts de leur prix originaire; & à la honte de la nation, il se trouva des hommes assez barbares ou assez injustes, pour s'enrichir de ces dépouilles.

Un expédient si déshonorant, mit en état d'expédier quelques vaisseaux pour l'Asie: mais de nouveaux besoins se firent bientôt sentir. Cette situation cruelle, & qui empiroit sans cesse, fit imaginer de redemander aux actionnaires en 1697, les répartitions de dix & de vingt pour cent, qui avoient été faites en 1687 & en 1691. Une proposition si extraordinaire révolta tous les esprits. Il fallut recourir à la voie déjà usée des emprunts. Plus on les multiplioit & plus ils devenoient onéreux, parce que le payement étoit toujours moins assuré.

Comme la compagnie manquoit d'argent & de crédit, le vuide de sa caisse la mettoit dans l'impossibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand, qui, sans cet encouragement, ne travaille pas & ne fait pas travailler. Cette impuissance réduisoit à rien les ventes françoises. Il est prouvé que depuis 1664 jusqu'en 1684, c'est-à-dire dans l'espace de vingt ans, elles ne s'éleverent pas en totalité au-dessus de 9,100,000 livres.

A ces fautes s'étoient joints d'autres abus. La conduite des administrateurs, des agens de la compagnie, n'avoit été ni bien dirigée ni bien surveillée. On avoit pris sur les capitaux, des dividendes qui ne devoient sortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des regnes avoit servi de modele à une société de négocians. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus sûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Asie.

La sanglante guerre de 1689, ajouta aux calamités de la compagnie par les succès même de la France. Des essaims de corsaires sortis de différens ports du royaume, désolerent par leur activité & par leur courage, le commerce de la Hollande & de l'Angleterre. Dans leurs innombrables prises, se trouva une quantité prodigieuse de marchandises des Indes : elles se répandirent à vil prix. La compagnie qui étoit forcée par cette concurrence de vendre à perte, chercha des tempéramens qui pussent la tirer de ce précipice. Elle n'en imagina aucun qui pût se concilier avec l'intérêt des armateurs, & le ministre ne jugea pas devoir sacrifier des hommes utiles, à un corps qui depuis si longtemps le fatiguoit de ses besoins & de ses murmures.

Après tout, la compagnie avoit bien d'autres cauſes d'inquiétude. Les financiers lui avoient montré une haine ouverte : ils la traverſoient, ils la gênoient continuellement. Appuyés par ces vils aſſociés, qu'ils ont en tout temps à la cour, ils tenterent, ſous le ſpécieux prétexte de favoriſer les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le gouvernement craignit d'abord de s'avilir, en prenant une conduite oppoſée aux principes de Colbert, & en révoquant les édits les plus ſolemnels : mais les traitans trouverent des expédiens pour rendre inutiles les privilèges qu'on ne vouloit pas abolir ; & ſans en être dépouillée, la compagnie ceſſa d'en jouir.

On ſurchargea ſucceſſivement de droits tout ce qui venoit des Indes. Il ſe paſſoit rarement ſix mois, ſans qu'on vît paroître des réglemens qui autoriſoient, qui proſcrivoient l'uſage de ces marchandiſes. C'étoit un flux, un reflux continuels de contradictions dans une partie d'adminiſtration qui auroit exigé des principes réfléchis & invariables. Toutes ces variations firent penſer à l'Europe, que le commerce s'établiroit, ſe fixeroit difficilement dans un empire où tout dépend des caprices d'un miniſtre, & des intérêts de ceux qui le gouvernent.

La conduite d'une adminiſtration ignorante & corrompue, la légèreté, l'impatience des actionnaires, la jalouſie intéreſſée de la finance, l'eſprit oppreſſeur du fiſc, d'autres cauſes encore avoient préparé la chûte de la compagnie. Les malheurs de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, précipiterent ſa ruine.

Toutes les reſſources étoient épuiſées. Les plus confians ne voyoient point de jour à faire le moindre armement. Il étoit d'ailleurs à craindre, que ſi par un bonheur ineſpéré, on réuſſiſſoit à expédier quelques

quelques foibles bâtimens, ils ne fussent arrêtés en Europe ou aux Indes, par des créanciers qui devoient être aigris des infidélités continuelles qu'ils éprouvoient. Ces puissans motifs déterminerent la compagnie, en 1707, à consentir que de riches négocians envoyassent leurs propres vaisseaux dans l'Inde, sous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice sur les marchandises qu'ils rapporteroient, & qu'elle auroit le droit de prendre sur ces navires l'intérêt que ses facultés lui permettroient. Bientôt même on la vit réduite à céder l'exercice entier & exclusif de son privilege à quelques armateurs de Saint-Malo : mais sous la réserve du même indult, qui depuis quelques années lui conservoit un reste de vie.

Cette situation désespérée ne l'empêcha pas de solliciter en 1714 le renouvellement de son privilege, qui alloit expirer, & dont elle avoit joui un demi-siecle. Quoiqu'elle n'eût plus rien de son capital & que ses dettes s'élevassent à dix millions, il lui fut accordé une prorogation de dix ans par un ministere qui ne savoit pas ou ne vouloit pas voir qu'il y avoit à prendre des mesures plus raisonnables. Ce nouvel arrangement fut traversé par la plus incroyable révolution qui soit jamais arrivée dans les finances du royaume. La cause & les effets en seront mieux saisis par ceux qui remonteront avec nous aux époques les plus reculées de la monarchie.

XVII. Révolutions arrivées dans les finances de la France depuis les premiers temps de la monarchie.

On ignore absolument de quelle maniere les premiers Gaulois fournissoient aux différens besoins des confédérations dont ils étoient membres. Sous la domination Romaine, leurs descendans donnerent pour toute contribution le cinquieme du fruit de leurs arbres, la dîme du produit de leurs moissons en nature.

L'invaſion des Francs fit diſparoître cet impôt, ſans le remplacer par d'autres. Pour fournir à ſes dépenſes particulieres & même aux beſoins publics, le ſouverain n'avoit de revenu que celui de ſes terres, qui étoient vaſtes & nombreuſes. On y voyoit des bois, des étangs, des haras, des troupeaux, des eſclaves ſous la direction d'un adminiſtrateur actif, chargé de maintenir l'ordre, d'animer les travaux, de faire naître l'abondance. La cour alloit vivre ſucceſſivement dans ces domaines, uniquement employés en productions utiles; & ce qu'elle ne conſommoit pas étoit vendu pour d'autres uſages. C'étoit le peuple qui fourniſſoit les chariots néceſſaires pour les voyages du prince, & les grands qui le logeoient & le nourriſſoient. On lui faiſoit, à ſon départ, un préſent plus ou moins conſidérable; & ce témoignage d'amour devint une impoſition, ſous le nom de droit de gîte, lorſque les chefs de l'état ſe dégoûterent d'une vie ſi errante. Avec ces foibles reſſources, & quelques ſecours toujours très-légers, que les aſſemblées de la nation accordoient rarement dans le champ de Mars, les rois ne laiſſerent pas de bâtir de magnifiques égliſes, de fonder de riches évêchés, de repouſſer des ennemis puiſſans, de faire des conquêtes importantes.

Au commencement du huitieme ſiecle, le maire du palais, Charles Martel, jugea ces fonds inſuffiſans, pour la défenſe du royaume violemment attaqué par les Sarraſins, redoutables par leur nombre, par leur valeur & par leurs victoires. Il parut à ce fameux dépoſitaire de l'autorité royale qu'une guerre contre les infideles devoit être ſoutenue par des biens ſacrés; & ſans aucun de ces ménagemens auxquels il a fallu recourir depuis, qui même ont été ſouvent employés ſans ſuccès, il s'empara des richeſſes eccléſiaſtiques qui étoient immenſes. Si le

clergé se flatta que la paix le rétabliroit dans ses possessions, les événemens trahirent ses espérances. Les monarques resterent les maîtres des plus riches évêchés, les grands des meilleures abbayes, & les simples gentilshommes des bénéfices moins considérables. Ce furent des fiefs qui obligeoient leurs possesseurs, ou si l'on veut leurs usurpateurs, à un service militaire proportionné à leur importance. On ne les tint d'abord qu'à vie : mais ils devinrent héréditaires dans la décadence de la famille de Charlemagne. Alors, ils entrerent dans la circulation, comme toutes les autres propriétés. On les donna, on les vendit, on les partagea. Une cure servoit souvent de dot à une jeune personne qui en affermoit la dîme & le casuel.

Les premiers rois de la troisieme race se laisserent persuader qu'il étoit de leur religion & de leur justice de rendre au sanctuaire ce qu'on lui avoit ravi. Le sacrifice étoit d'autant plus grand, que ces princes ne pouvoient attendre aucun secours d'une nation morcelée qui ne s'assembloit plus; qu'il ne leur restoit de leur ancien domaine que ce qui s'étoit trouvé situé dans l'enceinte du territoire borné qui étoit resté immédiatement soumis à leurs ordres, lorsque le gouvernement étoit devenu totalement féodal. Ce furent les Juifs qui, le plus souvent, remplirent le vuide que ces révolutions avoient occasionné dans les caisses royales.

Trente-sept ans après la mort du Messie, Titus attaqua & prit Jérusalem. Il périt, durant le siege, de milliers de Juifs; un grand nombre furent faits esclaves, & le reste de la nation se dispersa. Une partie passa dans les Gaules, où elle éprouva des traitemens divers, suivant le temps & les circonstances.

Quelquefois, les Juifs acheterent le droit de for-

mer dans l'état un peuple isolé. Ils avoient alors des tribunaux particuliers, un sceau qui leur étoit propre, des cimetieres hors les murs des villes, des synagogues où il ne leur étoit permis de prier qu'à voix basse, un signe sur leurs habits qui ne permettoit pas de les méconnoître.

Si de temps en temps on vouloit les forcer de se faire chrétiens, plus souvent encore il leur étoit défendu de l'être. Un Juif, qui changeoit de religion, tomboit en forfaiture. Ses biens étoient confisqués. On le dépouilloit de tout, parce qu'on perdoit pour l'avenir le droit de l'accabler de taxes. Ordinairement, on livroit la nation aux usures de ces hommes pervers : mais dans quelques occasions, toute liaison avec eux étoit interdite. La loi défendoit de prendre des Juifs pour domestiques, de tenir d'eux aucune ferme, d'accorder sa confiance à leurs médecins, de nourrir ou même d'élever leurs enfans.

On les accusa souvent d'avoir empoisonné les puits, d'avoir égorgé des enfans, d'avoir crucifié un homme le jour remarquable du saint vendredi. L'or, l'or seul pouvoit les justifier de tant d'atrocités, également destituées de vérité & de vraisemblance.

La tyrannie leur donna souvent des fers. Leurs personnes, leurs biens, leurs meubles : tout appartenoit au seigneur du lieu où ils habitoient. Il pouvoit les poursuivre, s'ils changeoient de domicile; & le souverain lui-même n'avoit pas le droit de les retenir, lorsqu'ils étoient réclamés. C'étoit un effet dans le commerce, on vendoit ces sortes d'esclaves avec la terre, ou même séparément, plus ou moins, selon qu'ils avoient des talens & de l'industrie.

Il arriva qu'on les obligeoit de se racheter. Ces

ames basses auroient préféré une servitude qui ne les empêchoit pas de s'enrichir à une indépendance qui devoit les dépouiller de leurs richesses : mais on ne leur laissoit pas la liberté du choix. Il falloit expirer dans les supplices, ou tirer des entrailles de la terre les trésors qu'ils y avoient cachés.

Lorsque ces sangsues insatiables avoient dévoré la substance de l'état entier, on leur faisoit regorger leurs rapines; & on les chassoit. Pour obtenir la permission de recommencer leurs brigandages, elles sacrifioient une partie de l'or qu'elles avoient sauvé de leur naufrage, & se servoient de l'autre, pour regagner plus encore qu'on ne leur avoit ôté.

Quoique les barons eussent tous plus ou moins de part aux vexations dont on accabloit les Juifs, les rois, dont cette nation perverse dépendoit plus spécialement, en tiroient toujours le principal avantage. C'est avec cette funeste & odieuse ressource qu'ils soutinrent quelque temps une autorité foible & contestée. Dans la suite, l'abus des monnoies leur fournit de nouveaux secours.

Les gouvernemens anciens étoient bien éloignés de faire un profit sur les monnoies. C'étoit toujours l'état qui faisoit la dépense de leur fabrication. On ignore quelle est la nation qui perçut la premiere un droit sur cet instrument universel d'échange. Si la France donna ce funeste exemple, les rois de la premiere & de la seconde race dûrent tirer peu d'avantage de cette pernicieuse innovation; parce que les payemens se faisoient, comme chez les Romains, avec des métaux qu'on donnoit au poids, & que les especes n'étoient connues que dans les détails du commerce. Cet usage diminua beaucoup dans la suite; & les rois n'en furent que plus portés à augmenter un impôt qui leur devenoit de jour en jour plus avantageux. Ils allerent bientôt

plus loin, & ils se permirent la plus grande des infidélités, celle d'altérer les monnoies, au gré de leur caprice ou selon leurs besoins. C'étoient des refontes continuelles, c'étoient des alliages toujours plus impurs.

Ce fut avec ces odieux secours; avec le revenu d'un territoire excessivement borné; avec quelques fiefs, qui devenoient vacans ou qu'on confisquoit; avec des offrandes volontaires, & que pour cette raison on appelloit dons de *bénévolence;* avec quelques droits qu'on exerçoit sur les barons, mais qui étoient plutôt des marques de supériorité que de vrais impôts : ce fut avec ces moyens que la couronne se soutint, qu'elle s'agrandit même tout le temps qu'elle n'eut pour ennemis que des vassaux plus foibles qu'elle. Alors les guerres ne duroient que des semaines, les armées n'étoient pas nombreuses; le service se faisoit gratuitement; les dépenses de la cour étoient si bornées que jusqu'au funeste regne de Charles VI, elles ne passerent jamais 94,000 livres.

Mais aussi-tôt que l'épidémie des croisades eut entraîné les François loin de leurs frontieres; aussi-tôt que des ennemis étrangers se porterent en force sur la France, il fallut des fonds réguliers & considérables. Les rois auroient bien voulu ordonner eux-mêmes ces contributions. Plus d'une fois, ils le tenterent. La réclamation des gens éclairés les avertit de leurs usurpations, & les révoltes des peuples les forcerent d'y renoncer. Il fallut reconnoître que cette autorité appartenoit à la nation assemblée, & n'appartenoit qu'à elle. Ils jurerent même, à leur sacre, que ce droit sacré, inaliénable seroit à jamais respecté; & ce serment eut quelque force durant plusieurs siecles.

Tout le temps que la couronne n'avoit eu d'au-

tre revenu que le produit de son domaine, c'étoient ses sénéchaux, ses baillis qui, chacun dans leur département, étoient chargés du recouvrement des deniers publics ; en sorte que l'autorité, la justice, & la finance se trouvoient réunies dans la même main. Il fallut établir un nouvel ordre de choses, lorsque les impositions devinrent générales dans le royaume. Soit que les taxes portassent sur la personne ou sur les maisons des citoyens ; soit qu'on leur demandât le cinquieme ou le dixieme de leurs récoltes, le cinquantieme ou le centieme de leurs biens meubles & immeubles ; soit qu'on fît d'autres combinaisons plus ou moins heureuses : c'étoit une nécessité d'avoir des agens, pour recueillir ces différens tributs ; & le malheur de l'état voulut qu'on les allât chercher en Italie, où l'art de pressurer les peuples avoit déjà fait des progrès immenses.

Ces financiers connus sous le nom de Lombards, ne tarderent pas à montrer un génie fertile en inventions frauduleuses. On essaya cent fois inutilement de mettre quelque frein à leur insatiable cupidité. Un abus réprimé, se trouvoit à l'instant remplacé par un abus d'un autre genre. Si l'autorité poursuivoit quelquefois avec rigueur ces odieux brigands, ils trouvoient un appui certain dans des hommes puissans dont ils avoient acheté le crédit. A la fin cependant, le désordre fut poussé si loin, qu'aucune protection ne les put sauver. On confisqua les avances ruineuses que ces pernicieux étrangers avoient faites au gouvernement & aux particuliers ; on les dépouilla des immenses trésors qu'ils avoient entassés, & ils furent bannis du royaume, où jamais ils n'auroient dû être admis. Après leur expulsion, les états-généraux, qui ordonnoient les subsides, se chargerent d'en faire la levée ; & cet arrangement continua jusqu'à Charles VII, qui le

premier se permit d'établir un impôt sans le consentement de la nation, & qui s'appropria le droit de les faire tous percevoir par ses délégués.

Sous le regne de Louis XII, le revenu public, qui s'étoit accru par degrés, fut porté à 7,650,000 livres. Le marc d'argent valoit alors onze livres, & le marc d'or cent trente. Cette somme représentoit trente-six de nos millions actuels.

A la mort de François I, le fisc recevoit 15,730,000 livres. A quinze francs le marc d'argent & à cent soixante-cinq le marc d'or : c'étoit cinquante-six de nos millions. Sur cette somme il falloit prélever 60,416 livres 3 sols 4 deniers pour les rentes perpétuelles créées par ce prince, & qui au denier douze représentoient un capital de 725,000 livres. C'étoit une innovation. Ce n'est pas que quelques-uns de ses prédécesseurs n'eussent connu la funeste ressource des emprunts : mais c'étoit toujours sous la caution de leurs agens, & l'état n'étoit jamais engagé.

Quarante ans de guerres civiles, de fanatisme, de déprédations, de crimes & d'anarchie, plongerent les finances du royaume dans un désordre dont il n'y avoit qu'un Sully qui pût les tirer. Ce ministre économe, éclairé, vertueux, appliqué, courageux, éteignit pour sept millions de rentes, diminua les impositions de trois millions ; & laissa à l'état vingt-six millions, grevés seulement de 6,025,666 livres 2 sols 6 deniers de rente. Toutes charges déduites, il entroit donc vingt millions dans le trésor royal. 15,500,000 livres suffisoient pour les dépenses publiques, & les réserves étoient de 4,500,000 liv. L'argent valoit alors 22 liv. le marc.

La retraite forcée de ce grand homme, après la fin tragique du meilleur des rois, fut une calamité qu'il faut déplorer encore. La cour s'abandonna

d'abord à des profusions qui n'avoient point d'exemple dans la monarchie ; & les ministres formerent dans la suite, des entreprises, que les forces de la nation ne comportoient pas. Ce double principe d'une confusion certaine ruina de nouveau le fisc. En 1661, les impositions monterent à 84,222,096 livres : mais les dettes absorboient 52,377,172 livres. Il ne restoit par conséquent pour les dépenses publiques que 31,844,924 livres, somme évidemment insuffisante pour les besoins de l'état. Telle étoit la situation des finances, lorsque l'administration en fut confiée à Colbert.

Ce ministre, dont le nom est devenu si fameux chez toutes les nations, porta en 1683, qui fut la derniere année de sa vie, les revenus du monarque qu'il servoit, à 116,873,476 livres. Les charges ne montoient qu'à 23,375,274 livres. Il entroit par conséquent dans les coffres du roi 93,498,202 livres. L'argent valoit alors 28 livres 10 sols 10 deniers le marc. On est réduit à regretter que la funeste passion de Louis XIV pour la guerre, que son goût désordonné pour toutes les dépenses qui avoient de l'éclat, aient privé la France d'une partie des avantages qu'elle pouvoit se promettre d'un si grand administrateur.

Après la mort de Colbert, les affaires retomberent dans le cahos, d'où son application & ses talens les avoient fait sortir. La France jetta encore quelque éclat au dehors : mais le dépérissement de son intérieur devenoit tous les jours plus grand. Les finances, administrées sans ordre & sans principes, furent la proie d'une foule de traitans avides. Ils se rendirent nécessaires par leurs brigandages même, & parvinrent à donner la loi au gouvernement. La confusion, l'usure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées

d'intérêt, les aliénations du domaine & des impositions, des engagemens impossibles à tenir, la création des rentes & des charges, les privileges, les exemptions de toute espece : cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent la suite déplorable & inévitable des mauvaises administrations qui se succéderent presque sans interruption.

Le discrédit devint bientôt universel. Les banqueroutes se multiplierent. L'argent disparut. Le commerce fut anéanti. Les consommations diminuerent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers passerent chez l'étranger. Le peuple n'eut, ni nourriture, ni vêtement. La noblesse fit la guerre sans appointemens & engagea ses possessions. Tous les ordres de l'état, accablés sous le poids des taxes, manquoient du nécessaire. Les effets royaux étoient dans l'avilissement. Les contrats sur l'Hôtel-de-Ville ne se vendoient que la moitié de leur valeur, & les papiers moins privilégiés perdoient infiniment davantage. Louis XIV, sur la fin de ses jours, eut un besoin pressant de huit millions. Il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de rescriptions. C'étoit emprunter à quatre cents pour cent.

Une usure si criante ne révoltoit pas. L'état avoit, il est vrai, 115,389,074 livres de revenu : mais les charges en emportoient 82,859,504 livres ; & il ne restoit pour les dépenses du gouvernement que 32,529,570 livres à 30 livres 10 sols 6 deniers le marc. Encore tous ces fonds étoient-ils consommés d'avance pour plus de trois années.

Tel étoit le désordre des affaires, lorsque le premier Septembre 1715, le duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement. Les vrais amis de ce grand prince desiroient qu'il assemblât les états généraux. C'étoit un moyen infaillible de conserver, d'augmenter même la faveur publique, alors ouverte-

ment déclarée pour lui. Quelques mesures qu'eût prises la nation pour sortir de l'état de crise, où les dissipations du regne précédent l'avoit précipitée, on n'auroit pu lui rien imputer. Philippe se prêtoit sans effort à cet expédient. Malheureusement, les perfides confidens qui avoient usurpé trop d'empire sur ses pensées, réprouverent un projet où leurs intérêts particuliers ne se trouvoient pas. Il fut abandonné.

Alors, quelques grands, révoltés du despotisme sous lequel gémissoit la France, & ne voyant point de jour à l'ébranler, eurent l'idée d'une banqueroute entiere, qu'ils croyoient propre à tempérer l'excès du pouvoir absolu. La maniere, dont ils la concevoient, étoit singuliere.

Dans leur plan, la couronne n'est pas élective, elle n'est pas héréditaire. C'est un fidéicommis, fait par la nation entiere à une maison, pour en jouir de mâle en mâle, d'aîné en aîné, tant que la famille existera. D'après ce principe, un roi de France ne tient rien de celui auquel il succede. Il arrive, à son tour, au trône, en vertu du droit que lui donne sa naissance, & nullement par représentation. Dès-lors les engagemens de ses prédécesseurs ne le lient pas. La loi primordiale qui lui donne le sceptre, veut que la substitution soit pure, franche, libre de toute obligation.

Ces hommes hardis vouloient qu'un édit des plus solemnels consacrât aux yeux de l'Europe des maximes qui leur paroissoient incontestables, & les conséquences décisives qu'ils en tiroient. Ils pensoient que la connoissance de ces vérités détourneroit les étrangers & les citoyens de prêter leurs capitaux à un gouvernement qui ne pourroit donner aucune solidité à leurs créances. La cour devoit dès-lors être réduite à ses revenus. Quelque con-

ſidérables qu'ils fuſſent, c'étoit une néceſſité que les caprices des ſouverains s'arrêtaſſent; que les entrepriſes diſpendieuſes des miniſtres devinſſent moins longues & plus rares; que les favoris & les maîtreſſes miſſent quelques bornes à leur inſatiable cupidité.

Sans adopter une politique qui leur paroiſſoit devoir mener les princes à la tyrannie, quelques adminiſtrateurs opinoient à décharger la couronne de ſes dettes, quelle que fût leur origine. Leur cœur ne ſoutenoit pas le cruel ſpectacle d'une nation aimable, aigrie par les vexations de tous les genres qu'elle avoit éprouvées pendant quarante ans; qui ſuccomboit ſous l'énorme fardeau de ſa miſere actuelle; qui étoit déſeſpérée de prévoir que l'avenir, cette grande reſſource des infortunés, ne porteroit aucun ſoulagement à ſes maux & les aggraveroit peut-être. Les créanciers de l'Etat, qui ne faiſoient pas la millieme partie des citoyens, qui n'étoient connus la plupart que par leurs rapines, dont les plus honnêtes devoient une partie de leur aiſance au fiſc, intéreſſoient moins ces adminiſtrateurs. Dans la fâcheuſe néceſſité d'immoler une partie de la nation à l'autre, c'étoit les prêteurs qu'ils opinoient à ſacrifier.

Le régent, après quelques irréſolutions, ſe refuſa à une violence qu'il jugeoit devoir imprimer une tache ineffaçable ſur ſon adminiſtration. Il préféra un examen ſévere des engagemens publics à une banqueroute flétriſſante dont il croyoit pouvoit éviter l'éclat.

Un bureau de réviſion, établi le 7 Décembre 1715, réduiſit ſix cents millions d'effets au porteur à deux cents cinquante millions de billets d'Etat; & cependant après cette opération, la dette nationale s'élevoit à 2,062,138,001 livres.

L'énormité de ces engagemens fit adopter au mois de Mars 1716, l'idée d'une chambre de justice, destinée à poursuivre ceux qui avoient causé la misere publique, ou qui en avoient profité. Cette inquisition ne fit que mettre au grand jour l'incapacité des ministres qui avoient conduit les finances, les ruses des traitans qui les avoient englouties, la bassesse des courtisans qui vendoient leur crédit à qui vouloit l'acheter. Les bons esprits furent affermis, par cette nouvelle expérience, dans l'horreur qu'ils avoient toujours eue pour un tribunal pareil. Il avilit la dignité du prince qui manque à ses engagemens, & met sous les yeux des peuples les vices d'une administration ignorante & corrompue; il anéantit les droits du citoyen, qui ne doit compte de ses actions qu'à la loi; il fait pâlir tous les hommes riches, que leur fortune, bien ou mal acquise, désigne à la proscription; il encourage les délateurs qui marquent du doigt à la tyrannie, ceux qu'il est avantageux de ruiner; il est composé de sangsues impitoyables qui voient des criminels par-tout où ils soupçonnent de l'opulence; il épargne des brigands qui savent se mutiler à propos, pour dépouiller les ames honnêtes, défendues seulement par leur innocence; il sacrifie les intérêts du fisc aux fantaisies de quelques favoris avides, débauchés & dissipateurs.

Tous les ressorts de l'Etat étoient ruinés avant qu'on eût essayé d'une ressource qui portoit visiblement l'empreinte des passions & du préjugé. La situation du corps politique devint encore plus désespérée, après ce mouvement convulsif. Les membres de la république perdirent le peu qui leur restoit d'action & de vie. Il falloit ranimer le cadavre. Cette résurrection n'étoit pas impossible, parce qu'on étoit généralement disposé à se prêter

à tous les remedes. La difficulté étoit de n'en trouver que de bons. Le célébre Law le tenta.

XVIII. Moyens imaginés par Law, pour tirer les finances de France du désordre où elles sont tombées. Part qu'a la compagnie à l'exécution de ses projets.

Cet Ecossois étoit un de ces hommes à projets, de ces empiriques d'Etat, qui promenent en Europe leurs talens & leur inquiétude. Il étoit grand calculateur; & ce qui paroît presque incompatible, doué en même temps d'une imagination vive & ardente. Ces rapports d'esprit & de caractere plurent au régent, & bientôt le subjuguerent. Law promit de rétablir les finances, & fit aisément goûter à ce prince, dissipateur & ingénieux, un plan qui lui faisoit espérer de l'argent & de la gloire. Voici quelles furent l'enchaînement & le résultat de ses opérations.

D'abord, il obtint d'établir à Paris, dans le cours de Mai 1716, une banque, dont le fonds de six millions, fut formé par deux mille actions, de mille écus chacune.

Il n'étoit pas permis à cette banque de faire le moindre emprunt. Tout commerce lui fut interdit, & ses engagemens devoient être à vue. Chaque citoyen, chaque étranger y pouvoient déposer leur argent; & elle s'obligeoit à faire tous leurs payemens, moyennant cinq sols par trois mille livres. Ses billets qu'elle livroit pour un gain modique, étoient acquittés dans toutes les provinces par les directeurs des monnoies qui étoient ses correspondans, & qui, de leur côté, tiroient sur sa caisse. Son papier étoit également reçu dans les principales places de l'Europe, au cours où se trouvoit le change, aux époques de l'échéance.

Les succès du nouvel établissement confondirent les ennemis de son fondateur, surpasserent peut-être ses espérances. Son influence se fit sentir dès les premiers jours. Une circulation rapide de l'argent, qu'une défiance universelle retenoit

dans l'inaction depuis si long-temps, redonna du mouvement à tout. Les arts, la culture, les atteliers furent ranimés. Les consommations reprirent leur ancien cours. Les négocians, trouvant à cinq pour cent l'avance de leurs lettres de change en effets qui valoient des métaux, recommencerent leurs spéculations. Le cours de l'usure fut arrêté, parce que les capitalistes se virent obligés de consentir au même intérêt que prenoit la banque. Lorsque les étrangers purent compter sur la nature des payemens qu'ils auroient à faire, ils redemanderent des productions dont ils se privoient à regret. Au grand étonnement de toutes les nations, le change remonta à l'avantage de la France.

C'étoit beaucoup, mais ce n'étoit pas tout le bien possible & nécessaire. Au mois de mars 1717, il fut arrêté que les billets de banque seroient reçus en payement des impositions dans tous les bureaux, & qu'ils seroient acquittés à vue & sans escompte par ceux qui étoient chargés du maniement des deniers publics. Par ce réglement important, on retenoit le produit des tributs dans les provinces, on épargnoit au prince & à la nation la voiture de l'argent, & les circuits aussi multipliés qu'inutiles, qu'il faisoit entre les mains de divers trésoriers. Cette opération, qui porta le crédit de la banque au plus haut période, ne fut pas moins utile au gouvernement. Ses recouvremens ne se firent pas seulement sans ces violences, qui, depuis si long-temps, décrioient l'administration & désespéroient les peuples; il vit encore dans ses revenus une augmentation continuelle & rapide, qui ne pouvoit pas manquer de changer un jour sa situation.

Le spectacle inespéré de tant d'avantages, fit regarder Law comme un génie juste, étendu, éle-

vé, qui dédaignoit la fortune, qui aimoit la gloire, qui vouloit aller à la postérité par de grandes choses. La reconnoissance le jugeoit digne des monumens publics les plus honorables. Cet étranger hardi & entreprenant, profita d'une disposition si favorable des esprits, pour accélérer l'exécution d'un projet qui l'occupoit depuis très-longtemps.

Il obtint au mois d'Août 1717 la permission d'établir la compagnie d'Occident, dont les droits se bornerent d'abord au commerce exclusif de la Louysiane, & des castors du Canada. Les privileges, anciennement accordés pour le commerce d'Afrique, des Indes & de la Chine se fondirent bientôt dans la nouvelle société. Son ambition étoit de rembourser les dettes de l'état. Pour la mettre en état de suivre un si grand projet, le gouvernement lui accorda la vente du tabac, les monnoies, les recettes & les fermes générales.

Afin d'accélérer la révolution, Law voulut, le 4 Décembre 1718, que la banque qu'il avoit établie deux ans auparavant, & qui, ne confondant pas ses intérêts avec ceux de l'état, avoit été d'une si grande utilité, fût convertie en banque royale. Ses billets tinrent lieu de monnoie entre les particuliers, & on les reçut en payement dans toutes les caisses royales.

Les premieres opérations du nouveau systême subjuguerent toutes les imaginations. Les actions de la compagnie, achetées la plupart avec des billets d'état, & qui l'une dans l'autre ne coûtoient pas réellement cinq cents livres, valurent jusqu'à dix mille francs, payables en billets de banque. Le François, l'étranger, les gens les plus sensés vendoient leurs contrats, leurs terres, leurs bijoux, pour jouer un jeu si extraordinaire. L'or & l'argent

gent tomberent dans le plus grand avilissement. On ne vouloit que du papier.

Il n'étoit peut-être pas impossible que cet enthousiasme se soutint assez long-temps pour être de quelque utilité, si les vues de Law avoient été suivies. Ce calculateur, malgré la hardiesse de ses principes, vouloit borner le nombre des actions, quoiqu'il ne pût être jamais forcé de les rembourser : mais il étoit sur-tout déterminé à ne pas répandre pour plus d'un milliard ou douze cents millions de billets de banque. On supposoit que c'étoit la masse du numéraire qui circuloit dans le royaume; & il se flattoit d'en attirer, par ses opérations, une assez grande quantité dans les coffres du roi, pour pouvoir faire face à ceux qui voudroient changer en métaux leur papier-monnoie. Un plan, dont le succès étoit si peu vraisemblable, fut encore dérangé par la conduite du régent.

Ce prince avoit reçu de la nature une pénétration vive, une mémoire rare, un sens droit & juste. Il dut au travail une éloquence noble, un discernement exquis, le goût & la pratique des arts. A la guerre, il montra une valeur brillante, & dans les affaires une dextérité pleine de franchise. Son caractere & les circonstances le placerent dans des situations délicates, où il acquit une grande connoissance des hommes & une expérience prématurée. L'espece de disgrace où il vécut long-temps, lui donna des mœurs sociales. Il étoit d'un accès facile. On n'avoit ni humeur, ni hauteur à craindre dans son commerce. Sa conversation étoit insinuante, & ses manieres remplies de grace. Il eut de la bonté, ou du moins il en prenoit le masque.

Tant de qualités aimables, tant de qualités estimables ne produisirent pas les grands effets qu'on

en pouvoit attendre. La foiblesse de Philippe rendit inutiles à la nation tous ces avantages. Jamais il ne put prendre sur lui de rien refuser à ses amis, à ses ennemis, à ses maîtresses, sur-tout à Dubois, le plus corrompu, le plus corrupteur des hommes. Cette impuissance éclata singuliérement à l'époque du systême. Pour assouvir la cupidité de tous ceux qui avoient l'audace de se dire ou de se croire nécessaires, il créa six cents vingt-quatre mille actions, dont la valeur s'éleva au-dessus de six milliards, & en billets de banque pour la somme de 2,696,400,000 livres.

Une disproportion si énorme entre le papier & l'argent, seroit peut-être tolérable chez un peuple libre, où elle se seroit formée par degrés. Les citoyens accoutumés à regarder la nation comme un corps permanent & indépendant, l'acceptent d'autant plus volontiers pour caution, qu'ils ont rarement une connoissance exacte de ses facultés, & qu'ils ont de sa justice une idée favorable, fondée ordinairement sur l'expérience. Avec ce préjugé, le crédit y est souvent porté au-delà des ressources & des suretés. Il n'en est pas ainsi dans les monarchies absolues, dans celles sur-tout qui ont souvent violé leurs engagemens. Si dans un instant de vertige, on leur accorde une confiance aveugle, c'est toujours pour peu de temps. Leur insolvabilité frappe bientôt les yeux les moins clair-voyans. La bonne foi du monarque, l'hypotheque, les fonds; tout paroît imaginaire. Le créancier, revenu de son premier éblouissement, revendique son argent avec une impatience proportionnée à ses inquiétudes. L'histoire du systême vient à l'appui de cette vérité.

Le désir d'écarter ceux qui, revenus les premiers de la folie générale, cherchoient à convertir leur

papier en métaux, fit recourir à des expédiens, tels que les auroit proposés l'ennemi le plus acharné de l'opération. L'or fut proscrit dans le commerce. Il fut défendu à tous les citoyens de garder chez eux plus de cinq cents livres en especes. Un édit annonça plusieurs diminutions successives dans les monnoies. Ces tyranniques moyens n'arrêterent pas seulement les demandes; ils réduisirent encore quelques hommes timides à la cruelle nécessité de porter à la banque de nouveaux fonds. Mais ce succès passager ne cachoit pas même l'abyme creusé si imprudemment.

Pour étayer un édifice qui crouloit de toutes parts, il fut arrêté que l'argent seroit porté à 82 livres 10 sols le marc; que le billet de banque seroit réduit à la moitié de sa valeur, & l'action à cinq neuviemes. Ce rapprochement du papier & de l'argent étoit peut-être l'idée la moins déraisonnable qu'il fût possible de suivre dans la situation désespérée où étoient les affaires. Elle acheva cependant de tout confondre. La consternation fut universelle. Chacun pensa avoir perdu la moitié de son bien, & s'empressa de retirer le reste. Les caisses étoient vuides, & il se trouva que les agioteurs n'avoient embrassé que des chimeres. Alors disparut Law, & avec lui l'espoir, aveuglément conçu, d'obtenir le rétablissement de la fortune publique par ses lumieres. Tout tomba dans la confusion.

Il ne paroissoit pas possible de débrouiller le cahos. Pour y parvenir, on créa le 26 Janvier 1721, un tribunal où les contrats de rente viagere & perpétuelle, les actions, les billets de banque, tous les papiers royaux, de quelque nature qu'ils fussent, devoient être déposés dans deux mois, & leur validité discutée ensuite.

On reconnut par cet examen si célèbre sous le nom de *visa*, qu'il avoit été livré à la circulation pour 2,696,400,000 livres de billets de banque. Il en fut brûlé pour 707,327,460 livres qui ne furent pas admis à la liquidation. Les agioteurs furent condamnés à une restitution de 187,893,661 liv. D'autres opérations diminuerent encore la dette nationale. La machine politique commença à marcher : mais ses mouvemens ne furent jamais faciles, ni même réguliers.

De quelque maniere que fussent depuis administrées les finances du royaume, elles ne se trouverent jamais suffisantes pour les dépenses qu'on se permettoit. C'est une vérité fâcheuse dont nous avons la démonstration sous les yeux. Inutilement, on multiplioit les impôts : les besoins, les fantaisies, les déprédations augmentoient encore davantage ; & le fisc s'obéroit toujours. A la mort de Louis XV, le revenu public s'élevoit à 375,331,874 livres. Mais les engagemens, malgré cette foule de banqueroutes qu'on s'étoit permises, monterent à 190,858,531 livres. Il ne restoit donc de libre que 184,473,343 livres. Les dépenses de l'état exigeoient 210,000,000 livres. C'étoit par conséquent un vuide de 25,526.657 livres dans le trésor de l'état.

La nation compte sur un meilleur usage du revenu public dans le nouveau regne. Ses espérances ont pour base l'amour de l'ordre, le dédain du faste, l'esprit de justice, ces autres vertus simples & modestes qui parurent se rassembler autour du trône, lorsque Louis XVI y monta.

Jeune prince, toi qui as pu conserver l'horreur du vice & de la dissipation, au milieu de la cour la plus dissolue, & sous le plus inepte des instituteurs, daigne m'écouter avec indulgence ; parce que je suis un homme de bien, & un de tes meilleurs

ſujets; parce que je n'ai aucune prétention à tes graces, & que, le matin & le ſoir, je leve des mains pures vers le ciel, pour le bonheur de l'eſpece humaine & pour la proſpérité & la gloire de ton regne. La hardieſſe avec laquelle je te dirai des vérités que ton prédéceſſeur n'entendit jamais de la bouche de ſes flatteurs, & que tu n'entendras pas davantage de ceux qui t'entourent, eſt le plus grand éloge que je puiſſe faire de ton caractere.

Tu regnes ſur le plus bel empire de l'univers. Malgré la décadence où il eſt tombé, il n'y a aucun endroit de la terre où les arts & les ſciences ſe ſoutiennent avec autant de ſplendeur. Les nations voiſines ont beſoin de toi, & tu peux te paſſer d'elles. Si tes provinces jouiſſoient de la fécondité dont elles ſont ſuſceptibles; ſi tes troupes, ſans être beaucoup plus nombreuſes, étoient auſſi-bien diſciplinées qu'elles peuvent l'être; ſi tes revenus, ſans s'accroître, étoient mieux adminiſtrés; ſi l'eſprit d'économie dirigeoit les dépenſes de tes miniſtres & celles de ton palais; ſi tes dettes étoient acquittées: quelle puiſſance ſeroit auſſi formidable que la tienne!

Dis-moi, quel eſt le monarque qui commande à des ſujets auſſi patiens, auſſi fideles, auſſi affectionnés? Eſt-il une nation plus franche, plus active, plus induſtrieuſe? L'Europe entiere n'y a-t-elle pas pris cet eſprit ſocial qui diſtingue ſi heureuſement notre âge des ſiecles qui l'ont précédé? Les hommes d'état de tous les pays n'ont-ils pas jugé ton empire inépuiſable? Toi-même, tu connoîtras toute l'étendue de ſes reſſources, ſi tu te dis ſans délai: Je ſuis jeune, mais je veux le bien. La fermeté triomphe de tous les obſtacles. Qu'on me préſente un tableau fidele de ma ſituation: quel qu'il ſoit, je n'en ſerai point effrayé. Tu as ordonné; je vais

obéir. Ah ! si, tandis que je parlerai, deux larmes s'échappent de tes yeux, nous sommes sauvés.

Lorsqu'un événement inattendu fit passer le sceptre dans tes mains inexpérimentées, la marine Françoise, un moment, un seul moment redoutable, avoit cessé d'exister. La foiblesse, le désordre & la corruption l'avoient replongée dans le néant, d'où elle étoit sortie à l'époque la plus brillante de la monarchie. Elle n'avoit pu ni défendre nos possessions éloignées, ni préserver nos côtes de l'invasion & du pillage. Sur toutes les plages du globe, nos navigateurs, nos commerçans étoient exposés à des avanies ruineuses, & à des humiliations cent fois plus intolérables.

Les forces & les trésors de la nation avoient été prodigués pour des intérêts étrangers & peut-être opposés aux nôtres. Mais, qu'est-ce que l'or, qu'est-ce que le sang en comparaison de l'honneur ! Nos armes, autrefois si redoutées, n'inspiroient plus aucun effroi. A peine nous accordoit-on du courage.

Nos envoyés, qui, si long-temps, allerent moins négocier dans les autres cours, qu'y manifester les intentions, j'ai presque dit les volontés de leur maître, nos envoyés étoient dédaignés. Les transactions les plus importantes y étoient conclues, sans qu'on s'en fût expliqué avec eux. Des puissances alliées partageoient entre elles des empires à notre insçu : à notre insçu ! A-t-on jamais annoncé d'une maniere plus outrageante & moins équivoque, le peu de poids dont on nous comptoit dans la balance générale des affaires politiques de l'Europe ? O splendeur, ô respect du nom François, qu'étois-tu devenu ?

Voilà, jeune souverain, ta position hors des limites de ton empire. Tu baisses les yeux, tu n'oses la regarder. Au dedans, elle n'est pas meilleure.

J'en atteste cette continuité de banqueroutes exécutées d'année en année, de mois en mois, sous le regne de tes prédécesseurs. C'est ainsi qu'on a conduit insensiblement à la derniere indigence, une multitude de sujets, à qui l'on n'eut d'autre reproche à faire que d'avoir indiscrétement confié leur fortune à leurs souverains, & d'avoir ignoré la valeur de leur promesse sacrée. On rougiroit de manquer à son ennemi, & les rois, les peres de la patrie, ne rougissent point de manquer aussi cruellement, aussi bassement à leurs enfans! O prostitution abominable de leurs sermens! Encore si ces malheureuses victimes pouvoient se consoler par la nécessité des circonstances, par l'urgence toujours renaissante des besoins publics: mais, c'est après des années d'une longue paix, que ces perfidies ont été consenties, sans qu'on en vît d'autre motif que le pillage des finances abandonnées à une foule de mains aussi viles que rapaces. Vois-en la chaîne descendre du trône vers ses premieres marches, & de-là s'étendre vers les derniers confins de la société. Vois ce qui arrive lorsque le monarque sépare ses intérêts des intérêts de ses peuples.

Jette les yeux sur la capitale de ton empire, & tu y trouveras deux classes de citoyens. Les uns, regorgeant de richesses, étalent un luxe qui indigne ceux qu'il ne corrompt pas; les autres, plongés dans l'indigence, l'accroissent encore par le masque d'une aisance qui leur manque: car telle est la puissance de l'or, lorsqu'il est devenu le dieu d'une nation, qu'il supplée à tout talent, qu'il remplace toute vertu, qu'il faut avoir des richesses ou faire croire qu'on en a. Au milieu de ce ramas d'hommes dissolus, tu verras quelques citoyens laborieux, honnêtes, économes, industrieux, à demi-proscrits par

des loix vicieuſes que l'intolérance a dictées, éloignés de toutes les fonctions publiques, toujours prêts à s'expatrier, parce qu'il ne leur eſt pas permis de s'enraciner par des propriétés, dans un état où ils exiſtent ſans honneur civil & ſans ſécurité.

Fixe tes regards ſur les provinces où s'éteignent tous les genres d'induſtrie. Tu les verras ſuccombant ſous le fardeau des impoſitions & ſous les vexations auſſi variées que cruelles de la nuée des ſatellites du traitant.

Abaiſſe-les enſuite ſur les campagnes & conſidere d'un œil ſec, ſi tu le peux, celui qui nous enrichit condamné à mourir de miſere, l'infortuné laboureur auquel il reſte à peine, des terres qu'il a cultivées, aſſez de paille pour couvrir ſa chaumiere & ſe faire un lit. Vois le concuſſionnaire protégé tourner auprès de ſa pauvre demeure, pour trouver dans l'apparence de quelque amélioration à ſon triſte ſort le prétexte de redoubler ſes extorſions. Vois des troupes d'hommes, qui n'ont rien, quitter dès l'aurore leur habitation & s'acheminer, eux, leurs femmes, leurs enfans, leurs beſtiaux, ſans ſalaire, ſans nourriture, à la confection des routes, dont l'avantage n'eſt que pour ceux qui poſſedent tout.

Je le vois. Ton ame ſenſible eſt accablée de douleur; & tu demandes, en ſoupirant, quel eſt le remede à tant de maux. On te le dira; tu te le diras à toi-même. Mais auparavant ſache que le monarque, qui n'a que des vertus pacifiques, peut ſe faire aimer de ſes ſujets, mais qu'il n'y a que la force qui le faſſe reſpecter de ſes voiſins; que les rois n'ont point de parens, & que les pactes de famille ne durent qu'autant que les contractans y trouvent leur intérêt; qu'il y a encore moins de fonds à faire ſur ton alliance avec une maiſon artificieuſe, qui

exige rigoureusement l'observation des traités faits avec elle, sans jamais manquer de prétextes pour en éluder les conditions, lorsqu'elles traversent son agrandissement; qu'un roi, le seul homme qui ignore s'il a à ses côtés un véritable ami, n'en a point hors de ses états & ne doit compter que sur lui-même; qu'un empire ne peut pas plus subsister sans moeurs & sans vertu, qu'une famille particuliere; qu'il s'avance comme elle à sa ruine par les dissipations, & ne se peut relever comme elle que par l'économie; que le faste n'ajoute rien à la majesté du trône; qu'un de tes aïeux ne se montra jamais plus grand que lorsque accompagné de quelques gardes qui lui étoient inutiles, plus simplement vêtu qu'un de ses sujets, le dos appuyé contre un chêne, il écoutoit les plaintes & décidoit les différends; & que ton état sortira de l'abîme creusé par tes aïeux, si tu te résous à conformer ta conduite à celle d'un particulier riche, mais obéré, & cependant assez honnête pour vouloir satisfaire aux engagemens inconsidérés de ses peres, & assez juste pour s'indigner de tous les moyens tyranniques & les rejetter.

Demande-toi pendant le jour, pendant la nuit, au milieu du tumulte de ta cour, dans le silence de ton cabinet, lorsque tu méditeras, & quel est l'instant où tu ne dusses pas méditer sur le bonheur de vingt-deux millions d'hommes que tu chéris, qui t'aiment & qui pressent par leurs voeux le moment de t'adorer : demande-toi si ton intention est de perpétuer les profusions insensées de ton palais.

De garder cette multitude d'officiers grands & subalternes qui te dévorent.

D'éterniser le dispendieux entretien de tant de châteaux inutiles & les énormes salaires de ceux qui les gouvernent.

De doubler, tripler les dépenſes de ta maiſon par des voyages non moins coûteux qu'inutiles.

De diſſiper en fêtes ſcandaleuſes la ſubſiſtance de ton peuple.

De permettre qu'on éleve ſous tes yeux des tables d'un jeu ruineux, ſource d'aviliſſement & de corruption.

D'épuiſer ton tréſor pour fournir au faſte des tiens, & leur continuer un état dont la magnificence ſoit l'émule de la tienne.

De ſouffrir que l'exemple d'un luxe perfide dérange la tête de nos femmes, & faſſe le déſeſpoir de leurs époux.

De ſacrifier chaque jour, à la nourriture de tes chevaux, des ſubſiſtances dont l'équivalent nourriroit pluſieurs milliers de tes ſujets qui meurent de faim & de miſere.

D'accorder à des membres qui ne ſont déjà que trop gratifiés, & à des militaires largement ſtipendiés pendant de longues années d'oiſiveté, des ſommes extraordinaires pour des opérations qui ſont de leur devoir, que dans tout autre gouvernement que le tien, ils exécuteroient à leurs dépens.

De perſiſter dans l'infructueuſe poſſeſſion de domaines immenſes qui ne te rendent rien, & dont l'aliénation, en acquittant une partie de ta dette, accroîtroit & ton revenu & la richeſſe de la nation. Celui à qui tout appartient comme ſouverain, ne doit rien avoir comme particulier.

De te prêter à l'inſatiable avidité de tes courtiſans, & des courtiſans de tes proches.

De permettre que les grands, les magiſtrats, tous les hommes puiſſans ou protégés de ton empire continuent d'écarter loin d'eux le fardeau de l'impôt pour le faire retomber ſur le peuple : eſpece de concuſſion contre laquelle le gémiſſement des

opprimés & les remontrances des hommes éclairés réclament inutilement & depuis si long-temps.

De confirmer dans un corps qui possede le quart des biens du royaume, le privilege absurde de s'imposer à sa discrétion, & par l'épithete de gratuits qu'il ne rougit pas de donner à ses subsides, de te signifier qu'il ne te doit rien; qu'il n'en a pas moins droit à ta protection & à tous les avantages de la société, sans en acquitter aucune des charges, & que tu n'en as aucun à sa reconnoissance.

Lorsqu'à ces questions, tu auras fait toi-même les réponses justes & vraies que ton ame sensible & royale t'inspirera, agis en conséquence. Sois ferme. Ne te laisse ébranler par aucune de ces représentations que la duplicité & l'intérêt personnel imagineront pour t'arrêter, peut-être même pour t'inspirer de l'effroi; & sois sûr d'être bientôt le plus honoré & le plus redoutable des potentats de la terre.

Oui, Louis XVI, tel est le sort qui t'attend; & c'est dans la confiance que tu l'obtiendras, que je suis attaché à la vie. Il ne me reste plus qu'un mot à te dire, mais il est important. C'est de regarder comme le plus dangereux des imposteurs, comme l'ennemi le plus cruel de notre bonheur & de ta gloire, le flatteur impudent qui ne balancera pas à t'assoupir dans une tranquillité funeste; soit en affoiblissant à tes yeux la peinture affligeante de ta situation; soit en t'exagérant l'indécence, le danger, la difficulté de l'emploi des ressources qui se présenteront à ton esprit.

Tu entendras murmurer autour de toi. *Cela ne se peut, & quand cela se pourroit, ce sont des innovations.* Des innovations! Soit. Mais tant de découvertes dans les sciences & dans les arts n'en

ont-elles pas été? L'art de bien gouverner est-il donc le seul qu'on ne puisse perfectionner? L'assemblée des états d'une grande nation; le retour à la liberté primitive; l'exercice respectable des premiers actes de la justice naturelle, seroient-ce donc des innovations?

XIX. Situation de la compagnie des Indes, à la chûte du systême.

A la chûte du systême, le gouvernement abandonna à la compagnie des Indes le monopole du tabac, en payement des quatre-vingt-dix millions qu'elle lui avoit prêtés; il lui accorda le privilege exclusif de toutes les loteries du royaume; il lui permit de convertir en rentes viageres ou tontines une partie de ses actions. Ce qui en resta ne passa pas le nombre de cinquante-six mille qui furent réduites par des événemens postérieurs à cinquante mille deux cents soixante-huit quatre dixiemes. Malheureusement cette société conserva les privileges des différentes compagnies dont elle étoit formée; & cette prérogative ne servit pas à lui donner de la puissance & de la sagesse. Elle gêna la traite des negres; elle arrêta les progrès des colonies à sucre. La plupart de ses privileges ne firent qu'autoriser des monopoles odieux. Les pays les plus fertiles de la terre ne furent entre ses mains ni peuplés, ni cultivés. L'esprit de finance qui rétrécit les vues, comme l'esprit de commerce les étend, s'empara de la compagnie, & ne la quitta plus. Les directeurs ne songerent qu'à tirer de l'argent des droits cédés en Amérique, en Afrique, en Asie, à la compagnie. Elle devint une société de fermiers, plutôt que de négocians. Si elle n'eût eu la probité de payer les dettes accumulées depuis un siecle par la nation dans l'Inde : si elle n'eût eu la précaution de mettre Pondichery à l'abri de l'invasion en l'entourant de murs, on se trouveroit réduit à l'impossibilité de louer aucune partie de

ſon adminiſtration. Son commerce fut foible & précaire, juſqu'au moment où Orri fut chargé des finances du royaume.

XX. Succès éclatans de la compagnie. Quels ſont ceux de ſes agens qui les lui procurent.

Ce miniſtre, dont l'intégrité & le déſintéreſſement formoient le caractere, gâtoit ſes vertus par une rudeſſe qu'il juſtifioit d'une maniere peu honorable pour ſa nation. *Comment cela pourroit-il être autrement*, diſoit-il un jour à un de ſes amis qui lui reprochoit ſa brutalité : *ſur cent perſonnes que je vois par jour, cinquante me prennent pour un ſot, & cinquante pour un fripon?* Il avoit un frere nommé Fulvy, dont les principes étoient moins auſteres, mais qui avoit plus de liant & de capacité. Il lui confia le ſoin de la compagnie, qui devoit prendre néceſſairement de l'activité dans de telles mains.

Les deux freres, malgré les préjugés anciens & nouveaux; malgré l'horreur qu'on avoit pour un rejetton du ſyſtême ; malgré l'autorité de la Sorbonne, qui avoit déclaré le dividende des actions uſuraires; malgré l'aveuglement d'une nation aſſez crédule pour n'être pas révoltée d'une déciſion ſi abſurde, réuſſirent à perſuader au cardinal de Fleury qu'il convenoit de protéger efficacement la compagnie des Indes. Ils engagerent même ce miniſtre, plus habile dans l'art de ménager les richeſſes que dans celui de les multiplier, à prodiguer les bienfaits du roi à cet établiſſement. Le ſoin d'en conduire le commerce & d'en augmenter les forces, fut enſuite confié à pluſieurs ſujets d'une capacité connue.

Dumas fut envoyé à Pondichery. Bientôt il obtint de la cour de Delhy la permiſſion de battre monnoie; privilege qui valut quatre à cinq cents mille francs par an. Il ſe fit céder le territoire de Karical, qui donna une part conſidérable dans le

commerce du Tanjaour. Quelque temps après, cent mille Marattes firent une invasion dans le Décan. Ils attaquerent le nabab d'Arcate, qui fut vaincu & tué. Sa famille & plusieurs de ses sujets se réfugierent à Pondichery. On les reçut avec les égards qui étoient dûs à des alliés malheureux. Ragogi Boussola, général du parti victorieux, demandoit qu'on les lui livrât. Il voulut même exiger douze cents mille livres, en vertu d'un tribut auquel il prétendoit que les François s'étoient anciennement soumis.

Dumas répondit que tant que les Mogols avoient été les maîtres de ces contrées, ils avoient toujours traité les François avec la considération due à l'une des plus illustres nations du monde, & qu'elle se faisoit gloire de protéger à son tour ses bienfaiteurs; qu'il n'étoit pas dans le caractere de ce peuple magnanime d'abandonner une troupe de femmes, d'enfans, de malheureux sans défense, pour les voir égorger; que les fugitifs renfermés dans la ville étoient sous la protection de son roi, qui s'honoroit sur-tout de la qualité de protecteur des infortunés; que tout ce qu'il y avoit de François dans Pondichery perdroit volontiers la vie pour les défendre; qu'il lui en coûteroit la tête, si son souverain savoit qu'il eût seulement écouté la proposition d'une redevance. Il ajouta qu'il étoit disposé à défendre sa place jusqu'à la derniere extrémité, & que si la fortune lui étoit contraire, il s'en retourneroit en Europe sur ses vaisseaux. Que c'étoit à Ragogi à juger s'il lui convenoit d'exposer à une destruction entiere une armée, dont le plus grand bonheur devoit être de s'emparer d'un monceau de ruines.

Les Indiens n'étoient pas accoutumés à entendre parler les François avec tant de dignité. Cette fierté

jetta le général des Marattes dans l'incertitude. Des négociations habilement conduites le déciderent à accorder la paix à Pondichery.

Tandis que Dumas donnoit des richesses & de la considération à la compagnie, le gouvernement envoya la Bourdonais à l'isle de France.

Au temps de leurs premieres navigations aux Indes, les Portugais avoient découvert entre le dix-neuvieme & le vingtieme degrés de latitude, trois isles, qu'ils appellerent Mascarenhas, Cerné & Rodrigue. Ils n'y trouverent, ni hommes, ni quadrupedes, & n'y formerent aucun établissement. La plus occidentale de ces isles, qu'ils avoient nommée Mascarenhas, eut, vers l'an 1660, pour premiers habitans, sept à huit François. Cinq ans après, vingt-deux de leurs concitoyens les joignirent. Le désastre qui détruisit la colonie de Madagascar, augmenta bientôt leur nombre. L'éducation des troupeaux fut la premiere ressource de ces aventuriers, transplantés sous un nouveau ciel. Ils cultiverent ensuite les grains de l'Europe, les fruits de l'Asie & de l'Afrique, quelques végétaux propres à ce doux climat. La santé, l'aisance, la liberté dont ils jouissoient, fixerent sur leur territoire plusieurs des navigateurs qui alloient y demander des rafraîchissemens & des subsistances. La population étendit l'industrie. En 1718, la découverte de quelques cafiers sauvages fit imaginer de tirer d'Arabie plusieurs pieds de café qui multiplierent très-heureusement. La culture de cet arbre précieux, & tous les autres travaux pénibles, occuperent les esclaves qu'on tiroit des côtes d'Afrique ou de Madagascar. Alors l'isle Mascarenhas, qui avoit quitté son nom pour prendre celui de Bourbon, devint un objet important pour la compagnie. Malheureusement la colonie n'avoit point de port.

Cet inconvénient tourna les yeux du ministere de Versailles vers l'isle de Cerné où les Portugais, suivant leur méthode, avoient jetté quelques quadrupedes & des volailles pour les besoins de ceux de leurs navires que les circonstances détermineroient à y relâcher. Les Hollandois, qui s'y établirent depuis, l'abandonnerent en 1712, pour ne pas trop multiplier leurs possessions. Elle étoit déserte, lorsque les François y aborderent en 1720, & changerent son nom de Maurice en celui d'isle de France qu'elle porte encore.

Ses premiers colons vinrent de Bourbon. On les oublia pendant quinze ans. Ils ne formerent, pour ainsi dire, qu'un corps-de-garde, chargé d'arborer un pavillon qui apprit aux nations que cette isle avoit un maître. La compagnie, long-temps incertaine, se décida enfin à la conserver ; & la Bourdonais fut chargé, en 1735, de la rendre utile.

Cet homme, depuis si célébre, étoit né à Saint-Malo. A dix ans il s'étoit embarqué. Aucune considération n'avoit interrompu ses voyages, & dans presque tous il avoit fait des choses remarquables. Les Arabes & les Portugais, prêts à s'égorger à Moka, s'étoient rapprochés par sa médiation. Sa valeur éclata dans la guerre de Mahé. Il étoit le premier des François qui eût imaginé d'armer dans les mers des Indes. On les connoissoit également propres à construire des vaisseaux, à les conduire & à les défendre. Ses projets portoient l'empreinte du génie ; & l'esprit de détail qu'il avoit supérieurement, ne rétrécissoit pas ses vues. Les difficultés n'étonnoient jamais son ame ; & il avoit le rare talent d'élever à sa hauteur les hommes soumis à ses ordres. Ses ennemis lui reprocherent une passion démesurée pour les richesses ; & il faut conve-

nir,

nir, qu'il n'étoit pas délicat sur le choix des moyens qui pouvoient lui en procurer.

Dès que la Bourdonais fut arrivé à l'isle de France, il chercha à la connoître. Son heureuse pénétration, son infatigable activité, abrégerent le travail. Dans peu on le vit occupé à inspirer de l'émulation aux premiers colons de l'isle, entiérement découragés par l'abandon où on les avoit laissés, à assujettir à un ordre rigoureux les brigands récemment arrivés de la métropole. Il fit cultiver le riz & le blé, pour la nourriture des Européens. Le manioc, qu'il avoit porté du Brésil, fut destiné à la subsistance des esclaves. Madagascar devoit lui fournir la viande nécessaire à la consommation journaliere des navigateurs & des habitans, jusqu'à ce que les troupeaux qu'il en avoit tirés, fussent assez multipliés, pour remplacer ces secours étrangers. Un poste qu'il avoit placé à la petite isle de Rodrigue, ne le laissoit pas manquer de tortues pour les malades. Bientôt les vaisseaux qui alloient aux Indes, trouverent les rafraîchissemens, les commodités nécessaires après une longue navigation. Trois navires, dont l'un étoit de cinq cents tonneaux, sortirent des arsenaux qu'il avoit élevés. Si le fondateur n'eut pas la consolation de porter la colonie au degré de prospérité dont elle étoit susceptible, il eut du moins la gloire d'avoir découvert ce qu'elle pourroit devenir dans des mains habiles.

Cependant ces créations, quoique faites comme par magie, n'eurent pas l'approbation de ceux qu'elles intéressoient le plus. La Bourdonais fut réduit à se justifier. Un des directeurs lui demandoit un jour, comment il avoit si mal fait les affaires de la compagnie, & si bien les siennes. *C'est*, répondit-il, *que j'ai fait mes affaires selon mes lu-*

mieres, & celles de la compagnie d'après vos inſtructions.

Par-tout les grands hommes ont fait plus que les grands corps. Les peuples & les ſociétés ne ſont que les inſtrumens des hommes de génie : ce ſont eux qui ont fondé des états, des colonies. L'Eſpagne, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre, doivent leurs conquêtes ou leurs établiſſemens des Indes à des navigateurs, des guerriers, ou des légiſlateurs d'une ame ſupérieure. La France, ſurtout, eſt plus redevable de ſa gloire à quelques heureux particuliers, qu'à ſon gouvernement. Un de ces ſujets rares venoit d'établir la puiſſance des François ſur deux iſles importantes de l'Afrique; un autre encore plus extraordinaire l'illuſtroit en Aſie, c'étoit Dupleix.

Il fut d'abord envoyé ſur les bords du Gange, où il avoit la direction de la colonie de Chandernagor. Cet établiſſement, quoique formé dans la région de l'univers, la plus propre aux grandes entrepriſes de commerce, n'avoit fait que languir juſqu'au temps de ſon adminiſtration. La compagnie ne s'étoit pas trouvée en état d'y faire paſſer des fonds conſidérables; & ſes agens tranſplantés dans l'Inde ſans un commencement de fortune, n'avoient pu profiter de la liberté qu'on leur laiſſoit d'avancer leurs affaires particulieres. L'activité du nouveau gouverneur, qui apportoit des richeſſes conſidérables acquiſes par dix ans d'heureux travaux, ſe communiqua à tous les eſprits. Dans un pays qui regorge d'argent, ils trouverent aiſément du crédit, lorſqu'ils commencerent à s'en montrer dignes. Chandernagor devint bientôt un ſujet d'étonnement pour ſes voiſins, & de jalouſie pour ſes rivaux. Dupleix, qui avoit aſſocié à ſes vaſtes ſpéculations les autres François, s'ouvrit des ſources de com-

merce dans tout le Mogol, & jusques dans le Thibet. En arrivant il n'avoit pas trouvé une chaloupe, & il arma jusqu'à quinze bâtimens à la fois. Ces vaisseaux négocioient d'Inde en Inde. Il en expédioit pour la mer Rouge, pour le golfe Persique, pour Surate, pour Goa, pour les Maldives, pour Manille, pour toutes les mers où il étoit possible de faire un commerce avantageux.

Il y avoit douze ans que Dupleix soutenoit l'honneur du nom François dans le Gange, qu'il étendoit la fortune publique & les fortunes particulieres, lorsqu'en 1742, il fut appellé à Pondichery pour y prendre la direction générale des affaires de la compagnie dans l'Inde. Elles étoient alors plus florissantes qu'elles ne l'avoient jamais été, qu'elles ne l'ont été depuis, puisque les retours de cette année s'éleverent à vingt-quatre millions. Si l'on eût continué à se bien conduire, si l'on eût voulu prendre plus de confiance en deux hommes tels que Dupleix & la Bourdonais, il est vraisemblable qu'on auroit acquis une puissance qui eût été difficilement détruite.

La Bourdonais prévoyoit alors une rupture entre l'Angleterre & la France; & il proposa un projet qui devoit donner aux vaisseaux de sa nation l'empire des mers de l'Asie pendant toute la guerre. Convaincu que celle des deux nations qui seroit la premiere en armes dans l'Inde, auroit un avantage décisif, il demanda une escadre qu'il conduiroit à l'isle de France, où il attendroit le commencement des hostilités. Alors il devoit partir de cette isle & aller croiser dans le détroit de la Sonde, par lequel passent la plupart des vaisseaux qui vont à la Chine, & tous ceux qui en reviennent. Il y auroit intercepté les bâtimens Anglois, & sauvé ceux de son pays. Il s'y seroit même emparé de la petite

escadre que l'Angleterre envoya dans les mêmes parages; & maître des mers de l'Inde, il y auroit ruiné tous les établissemens Anglois.

Le ministere approuva ce plan. On accorda à la Bourdonais cinq vaisseaux de guerre, & il mit à la voile.

A peine étoit-il parti, que les directeurs également blessés du mystere qu'on leur avoit fait de la destination de l'escadre, de la dépense où elle les engageoit, des avantages qu'elle devoit procurer à un homme qu'ils ne trouvoient pas assez dépendant, renouvellerent les cris qu'ils avoient déjà poussés sur l'inutilité de cet armement. Ils étoient ou paroissoient si persuadés de la neutralité qui s'observeroit dans l'Inde entre les deux compagnies, qu'ils en convainquirent le ministere, dont la foiblesse n'étoit plus encouragée, ni l'inexpérience éclairée depuis l'éloignement de la Bourdonais.

La cour de Versailles ne vit pas qu'une puissance qui a pour base principale le commerce, ne pouvoit pas renoncer sérieusement à combattre sur l'Océan Indien; & que si elle faisoit ou écoutoit des propositions de neutralité, ce ne pouvoit être que dans la vue de gagner du temps. Elle ne vit pas que quand la convention auroit été faite de bonne foi de part & d'autre, mille inconvéniens qu'il n'étoit pas possible de prévoir, devoient déranger une harmonie dont les accords étoient si fragiles. Elle ne vit pas que l'objet qu'on se proposoit ne pouvoit jamais être qu'imparfaitement rempli, parce que la marine guerriere des deux nations n'étant pas liée par les traités des compagnies, attaqueroit dans les mers d'Europe les navires de ces sociétés. Elle ne vit pas que dans les colonies même, les deux parties feroient des préparatifs pour n'être pas surprises; que ces précautions meneroient à une dé-

fiance réciproque, & la défiance à une rupture ouverte. Elle ne vit rien de tout cela, & l'escadre fut rappellée. Les hostilités commencerent, & la prise de presque tous les bâtimens François qui naviguoient dans l'Inde, fit voir trop tard quelle avoit été la politique la plus judicieuse.

La Bourdonais fut touché des fautes qui causoient le malheur de l'Etat, comme s'il les eût faites lui-même, & il ne songea qu'à les réparer. Sans magasins, sans vivres, sans argent, il parvint par ses soins & par sa constance, à former une escadre, composée d'un vaisseau de soixante canons, & de cinq navires marchands armés en guerre. Il osa attaquer l'escadre Angloise; il la battit, la poursuivit, la força de quitter la côte de Coromandel, & alla assiéger & prendre Madras, la premiere des colonies Angloises. Le vainqueur se disposoit à de nouvelles expéditions. Elles étoient sûres & faciles : mais il se vit contrarié avec un acharnement qui coûta la perte de neuf millions cinquante-sept mille livres, stipulées pour le rachat de la ville conquise, sans compter les succès qui devoient suivre cet événement.

La compagnie étoit alors gouvernée par deux commissaires du roi, brouillés irréconciliablement. Les directeurs, les subalternes avoient pris parti dans cette querelle, suivant leurs inclinations ou leurs intérêts. Les deux factions étoient extrêmement aigries l'une contre l'autre. Celle qui avoit fait ôter à la Bourdonais son escadre, ne voyoit pas sans chagrin qu'il eût trouvé des ressources dans son génie, pour rendre inutiles les coups qu'on lui avoit portés. On a des raisons pour croire qu'elle le poursuivit dans l'Inde, & qu'elle versa le poison de la jalousie dans l'ame de Dupleix. Deux hommes faits pour s'estimer, pour s'aimer, pour illustrer le nom

François, pour aller peut-être ensemble à la postérité, devinrent les vils instrumens d'une haine qui leur étoit étrangere. Dupleix traversa la Bourdonais, & lui fit perdre un temps précieux. Celui-ci, après avoir resté trop tard sur la côte de Coromandel, à attendre les secours qu'on avoit différés sans nécessité, vit son escadre ruinée par un coup de vent. La division se mit dans ses équipages. Tant de malheurs causés par les intrigues de Dupleix, forcerent la Bourdonais à repasser en Europe, où un cachot affreux fut la récompense de ses glorieux travaux, & le tombeau des espérances que la nation avoit fondées sur ses grands talens. Les Anglois délivrés dans l'Inde de cet ennemi redoutable, & fortifiés par de puissans secours, se virent en état d'attaquer à leur tour les François. Ils mirent le siege devant Pondichery.

Dupleix sut réparer alors les torts qu'il avoit eus. Il défendit sa place avec beaucoup de vigueur & d'intelligence; & après quarante-deux jours de tranchée ouverte, les Anglois furent obligés de se retirer. Bientôt la nouvelle de la paix arriva, & les hostilités cesserent entre les compagnies des deux nations.

La prise de Madras, le combat naval de la Bourdonais & la levée du siege de Pondichery, donnerent aux nations de l'Inde le plus grand respect pour les François. Ils furent pour ces régions, le premier peuple de l'Europe, la puissance principale.

Dupleix voulut faire usage de cette disposition des esprits. Il s'occupa du soin de procurer à sa nation des avantages solides & considérables. Pour juger sainement de ses projets, il faut avoir sous les yeux un tableau de la situation où étoit alors l'Indostan.

XXI. Tableau de l'Indostan.

Cette belle & riche contrée tenta, si l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, l'avidité des premiers conquérans du monde. Mais soit que Bacchus, Hercule, Sésostris, Darius, aient ou n'aient pas parcouru les armes à la main cette grande partie du globe; il est certain qu'elle fut pour les premiers Grecs, un champ inépuisable de fictions & de merveilles. Ces chimeres enchantoient tellement un peuple toujours crédule, parce qu'il fut toujours dominé par son imagination, qu'on ne s'en désabusa pas, même dans les siecles les plus éclairés de la république.

En réduisant les choses à la vérité, l'on trouvera qu'un air pur, des alimens sains, une grande frugalité, avoient de bonne heure prodigieusement multiplié les hommes dans l'Indostan. Ils connurent les loix, la police, les arts, lorsque le reste de la terre étoit déserte ou sauvage. Des institutions sages & heureuses préserverent de la corruption ces peuples, qui paroissoient n'avoir qu'à jouir des bienfaits du sol & du climat. Si, de temps en temps, les bonnes mœurs s'altéroient dans quelques cours; les trônes étoient aussi-tôt renversés; & lorsqu'Alexandre se montra dans ces régions, il y restoit fort peu de rois; il y avoit beaucoup de villes libres.

Un pays, partagé en une infinité de petits états, populaires ou asservis, ne pouvoit pas opposer un front bien redoutable au héros de la Macédoine. Aussi ses progrès furent-ils rapides. Il auroit tout asservi, si la mort ne l'eût surpris au milieu de ses triomphes.

En suivant le conquérant dans ses expéditions, l'Indien Sandrocotus avoit appris la guerre. Cet homme, auquel ses talens tenoient lieu de droits & de naissance, rassembla une armée nombreuse, & chassa les Macédoniens des provinces qu'ils avoient

envahies. Libérateur de sa patrie, il se rendit le maître, & réunit sous ses loix l'Indostan entier. On ignore quelle fut la durée de son regne, quelle fut la durée de l'empire qu'il avoit fondé.

Au commencement du huitieme siecle, les Arabes se répandirent aux Indes, comme dans plusieurs autres contrées de l'univers. Ils soumirent à leur domination quelques isles. Mais contents de négocier paisiblement dans le continent, ils n'y formerent que peu d'établissemens.

Trois siecles après, des barbares de leur religion, sortis du Khorassan & conduits par Mahmoud, attaquent l'Inde par le Nord, & poussent leurs brigandages jusqu'au Guzurate. Ils emportent de ces opulentes contrées, d'immenses dépouilles, qu'ils vont enfouir dans leurs incultes & misérables déserts.

Le souvenir de ces calamités n'étoit pas encore effacé, lorsque Gengiskan, qui, avec ses Tartares, avoit subjugué la plus grande partie de l'Asie, porta, vers l'an douze cents, ses armes victorieuses sur les rives occidentales de l'Indus. On ignore quelle part ce conquérant & ses descendans prirent aux affaires de l'Indostan. Il est vraisemblable qu'elles ne les occuperent pas beaucoup; puisqu'on vit, peu de temps après, les Patanes régner dans ce beau pays.

C'étoient des hommes agrestes & féroces qui sortis, par bandes, des montagnes du Kandahar, se répandirent dans les plus belles provinces de l'Indostan, & y formerent successivement plusieurs dominations indépendantes les unes des autres.

Les Indiens avoient eu à peine le temps de se façonner à ce nouveau joug, qu'il leur fallut encore changer de maître. Tamerlan, sorti de la grande Tartarie, & déjà célébre par ses cruautés & par ses victoires, se montre à la fin du quatorzieme siecle

au Nord de l'Indostan, avec une armée aguerrie, triomphante & infatigable. Il s'assure lui-même des provinces septentrionales, & abandonne à ses lieutenans le pillage des terres méridionales. On le croyoit déterminé à subjuguer l'Inde entiere, lorsque tout-à-coup il tourna ses armes contre Bajazet, le vainquit, le détrôna, & se trouva, par la réunion de toutes ses conquêtes, le maître de l'espace immense qui s'étend depuis la délicieuse Smirne jusqu'aux bords fortunés du Gange. Des guerres sanglantes suivirent sa mort. Ses riches dépouilles échapperent à sa postérité. Babar, sixieme descendant d'un de ses enfans, conserva seul son nom.

Ce jeune prince, élevé dans la mollesse, régnoit à Samarcande, où son aïeul avoit fini ses jours. Les Tartares Usbecks le précipiterent du trône, & le forcerent de se réfugier dans le Cabulistan. Ranguildas, gouverneur de la province, l'accueillit & lui donna une armée.

» Ce n'est pas du côté du Nord où t'appelle-
» roit la vengeance, que tu dois porter tes pas,
» lui dit cet homme sage. Des soldats amollis par
» les délices des Indes, n'attaqueroient pas sans té-
» mérité des guerriers célebres par leur courage
» & par leurs victoires. Le ciel t'a conduit sur les
» rives de l'Indus, pour placer sur ta tête une des
» plus riches couronnes de l'univers. Jette les yeux
» sur l'Indostan. Cet empire, déchiré par les guer-
» res continuelles des Indiens & des Patanes, at-
» tend un maître. C'est dans ces délicieuses régions
» qu'il faut former une nouvelle monarchie, & te
» couvrir d'une gloire égale à celle du redoutable
» Tamerlan. »

Un conseil si judicieux fit sur l'esprit de Babar une forte impression. On traça sans perdre de temps un plan d'usurpation, qui fut suivi avec beaucoup

de vivacité & d'intelligence. Le succès le couronna. Les provinces septentrionales, Delhy même, se soumirent après quelque résistance. Un monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puissance des Tartares Mogols, qui existe encore.

La conservation de la conquête exigeoit un gouvernement. Celui que Babar trouva établi dans l'Inde, étoit un despotisme purement civil, tempéré par les usages, par les formes, par l'opinion; en un mot, absolument conforme au caractere de douceur que ces peuples doivent à l'influence du climat, & à l'influence plus puissante encore des opinions religieuses. A cette constitution paisible, Babar fit succéder un despotisme violent & militaire, tel qu'on devoit l'attendre d'une nation conquérante & barbare.

Si l'on peut s'en rapporter à l'autorité d'un des hommes le plus profondément versés dans les traditions de l'Inde, Ranguildas fut long-temps le témoin de la puissance du nouveau souverain. Il s'applaudissoit de son ouvrage. Le souvenir de ce qu'il avoit fait pour placer sur le trône le fils de son maître, remplissoit son ame d'une satisfaction vraie & sans trouble. Un jour qu'il faisoit sa priere dans le temple, il entendit à côté de lui un Banian qui s'écrioit : » ô Dieu! tu vois les malheurs de mes » freres. Nous sommes la proie d'un jeune homme » qui nous regarde comme un bien qu'il peut dis- » siper & consumer à son gré. Parmi les nombreux » enfans qui t'implorent dans ces vastes contrées; » un seul les opprime tous : venge-nous du tyran; » venge-nous des traîtres qui l'ont porté sur le trô- » ne, sans examiner s'il étoit juste. »

Ranguildas étonné, s'approcha du Banian, & lui dit : » ô toi qui maudis ma vieillesse, écoute. Si » je suis coupable, c'est ma conscience qui m'a

» trompé. Lorſque j'ai rendu l'héritage au fils de » mon ſouverain, lorſque j'ai expoſé ma fortune » & ma vie pour établir ſon pouvoir, Dieu m'eſt » témoin que j'ai cru me conformer à ſes ſages dé» crets, & qu'au moment où j'ai entendu ta priere, » je béniſſois encore le ciel de m'avoir accordé » les deux plus grands biens des derniers jours, le » repos & la gloire.

» La gloire, dit le Banian! Apprenez, Ranguil» das, qu'elle n'appartient qu'à la vertu, & non à » des actions qui ſont éclatantes ſans être utiles aux » hommes. Eh! quel bien avez-vous fait à l'In» doſtan, quand vous avez couronné le deſcendant » d'un uſurpateur? Aviez-vous examiné s'il feroit » le bien, s'il auroit la volonté & le courage d'ê» tre juſte? Vous lui avez, dites-vous, rendu l'hé» ritage de ſes peres, comme ſi les hommes pou» voient être légués & poſſédés, ainſi que des ter» res & des troupeaux. Ne prétendez pas à la » gloire, ô Ranguildas! ou ſi vous voulez de la re» connoiſſance, allez la chercher dans le cœur de » Babar; il vous la doit. Vous l'avez achetée aſſez » cher par le bonheur de tout un peuple. «

Cependant, en appeſantiſſant le deſpotiſme, Babar avoit voulu l'enchaîner lui-même, & donner à ſes conſtitutions une telle force, que ſes ſucceſſeurs, quoique abſolus, fuſſent obligés d'être juſtes. Le prince devoit être le juge du peuple & l'arbitre de l'état. Mais ſon tribunal & ſon conſeil étoient dans la place publique. L'injuſtice & la tyrannie aiment à ſe renfermer dans l'ombre; elles ſe cachent à ceux qu'elles oppriment. Mais quand le monarque ne veut agir que ſous les yeux de ſes ſujets, c'eſt qu'il n'a que du bien à leur faire. Inſulter en face à des hommes raſſemblés, eſt une injure dont les tyrans même peuvent rougir.

Le principal appui de l'autorité, étoit un corps de quatre mille hommes, qui s'appelloient les premiers esclaves du prince. C'est dans ce corps que l'on choisissoit les Omrahs, c'est-à-dire, ceux qui entroient dans les conseils de l'empereur, & à qui il donnoit des terres honorées de grands privileges. Ces sortes de fiefs étoient toujours amovibles, & le prince héritoit de ceux qu'il en avoit rendus possesseurs. C'est à cette condition qu'étoient données toutes les grandes places : tant il paroît de la nature du despotisme, de n'enrichir des esclaves que pour les dépouiller.

Les places d'Omrahs n'en étoient pas moins briguées. C'étoit l'objet de l'ambition de quiconque aspiroit à l'administration d'une province. Pour prévenir les projets d'élévation & d'indépendance que pouvoient former ces commandans, on mettoit auprès d'eux des surveillans qui ne leur étoient soumis en rien, & qui étoient chargés d'examiner l'emploi qu'ils faisoient des forces militaires, qu'on étoit obligé de leur confier pour tenir dans le respect les Indiens assujettis. Les places fortes étoient souvent entre les mains d'officiers qui ne rendoient compte qu'à la cour. Cette cour soupçonneuse mandoit souvent son délégué, le retenoit ou le déplaçoit, selon les vues d'une politique changeante. Ces vicissitudes étoient devenues si communes, qu'un nouveau gouverneur, sortant de Delhy, resta sur son éléphant, le visage tourné vers la ville, *pour voir*, disoit-il, *arriver son successeur*.

Cependant, la forme de l'administration n'étoit pas la même dans tout l'empire. Les Mogols avoient laissé plusieurs princes Indiens en possession de leurs souverainetés, & même avec pouvoir de les transmettre à leurs descendans. Ils gouvernoient selon les loix du pays, quoique relevant d'un nabab

nommé par la cour. On ne leur imposoit qu'un tribut, & l'obligation de rester soumis aux conditions accordées à leurs ancêtres, au temps de la conquête.

Il faut que la nation conquérante n'ait pas exercé de grands ravages, puisqu'elle ne fait encore que le dixieme de la population de l'Inde. Il y a cent millions d'Indiens sur dix millions de Tartares. Les deux peuples ne se sont point mélangés. Les Indiens seuls sont cultivateurs & ouvriers. Eux seuls remplissent les campagnes & les manufactures. Les Mahométans sont dans la capitale, à la cour, dans les grandes villes, dans les camps & dans les armées.

Il paroît qu'à l'époque où les Mogols entrerent dans l'Indostan, cette région n'étoit plus ce qu'elle avoit été. Les propriétés foncieres qui, dans les temps reculés, avoient eu tant de stabilité dans les mains des particuliers, étoient devenues généralement la proie des dépositaires de l'autorité. Tous les champs étoient dans les mains des souverains Indiens ou Patanes; & l'on peut bien croire que des conquérans féroces, livrés à l'ignorance & à la cupidité, consacrerent cet abus, qui est le dernier excès du pouvoir arbitraire. La portion des terres de l'empire, que les nouveaux souverains s'attribuerent, fut divisée en grands gouvernemens qu'on appella soubabies. Les soubas, chargés de l'administration militaire & civile, le furent aussi de la perception des revenus. Ils en confioient le soin aux nababs, qu'ils établirent dans l'étendue de leurs soubabies, & ceux-ci à des fermiers particuliers, qui furent chargés immédiatement de la culture des terres.

Au commencement de l'année, qui est fixé au mois de juin, les officiers du nabab convenoient

avec leurs fermiers d'un prix de bail. Il se faisoit une espece de contrat, appellé jamabandi, qui étoit déposé dans la chancellerie de la province; & ces fermiers alloient ensuite, chacun dans leur district, chercher des cultivateurs auxquels ils faisoient des avances assez considérables, pour les mettre en état d'ensemencer les terres. Après la récolte, les fermiers remettoient le produit de leur bail aux officiers du nabab. Le nabab le faisoit passer entre les mains du souba, & le souba le versoit dans les trésors de l'empereur. Les baux étoient ordinairement portés à la moitié du produit des terres; l'autre moitié servoit à couvrir les frais de culture, à enrichir les fermiers, & à nourrir les cultivateurs. Indépendamment des grains, qui sont les récoltes principales, les autres productions de la terre se trouvoient enveloppées dans le même systême. Le betel, le sel, le tabac, étoient autant d'objets de ferme.

Il y avoit aussi quelques douanes, quelques droits sur les marchés publics : mais aucune imposition personnelle, aucune taxe sur l'industrie. Il n'étoit pas venu dans la tête des despotes de demander quelque chose à des hommes à qui on ne laissoit rien. Le tisserand, renfermé dans son aldée, travailloit sans inquiétude, & disposoit librement du fruit de son travail.

Cette facilité s'étendoit à toute espece de mobilier. C'étoit véritablement la propriété des particuliers. Ils n'en devoient compte à personne. Ils pouvoient en disposer de leur vivant; & après leur mort, il passoit à leurs descendans. Les maisons des aldées, celles des villes, & les jardins toujours peu considérables, dont elles sont ornées, formoient encore un objet de propriété particuliere. On en héritoit, & l'on pouvoit les vendre.

Dans le dernier cas, le vendeur & l'acheteur se rendoient devant le cothoal. Les conditions du marché étoient rédigées par écrit, & le cothoal apposoit son sceau au pied de l'acte, pour lui donner de l'authenticité.

La même formalité s'observoit à l'égard des esclaves ; c'est-à-dire, de ces hommes infortunés, qui, pressés par la misere, préféroient une servitude particuliere qui les faisoit subsister, à l'état d'une servitude générale, dans laquelle ils n'avoient aucun moyen de vivre. Ils se vendoient alors à prix d'argent, & l'acte de vente se passoit en présence du cothoal, afin que la propriété du maître fût connue & inattaquable.

Le cothoal étoit une espece d'officier public établi dans chaque aldée, pour y faire les fonctions de notaire. C'étoit devant lui que se passoit le petit nombre d'actes auxquels la nature d'un pareil gouvernement pouvoit donner lieu. Un autre officier, du nom générique de gémidard, prononçoit sur les contestations qui s'élevoient entre particuliers. Ses jugemens étoient presque toujours définitifs, à moins qu'il ne s'agît de quelque objet important, & que la partie condamnée n'eût assez de fortune, pour aller acheter un jugement différent à la cour du nabab. Le gémidard étoit aussi chargé de la police. Il avoit le pouvoir d'infliger des peines légeres : mais lorsqu'il s'agissoit de quelque crime capital, le jugement en étoit réservé au nabab, parce qu'à lui seul appartenoit le droit de prononcer la peine de mort.

Un tel gouvernement, qui n'étoit rien autre chose qu'un despotisme qui alloit en se subdivisant, depuis le trône jusqu'au dernier officier, ne pouvoit avoir d'autre ressort qu'une force coactive toujours en action. Aussi, dès que la saison des

pluies étoit passée, le monarque quittoit sa capitale & se rendoit dans son camp. Les nababs, les rajas, les principaux officiers étoient appellés autour de lui ; & il parcouroit ainsi successivement les provinces de l'empire, dans un appareil de guerre, qui, pourtant, n'excluoit pas les ruses de la politique. Souvent on se servoit d'un grand, pour en opprimer un autre. Le raffinement le plus odieux du despotisme, est de diviser ses esclaves. Des délateurs, publiquement entretenus par le prince, fomentoient ces divisions, & répandoient des alarmes continuelles. Ces espions étoient toujours choisis parmi les personnes du rang le plus distingué. La corruption est au comble, quand le pouvoir anoblit ce qui est vil.

Chaque année, le Mogol recommençoit les courses, plutôt en conquérant qu'en souverain, allant rendre la justice dans les provinces, comme on y va pour les piller, & maintenant son autorité par les voies & l'appareil de la force, qui font que le gouvernement despotique n'est qu'une continuation de la guerre. Cette maniere de gouverner, quoique avec des formes légales, est bien dangereuse pour un despote. Tant que les peuples n'éprouvent les injustices que par le canal des dépositaires de son autorité, ils se contentent de murmurer, en présumant que le souverain les ignore, & ne les souffriroit pas : mais lorsqu'il vient les consacrer par sa présence & par ses propres décisions, il perd la confiance. L'illusion cesse. C'étoit un dieu ; c'est un imbécille ou un méchant.

Cependant les empereurs Mogols ont joui longtemps de l'idée superstitieuse que la nation s'étoit formée de leur caractere sacré. La magnificence extérieure qui en impose au peuple, plus que la justice, parce que les hommes ont une plus grande

opinion

opinion de ce qui les accable que de ce qui les sert ; la richesse fastueuse de la cour du prince, & la pompe qui l'environnoit dans ses voyages, nourrissoient dans l'esprit des peuples ces préjugés de l'ignorance servile qui tremble devant les idoles qu'elle a faites. Ce qu'on raconte du luxe des plus brillantes cours de l'univers, n'approche pas de l'ostentation du Mogol, lorsqu'il se montroit à ses sujets. Les éléphans, autrefois si terribles à la guerre, & qui n'y seroient plus que des masses incommodes depuis que l'on combat avec la foudre ; ces colosses de l'Orient, inconnus à nos climats, donnent aux despotes de l'Asie un air de grandeur dont nous n'avons pas l'idée. Les peuples se prosternent devant le monarque élevé majestueusement sur un trône d'or, resplendissant de pierreries, porté par le superbe animal qui s'avance à pas lents, fier de présenter au respect de tant d'esclaves le maître d'un grand empire. C'est ainsi qu'en éblouissant les hommes ou en les effrayant, les Mogols conserverent, & même étendirent leurs conquêtes. Aurengzeb les acheva, en se rendant maître de toute la péninsule. Tout l'Indostan, si l'on excepte une petite langue de terre sur la côte de Malabar, se soumit à ce tyran superstitieux & barbare, teint du sang de son pere, de ses freres & de ses neveux.

Ce despote exécrable avoit fait détester la puissance Mogole : mais il la soutint, & à sa mort elle tomba pour ne plus se relever. L'incertitude du droit de succession fut la premiere cause des troubles que l'on vit naître après lui, au commencement du dix-huitieme siecle. Il n'y avoit qu'une seule loi généralement reconnue, celle qui ordonnoit que le trône ne sortiroit point de la famille de Tamerlan. D'ailleurs, chaque empereur pouvoit choisir son successeur, n'importe à quel degré de

parenté. Ce droit indéfini étoit une source de discorde. De jeunes princes que leur naissance appelloit à régner, & qui se trouvoient souvent à la tête d'une province & d'une armée, soutenoient leurs prétentions les armes à la main, & ne respectoient guere les dispositions d'un despote qui n'étoit plus. C'est ce qui arriva à la mort d'Aurengzeb. Sa magnifique dépouille fut ensanglantée. Dans ces convulsions du corps politique, les ressorts qui contenoient une milice de douze cents mille hommes, se relâcherent. Chaque nabab ne songea plus qu'à se rendre indépendant, à étendre les contributions qu'on levoit sur le peuple, & à diminuer les tributs qu'on envoyoit au trésor de l'empereur. Rien ne fut plus réglé par la loi, & tout fut conduit par le caprice ou troublé par la violence.

L'éducation des jeunes princes ne promettoit aucun remede à tant de maux. Abandonnés aux femmes jusqu'à l'âge de sept ans, imbus pendant leur adolescence de quelques préceptes religieux, ils alloient ensuite consommer dans la molle oisiveté d'un sérail, ces années de jeunesse & d'activité qui doivent former l'homme & l'instruire dans la science de la vie. On les amollissoit, pour n'avoir pas à les craindre. Les conspirations des enfans contre leurs peres étoient fréquentes. Une politique soupçonneuse affoiblissoit le caractere de ces jeunes gens, afin qu'ils ne fussent pas capables d'un crime. Delà cette pensée atroce d'un poëte Oriental, que *les peres, pendant la vie de leurs fils, donnent toute leur tendresse à leurs petits-fils, parce qu'ils aiment en eux les ennemis de leurs ennemis.*

Les Mogols n'avoient plus rien de ces mœurs fortes qu'ils avoient apportées de leurs montagnes. Ceux d'entre eux qui parvenoient à quelque place importante, ou à de grandes richesses, changeoient

de domicile suivant les saisons. Dans ces retraites plus ou moins délicieuses, ils n'occupoient que des maisons bâties d'argile & de terre, mais dont l'intérieur respiroit toute la mollesse Asiatique, tout le faste des cours les plus corrompues. Par-tout où les hommes ne peuvent élever une fortune stable, ni la transmettre à leurs descendans, ils se hâtent de rassembler toutes leurs jouissances dans le seul moment dont ils soient sûrs. Ils épuisent au milieu des parfums & des femmes, & tous les plaisirs & tout leur être.

L'empire Mogol étoit dans cet état de foiblesse, lorsqu'il fut attaqué en 1738 par le fameux Nader-cha, plus connu parmi nous sous le nom de Thamas Koulikan. Les innombrables milices de l'Inde se dispersèrent sans résistance devant cent mille Persans, comme ces mêmes Persans avoient été autrefois dissipés devant trente mille Grecs instruits par Alexandre. Thamas entra victorieux dans Delhy, reçut les soumissions de Muhammet, permit à cet imbécille monarque de vivre & de régner, réunit à la Perse les provinces qui étoient à sa bienséance, & se retira chargé d'un butin immense & des dépouilles de l'Indostan.

Muhammet, méprisé de son vainqueur, le fut encore plus par ses sujets. Les grands ne voulurent plus relever du vassal d'un roi de Perse. Les nababies devinrent indépendantes, & ne furent plus soumises qu'à un léger tribut. Inutilement l'empereur exigea qu'elles continuassent d'être amovibles. Chaque nabab employoit la force, pour rendre sa place héréditaire, & le fer décidoit de tout. La guerre se faisoit continuellement entre le maître & les sujets, sans être traitée de rebellion. Quiconque put payer un corps de troupes, prétendit à une souveraineté. La seule formalité qu'on observoit,

c'étoit de contrefaire le ſeing de l'empereur dans un *firman* ou brevet d'inveſtiture. L'uſurpateur ſe le faiſoit apporter & le recevoit à genoux. Cette comédie étoit néceſſaire pour en impoſer au peuple, qui reſpectoit encore aſſez la famille de Tamerlan, pour vouloir que toute eſpece d'autorité parût au moins émaner d'elle.

Ainſi, la diſcorde, l'ambition, & l'anarchie déſoloient cette belle contrée de l'Indoſtan. Les crimes étoient d'autant plus aiſés à cacher, que les grands de l'empire étoient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, & n'employoient que des agens obſcurs qu'ils déſavouoient quand il le falloit. L'aſſaſſinat & le poiſon devinrent des forfaits communs qu'on enſeveliſſoit dans l'ombre de ces palais impénétrables remplis de ſatellites prêts à tout oſer au moindre ſignal de leur maître.

Les troupes étrangeres appellées par les différens partis, mirent le comble au déſaſtre de ce malheureux pays. Elles en emportoient les richeſſes, ou forçoient les peuples à les enfouir. Ainſi diſparurent peu à peu ces tréſors amaſſés pendant tant de ſiecles. Le découragement devint général. La terre ne fut plus cultivée, & les manufactures languirent. Les peuples ne vouloient plus travailler pour des étrangers déprédateurs ou pour des oppreſſeurs domeſtiques. La miſere & la famine ſe firent ſentir. Ces calamités qui, depuis dix ans, ravageoient les provinces de l'empire, alloient s'étendre juſqu'à la côte de Coromandel. Le ſage Nizam-Elmoulouk, ſouba du Décan, n'étoit plus. Sa prudence & ſes talens avoient fait fleurir la partie de l'Inde où il commandoit. Les négocians d'Europe craignirent que leur commerce ne tombât, lorſqu'il n'auroit plus cet abri. Contre ce danger,

ils ne voyoient de ressource que la propriété d'un terroir assez vaste pour contenir un nombre de manufacturiers suffisant pour former leurs cargaisons.

XXII. Moyens employés par les François pour se procurer de grandes possessions dans l'Inde.

Dupleix fut le premier qui vit la possibilité de réaliser ce souhait. La guerre avoit amené à Pondichery des troupes nombreuses, avec lesquelles il espéra de se procurer par des conquêtes rapides, des avantages plus considérables que les nations rivales n'en avoient obtenus par une conduite suivie & réfléchie.

Depuis long-temps il étudioit le caractere des Mogols, leurs intrigues, leurs intérêts politiques. Il avoit acquis sur ces objets des lumieres, qui auroient pu étonner dans un homme élevé à la cour de Delhy. Ces connoissances profondément combinées, l'avoient convaincu qu'il pouvoit se donner une influence principale dans les affaires de l'Indostan, peut-être en devenir l'arbitre. La trempe de son ame, qui le portoit à vouloir au-delà même de ce qu'il pouvoit, donnoit une nouvelle force à ses réflexions. Rien ne l'effrayoit dans le grand rôle qu'il se disposoit à jouer à six mille lieues de sa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers. Il n'étoit frappé que de l'avantage glorieux d'assurer à la France une domination nouvelle au milieu de l'Asie; de la mettre en état, par les revenus qui y seroient attachés, de couvrir les frais de commerce & les dépenses de souveraineté; de l'affranchir même du tribut que notre luxe paye à l'industrie des Indiens, en procurant au royaume des cargaisons riches & nombreuses, qui ne seroient achetées par aucune exportation d'argent, mais dont le fonds seroit fait par la surabondance des nouveaux revenus. Plein de ce grand projet, Dupleix saisit avec empresse-

ment la premiere occasion qui se présenta de l'exécuter; & bientôt il osa disposer de la soubabie du Décan, de la nababie du Carnate, en faveur de deux hommes prêts à tous les sacrifices qu'il exigeroit.

La soubabie du Décan est une vice-royauté composée de plusieurs provinces qui formoient autrefois des états indépendans. Elle s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Gange. Celui qui occupe cette grande place, a inspection sur tous les princes Indiens, sur tous les gouverneurs Mogols qui sont dans l'étendue de sa jurisdiction; & c'est dans ses mains que sont déposées les contributions qui doivent enrichir le trésor public. Il peut obliger ses subalternes de le suivre dans toutes les expéditions militaires qu'il juge à propos de faire dans les contrées soumises à ses commandemens : mais sans un ordre formel du chef de l'empire, il ne lui est pas permis de les conduire sur un territoire étranger.

La soubabie de Décan étant devenue vacante en 1748, Dupleix, après une suite d'événemens & de révolutions, où la corruption des Mogols, la foiblesse des Indiens, l'audace des François, se firent également remarquer, en mit en possession au commencement de 1751, Salabetzingue, l'un des fils du dernier vice-roi. Ce succès assuroit de grands avantages aux établissemens François répandus sur la côte de Coromandel : mais l'importance de Pondichery parut exiger des soins plus particuliers. Cette ville, située dans le Carnate, a des rapports si suivis & si immédiats avec le nabab de cette riche contrée, qu'on crut nécessaire de procurer le gouvernement de la province à un homme, sur l'affection & la dépendance duquel on pût compter. Le choix tomba sur Chandasaeb, connu par ses intrigues, par ses malheurs, par ses faits de guerre,

par un caractere ferme, & parent du dernier nabab.

Pour prix de leurs services, les François se firent céder un territoire immense. A la tête de leurs acquisitions, étoit l'isle de Scheringham, formée par deux branches du Caveri. Cette isle, longue & fertile, doit son nom & sa célébrité à une pagode, qui est fortifiée comme la plupart des grands édifices destinés au culte public. Le temple est entouré de sept enclos quarrés, éloignés les uns des autres de trois cents cinquante pieds, & formés par des murs qui ont une assez grande élévation, & une épaisseur proportionnée. L'autel est au centre. Un seul monument de cette espece avec ses fortifications, & les mysteres & les richesses qu'il renferme, est plus propre à maintenir, à perpétuer une religion, que la multiplicité des temples & des prêtres dispersés dans les villes, avec les sacrifices, les cérémonies, les prieres, les discours, qui par leur nombre, leur publicité, leur fréquente répétition, sont exposés au rebut des sens fatigués, au mépris de la raison clair-voyaute, à des profanations dangereuses, ou à un oubli, à un abandon que le clergé redoute encore plus que des sacrileges. Les prêtres de l'Inde, aussi sages que ceux de l'Egypte, ont la politique de ne laisser pénétrer aucun étranger dans la pagode de Scheringham. A travers les fables qui enveloppent l'histoire de ce temple, il y a apparence qu'un philosophe savant qui pourroit y être admis, trouveroit dans les emblêmes, la forme & la construction de l'édifice, dans les pratiques superstitieuses & les traditions particulieres à cette enceinte sacrée, des sources d'instruction & des lumieres sur l'histoire des siecles les plus reculés. Des pélerins de l'Indostan y viennent chercher l'absolution de leurs péchés, & ne se présen-

tent jamais sans une offrande proportionnée à leur fortune. Ces dons étoient encore si considérables au commencement du siecle, qu'ils faisoient subsister dans les douceurs d'une vie oisive & commode quarante mille personnes. Ces brames, malgré les gênes d'une assez grande subordination, étoient tellement satisfaits de leur situation, qu'ils quittoient rarement leur retraite, pour se précipiter dans les intrigues & la politique.

Indépendamment des autres avantages que Scheringham offroit aux François, ils y trouvoient une position qui devoit leur donner une grande influence dans les pays voisins, & un empire absolu sur le Tanjaour, qu'ils étoient les maîtres de priver quand ils le voudroient, des eaux nécessaires pour la culture de ses riz.

Karical & Pondichery virent augmenter chacune leur territoire, d'un espace de dix lieues & de quatre-vingts aldées. Si ces acquisitions n'étoient pas aussi considérables que celle de Scheringham pour l'influence dans les affaires générales, elles étoient bien plus avantageuses au commerce.

Mais c'étoit encore peu de chose, au prix du territoire qu'on gagnoit au Nord. Il embrassoit le Condavir, Mazulipatan, l'isle de Divy, & les quatre provinces de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendry, & de Chicakol. Des concessions de cette importance rendoient les François maîtres de la côte dans une étendue de six cents milles, & devoient leur donner des toiles supérieures à celles qui sortent de l'Indostan. Il est vrai qu'ils ne devoient jouir des quatre provinces, qu'autant qu'ils entretiendroient au service du souba le nombre de troupes dont on étoit convenu : mais cet engagement qui ne lioit que leur probité, ne les inquiétoit guere. Leur ambition dévoroit d'avance

les trésors accumulés dans ces vastes contrées depuis tant de siecles.

L'ambition des François & leurs projets de conquête, alloient bien plus loin encore. Ils se proposoient de se faire céder la capitale des colonies Portugaises, & de s'emparer du triangle qui est entre Mazulipatan, Goa, & le cap Comorin.

En attendant que le temps fût venu de réaliser ces brillantes chimeres, ils regardoient les honneurs qu'on prodiguoit personnellement à Dupleix, comme le présage des plus grandes prospérités. On n'ignore pas que toute colonie étrangere est plus ou moins odieuse aux indigenes; qu'il est dans les principes d'une conduite judicieuse, de chercher à diminuer cette aversion, & que le plus puissant moyen pour arriver à ce but, est d'adopter, autant qu'il est possible, les usages du pays où l'on veut vivre. Cette maxime généralement vraie, l'est sur-tout dans les contrées où l'on pense peu, & par conséquent aux Indes.

Le penchant que le chef des François avoit pour le faste Asiatique, l'affermissoit encore plus dans ces principes. Aussi fut-il comblé de joie, lorsqu'il se vit revêtu de la dignité de nabab. Ce titre le rendoit l'égal de ceux dont on avoit été réduit jusqu'alors à briguer la protection, & lui donnoit une grande facilité pour préparer les révolutions qu'il jugeroit convenables aux grands intérêts qui lui étoient confiés. Il espéra encore davantage du gouvernement qu'il obtint de toutes les possessions Mogoles, dans un espace presqu'aussi étendu que la France entiere. Tous les revenus de ces riches contrées devoient être déposés dans ses mains, sans qu'il fût obligé d'en rendre compte qu'au souba même.

Quoique ces arrangemens faits par des marchands

ne dussent pas être agréables à la cour de Delhy; on craignit peu son ressentiment. Privée des secours d'hommes & d'argent, que les soubas, les nababs, les rajas, ses moindres préposés se permettoient de lui refuser, elle se voyoit assaillie de tous les côtés.

Les Rajeputes, descendans de ces Indiens que combattit Alexandre, chassés de leurs terres par les Mogols, se sont réfugiés dans des montagnes presqu'inaccessibles. Des troubles continuels les mettent hors d'état de former des projets de conquête: mais dans les momens de repos que leur laissent leurs dissentions, ils font des incursions qui fatiguent un empire épuisé.

Les Patanes sont des ennemis encore plus redoutables. Chassés par les Mogols de la plupart des trônes de l'Indostan, ils se sont réfugiés au pied du mont Imaüs, qui est une branche du Caucase. Ce séjour a singuliérement changé leurs mœurs, & leur a donné une férocité de caractere qu'ils n'avoient pas sous un ciel plus doux. La guerre est leur occupation la plus ordinaire. On les voit se ranger indifféremment sous les étendards des princes Indiens ou Mahométans: mais leur docilité n'égale pas leur valeur. De quelque crime qu'ils se soient rendus coupables, il est dangereux de les en punir, parce que l'esprit de vengeance les porte à l'assassinat quand ils sont foibles, & à la révolte, lorsque leur nombre peut les enhardir à des démarches audacieuses. Depuis que la puissance dominante a perdu sa force, la nation a secoué le joug. Ses généraux ont même, il y a peu d'années, poussé leurs ravages jusqu'à Delhy, qu'ils n'ont abandonné qu'après un affreux pillage.

Au nord de l'Indostan, est une nation, qui, quoique nouvelle, & même parce qu'elle est nou-

velle, inſpire encore plus de terreur. Ces peuples, connus ſous le nom de Seiks, ont ſu ſe tirer des fers du deſpotiſme & de la ſuperſtition, quoiqu'entourés de nations eſclaves. On les dit ſectateurs d'un philoſophe du Thibet, qui leur donna des idées de liberté, & leur enſeigna le déïſme, ſans aucun mélange de ſuperſtition. Ils ſe firent connoître au commencement du ſiecle : mais alors ils étoient moins regardés comme une nation que comme une ſecte. Durant les calamités de l'empire Mogol, leur nombre s'accrut conſidérablement, par des apoſtats de toutes les religions qui vinrent ſe joindre à eux, & y chercher un aſile contre les vexations & les fureurs de leurs tyrans. Pour être admis dans cette ſociété, il ſuffit de jurer une haine implacable à la monarchie. Il paſſe pour conſtant, que dans un temple eſt un autel ſur lequel eſt placé le code de leur légiſlation, à côté duquel on voit un ſceptre & un poignard. Quatre vieillards ſont élus, pour conſulter dans l'occaſion la loi, unique ſouverain de cette république. Les Seiks poſſedent actuellement toute la province de Punjal, la plus grande partie du Moultan & du Sinde, les deux rives de l'Indus depuis Cachemire juſqu'à Talta, & tout le pays du côté de Delhy, depuis Lahor juſqu'à Sirhind. Ils peuvent mettre ſur pied une armée de ſoixante mille bons chevaux.

Mais de tous les ennemis du Mogol, il n'y en a pas d'auſſi dangereux que les Marattes. Ces peuples, devenus depuis quelque temps ſi célébres, occupoient, autant que l'obſcurité de leur origine & de leur hiſtoire permet de le conjecturer, pluſieurs provinces de l'Indoſtan, d'où la crainte ou les armes des Mogols les chaſſerent. Ils ſe réfugierent dans les montagnes qui s'étendent depuis Surate juſqu'à Goa, & y formerent pluſieurs peupla-

des, qui avec le temps se fondirent dans un seul état, dont Sattarah fut long-temps, & dont Ponah est maintenant la capitale. La plupart d'entre eux porterent bientôt le vice & la licence à tous les excès qu'on doit attendre d'un peuple ignorant qui a secoué le joug des préjugés, sans mettre à leur place de bonnes loix & des lumieres. Dégoûtés des occupations louables & paisibles, ils ne respirerent que le brigandage. Cependant leurs rapines se bornoient à piller quelques villages, à détrousser quelques caravanes, lorsque le Coromandel pressé par Aurengzeb, les avertit de leurs forces, en implorant leur secours.

A cette époque on les vit sortir de leurs rochers, sur des chevaux petits & mal-faits, mais robustes & accoutumés à une mauvaise nourriture, à des chemins impraticables à des fatigues excessives. Un turban, une ceinture, un manteau, c'étoit tout l'équipage du cavalier Maratte. Ses provisions se réduisoient à un petit sac de riz, & à une bouteille de cuir remplie d'eau. Il n'avoit pour armes, qu'un sabre d'une trempe excellente.

Malgré le secours de ces barbares, les princes Indiens furent forcés de subir le joug d'Aurengzeb : mais le conquérant lassé de lutter sans cesse contre des troupes irrégulieres, qui portoient continuellement la destruction & le ravage dans les provinces nouvellement asservies, se détermina à un traité qui auroit été honteux, si la nécessité, plus forte que le préjugé, les sermens & les loix, ne l'avoit dicté. Il céda à perpétuité aux Marattes le droit de chotaye, ou la quatrieme partie des revenus du Décan, soubabie formée de toutes les usurpations qu'il avoit faites dans la péninsule.

Cette espece de tribut fut réguliérement payé, tant que vécut Aurengzeb. Après sa mort, on le

donna, on le réfusa, suivant qu'on étoit, ou qu'on n'étoit pas en force. Le soin de le lever attira les Marattes en corps d'armée, jusque dans les lieux les plus éloignés de leurs montagnes. Leur audace s'est accrue dans l'anarchie de l'Indostan. Ils ont fait trembler l'empire; ils en ont déposé les chefs; ils ont étendu leurs frontieres; ils ont accordé leur appui aux rajas, aux nababs, qui cherchoient à se rendre indépendans. Leur influence a été sans bornes.

Tandis que la cour de Delhy luttoit avec désavantage contre tant d'ennemis acharnés à sa ruine, M. de Bussy, qui avec un foible corps de François & une armée Indienne, avoit conduit Salabetzingue à Aurengabad, sa capitale, s'occupoit avec succès du soin de l'affermir sur le trône où il l'avoit placé. L'imbécillité du prince, les conspirations dont elle fut la cause, l'inquiétude des Marattes, les firmans qu'on avoit accordés à des rivaux, d'autres obstacles traverserent ses vues sans y rien changer. Il fit régner le protégé des François plus paisiblement que les circonstances ne permettoient de l'espérer, & il le maintint dans une indépendance absolue du chef de l'empire.

La situation de Chandasaeb, nommé à la nababie du Carnate, n'étoit pas si heureuse. Les Anglois, toujours opposés aux François, lui avoient suscité un rival nommé Mamet-Alikan. Le nom de ces deux princes servit de voile aux deux nations, pour se faire une guerre vive. Elles combattoient pour la gloire, pour la richesse, pour servir les passions de leurs chefs, Dupleix & Saunders. La victoire passa souvent de l'un à l'autre camp. Les succès auroient été moins variés, si le gouverneur de Madras eût eu plus de troupes, ou le gouverneur de Pondichery de meilleurs officiers. Tout portoit à douter lequel de ces deux hommes, à qui la na-

ture avoit donné le même caractere d'inflexibilité, finiroit par donner la loi : mais on étoit bien assuré qu'aucun ne la reçevroit, tout le temps qu'il lui resteroit un soldat ou une roupie pour se soutenir. Cet épuisement même, malgré leurs efforts excessifs, paroissoit fort éloigné, parce qu'ils trouvoient l'un & l'autre dans leur haine & dans leur génie, des ressources que les plus habiles ne soupçonnoient pas. Il étoit manifeste que les troubles ne cesseroient point dans le Carnate, à moins que la paix n'y arrivât d'Europe ; & l'on pouvoit craindre que le feu, concentré depuis six ans dans l'Inde, ne se communiquât au loin. Les ministres de France & d'Angleterre dissiperent ce danger, en ordonnant aux deux compagnies de se rapprocher. Elles firent un traité conditionnel qui commença par suspendre les hostilités dans les premiers jours de 1755, & qui devoit finir par établir entre elles une égalité entiere de territoire, de force & de commerce à la côte de Coromandel & à celle d'Orixa. Cet arrangement n'avoit pas encore obtenu la sanction des cours de Londres & de Versailles, lorsque de plus grands intérêts rallumerent le flambeau de la guerre entre les deux nations.

XXIII. Guerre entre les Anglois & les François. Les derniers perdent tous leurs établissemens.

La nouvelle de ce grand incendie, qui de l'Amérique Septentrionale se communiqua à tout l'univers, arriva aux Indes dans un temps où les Anglois avoient à soutenir contre le souba du Bengale une guerre très-embarrassante. Si les François avoient été alors ce qu'ils étoient quelques années auparavant, ils auroient joint leurs intérêts aux intérêts des naturels du pays. Des vues étroites & une politique mal combinée, leur firent desirer d'assurer par une convention formelle, une neutralité, qui dans les dernieres dissentions, avoit eu lieu sur les bords du Gange. Leur rival leur fit espérer cet ar-

rangement, tant qu'il eut besoin de leur inaction. Mais aussi-tôt que ses succès l'eurent mis en état de donner la loi, il attaqua Chandernagor. La prise de cette place entraîna la ruine de tous les comptoirs qui lui étoient subordonnés; & elle mit les Anglois en état de faire passer des hommes, de l'argent, des vivres, des vaisseaux, à la côte de Coromandel, où les François venoient d'arriver avec des forces considérables de terre & de mer.

Ces forces destinées à couvrir les établissemens de leur nation, à détruire ceux de leur ennemi, étoient plus que suffisantes pour ce double objet. Il s'agissoit seulement d'en faire un usage raisonnable, & l'on s'égara dès les premiers pas. La preuve en est sensible.

Avant le commencement des hostilités, la compagnie possédoit aux côtes d'Orixa & de Coromandel, Mazulipatan avec cinq provinces; un grand arrondissement autour de Pondichery, qui n'avoit eu long-temps qu'une langue de sable; un domaine à peu près égal, près de Karical; & enfin l'isle de Scheringham. Ces possessions formoient quatre masses, trop éloignées les unes des autres pour s'étayer mutuellement. On y voyoit l'empreinte de l'esprit un peu décousu, & de l'imagination souvent gigantesque de Dupleix, qui les avoit acquises.

Le vice de cette politique avoit pu être corrigé. Dupleix qui rachetoit ses défauts par de grandes qualités, avoit amené les affaires au point de se faire offrir le gouvernement perpétuel du Carnate. C'étoit la province de l'empire Mogol la plus florissante. Des circonstances singulieres & heureuses lui avoient donné de suite trois nababs de la même famille, qui avoient fixé un œil également vigilant sur la culture & sur l'industrie. La félicité générale avoit été le fruit d'une conduite si douce & si gé-

néreuſe, & les revenus publics étoient montés à douze millions. On en auroit donné la ſixieme partie à Salabetzingue, & le ſurplus ſeroit reſté à la compagnie.

Si le miniſtere & la direction, qui tour-à-tour vouloient & ne vouloient pas être une puiſſance dans l'Inde, avoient été capables d'une résolution ferme & invariable, ils auroient pu ordonner à leur agent d'abandonner toutes les conquêtes éloignées, & de s'en tenir à ce grand établiſſement. Seul il devoit donner aux François une exiſtence inébranlable; un état ſerré & contigu, une quantité prodigieuſe de marchandiſes, des vivres pour l'approviſionnement de leurs places fortes, des revenus ſuffiſans pour entretenir un corps de troupes, qui les eût mis en état de braver la jalouſie de leurs voiſins, & la haine de leurs ennemis. Malheureuſement pour eux, la cour de Verſailles ordonna qu'on refuſât le Carnate, & les affaires reſterent ſur le pied où elles étoient avant cette propoſition.

La ſituation étoit délicate. Peut-être n'y avoit-il que Dupleix qui pût s'y ſoutenir, ou à ſon défaut, l'officier célébre qui étoit entré le plus avant dans ſa confidence, & qui avoit eu le plus de part à ſes combinaiſons. On en jugea autrement. Dupleix avoit été rappellé. Le général qu'on chargea de la guerre de l'Inde, crut devoir renverſer un édifice qu'il ne falloit qu'étayer dans des temps de trouble; & il publia ſes idées avec un éclat qui ajoutoit beaucoup à l'imprudence de ſes résolutions.

Cet homme, dont le caractere indomptable étoit preſque toujours en contradiction avec les circonſtances, n'avoit reçu de la nature aucune des qualités propres au commandement. Dominé par une imagination ſombre, impétueuſe, irréguliere, ſes diſcours & ſes projets, ſes projets & ſes démarches.
formoient

formoient un contraste continuel. Emporté, soupçonneux, jaloux, absolu à l'excès, il inspira une méfiance, un découragement universels; il excita des haines qui ne sont pas assoupies. Ses opérations militaires, son administration civile, ses combinaisons politiques : tout se ressentit du désordre de ses idées.

L'évacuation de l'isle de Schetingham fut la principale cause des malheurs de la guerre de Tanjaour. On perdit Mazulipatan & les provinces du Nord, pour avoir renoncé à l'alliance de Salabetzingue. Les petites puissances du Carnate ne respectant plus dans les François le caractere de leur ancien ami, le souba du Décan, acheverent de tout perdre, en embrassant d'autres intérêts.

D'un autre côté, l'escadre Françoise, supérieure à celle des Anglois, l'avoit combattue trois fois, sans avoir pu la vaincre; & elle avoit fini par la laisser la maîtresse de la mer. Cet abandon décida la perte de l'Inde. Pondichery, livré aux horreurs de la famine, fut obligé de se rendre le 15 Janvier 1761. Lally avoit corrigé la veille un projet de capitulation dressé par le conseil. Il avoit nommé des députés pour la porter au camp ennemi; & par une contradiction qui le peint, mais dont les suites ont été fatales, il chargea ces mêmes députés d'une lettre pour le général Anglois, auquel il marquoit, *qu'il ne vouloit point de capitulation, parce que les Anglois étoient gens à ne pas la tenir.*

En prenant possession de la place, le conquérant fit embarquer pour l'Europe, non-seulement les troupes qui l'avoient défendue, mais encore tous les François attachés au service de la compagnie. On poussa plus loin la vengeance. Pondichery fut détruit, & cette ville superbe ne fut plus qu'un monceau de ruines.

Ceux de ses habitans qu'on avoit transportés en France, y arriverent avec le désespoir d'avoir perdu leur fortune, & d'avoir vu, en s'éloignant du rivage, leurs maisons renversées. Ils remplirent Paris de leurs cris; ils dénoncerent leur chef à l'indignation publique; ils le présenterent au gouvernement comme l'auteur de tous les maux, comme la cause unique de la perte d'une colonie florissante. Lally fut arrêté; le parlement instruisit son procès. Il avoit été accusé de haute trahison & de concussion. La premiere de ces accusations fut reconnue absolument fausse; la seconde resta sans preuves; & cependant Lally fut condamné à perdre la tête.

Nous demanderons, au nom de l'humanité, quel étoit son crime dans l'ordre des loix? Le glaive redoutable de la justice n'a point été déposé dans les mains des magistrats, pour venger des haines particulieres, ni même pour suivre les mouvemens de l'indignation publique. C'est à la loi seule qu'il appartient de marquer les victimes; & si les clameurs d'une multitude aveugle & passionnée pouvoit décider les juges à prononcer une peine capitale, l'innocence prendroit la place du crime, & il n'y auroit plus de sureté pour le citoyen. Analysons l'arrêt sous ce point de vue.

Il déclare Lally convaincu d'*avoir trahi les intérêts du roi, de son état, & de la compagnie des Indes*. Qu'est-ce que trahir les intérêts? Où est la loi qui ordonne la peine de mort, pour ce délit vague & indéfini? Il n'en existe, il ne peut en exister aucune. La disgrace du prince, le mépris de la nation, l'opprobre public, sont les châtimens destinés à l'homme incapable ou insensé, qui a mal servi l'état: mais la mort, & la mort sur l'échafaud, pour la mériter, il faut des crimes d'un autre genre.

L'arrêt déclare encore Lally convaincu *de vexations, d'exactions, d'abus d'autorité.* Nous n'en doutons pas ; il en a commis sans nombre. Il a employé des moyens violens pour se procurer des ressources pécuniaires : mais cet argent a été versé dans le trésor public. Il a vexé, il a tourmenté des citoyens : mais il n'a point attenté à leur vie, il n'a point attenté à leur honneur. Il a fait dresser des gibets dans la place publique : mais il n'y a fait attacher personne.

Dans la vérité c'étoit un fou noir & dangereux; un homme odieux & méprisable; un homme essentiellement incapable de commander aux autres. Mais ce n'étoit ni un concussionnaire, ni un traître ; & pour nous servir de l'expression d'un philosophe dont les vertus font honneur à l'humanité : *tout le monde avoit droit d'assommer Lally, excepté le bourreau.*

XXIV. Sources des malheurs éprouvés par les François.

Les disgraces qu'éprouvoient les François en Asie avoient été prévues par tous les observateurs, qui réfléchissoient sur la corruption de cette nation. Ses mœurs avoient sur-tout dégénéré dans le climat voluptueux des Indes. Les guerres que Dupleix avoit faites dans l'intérieur des terres, avoient commencé un assez grand nombre de fortunes. Les dons que Salabetzingue prodigua à ceux qui le conduisirent triomphant dans sa capitale & l'affermirent sur le trône, les multiplierent & les augmenterent. Les officiers qui n'avoient pas partagé le péril, la gloire, les avantages de ces expéditions brillantes, chercherent à se consoler de leur malheur, en réduisant à la moitié le nombre des Cipayes qu'ils devoient avoir, & dont ils pouvoient facilement détourner la solde, parce qu'on leur en laissoit la manutention. Les commis à qui ces ressources étoient interdites, débitant les marchandi-

ses envoyées d'Europe, ne rendoient à la compagnie que la moindre partie d'un bénéfice qu'elle auroit dû avoir entier, & lui revendoient fort cher celles de l'Inde, qu'elle auroit dû recevoir de la premiere main. Ceux qui étoient chargés de l'administration de quelque possession, l'affermoient eux-mêmes sous des noms Indiens, ou la donnoient à vil prix, parce qu'ils avoient reçu d'avance une gratification considérable; souvent même ils retenoient tout le revenu de ces possessions, en supposant des violences & des ravages qui avoient rendu impossible le recouvrement. Toutes les entreprises, de quelque nature qu'elles fussent, s'accordoient clandestinement : elles étoient la proie des employés qui avoient su se rendre redoutables, ou de ceux qui jouissoient de plus de faveur & de fortune. L'abus solemnel aux Indes de faire & de recevoir des présens à chaque traité, avoit multiplié les engagemens sans nécessité. Les navigateurs qui abordoient dans ces climats, éblouis des fortunes qu'ils voyoient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne voulurent plus regarder les vaisseaux dont on leur confioit le commandement, que comme une voie de trafic & de richesse qui leur étoit ouverte. La corruption fut portée à son comble par les gens de qualité, avilis & ruinés, qui sur ce qu'ils voyoient, sur ce qu'ils entendoient dire, voulurent passer en Asie, dans l'espérance d'y rétablir leurs affaires ou d'y continuer avec impunité leurs déréglemens. La conduite personnelle des directeurs les mettoit dans la nécessité de fermer les yeux sur tous ces désordres. On leur reprochoit de ne voir dans leur place que le crédit, l'argent, le pouvoir qu'elle leur donnoit. On leur reprochoit de livrer les postes les plus importans à des parens sans mœurs, sans application, sans capacité.

On leur reprochoit de multiplier ſans ceſſe & ſans meſures le nombre des facteurs, pour ſe ménager des protecteurs à la ville & à la cour. Enfin on leur reprochoit de fournir eux-mêmes ce qu'on auroit obtenu ailleurs à un prix plus modique, & de meilleure qualité. Soit que le gouvernement ignorât ces excès, ſoit qu'il n'eût pas le courage de les réprimer; il fut par ſon aveuglement, ou par ſa foibleſſe, complice en quelque ſorte de la ruine des affaires de la nation dans l'Inde. On pourroit même ſans injuſtice l'accuſer d'en avoir été la cauſe principale, par les inſtrumens foibles ou infideles qu'il employa pour diriger, pour défendre une colonie importante, qui n'avoit pas moins à craindre de ſa corruption, que des flottes & des armées Angloiſes.

XXV. Meſures que l'on prend en France pour le rétabliſſement des affaires dans l'Inde.

Le poids des malheurs qui accabloient la compagnie dans l'Orient, étoit augmenté par la ſituation non moins fâcheuſe où elle ſe trouvoit en Europe. Il fallut tracer ce double tableau aux actionnaires. Cette vérité amena le déſeſpoir, & ce déſeſpoir enfanta cent ſyſtêmes, la plupart abſurdes. On paſſoit rapidement de l'un à l'autre, ſans qu'aucun pût fixer des eſprits pleins d'incertitude & de défiance. Des momens précieux ſe paſſoient en reproches & en invectives. L'aigreur nuiſoit aux délibérations. Perſonne ne pouvoit prévoir où tant de convulſions aboutiroient. Les orages ſe calment enfin, les cœurs s'ouvrent à l'eſpérance. La compagnie, que les ennemis de tout privilege excluſif déſiroient de voir abolie, & dont tant d'intérêts particuliers avoient juré la ruine, eſt maintenue; & ce qui étoit indiſpenſable, on la réforme.

Parmi les cauſes qui avoient précipité la compagnie dans l'abyme où elle ſe trouvoit, il y en avoit une regardée depuis long-temps comme la

source de toutes les autres : c'étoit la dépendance, ou plutôt la servitude où le gouvernement tenoit ce grand corps depuis près d'un demi-siecle.

Dès 1723, la cour avoit elle-même choisi les directeurs. En 1730, un commissaire du roi fut introduit dans l'administration de la compagnie. Dès-lors, plus de liberté dans les délibérations; plus de relation entre les administrateurs & les propriétaires; aucun rapport immédiat entre les administrateurs & le gouvernement. Tout se dirigea par l'influence & suivant les vues de l'homme de la cour. Le mystere, ce voile dangereux d'une administration arbitraire, couvrit toutes les opérations; & ce ne fut qu'en 1744 qu'on assembla les actionnaires. Ils furent autorisés à nommer des syndics, & à faire tous les ans une assemblée générale : mais ils n'en furent pas mieux instruits de leurs affaires, ni plus maîtres de les diriger. Le prince continua à nommer les directeurs; & au lieu d'un commissaire qu'il avoit eu jusqu'alors dans la compagnie, il voulut en avoir deux.

Dès ce moment, il y eut deux partis. Chacun des commissaires forma des projets différens, adopta des protégés, chercha à faire prévaloir ses vues. Delà, les divisions, les intrigues, les délations, les haines dont le foyer étoit à Paris, mais qui s'étendirent jusqu'aux Indes, & qui y éclaterent d'une maniere si funeste pour la nation.

Le ministere frappé de tant d'abus, & fatigué de ces guerres interminables, y chercha un remede. Il crut l'avoir trouvé en nommant un troisieme commissaire. Cet expédient ne fit qu'augmenter le mal. Le despotisme avoit régné lorsqu'il n'y en avoit qu'un; la division, lorsqu'il y en eut deux : mais dès l'instant qu'il y en eut trois, tout tomba dans l'anarchie. On revint à n'en avoir que deux, qu'on

tâcha de concilier le mieux qu'on put; & il n'y en avoit même qu'un en 1764; lorsque les actionnaires demanderent qu'on rappellât la compagnie à son essence, en lui rendant sa liberté.

Ils oserent dire au gouvernement que c'étoit à lui à s'imputer les malheurs & les fautes de la compagnie, puisque les actionnaires n'avoient pris aucune part à la conduite de leurs affaires : qu'elles ne pouvoient être dirigées vers le but le plus utile pour eux & pour l'état, qu'autant qu'elles le seroient librement, & qu'on établiroit des relations immédiates entre les propriétaires & les administrateurs, entre les administrateurs & le ministere : que toutes les fois qu'il y auroit un intermédiaire, les ordres donnés d'une part, & les représentations faites de l'autre, recevroit nécessairement en passant par ses mains, l'impression de ses vues particulieres & de sa volonté personnelle; en sorte qu'il seroit toujours le véritable & l'unique administrateur de la compagnie : qu'un administrateur de cette nature, toujours sans intérêt, souvent sans lumières, sacrifieroit perpétuellement à l'éclat passager de son administration, & à la faveur des gens en place, le bien & l'avantage réel du commerce : qu'on devoit tout attendre au contraire d'une administration libre, choisie par les propriétaires, éclairée par eux, agissant avec eux, & loin de laquelle on écarteroit constamment toute idée de gêne & de contrainte.

Ces raisons furent senties par le gouvernement. Il assura à la compagnie sa liberté par un édit solemnel; & l'on fit quelques réglemens pour donner une nouvelle forme à son administration.

Le but de ces institutions étoit que la compagnie ne fût plus conduite par des hommes, qui souvent n'étoient pas dignes d'en être les facteurs : que le gouvernement ne s'en mêlât que pour la

protéger : qu'elle fût également préservée & de la servitude, sous laquelle elle avoit constamment gémi, & de l'esprit de mystere qui avoit perpétué la corruption : qu'il y eût des relations continuelles entre les administrateurs & les actionnaires : que Paris, privé de l'avantage dont jouissent les capitales des autres nations commerçantes, celui d'être un port de mer, pût s'instruire du commerce dans des assemblées libres & paisibles : que le citoyen s'y formât enfin des idées justes de ce lien puissant de toutes les nations, & qu'il apprît, en s'éclairant sur les sources de la prospérité publique, à respecter le négociant dont les opérations y contribuent, ainsi qu'à mépriser les professions qui la détruisent.

Les événemens qui suivirent ces sages institutions, eurent quelque éclat. On remarqua de tous côtés une grande activité. Durant les cinq années que dura la nouvelle administration, les ventes s'éleverent annuellement à près de 18,000,000 livres. Elles n'avoient pas été si considérables, dans les temps qu'on avoit regardés comme les plus brillans ; puisque depuis 1726, jusques & y compris 1756, elles n'étoient montées qu'à 437,376,284 livres : ce qui faisoit année commune, paix & guerre, 14,108,912 livres.

Cependant cette apparente prospérité couvroit des abymes. Lorsqu'on en soupçonna l'existence & qu'on voulut les approfondir, il se trouva que la compagnie, à la reprise de son commerce, étoit plus endettée qu'on ne l'avoit cru. C'est un événement ordinaire à tous les corps marchands qui ont des affaires compliquées, étendues, éloignées. Presque jamais ils n'ont une idée juste de leur situation. On attribuera, si l'on veut, ce vice à l'infidélité, à la négligence, à l'incapacité de ses agens : toujours sera-t-il vrai qu'il existe presque généralement. Le

malheur des guerres augmente encore la confusion. Celle que les François venoient de soutenir dans l'Inde, avoit été longue & malheureuse. Les dépenses & les déprédations n'en étoient qu'imparfaitement connues; & la compagnie recommença ses opérations en comptant sur un plus grand capital qu'elle ne l'avoit.

Cette erreur, ruineuse en elle-même, fut suivie d'autres erreurs funestes, où l'on tomba peut-être pour n'avoir pas assez réfléchi sur les révolutions arrivées depuis peu dans l'Inde. On espéra que les ventes de la compagnie s'éleveroient à 25,000,000 livres, & elles resterent au-dessous de 18,000,000 livres. On espéra que les marchandises d'Europe seroient vendues cinquante pour cent de plus qu'elles n'avoient coûté, & à peine rendirent-elles leur prix originaire. On espéra un bénéfice de cent pour cent sur les productions qu'on rapportoit dans nos climats, & il ne fut pas de soixante-douze.

Tous ces mécomptes avoient leur source dans la ruine de la considération Françoise dans l'Inde, & dans le pouvoir exorbitant de la nation conquérante, qui venoit d'asservir ces régions éloignées; dans la nécessité où l'on étoit réduit de recevoir souvent à crédit de mauvaises marchandises des négocians Anglois, qui cherchoient à faire passer en Europe les fortunes immenses qu'ils avoient faites en Asie: dans l'impossibilité de se procurer les fonds nécessaires au commerce, sans en donner un intérêt exorbitant: dans l'obligation d'approvisionner les isles de France & de Bourbon, avances dont la compagnie fut tard & mal payée par le gouvernement, ainsi que de la gratification qu'on lui avoit accordée pour ses exportations & ses importations.

Enfin, dans le plan des administrateurs, les dé-

penses nécessaires pour l'exploitation du commerce & celles de la souveraineté, ne devoient pas excéder, chaque année, 4,000,000 livres; & elles en coûterent plus de huit. Les dernieres même pouvoient aller plus loin dans la suite, étant susceptibles par leur nature de s'étendre & de s'accroître suivant les vues politiques du monarque, unique juge de leur importance & de leur nécessité.

Il étoit impossible que, dans cet état de choses, la compagnie ne dérangeât de plus en plus ses affaires. Sa ruine & celle de ses créanciers alloit être consommée, lorsque le gouvernement, averti par des emprunts qui se renouvelloient sans cesse, voulût être instruit de sa situation. Il ne l'eut pas plutôt connue, qu'il jugea devoir suspendre le privilege exclusif du commerce des Indes. Il faut voir quel étoit alors l'état de la compagnie.

XXVI. Le privilege de la compagnie est suspendu. Sa situation à cette époque.

Avant 1764, il existoit cinquante mille deux cents soixante-huit actions. A cette époque, le ministere qui, en 1746, 1747 & 1748, avoit abandonné aux actionnaires le produit des actions & des billets d'emprunt qui lui appartenoient, leur sacrifia les billets & les actions même, les uns & les autres au nombre de onze mille huit cents trente-cinq, pour les indemniser des dépenses qu'ils avoient faites durant la derniere guerre. Ces actions ayant été annullées, il n'en resta que trente-huit mille quatre cents trente-deux.

Les besoins de la compagnie firent décider dans la suite un appel de 400 livres par action. Plus de trente-quatre mille actions remplirent cette obligation. Les quatre mille qui s'en étoient dispensées ayant été réduites aux termes de l'édit, qui avoit autorisé l'appel, aux cinq huitiemes de la valeur de celles qui y avoient satisfait; le nombre total se trouva réduit, par l'effet de cette opération, à

trente-six mille neuf cents vingt actions entieres & six huitiemes.

Le dividende des actions de la compagnie de France a varié, comme celui des autres compagnies, suivant les circonstances. Il fut de 100 liv. en 1722. Depuis 1723 jusqu'en 1745, de 150 liv. Depuis 1746 jusqu'en 1749, de 70 livres. Depuis 1750 jusqu'en 1758, de 80 liv. Depuis 1759 jusqu'en 1763, de 40 liv. Il ne fut que de 20 liv. en 1764. Ces détails démontrent que le dividende & la valeur de l'action qui s'y proportionnoit toujours, étoient nécessairement assujettis au hasard du commerce, & au flux & reflux de l'opinion publique. Delà, ces écarts prodigieux, qui, tantôt élevoient, tantôt abaissoient le prix de l'action, qui de deux cents pistoles la réduisoient à cent, dans la même année; qui la reportoient ensuite à 1800 livres, pour la faire retomber à 700 livres quelque temps après. Cependant, au milieu de ces révolutions, les capitaux de la compagnie étoient presque toujours les mêmes. Mais c'est un calcul que le public ne fait jamais. La circonstance du moment le détermine; & dans sa confiance comme dans ses craintes, il va toujours au-delà du but.

Les actionnaires perpétuellement exposés à voir leur fortune diminuer de moitié en un jour, ne voulurent plus courir les hasards d'une pareille situation. En faisant de nouveaux fonds pour la reprise du commerce, ils demanderent à mettre à couvert tout ce qui leur restoit de leur bien; de maniere que dans tous les temps, l'action eût un capital fixe, & une rente assurée. Le gouvernement consacra cet arrangement par son édit du mois d'Août 1764. L'article treizieme porte expressément, que pour assurer aux actionnaires un sort

fixe, ſtable & indépendant de tout événement futur du commerce, il ſera détaché de la portion du contrat qui ſe trouvoit libre alors, le fonds néceſſaire pour former à chaque action un capital de 1600 liv. & un intérêt de 80 livres, *ſans que cet intérêt & ce capital ſoient tenus de répondre, en aucun cas & pour quelque cauſe que ce ſoit, des engagemens que la compagnie pourroit contracter poſtérieurement à cet édit.*

La compagnie devoit donc pour trente-ſix mille neuf cents vingt actions & ſix huitiemes, ſur le pied de 80 liv. par action, un intérêt de 2,953,660 liv. Elle payoit pour ſes différens contrats 2,727,506 livres; ce qui faiſoit en tout 5,681,166 livres de rentes perpétuelles. Les rentes viageres montoient à 3,074,899 livres. Ainſi la totalité des rentes viageres & perpétuelles, formoit une ſomme de 8,756065 livres. On va voir maintenant quels étoient les moyens de la compagnie, pour faire face à des engagemens ſi conſidérables.

Ce grand corps, beaucoup trop mêlé dans les opérations de Law, avoit prêté au fiſc 90,000,000 livres. A la chûte du ſyſtême, on lui abandonna pour ſon payement la vente excluſive du tabac, qui rendoit alors 3,000,000 livres par an : mais il ne lui reſtoit aucun fonds pour ſon commerce. Auſſi ſon inaction dura-t-elle juſqu'en 1726, que le gouvernement vint à ſon ſecours. La célérité de ſes progrès étonna toutes les nations. L'eſſor qu'il prenoit, ſembloit devoir l'élever au-deſſus des compagnies les plus floriſſantes. Cette opinion, qui étoit générale, enhardiſſoit les actionnaires à ſe plaindre de ce qu'on ne doubloit pas, qu'on ne triploit pas les répartitions. Ils croyoient, & le public croyoit avec eux, que le tréſor du prince s'enrichiſſoit de leurs dépouilles. Le profond myſtere, ſous lequel on en-

ſeveliſſoit le ſecret des opérations, donnoit beaucoup de force à ces conjectures.

Le commencement des hoſtilités entre la France & l'Angleterre, en 1744, rompit le charme. Le miniſtere, trop gêné dans ſes affaires pour faire des ſacrifices à la compagnie, l'abandonna à elle-même. On fut alors bien ſurpris, de voir tout prêt à s'écrouler, ce coloſſe, qui n'avoit point éprouvé de ſecouſſes, & dont tous les malheurs ſe réduiſoient à la perte de deux vaiſſeaux d'une valeur médiocre. C'en étoit fait de ſon ſort, ſi en 1747 le gouvernement ne ſe fût reconnu débiteur envers la compagnie de 180,000,000 livres, dont il s'obligeoit de lui payer à perpétuité l'intérêt au denier vingt. Cet engagement, qui devoit lui tenir lieu de la vente excluſive du tabac, eſt un point ſi important dans ſon hiſtoire, qu'on ne le trouveroit pas aſſez éclairci, ſi nous ne reprenions les choſes de plus haut.

L'uſage du tabac, introduit en Europe après la découverte de l'Amérique, ne fit pas en France des progrès rapides. La conſommation en étoit ſi bornée, que le premier bail, qui commença le premier Décembre 1674, & qui finit le premier Octobre 1680, ne rendit au gouvernement que 500,000 livres les deux premieres années, & 600,000 livres les quatre dernieres; quoiqu'on eût joint à ce privilege le droit de marque ſur l'étain. Cette ferme fut confondue dans les fermes générales juſqu'en 1691, qu'elle y reſta encore unie : mais elle y fut compriſe pour 1,500,000 livres par an. En 1697, elle redevint une ferme particuliere aux mêmes conditions, juſqu'en 1709, où elle reçut une augmentation de 100,000 livres juſqu'en 1715. Elle ne fut alors renouvellée que pour trois années, dont les deux premieres devoient rendre 2,000,000 liv. & la derniere 200,000 livres de plus. A cette épo-

que, elle fut élevée à 4,020,000 livres par an : mais cet arrangement ne dura que du premier Octobre 1718, au premier Juin 1720. Le tabac devint marchand dans toute l'étendue du royaume, & resta sur ce pied jusqu'au premier Septembre 1721. Les particuliers en firent, dans ce court intervalle, de si grandes provisions, que lorsqu'on voulut rétablir cette ferme, on ne put la porter qu'à un prix modique. Ce bail, qui étoit le onzieme, devoit durer neuf ans, à commencer du premier Septembre 1721, au premier Octobre 1730. Les fermiers donnoient pour les treize premiers mois, 1,300,000 livres : 1,000,000 livres pour la seconde année ; 2,560,000 livres pour la troisieme année ; & 3,000,000 liv. pour chacune des six dernieres. Cet arrangement n'eut pas lieux ; parce que la compagnie des Indes, à qui le gouvernement devoit 90,000,000 livres portées au trésor royal en 1717, demanda la ferme du tabac, qui lui avoit été alors aliénée à perpétuité, & dont des événemens particuliers l'avoient empêché de jouir. Sa requête fut trouvée juste, & l'on lui adjugea ce qu'elle sollicitoit avec la plus grande vivacité.

Elle régit, par elle-même, cette ferme, depuis le premier Octobre 1723, jusqu'au dernier Septembre 1730. Le produit durant cet espace, fut de 50,083,967 liv. 11 sols 9 deniers, ce qui faisoit par an 7,154,852 liv. 10 sols 3 deniers ; sur quoi il falloit déduire chaque année, pour les frais d'exploitation, 3,042,963 livres 19 sols 6 deniers.

Ces frais énormes firent juger qu'une affaire qui devenoit tous les jours plus considérable, seroit mieux entre les mains des fermiers-généraux, qui la conduiroient avec moins de dépense, par le moyen des commis qu'ils avoient pour d'autres usages. La compagnie leur en fit un bail pour huit

années. Ils s'engagerent à lui payer, 7,500,000 liv. pour chacune des quatre premieres années, & 8,000,000 livres pour chacune des quatre dernieres. Ce bail fut continué sur le même pied jusqu'au mois de juin 1747, & le roi promit de tenir compte à la compagnie de l'augmentation de produit, lorsqu'elle seroit connue & constatée.

A cette époque, le roi réunit la ferme du tabac à ses autres droits, en créant & aliénant au profit de la compagnie 9,000,000 livres de rente perpétuelle, au principal de 180,000,000 livres. On crut lui devoir ce grand dédommagement pour l'ancienne dette de 90,000,000 livres; pour l'excédent du produit de la ferme du tabac, depuis 1738 jusqu'en 1747; & pour l'indemniser des dépenses faites pour la traite des negres, des pertes souffertes pendant la guerre, de la rétrocession du privilege exclusif du commerce de Saint-Domingue, de la non-jouissance du droit de tonneau, dont le payement avoit été suspendu depuis 1731. Ce traitement a paru cependant insuffisant à quelques actionnaires, qui sont parvenus à découvrir que depuis 1758, il s'est vendu annuellement dans le royaume, onze millions sept cents mille livres de tabac à un écu la livre, quoiqu'il n'eût coûté d'achat que 27 livres le cent pesant.

La nation pensa bien différemment. Elle accusa les administrateurs, qui déterminerent le gouvernement à se reconnoître débiteur d'une somme si considérable, d'avoir immolé la fortune publique aux intérêts d'une société particuliere. Un écrivain qui examineroit de nos jours si ce reproche étoit ou n'étoit pas fondé, passeroit pour un homme oisif. Cette discussion est devenue très-inutile, depuis que les vraies lumieres se sont répandues. Il suffira de remarquer que c'est avec les 9,000,000 liv. de

rente mal-à-propos sacrifiées par l'état, que la compagnie faisoit face aux 8,756,065 liv. dont elle étoit chargée; de maniere qu'il lui restoit encore environ 244,000 liv. de revenu libre.

Il est vrai qu'elle devoit en dettes chirographaires 74,505,000 livres : mais elle avoit dans son commerce, dans sa caisse ou dans ses recouvremens à faire 70,733,000 livres. On conviendra qu'indépendamment de la différence dans les valeurs, il y en avoit dans les suretés. En effet, le gouvernement devoit s'attendre à remplir tous les engagemens de la compagnie. Cependant il a sauvé 10,000,000 livres, dont les titres de créance ou les créanciers ont malheureusement péri dans les révolutions si multipliées de l'Asie. Les pertes qu'on a faites sur ce qui étoit dû à la compagnie en Europe, en Amérique & dans les Indes, n'ont pas été beaucoup plus considérables; & si les isles de France & de Bourbon étoient jamais en état de payer les 7,106,000 livres qu'elles doivent, la lésion sur ce point n'auroit pas été fort considérable.

L'unique fortune de la compagnie consistoit donc en effets mobiliers ou immobiliers, pour environ 20,000,000 liv. & dans l'espérance de l'extinction des rentes viageres, qui, avec le temps, devoit lui donner 3,000,000 livres de revenu, dont la valeur actuelle pouvoit être assimilée à un capital libre de 30,000,000 livres.

Indépendamment de ces propriétés, la compagnie jouissoit de quelques droits qui lui étoient extrêmement utiles. On lui avoit accordé le commerce exclusif du café. Le bien général exigea que celui qui venoit des isles de l'Amérique, sortît de son privilege en *1736* : mais il lui fut accordé en dédommagement une somme annuelle de 50,000 livres qui lui fut toujours payée. Le privilege même du

du café de Moka, fut détruit en 1767. Le gouvernement ayant permis l'introduction de celui qui étoit tiré du Levant. La compagnie n'obtint à ce sujet aucune indemnité.

Elle avoit éprouvé l'année précédente une privation plus sensible. On lui avoit accordé en 1720 le droit de porter seule des esclaves dans les colonies d'Amérique. Le vice de ce systême ne tarda pas à se faire sentir ; & il fut décidé que tous les négocians du royaume pourroient prendre part à ce trafic, à condition qu'ils ajouteroient une pistole par tête, aux 13 livres qu'avoit accordées le trésor royal. En supposant que les isles Françoises recevoient quinze mille noirs par an, il en résultoit un revenu de 345,000 livres pour la compagnie. Cet encouragement, qui lui étoit donné pour un commerce qu'elle ne faisoit pas, fut supprimé en 1767 : mais remplacé par un équivalent moins déraisonnable.

La compagnie, au temps de sa formation, avoit obtenu une gratification de 50 livres pour chaque tonneau de marchandises qu'elle exporteroit, & une gratification de 75 livres pour chaque tonneau de marchandises qu'elle importeroit. Le ministere, en lui ôtant ce qu'elle tiroit des negres, porta la gratification de chaque tonneau d'exportation à 75 liv. & à 80 liv. celle de chaque tonneau d'importation. Qu'on les évalue annuellement à six mille tonneaux, & l'on trouvera pour la compagnie un produit de plus de 1,000,000 liv. en y comprenant les 50,000 livres qu'elle recevoit pour les cafés.

En conservant ses revenus, la compagnie avoit vu diminuer ses dépenses. L'édit de 1764 avoit fait passer la propriété des isles de France & de Bourbon dans les mains du gouvernement, qui s'étoit imposé l'obligation de les fortifier & de les

défendre. Par cet arrangement, la compagnie s'étoit trouvée affranchie d'une dépense annuelle de 2,000,000 liv. sans que le commerce exclusif dont elle jouissoit dans ces deux colonies eût reçu la moindre atteinte.

Avec tant de moyens apparens de prospérité, la compagnie s'endettoit tous les jours. Elle n'auroit pu se soutenir que par le secours du gouvernement. Mais depuis quelque temps le conseil de Louis XV paroissoit envisager avec indifférence l'existence de ce grand corps. Il parut enfin un arrêt du conseil, en date du 13 août 1769, par lequel le roi suspendoit le privilege exclusif de la compagnie des Indes, & accordoit à tous ses sujets la liberté de naviguer & de commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance. Cependant en donnant cette liberté inattendue, le gouvernement crut devoir y apposer quelques conditions. L'arrêt qui ouvre cette nouvelle carriere aux armateurs particuliers, les assujettit à se munir de passe-ports qui doivent leur être délivrés gratuitement par les administrateurs de la compagnie des Indes; il les oblige à faire leur retour dans le port de l'Orient, exclusivement à tout autre; il établit un droit d'indult sur toutes les marchandises provenant des Indes; droit qui, par un second arrêt du conseil, rendu le 6 septembre suivant, fut fixé à cinq pour cent sur toutes les marchandises des Indes & de la Chine, & à trois pour cent sur toutes celles du cru des isles de France & de Bourbon.

XXVII. La compagnie perd l'espoir de reprendre son commerce. Elle cede tous ses effets au gouvernement.

L'arrêt du 13 août, en se bornant à suspendre le privilege de la compagnie, sembloit conserver aux actionnaires la faculté d'en reprendre l'exercice : mais ils n'en prévirent pas la possibilité; & ils se déterminerent sagement à une liquidation qui pût assurer le sort de leurs créanciers, & les débris de leur fortune.

Ils offrirent au roi de lui céder tous les vaisseaux de la compagnie, au nombre de trente; tous les magasins & les édifices qui lui appartenoient au port de l'Orient & aux Indes; la propriété de ses comptoirs & des aldées qui en dépendoient; tous ses effets de marine & de guerre; enfin, deux mille quatre cents cinquante esclaves qu'elle avoit aux isles. Ces objets furent évalués 30,000,000 livres par les actionnaires, qui demanderent en même temps le payement de 16,500,000 livres qui leur étoient dûs par le gouvernement.

Le roi, en agréant la cession proposée, crut devoir en diminuer le prix : non pas que les choses qui en faisoient l'objet n'eussent une valeur plus considérable encore dans les mains de la compagnie : mais parce qu'en passant dans celles du gouvernement, elles devenoient pour lui une charge nouvelle. Ainsi, au lieu de 46,500,000 livres demandées par les actionnaires, le prince, pour s'acquitter en totalité avec eux, créa à leur profit, par son édit du mois de Janvier 1770, 1,200,000 livres de rentes perpétuelles, au principal de 30,000,000 livres.

Ce nouveau contrat servit d'hypotheque à un emprunt de 12,000,000 liv. en rentes viageres à dix pour cent, & par voie de loterie, que la compagnie fit dans le mois de Février suivant. L'objet de cet emprunt étoit de faire face aux engagemens pris pour former les dernieres expéditions : mais il ne suffisoit pas encore; & dans l'impossibilité de se procurer des fonds par la voie du crédit, les actionnaires remirent au roi, dans leur assemblée du 7 Avril 1770, toutes leurs propriétés, à l'exception du capital hypothéqué aux actions.

Les principaux objets compris dans cette nouvelle cession, consistoient dans l'extinction de

4,200,000 liv. de rentes viageres; dans la partie du contrat de 9,000,000 liv. qui excédoit le capital des actions; dans l'hôtel de Paris; dans les marchandises des Indes attendues en 1770 & 1771, présumées devoir s'élever à 26,000,000 livres; & enfin, dans les créances à exercer sur les débiteurs solvables ou insolvables, aux Indes, aux isles de France & de Bourbon, à Saint-Domingue. Les actionnaires s'engageoient en même temps à fournir au roi une somme de 14,768,000 livres, par la voie d'un appel, qui fut fixé à 400 livres par action. Le ministere, en acceptant ces divers arrangemens, s'engagea de son côté à payer toutes les rentes perpétuelles & viageres constituées par la compagnie; tous les autres engagemens, qui montoient à environ 45,000,000 livres; toutes les pensions & demi-soldes qu'elle avoit accordées, & qui formoient un objet annuel de 80,000 livres; enfin, à supporter tous les frais & tous les risques d'une liquidation qui, nécessairement, devoit durer plusieurs années.

Le roi, en même temps, porta à 2,500 liv. produisant 125 livres de rente, le capital de l'action, qui, par l'édit du mois d'Août 1764, avoit été fixé à 1600 livres de principal, produisant une rente de 80 livres. La nouvelle rente de 125 livres fut assujettie à la retenue du dixieme; & il fut décidé que le produit de ce dixieme seroit employé annuellement au remboursement des actions par la voie du sort, sur le pied de leur capital de 2,500 livres; de maniere que la rente des actions remboursées accroîtroit le fonds d'amortissement jusqu'au parfait remboursement de la totalité des actions.

Ces conditions respectives se trouvent consignées dans un arrêt du conseil, du 8 Avril 1770,

portant homologation de la délibération prise la veille dans l'assemblée générale des actionnaires, & revêtu de lettres-patentes en date du 22 du même mois. Au moyen de ces arrangemens, l'appel a été fourni, le tirage pour le remboursement des actions, au nombre de deux cents vingt, a été fait chaque année; & les dettes chirographaires de la compagnie ont été fidélement acquittées à leur échéance.

Il est difficile, d'après ces détails, de se former une idée précise de la maniere d'être actuelle de la compagnie des Indes, & de l'état légal du commerce qu'elle exerçoit. Cette compagnie, aujourd'hui sans possessions, sans mouvement, sans objet, ne peut pourtant pas être regardée comme absolument détruite; puisque les actionnaires se sont réservés en commun le capital hypothéqué de leurs actions, & qu'ils ont une caisse particuliere & des députés pour veiller à leurs intérêts. D'un autre côté, le privilege a été suspendu, mais il n'a été que suspendu; & il n'est point compris au nombre des objets cédés au roi par la compagnie. La loi qui l'a établie subsiste encore; les vaisseaux qui partent pour les mers des Indes ne peuvent s'expédier qu'à la faveur d'une permission délivrée au nom de la compagnie. Ainsi, la liberté accordée n'est qu'une liberté précaire; & si les actionnaires demandoient à reprendre leur commerce, en offrant des fonds suffisans pour en assurer l'exploitation, ils en auroient incontestablement le droit, sans qu'il fût besoin d'une loi nouvelle. Mais, à l'exception de ce droit apparent, qui dans le fait est comme non existant, par l'impuissance où sont les actionnaires de l'exercer, tous leurs autres droits, toutes leurs propriétés, tous leurs comptoirs ont passé dans les mains du gouvernement.

Cependant la navigation de l'Inde a été suivie, quoique la politique n'eût pas préparé d'avance l'action du commerce libre qui devoit remplacer le privilége exclusif. Dans les bons principes, avant d'essayer du nouveau régime, il auroit fallu substituer insensiblement, & par degrés, les négocians particuliers à la compagnie. Il auroit fallu les mettre à portée d'acquérir des connoissances positives sur les différentes branches d'un commerce jusqu'alors inconnu pour eux. Il auroit fallu leur laisser le temps de former des liaisons dans les comptoirs. Il auroit fallu les favoriser &, pour ainsi dire, les conduire dans les premieres expéditions.

Ce défaut de prévoyance doit être une des principales causes qui ont retardé les progrès du commerce libre, & qui peut-être l'ont empêché d'être lucratif, lorsqu'il est devenu plus étendu. Ses opérations ont été faites dans les comptoirs qu'occupoit auparavant le monopole. Parcourons rapidement ces possessions, en commençant par le Malabar.

XXVIII. Situation actuelle des François à la côte de Malabar.

Entre le Canara & le Calicut, est une contrée qui a dix-huit lieues d'étendue sur la côte, & sept ou huit ou plus dans les terres. Le pays est extrêmement inégal, couvert de poivriers & de cocotiers. Il est partagé en plusieurs petits districts soumis à des seigneurs Indiens, tous vassaux de la maison de Colastry. Le chef de cette famille bramine doit borner son attention à ce qui peut intéresser le culte des dieux. Il seroit au-dessous de lui de se livrer à des soins profanes, & c'est son plus proche parent qui tient les rênes du gouvernement. L'état est partagé en deux provinces. Dans la plus considérable, nommée l'Irouvenate, on voit le comptoir de Tallichery, où les Anglois achetent annuellement quinze cents mille livres pesant

de poivre ; & le comptoir de Cananor, que les Hollandois ont vendu, depuis peu, environ 250,000 livres, parce qu'il leur étoit à charge.

C'est dans la seconde province, appellée Cartenate, & qui n'a que cinq lieues de côte, que les François furent appellés en 1722. On avoit en vue de s'en servir contre les Anglois : mais un accommodement ayant rendu leur secours inutile, ils se virent forcés d'abandonner un poste qui leur donnoit quelques espérances. Le ressentiment & l'ambition les ramenerent en plus grand nombre en 1725, & ils s'établirent, l'épée à la main, sur l'embouchure de la riviere de Mahé. Cet acte de violence n'empêcha pas qu'ils n'obtinssent du seul prince qui régissoit ce canton, le commerce exclusif du poivre. Une faveur si utile donna naissance à une colonie, composée de six mille Indiens. Ils cultivoient six mille trois cents cinquante cocotiers, trois mille neuf cents soixante-sept arequiers, & sept mille sept cents soixante-deux poivriers. Tel étoit cet établissement, lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres en 1760.

L'esprit de destruction qu'ils avoient porté dans leurs autres conquêtes, les suivit à Mahé. Leur projet étoit de démolir les maisons, & de disperser les habitans. Le souverain du pays réussit à les faire changer de résolution. Tout fut sauvé, excepté les fortifications. En rentrant dans leur comptoir, les François trouverent les choses telles à peu près qu'ils les avoient laissées.

Mahé est dominé par des hauteurs, sur lesquelles on avoit élevé cinq forts qui n'existent plus. C'étoit beaucoup trop d'ouvrages : mais il est indispensable de prendre quelques précautions. On ne doit pas rester perpétuellement exposé à l'inquiétude des Naïrs, qui ont été autrefois tentés de pil-

ler, de détruire la colonie, & qui pourroient bien encore avoir la même intention, pour se jetter dans les bras des Anglois de Tallichery, qui ne sont éloignés que de trois milles.

Indépendamment des postes que la sureté de l'intérieur exige, il est nécessaire de fortifier l'entrée de la riviere. Depuis que les Marattes ont acquis des ports, des corsaires auxquels ils ont donné asile, infestent la mer Malabare par leurs pirateries. Ces brigands tentent même des descentes, par-tout où ils comptent faire du butin. Mahé ne seroit pas à l'abri de leurs entreprises, s'il y avoit de l'argent ou des marchandises sans défenses qui pussent exciter leur cupidité.

Les François se dédommageroient aisément des dépenses qui auroient été faites, s'ils conduisoient leur commerce avec activité & intelligence. Leur comptoir est le mieux placé de tous pour l'achat du poivre. Le pays leur en fourniroit deux millions cinq cents mille livres pesant. Ce que l'Europe ne consommeroit pas, ils le porteroient à la Chine, dans la mer Rouge, & dans le Bengale. La livre de poivre ne leur reviendroit qu'à 12 sols, & ils nous la vendroient 25 ou 30 sols.

Ce bénéfice, considérable par lui-même, seroit grossi par celui qu'on pourroit faire sur les marchandises d'Europe qu'on porteroit à Mahé. Les spéculateurs auxquels ce comptoir est le mieux connu, jugent qu'il sera aisé d'y débiter annuellement quatre cents milliers de fer, deux cents milliers de plomb, vingt-cinq milliers de cuivre, deux mille fusils, vingt mille livres de poudre, cinquante ancres ou grappins, cinquante balles de drap, cinquante mille aunes de toile à voile, une assez grande quantité de vif-argent, & environ deux cents barriques de vin, ou d'eau-de-vie, pour

les François établis dans la colonie, ou pour les Anglois qui ſont au voiſinage. Ces objets réunis produiroient au moins 384,000 livres, dont 153,600 livres ſeroient gain, en ſuppoſant un bénéfice de quarante pour cent. Un autre avantage de cette circulation, c'eſt qu'elle entretiendroit toujours dans ce comptoir des fonds, qui le mettroient en état de ſe procurer les productions du pays dans les ſaiſons de l'année où elles ſont à meilleur marché.

Le plus grand obſtacle que le commerce peut trouver, c'eſt la douane établie dans la colonie. Cet impôt gênant appartient au ſouverain du pays, & a été toujours un principe de diſſention. Les Anglois de Tallichery qui éprouvoient le même dégoût, ont réuſſi à ſe procurer de la tranquillité. On pourroit, comme eux, ſe rédimer de cette contrainte, par une rente fixe & équivalente. Mais pour y déterminer le prince, il faudroit commencer par lui payer les 46,353 roupies, ou 111,247 livres 4 ſols, qu'il a prêtées, & ne lui plus refuſer le tribut auquel on s'eſt engagé, pour vivre paiſiblement ſur ſes poſſeſſions. Il n'eſt pas ſi aiſé de diſpoſer favorablement les choſes dans le Bengale.

XXIX. Situation actuelle des François dans le Bengale.

La France s'obligea par le traité de 1763, à ne point ériger de fortifications, à n'entretenir aucunes troupes dans cette riche & vaſte contrée. Les Anglois, qui y exercent la ſouveraineté, ne permettront jamais qu'on s'écarte de la loi qu'ils ont impoſée. Ainſi Chandernagor, qui avant la derniere guerre comptoit ſoixante mille ames, & qui n'en a maintenant que vingt-quatre mille, eſt, & ſera toujours un lieu entiérement ouvert.

A ce malheur d'une ſituation précaire, ſe joignent des vexations de tous les genres. Peu content des préférences que lui aſſure une autorité ſans bornes, l'Anglois s'eſt porté à des excès crians.

Il a insulté les loges des François ; il leur a enlevé les ouvriers qui lui convenoient ; il a déchiré sur le métier même, les toiles qui leur étoient destinées ; il a voulu que les manufactures ne travaillassent que pour lui, durant les trois mois les plus favorables ; il a ordonné que ses cargaisons seroient choisies & complétées, avant qu'on pût rien détourner des atteliers. Le projet imaginé par les François & les Hollandois réunis, de faire un dénombrement exact des tisserands, & de se contenter ensemble de la moitié, tandis que l'Anglois jouiroit seul du reste, a été regardé comme un outrage. Ce peuple dominateur a poussé ses prétentions jusqu'à vouloir que ses facteurs pussent acheter dans Chandernagor même ; & il a fallu se soumettre à cette dure loi, pour ne se pas voir exclus des marchés de tout le Bengale. En un mot, il a tellement abusé de l'injuste droit de la victoire, que les philosophes pourroient être tentés de faire des vœux pour la ruine de sa liberté, si les peuples n'étoient pas cent fois plus oppresseurs & plus cruels encore sous le gouvernement d'un seul homme, que dans les possessions d'un gouvernement tempéré par l'influence de la multitude.

Tout le temps que les choses resteront sur le pied où elles sont dans cette opulente partie de l'Asie, les François y éprouveront perpétuellement des dégoûts, des humiliations, sans qu'il en puisse résulter aucun avantage solide & permanent pour leur commerce. On sortiroit de cet état d'opprobre, si l'on pouvoit échanger Chandernagor pour Chatigan.

Chatigan est situé sur les confins d'Aracan. Les Portugais, qui dans le temps de leur prospérité, cherchoient à occuper tous les postes importans de l'Inde, y formerent un grand établissement. Ceux

qui s'y étoient fixés secouerent le joug de leur patrie, après qu'elle fut passée sous la domination Espagnole, & se firent corsaires plutôt que d'être esclaves. Ils désolerent long-temps par leurs brigandages les côtes & les mers voisines. A la fin, les Mogols les attaquerent, & éleverent sur leurs ruines une colonie assez puissante, pour empêcher les irruptions que les peuples d'Aracan & du Pégu auroient pu être tentés de faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obscurité, & n'en est sortie qu'en 1758, lorsque les Anglois s'y sont établis.

Le climat en est sain, les eaux excellentes, & les vivres abondans : l'abord y est facile, & l'ancrage sûr. Le continent & l'isle de Sondiva lui forment un assez bon port. Les rivieres de Barempoter & de l'Ecki, qui sont des bras du Gange, ou qui du moins y communiquent, rendent faciles ses opérations de commerce. Si Chatigan est plus éloigné de Patna, de Cassimbazar, de quelques autres marchés, que les colonies Européennes de la riviere d'Ougly, elle est plus proche de Jougdia, de Daca, de toutes les manufactures du bas fleuve. Il est indifférent que les grands vaisseaux puissent ou ne puissent pas entrer de ce côté-là dans le Gange, puisque la navigation intérieure ne se fait jamais qu'avec des bateaux.

Quoique la connoissance de ces avantages, eût déterminé l'Angleterre à s'emparer de Chatigan, nous pensons qu'à la derniere paix, elle l'auroit cédé aux François, pour être débarrassée de leur voisinage dans les lieux pour lesquels l'habitude lui avoit donné plus d'attachement. Nous présumons même qu'elle se seroit désistée pour Chatigan, des conditions qui font de Chandernagor un lieu tout-à-fait ouvert, & qui impriment sur ses possesseurs

un opprobre plus nuisible qu'on ne croit aux spéculations de commerce C'est une profession libre. La mer, les voyages, les risques, & les vicissitudes de la fortune : tout lui inspire l'amour de l'indépendance. C'est-là son ame & sa vie : dans les entraves, elle languit, elle meurt.

L'occasion est peut-être favorable, pour s'occuper de l'échange que nous indiquons. Quelques tremblemens de terre qui ont renversé les fortifications que les Anglois avoient commencé à élever, paroissent les avoir dégoûtés d'un lieu pour lequel ils avoient montré de la prédilection. Cet inconvénient est encore préférable pour les François, à celui d'une ville sans force. Il vaut mieux avoir à lutter contre la nature que contre les hommes, & s'exposer aux secousses de la terre qu'aux insultes des nations. Heureusement les François gênés dans le Bengale, trouvent quelques dédommagemens dans une situation plus avantageuse au Coromandel.

XXX. Situation actuelle des François à la côte de Coromandel.

Au Nord de cette immense côte, la France occupe Yanaon, dans la province de Ragimendry. Ce comptoir sans territoire, situé à neuf milles de l'embouchure de la riviere d'Ingerom, fut autrefois florissant. De fausses vues le firent négliger vers l'an 1748. Cependant on y pourroit acheter pour 4 à 500,000 livres de marchandises, parce que la fabrication des bonnes & belles toiles est considérable dans le voisinage. Quelques expériences heureuses, prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps d'Europe. Le commerce y seroit plus lucratif, si l'on n'étoit obligé d'en partager le bénéfice avec les Anglois, qui ont un petit établissement à deux milles seulement de celui des François.

Cette concurrence est bien plus funeste encore

à Mazulipatan. La France réduite, dans cette ville qui reçut autrefois ses loix, à la loge qu'elle y occupoit avant 1749, ne peut pas soutenir l'égalité contre la Grande-Bretagne, à laquelle il faut payer des droits d'entrée & de sortie, & qui obtient d'ailleurs, dans le commerce, toute la faveur qu'entraîne la souveraineté. Aussi toutes les spéculations des François se bornent-elles à l'achat de quelques mouchoirs fins, de quelques autres toiles, pour la valeur de 150,000 livres. Il faut se former une autre idée de Karical.

Cette ville située dans le royaume de Tanjaour, sur une des branches du Colram, qui peut recevoir des bâtimens de cent cinquante tonneaux, fut cédée en 1738 à la compagnie, par un roi détrôné qui cherchoit de l'appui par-tout. Ses affaires s'étant rétablies avant que ses engagemens eussent été remplis, il rétracta le don qu'il avoit fait. Un nabab attaqua la place avec son armée, & la remit en 1739 aux François, dont il étoit ami. Dans ces circonstances, le prince ingrat & perfide fut étranglé par les intrigues de ses oncles; & son successeur, qui avoit hérité de ses ennemis comme de son trône, voulut se concilier une nation puissante, en la confirmant dans sa possession. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la place en 1760, en firent sauter les fortifications. Elle fut depuis restituée aux François, qui y rentrerent en 1765.

Dans l'état actuel, Karical est un lieu ouvert, qui peut avoir quinze mille habitans, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs, & des toiles propres à l'usage des naturels du pays. Son territoire, considérablement augmenté par les concessions qu'avoit faites en 1749 le roi de Tanjaour, est redevenu ce qu'il étoit dans les premiers temps, de deux lieues de long sur une dans sa plus

grande largeur. De quinze aldées qui le couvrent, la seule digne d'attention, se nomme Tiranoulé-Rayenpatnam : elle n'a pas moins de vingt-cinq mille ames. On y fabrique, on y peint des perses médiocrement fines, mais convenables pour Batavia & les Philippines. Les Choulias, Mahométans, ont de petits bâtimens, avec lesquels ils font le commerce de Ceylan, & le cabotage.

La France peut tirer tous les ans de cette possession, deux cents balles de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz pour l'approvisionnement de ses autres colonies.

Toutes les marchandises achetées à Karical, à Yanaon, à Mazulipatan, sont portées à Pondichery, chef-lieu de tous les établissemens François dans l'Inde.

Cette ville, dont les commencemens furent si foibles, acquit avec le temps, de la grandeur, de la puissance, & un nom fameux. Ses rues, la plupart fort larges, & toutes tirées au cordeau, étoient bordées de deux rangs d'arbres, qui donnoient de la fraîcheur, même au milieu du jour. Une mosquée, deux pagodes, deux églises, & le gouvernement, regardé comme le plus magnifique édifice de l'Orient, étoient des monumens publics dignes d'attention. On avoit construit en 1704 une petite citadelle, qui étoit devenue inutile, depuis qu'il avoit été permis de bâtir des maisons tout autour. Pour remplacer ce moyen de défense, trois côtés de la place avoient été fortifiés par un rempart, un fossé, des bastions, & un glacis imparfait dans quelques endroits. La rade étoit défendue par des batteries, judicieusement placées.

La ville, dans une circonférence d'une grande lieue, contenoit soixante-dix mille habitans. Quatre mille étoient Européens, Métis ou Topasses. Il y

avoit au plus dix mille Mahométans. Le reste étoit des Indiens, dont quinze mille étoient chrétiens, & les autres, de dix-sept ou dix-huit castes différentes. Trois aldées dépendantes de la place, pouvoient avoir dix mille ames.

Tel étoit l'état de la colonie, lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruisirent de fond en comble, & en chasserent tous les habitans. D'autres examineront peut-être, si le droit barbare de la guerre pouvoit justifier toutes ces horreurs. Nous détournerons les yeux de tant de cruautés commises par un peuple libre, magnanime, éclairé, pour ne parler que de la résolution que la France a prise de rétablir Pondichery, & d'en faire de nouveau le centre de son commerce. Tout justifie la sagesse de ce choix.

La ville privée de port, comme toutes celles qui ont été bâties sur la côte de Coromandel, a sur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaisseaux peuvent mouiller près du rivage, sous la protection du canon des fortifications. Son territoire qui a trois lieues de long sur une de large, n'est qu'un sable stérile sur le bord de la mer : mais dans sa plus grande partie, il est propre à la culture du riz, des légumes, & d'une racine nommée chayaver, qui sert aux couleurs. Deux foibles rivieres qui traversent le pays, inutiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, pour le bleu singuliérement. A trois milles de la place, s'éleve, cent toises au-dessus de la mer, un côteau, qui sert de guide aux navigateurs à sept ou huit lieues de distance, avantage inestimable sur une côte généralement trop basse. A l'extrémité de cette hauteur, est un vaste étang creusé depuis plusieurs siecles, & qui après avoir rafraîchi & fertilisé un grand territoire, vient arroser les envi-

rons de Pondichery. Enfin, la colonie est favorablement située, pour recevoir les vivres & les marchandises du Carnate, du Mayssor, & du Tanjaour.

Tels sont les puissans motifs qui déterminerent la France à la réédification de Pondichery. Aussi-tôt que ses agens parurent le 21 d'Avril 1765, on vit accourir les infortunés Indiens, que la guerre, la dévastation & la politique, avoient dispersés. Au commencement de 1770, il s'en trouvoit vingt-sept mille qui avoient relevé les ruines de leurs anciennes habitations. Le préjugé où ils sont élevés, qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour : ce préjugé si doux à conserver, si utile à nourrir, ne permettoit pas de douter qu'ils ne revinssent tous, aussi-tôt que la ville seroit fermée.

Le projet en fut conçu quelques années après la reprise de possession. On n'avoit alors d'autre idée sur la construction dans un terrein sablonneux, & où les fondations doivent être nécessairement dans l'eau, que l'établissement sur puits, ouvrage très-dispendieux &, pour ainsi dire, interminable. M. Bourcet préféra un établissement sur bermes, avec un revêtement sans épaisseur, taluant de deux cinquiemes & appuyant sur un rempart de terres mouillées, battues & comprimées. Ces bermes avoient été mises en usage dans la construction de l'ancienne enceinte de la place : mais les murs qui les soutenoient, étoient fondés assez bas pour empêcher les affaissemens qu'auroit produit l'écoulement des sables qui auroient pu s'échapper de dessous les fondations, avantage dont la nouvelle méthode étoit bien éloignée. C'est dans ce mauvais systême que furent élevées mille toises de revêtement.

On ne fut pas plutôt instruit en Europe du vice de ces travaux, que le ministere fit partir M. Desclaisons,

claisons, distingué dans le corps du génie par sa probité & par ses talens. Cet habile homme n'adopta ni l'établissement sur puits, ni l'établissement sur bermes avec des revêtemens inclinés aux deux cinquiemes de talus sur la hauteur. Il commença à travailler en Février 1770, & fit en sept mois un développement de six cents trente-six toises, avec dix pieds réduits de cette maçonnerie au-dessus de la fondation portée au point le plus bas où l'on eût pu épuiser les eaux. Sa maçonnerie étoit solide & son revêtement construit suivant la pratique des plus grands maîtres.

L'intrigue, qui bouleversoit tout alors à la cour de Versailles, fit rappeller M. Desclaisons, qui fut remplacé par le même ingénieur dont le travail avoit été si justement blâmé. Celui-ci reprit sa méthode; quoique ce qu'il avoit fait fût déjà tout lézardé; & il exécuta un nouveau développement de huit cents toises, qui essuya le même dépérissement.

La raison, qui se fait quelquefois entendre, fit encore recourir à M. Desclaisons en 1775. On desira qu'il se chargeât d'achever l'enveloppe de Pondichery: mais en conservant les fortifications qui étoient sur pied. Cet arrangement s'éloignoit trop des bons principes pour qu'il s'y prêtât. Le sacrifice de tout ce qui avoit été entrepris contre les regles de l'art, lui parut indispensable. Il démontra que le travail sur bermes étoit insoutenable, & pour la défense & pour la durée; que les revêtemens inclinés ne pouvoient manquer de se briser ou horizontalement ou verticalement, qu'un mur au-devant des bermes devoit les faire périr, & pouvoit entraîner l'affaissement & la ruine des revêtemens eux-mêmes. Son opinion étoit qu'il convenoit de fermer Pondichery suivant les méthodes usitées en Europe, & qu'une enceinte à bastionnement sim-

ple avec quelques dehors, étoit suffisante. Cette dépense devoit s'élever à 5,000,000 liv. Sans contredire ces raisonnemens, on ne s'y rendit pas, & la place resta sans défense ou dans un état de foiblesse & de ruine qui augmente tous les jours.

Dans la situation actuelle, les comptoirs François dans l'Inde ne rendent pas au-delà de 200,000 livres, & coûtent plus de 2,000,000 livres chaque année. C'est beaucoup, & c'est moins encore qu'il ne faut sacrifier à la conservation des isles de France & de Bourbon, qui ne sont pas arrivées au degré de prospérité qu'on s'en étoit promis.

XXXI. Etat actuel de l'isle de Bourbon.

Bourbon a soixante milles de long sur quarante-cinq de large : mais la nature a rendu inutile la plus grande partie de ce vaste espace. Trois pics inaccessibles qui ont seize cents toises d'élévation ; un affreux volcan, dont les environs sont toujours brûlés ; d'innombrables ravins, d'une pente si rapide qu'il n'est pas possible de les défricher ; des montagnes dont le sommet est constamment aride ; des côtes généralement couvertes de cailloux : cette organisation oppose des obstacles insurmontables à une culture un peu étendue. La plupart des terres qui peuvent être mises en valeur sont même en pente ; & il n'est pas rare que les torrens y détruisent les espérances les mieux fondées.

Cependant un beau ciel, un air pur, un climat délicieux, des eaux salubres, ont rassemblé dans l'isle une population de six mille trois cents quarante blancs, bien faits, robustes, courageux, répartis dans neuf paroisses, dont Saint-Denis est la principale. C'étoient, il n'y a que peu d'années, des hommes d'une candeur, d'une équité, d'une modération dignes des premiers âges. La guerre de 1756 altéra un peu leur caractere : mais sans beaucoup changer leurs mœurs.

Ces vertus sont d'autant plus remarquables, qu'elles sont nées, qu'elles se sont maintenues au milieu de vingt-six mille cent soixante-quinze esclaves, selon le dénombrement de 1776.

A la même époque, la colonie comptoit cinquante-sept mille huit cents cinquante-huit animaux, dont aucun n'étoit consacré à l'agriculture. A l'exception de deux mille huit cents quatre-vingt-onze chevaux qui servoient à différens usages, tout étoit destiné à la subsistance.

Dans cette année, les récoltes s'éleverent à cinq millions quatre cents quarante-un mille vingt-cinq quintaux de bled; à trois millions cent quatre-vingt-onze mille quatre cents quarante tonneaux de riz; à vingt-deux millions quatre cents soixante-un mille huit cents tonneaux de maïs; à deux millions cinq cents quinze mille cent quatre-vingt-dix tonneaux de légumes. La plus grande partie de ces produits fut consommée à Bourbon même. Le reste alla alimenter l'isle de France.

Pour la métropole, la colonie exploitoit huit millions quatre cents quatre-vingt-treize mille cinq cents quatre-vingt-trois cafiers, dont le fruit est un des meilleurs après celui d'Arabie. Chacun de ces arbres donnoit originairement près de deux livres de café. Ses produits sont diminués des trois quarts, depuis qu'il est cultivé dans un pays découvert; qu'on est réduit à le placer dans un terrain usé, & que les insectes l'ont attaqué.

La cour de Versailles ne s'occupera jamais des progrès d'un établissement, où des rivages escarpés & une mer violemment agitée rendent la navigation toujours dangereuse & souvent impraticable. On désireroit plutôt pouvoir l'abandonner, parce qu'il attire puissamment une partie des hommes & des moyens qu'on voudroit tous concen-

trer dans l'isle de France, qui n'en est éloignée que de trente-cinq lieues.

XXXII. Etat actuel de l'isle de France. Importance de cet établissement. Ce qu'on y a fait & ce qui reste à faire.

Cette autre possession a, suivant les observations de l'Abbé de la Caille, trente-un mille huit cents quatre-vingt-dix toises dans son plus grand diametre; vingt-deux mille cent vingt-quatre dans sa plus grande largeur, & quatre cents trente-deux mille six cents quatre-vingts arpens de superficie. On y voit un grand nombre de montagnes, mais dont aucune n'a plus de quatre cents vingt-quatre toises d'élévation. Les campagnes sont arrosées par une soixantaine de ruisseaux, la plupart trop encaissés, & dont plusieurs n'ont de l'eau que dans la saison des pluies. Quoique le sol soit par-tout couvert de pierres plus ou moins grosses, qu'il se refuse au soc, & qu'il faille le travailler avec la houe, il ne laisse pas d'être propre à beaucoup de choses. Moins profond & moins fertile que celui de Bourbon, il est plus généralement susceptible de culture.

Cette isle occupa long-temps l'imagination de ses possesseurs beaucoup plus que leur industrie. Ils s'épuiserent en conjectures sur l'usage qu'on en pourroit faire.

Les uns vouloient que ce fût un entrepôt où viendroient aboutir toutes les marchandises qu'on tireroit de l'Asie. Elles devoient y être portées sur des bâtimens du pays, & versées ensuite dans des vaisseaux François. On trouvoit dans cet arrangement une économie manifeste, puisque la solde & la nourriture des navigateurs Indiens ne coûtent que peu; on y trouvoit la conservation des équipages Européens, quelquefois détruits par la seule longueur des voyages, plus souvent par l'intempérie du climat, sur-tout dans l'Arabie & dans le Bengale. Ce systême n'eut aucune suite. On craignit

que la compagnie ne tombât dans le mépris, si elle ne montroit, dans ces parages éloignés, des forces navales propres à lui attirer de la considération.

Une nouvelle combinaison occupa les esprits. On conjectura qu'il pourroit être utile d'ouvrir aux habitans de l'isle de France le commerce des Indes, qui leur avoit été d'abord interdit. Les défenseurs de cette opinion soutenoient qu'une pareille liberté seroit une source féconde de richesse pour la colonie, & par conséquent pour la métropole. Mais l'isle manquoit alors de vaisseaux & de numéraire; elle n'avoit ni objets d'exportation, ni moyens de consommation. Par toutes ces raisons, l'expérience fut malheureuse, & la colonie fut fixée à l'état d'un établissement purement agricole.

Ce nouvel ordre de choses occasionna de nouvelles fautes. On fit passer de la métropole dans la colonie des hommes qui n'avoient ni le goût ni l'habitude du travail. Les terrains furent distribués au hasard, & sans distinguer ce qu'il falloit défricher de ce qui ne devoit pas l'être. Des avances furent faites au cultivateur, non en proportion de son industrie, mais de la protection qu'il avoit su se ménager dans l'administration. La compagnie, qui gagnoit cent pour cent sur les marchandises qu'elle envoyoit d'Europe, & cinquante pour cent sur celles qui lui venoient de l'Inde, exigea que les productions du pays fussent livrées à vil prix dans ses magasins. Pour comble de malheur, le corps qui avoit concentré dans ses mains tous les pouvoirs, manqua aux engagemens qu'il avoit pris avec ses sujets ou, si l'on veut, avec ses esclaves.

Sous un tel régime, toute espece de bien étoit impossible. Le découragement jettoit la plupart des colons dans l'inaction. Ceux auxquels il restoit quelque activité, ou n'avoient pas les moyens qui con-

duisent à la prospérité, ou n'étoient pas soutenus par cette force de l'ame qui fait surmonter les difficultés inséparables des nouveaux établissemens. Les observateurs, qui voyoient l'agriculture de l'isle de France, ne la trouvoient guere différente de celle qu'ils avoient apperçue parmi les sauvages.

En 1764, le gouvernement prit la colonie sous sa domination immédiate. Depuis cette époque jusqu'en 1776, il s'y est successivement formé une population de six mille trois cents quatre-vingt-six blancs, en y comprenant deux mille neuf cents cinquante-cinq soldats; de onze cens quatre-vingt-dix-neuf noirs libres; de vingt-cinq mille cent cinquante-quatre esclaves, & de vingt-cinq mille trois cents soixante-sept têtes de bétail.

Le cafier a occupé un assez grand nombre de bras: mais des ouragans, qui se sont succédés avec une extrême rapidité, n'ont pas permis de tirer le moindre avantage de ces plantations. Le sol même, généralement ferrugineux & peu profond, paroît s'y refuser. Aussi peut-on raisonnablement douter si cette culture réussiroit, quand même le gouvernement n'auroit pas cherché à l'arrêter par les impositions qu'il a mises sur le café, à la sortie de l'isle, à son entrée en France.

Trois sucreries ont été établies; & elles suffisent aux besoins de la colonie.

On ne recueille encore que quarante milliers de coton. Cette production est de bonne qualité, & tout annonce qu'elle se multipliera.

Le camphrier, l'aloës, le cocotier, le bois d'aigle, le sagou, le cardamome, le cannellier, plusieurs autres végétaux propres à l'Asie, qui ont été naturalisés dans l'isle, resteront vraisemblablement toujours des objets de curiosité.

Des mines de fer avoient été ouvertes assez an-

ciennement. Il a fallu les abandonner, parce qu'elles ne pouvoient pas soutenir la concurrence de celles d'Europe.

Personne n'ignore que les Hollandois s'enrichissent, depuis deux siecles, par la vente du girofle & de la muscade. Pour s'en approprier le commerce exclusif, ils ont détruit ou mis aux fers le peuple qui possédoit ces épiceries. Dans la crainte d'en voir diminuer le prix dans leurs propres mains, ils ont extirpé la plupart des arbres, & souvent brûlé le fruit de ceux qu'ils avoient conservés.

Cette avidité barbare, dont les nations se sont si souvent indignées, révoltoit singuliérement M. Poivre, qui avoit parcouru l'Asie en naturaliste & en philosophe. Il profita de l'autorité qui lui étoit confiée à l'isle de France, pour faire chercher dans les moins fréquentées des Moluques ce que l'avarice avoit si long-temps dérobé à l'activité. Le succès couronna les travaux des navigateurs hardis & intelligens qui avoient obtenu sa confiance.

Le 27 juin 1770, il arriva à l'isle de France quatre cents cinquante plants de muscadier, & soixante-dix pieds de girofier; dix mille muscades ou germées ou propres à germer, & une caisse de baies de girofle, dont plusieurs étoient hors de terre. Deux ans après, il fut fait une nouvelle importation beaucoup plus considérable que la premiere.

Quelques-unes de ces précieuses plantes furent envoyées aux isles de Seychelles, de Bourbon & de Cayenne. Le plus grand nombre resta à l'isle de France. Celles qu'on y distribua aux particuliers périrent. Les soins des plus habiles botanistes, les attentions les plus suivies, les dépenses les plus considérables ne purent même sauver dans le jardin

du roi, que cinquante-huit muſcadiers, & trente-huit giroſliers. Au mois d'octobre 1775, deux de ces derniers arbres porterent des fleurs, qui ſe convertirent en fruits l'année ſuivante. Ceux que nous avons ſous les yeux ſont petits, ſecs & maigres. Si une longue naturaliſation ne les améliore pas, les Hollandois n'auront eu qu'une fauſſe alarme. & ils reſteront incommutablement les maîtres du commerce des épiceries.

La ſaine politique a preſcrit une autre deſtination à l'iſle de France. C'eſt la quantité de bled qu'il y faut augmenter : c'eſt la récolte du riz qu'il conviendroit d'y accroître par une meilleure diſtribution des eaux ; ce ſont les troupeaux dont il eſt important d'y multiplier le nombre, d'y perfectionner l'eſpece.

Ces objets de premiere néceſſité furent longtemps peu de choſe, quoiqu'il fût aiſé de former des pâturages, quoique le ſol rendît vingt pour un. On a imaginé, il n'y a que peu d'années, de faire acheter à un bon prix par le gouvernement, tous les grains que les cultivateurs auroient à vendre ; & à cette époque les ſubſiſtances ſe ſont accrues. Si ce ſyſtême eſt ſuivi ſans interruption, la colonie fournira bientôt des vivres à ſes habitans, aux navigateurs qui fréquenteront ſes rades, aux armées & aux flottes que les circonſtances y ameneront un peu plutôt, un peu plus tard. Alors, l'iſle ſera ce qu'elle doit être, le boulevard de tous les établiſſemens que la France poſſede ou peut un jour obtenir aux Indes ; le centre des opérations de guerre offenſive ou défenſive que ſes intérêts lui feront entreprendre ou ſoutenir dans ces régions lointaines.

Elle eſt ſituée dans les mers d'Afrique, mais à l'entrée de l'Océan Indien. Quoiqu'à la hauteur de

côtes arides & brûlantes, elle est tempérée & saine. Un peu écartée de la route ordinaire, elle en est plus sûre du secret de ses armemens. Ceux qui la désireroient plus rapprochée de notre continent, ne voient pas qu'alors il seroit impossible de se porter avec célérité de ses rades aux golfes de ces contrées les plus éloignés : avantage inestimable pour une nation qui n'a aucun port dans l'Inde.

La Grande-Bretagne voit d'un œil chagrin sous la loi de ses rivaux une isle où l'on peut préparer la ruine de ses propriétés d'Asie. Dès les premieres hostilités entre les deux nations, elle dirigera surement ses efforts contre une colonie qui menace la source de ses plus riches trésors. Quelle honte, quel malheur pour la France, si elle s'en laissoit dépouiller !

Cependant, que ne faut-il pas craindre, quand on voit que jusqu'à ce jour il n'a pas été pourvu à la défense de cette isle ; que les moyens ont toujours manqué ; ou qu'ils ont été mal employés ; que d'année en année, la cour de Versailles a attendu, pour prendre un parti, les dépêches des administrateurs, comme on attend le retour d'un courier de la frontiere ; qu'à l'époque même où nous écrivons, les esprits sont partagés peut-être sur le genre de protection qu'il convient d'accorder à une possession de cette importance ?

Les gens de mer pensent généralement que c'est aux forces navales seules à procurer la sureté de l'isle de France : mais, de leur aveu, elles ne pourront remplir leur destination que lorsqu'on les aura mises à l'abri des ouragans si fréquens & si terribles dans ces parages, depuis le mois de décembre jusqu'à celui d'Avril. Il a péri, en effet, un si grand nombre de navires marchands, & des escadres entieres ont eu si fort à souffrir, même dans

le Port-Louis, le seul où abordent maintenant les navigateurs, qu'on ne sauroit trop tôt travailler à se garantir de ces effroyables catastrophes. Le gouvernement s'occupa peu pendant long-temps d'un objet si intéressant. Il s'est enfin déterminé à faire creuser dans cette rade un assez grand bassin, avec l'espoir consolant que les bâtimens de toute grandeur y trouveront quelque jour un asile sûr.

Cette opération ne sauroit être poussée trop vivement; mais en la supposant exécutée avec tout le bonheur possible, les forces maritimes ne suffiront pas encore à la défense de la colonie. L'état ne fera jamais la dépense d'une escadre toujours en station dans ces parages. Il est possible que l'isle soit assaillie durant son absence. La tempête ou les maladies peuvent la ruiner. Forte ou foible, elle est exposée à être battue. Fût-elle victorieuse, on pourroit avoir mis durant le combat, des troupes à terre. Elles marcheroient au port, s'en empareroient ainsi que des vaisseaux vainqueurs qui s'y seroient réfugiés pour se radouber. Par cette combinaison, qui est très-simple, un établissement précieux tomberoit, sans coup férir, au pouvoir d'un ennemi hardi & intelligent. De ces inquiétudes bien fondées, dérive la nécessité des fortifications.

Quelques ingénieurs avoient pensé que des batteries judicieusement placées sur les côtes, seroient suffisantes pour empêcher l'assaillant d'aborder. Mais depuis qu'il a été constaté que l'isle étoit accessible pour des bateaux dans la plus grande partie de sa circonférence, que même en beaucoup d'endroits la descente pouvoit être exécutée de vive force sous la protection des vaisseaux de guerre, ce systême a été proscrit. On a compris qu'il y auroit une infinité de positions à fortifier; que les dépenses seroient sans bornes; qu'il faudroit de trop

nombreuses troupes; & que leur dispersion laisseroit chaque point exposé à l'événement d'un débarquement surpris ou brusqué.

L'idée d'une guerre de chicane n'a pas été jugée plus heureuse. Jamais l'isle de France ne réunira assez de troupes pour résister, malgré l'avantage des postes, à celles que l'ennemi y pourra porter. Les défenseurs de cette opinion ont voulu faire valoir l'assistance des colons & des esclaves : mais on les a réduits enfin à convenir que ce concours qui pourroit être de quelque utilité derriere de bons remparts, devoit être compté pour rien ou pour peu de chose en rase campagne.

Le projet d'une ville bâtie & fortifiée dans l'intérieur des terres a eu long-temps des partisans. Cet établissement leur paroissoit propre à éloigner l'assaillant du centre de la colonie, & à le forcer, avec le temps, de renoncer à ses premiers avantages. Ils refusoient de voir que sans aucun mouvement de la part d'un ennemi, devenu maître des ports & des côtes, la garnison, privée de toute relation extérieure, seroit bientôt réduite à se rendre à discrétion, ou à mourir de faim. Et quand cet ennemi se borneroit à combler les rades, à détruire les arsenaux, les magasins, tous les édifices publics, n'auroit-il pas rempli son principal objet? Que lui importeroit alors qu'il y eût une forteresse & une garnison au milieu d'une isle incapable de lui causer à l'avenir de l'inquiétude & de la jalousie?

Après tant de variations & d'incertitudes, on commence à voir que le seul moyen de défendre la colonie est de mettre ses deux ports en sureté; d'établir entre eux une communication qui leur procure des relations intérieures; qui facilite une libre répartition des forces suivant les desseins de l'en-

nemi, & qui rende communes les ressources qui pourroient arriver du dehors par l'une ou l'autre de ces rades.

Jusqu'ici le Port-Bourbon où les Hollandois avoient formé leur établissement, & le Port-Louis, le seul où les François abordent, n'avoient point paru susceptibles de fortification; le premier pour sa vaste étendue, le second à cause des hauteurs irrégulieres dont il est entouré. M. le chevalier d'Arçon a proposé un plan qui a fait disparoître les difficultés, & qui, après la plus profonde discussion, a obtenu le suffrage des hommes les plus versés dans cet art important. Les dépenses qu'entraîneroit l'exécution de ce grand projet ont été sévérement calculées, & l'on assure qu'elles ne sont pas considérables.

Mais quelle quantité de troupes exigeroient ses fortifications? L'habile ingénieur n'en veut que peu habituellement. Il ne se dissimule pas que si l'on en envoyoit beaucoup, elles seroient bientôt amollies par la chaleur du climat, corrompues par le désir & l'espoir du gain, ruinées par la débauche, énervées par l'oisiveté. Aussi les réduit-il en temps de paix à deux mille hommes qu'il sera facile de contenir, d'exercer, de discipliner. Ce nombre lui paroît suffisant pour résister aux attaques subites & imprévues qui pourroient fondre sur la colonie. Si de grands préparatifs la menaçoient d'un péril extraordinaire, un ministere attentif aux orages qui se forment, auroit le temps d'y faire passer les forces nécessaires pour la défendre ou pour agir dans l'Indostan suivant les circonstances.

Ces vues trouveront des censeurs. L'isle de France coûte annuellement à l'état 8,000,000 livres. Cette dépense, qu'il n'est guere possible de réduire, indigne beaucoup de bons citoyens. Ils voudroient

qu'on se détachât de cet établissement ainsi que de Bourbon qui en est une onéreuse dépendance.

Ce seroit en effet le parti qu'il conviendroit de prendre, à n'envisager que le commerce languissant que les François font actuellement dans l'Inde. Mais la politique étend plus loin ses spéculations. Elle prévoit que si l'on s'arrêtoit à cette résolution, les Anglois chasseroient des mers d'Asie toutes les nations étrangeres; qu'ils s'empareroient de toutes les richesses de ces vastes contrées; & que de si puissans moyens réunis dans leurs mains leur donneroient en Europe une influence dangereuse. Ces considérations doivent convaincre de plus en plus la cour de Versailles de la nécessité de fortifier sans délai l'isle de France: mais en prenant des mesures efficaces pour n'être pas trompée par les agens qu'elle aura choisis.

Cependant il y a un rapport si nécessaire entre l'isle de France & Pondichery, que ces deux possessions sont absolument dépendantes l'une de l'autre: car sans l'isle de France, il n'y a point de protection pour les établissemens de l'Inde; & sans Pondichery, l'isle de France sera exposée à l'invasion des Anglois par l'Asie comme par l'Europe.

L'isle de France & Pondichery, considérés dans leurs rapports nécessaires, feront leur sureté respective. Pondichery protégera l'isle de France par sa rivalité avec Madras que les Anglois seront toujours obligés de couvrir de leurs forces de terre & de mer; & réciproquement l'isle de France sera toujours prête à porter des secours à Pondichery ou à agir offensivement, selon les circonstances.

D'après ces principes, rien de si pressé, après avoir fortifié l'isle de France, que de mettre Pondichery en état de défense. Cette place deviendra le dépôt nécessaire du commerce qu'on fera dans l'Inde,

ainsi que des hommes & des munitions qu'on y enverra. Elle servira aussi à faire respecter un petit nombre de troupes, lorsqu'on suivra des projets offensifs.

Lorsque l'isle de France & Pondichery seront arrivés au point de force où il convient de les porter, la cour de Versailles ne craindra plus d'accorder à ses négocians la protection que le souverain doit à ses sujets, dans toute l'étendue de sa domination. De son côté, le ministere Britannique sera plus convaincu qu'il ne l'a paru, de la nécessité de contenir les siens dans les bornes de la modération & de la justice. Mais fera-t-on renoncer la compagnie Angloise aux abus de puissance, aux principes relâchés que lui a inspirés son étonnante prospérité? On ne sauroit l'espérer. Sa résistance aigrira les esprits. Les intérêts des deux nations rivales se heurteront; & de ce choc sortira la guerre.

Loin, & à jamais loin de nous toute idée qui tendroit à rallumer les flambeaux de la discorde. Que plutôt la voix de la philosophie & de la raison se fasse entendre des maîtres du monde. Puissent tous les souverains, après tant de siecles d'erreur, préférer la vertueuse gloire de faire un petit nombre d'heureux, à l'ambition frénétique de dominer sur des régions dévastées & des cœurs ulcérés! Puissent tous les hommes devenus freres, s'accoutumer à regarder l'univers, comme une seule famille rassemblée sous les yeux d'un pere commun! Mais ces vœux de toutes les ames éclairées & sensibles, paroîtront des rêves dignes de pitié, aux ministres ambitieux qui tiennent les rênes des empires. Leur inquiete activité continuera à faire répandre des torrens de sang.

Ce seront des misérables intérêts de commerce, qui mettront de nouveau les armes à la main des

François & des Anglois. Quoique la Grande-Bretagne, dans la plupart des guerres, ait pour but principal de détruire l'industrie de ses voisins, & que la supériorité de ses forces navales nourrisse cette espérance tant de fois trompée, on peut prédire qu'elle chercheroit à éloigner les foudres & les ravages des mers d'Asie, où elle auroit si peu à gagner & tant à perdre. Cette puissance n'ignore pas les vœux secrets qui se forment de toutes parts, pour le renversement d'un édifice qui offusque tous les autres de son ombre. Le souba du Bengale est dans un désespoir secret, de n'avoir pas même une apparence d'autorité. Celui du Décan ne se console pas de voir tout son commerce dans la dépendance d'une nation étrangere. Le nabab d'Arcate n'est occupé qu'à dissiper les défiances de ses tyrans. Les Marattes s'indignent de trouver par-tout des obstacles à leurs rapines. Toutes les puissances de ces contrées ou portent des fers, ou se croient à la veille d'en recevoir. L'Angleterre voudroit-elle que les François devinssent le centre de tant de haines, se missent à la tête d'une ligue universelle ? Ne peut-on pas prédire, au contraire, qu'une exacte neutralité pour l'Inde seroit le parti qui lui conviendroit le mieux, & qu'elle embrasseroit avec le plus de joie.

Mais ce systême conviendroit-il également à ses rivaux ? on ne le sauroit croire. Les François sont instruits, que des moyens de guerre préparés à l'isle de France, pourroient être employés très-utilement; que les conquêtes de l'Angleterre sont trop étendues pour n'être pas exposées, & que depuis que les officiers qui avoient de l'expérience sont rentrés dans leur patrie, les possessions Britanniques dans l'Indostan ne sont défendues que par des jeunes gens, plus occupés de leur fortune que d'exercices

militaires. On doit donc présumer qu'une nation belliqueuse saisiroit rapidement l'occasion de réparer ses anciens désastres. A la vue de ses drapeaux, tous les souverains opprimés se mettroient en campagne; & les dominateurs de l'Inde, entourés d'ennemis, attaqués à la fois au Nord & au Midi, par mer & par terre, succomberoient nécessairement.

XXXIII. Principes que doivent suivre les François dans l'Inde, s'ils parviennent à y rétablir leur considération & leur puissance.

Alors les François, regardés comme les libérateurs de l'Indostan, sortiront de l'état d'humiliation auquel leur mauvaise conduite les avoit réduits. Ils deviendront l'idole des princes & des peuples de l'Asie, si la révolution qu'ils auront procurée devient pour eux une leçon de modération. Leur commerce sera étendu & florissant, tout le temps qu'ils sauront être justes. Mais cette prospérité finiroit par des catastrophes, si une ambition démesurée les poussoit à piller, à ravager, à opprimer. Ils auroient à leur tour le sort des insensés, des cruels rivaux qu'ils auroient abaissés.

Conquérir ou spolier avec violence, c'est la même chose. Le spoliateur & l'homme violent sont toujours odieux.

Peut-être est-il vrai qu'on n'acquiert pas rapidement de grandes richesses, sans commettre de grandes injustices : mais il ne l'est pas moins que l'homme injuste se fait haïr : mais il est incertain que la richesse qu'il acquiert le dédommage de la haine qu'il encourt.

Il n'y a pas une seule nation qui ne soit jalouse de la prospérité d'une autre nation. Pourquoi faut-il que cette jalousie se perpétue, malgré l'expérience de ses funestes suites ?

Il n'y a qu'un moyen légitime de l'emporter sur ses concurrens : c'est la douceur dans le régime; la fidélité dans les engagemens; la qualité supérieure dans les marchandises, & la modération dans le gain.

gain. A quoi bon en employer d'autres qui nuisent plus à la longue qu'ils ne servent dans le moment ?

Que le commerçant soit humain, qu'il soit juste ; & s'il a des possessions, qu'elles ne soient point usurpées. L'usurpation ne se concilie point avec une jouissance tranquille.

User de politique ou tromper adroitement ; c'est la même chose. Qu'en résulte-t-il ? Une méfiance qui naît au moment où la duplicité se manifeste & qui ne finit plus.

S'il importe au citoyen de se faire un caractere dans la société, il importe tout autrement encore à une nation de s'en faire une chez les nations, au milieu desquelles son projet est de s'établir & de prospérer.

Un peuple sage ne se permettra aucun attentat ni sur la propriété, ni sur la liberté. Il respectera le lien conjugal ; il se conformera aux usages, il attendra du temps le changement dans les mœurs. S'il ne fléchit pas le genou devant les dieux du pays, il se gardera bien d'en briser les autels. Il faut qu'ils tombent de vétusté. C'est ainsi qu'il se naturalisera.

A quoi le massacre de tant de Portugais, de tant de Hollandois, de tant d'Anglois, de tant de François, nous aura-t-il servi, s'il ne nous apprend pas à ménager les indigenes ? Si vous en usez avec eux comme vos prédécesseurs ont fait ; n'en doutez pas, vous serez massacrés comme eux.

Cessez donc d'être fourbes, quand vous vous présenterez ; rampans, quand vous serez reçus ; insolens, lorsque vous vous croirez en force ; & cruels, quand vous serez devenus tout-puissans.

Il n'y a que l'amour des habitans d'une contrée qui puisse rendre solides vos établissemens. Faites

que ces habitans vous défendent, s'il arrive qu'on vous attaque. Si vous n'en êtes pas défendus, vous en serez trahis.

Les nations subjuguées soupirent après un libérateur; les nations vexées soupirent après un vengeur; & ce vengeur elles ne tarderont pas à le trouver.

Serez-vous toujours assez insensés pour préférer des esclaves à des hommes libres; des sujets mécontens à des sujets affectionnés; des ennemis à des amis; des ennemis à des freres?

S'il vous arrive de prendre parti entre des princes divisés, n'écoutez pas légérement la voix de l'intérêt contre le cri de la justice. Quel peut être l'équivalent de la perte du nom de juste? Soyez plutôt médiateurs qu'auxiliaires. Le rôle de médiateur est toujours honoré; celui d'auxiliaire toujours périlleux.

Continuerez-vous à massacrer, emprisonner, dépouiller ceux qui se sont mis sous votre protection? Fiers Européens, vous n'avez pas toujours vaincu par les armes. Ne rougirez-vous pas enfin de vous être tant de fois abaissés au rôle de corrupteurs des braves chefs de vos ennemis?

Qu'attestent ces forts dont vous avez hérissé toutes les plages? Votre terreur & la haine profonde de ceux qui vous entourent. Vous ne craindrez plus, quand vous ne serez plus haïs. Vous ne serez plus haïs, quand vous serez bienfaisans. Le barbare, ainsi que l'homme civilisé, veut être heureux.

Les avantages de la population & les moyens de l'accélérer sont les mêmes sous l'un & l'autre hémisphere.

En quelque endroit que vous vous fixiez, si vous vous considérez, si vous agissez comme des

fondateurs de cités, bientôt vous y jouirez d'une puissance inébranlable. Multipliez-y donc les conditions de toutes les especes ; je n'en excepte que le sacerdoce. Point de religion dominante. Que chacun chante à Dieu l'hymne qu'il lui croit le plus agréable. Que la morale s'établisse sur le globe. C'est l'ouvrage de la tolérance.

Le vaisseau qui transporteroit dans vos colonies de jeunes hommes sains & vigoureux, de jeunes filles laborieuses & sages, seroit de tous vos bâtimens le plus richement chargé. Ce seroit le germe d'une paix éternelle entre vous & les indigenes.

Ne multipliez pas seulement les productions, multipliez les agriculteurs, les consommateurs, & avec eux toutes les sortes d'industrie, toutes les branches de commerce. Il vous restera beaucoup à faire, tant que vos colons ne vous croiseront pas sur les mers ; tant qu'ils ne seront pas aussi communs sur vos rivages, que vos commerçans sur les leurs.

Punissez les délits des vôtres plus sévérement encore que les délits des indigenes. C'est ainsi que vous inspirerez à ceux-ci le respect de l'autorité des loix.

Que tout agent, je ne dis pas convaincu, mais soupçonné de la plus légere vexation, soit rappellé sur le champ. Punissez sur les lieux la vénalité prouvée, afin que les uns ne soient pas tentés d'offrir ce qu'il seroit infame aux autres de recevoir.

Tout est perdu, tant que vos agens ne seront que des protégés ou des hommes mal famés ; des protégés dont il s'agira de réparer la fortune par un brigandage éloigné, des hommes mal famés qui iront cacher leur ignominie dans vos comptoirs ou vos factoreries. Il n'y a point de probité assez con-

firmée pour qu'on puisse, sans incertitude, l'exposer au passage de la ligne.

Si vous êtes justes, si vous êtes humains, on restera parmi vous; on fera plus, on quittera des contrées éloignées pour vous aller trouver.

Instituez quelques jours de repos. Ayez des fêtes, mais purement civiles. Soyez bénis à jamais, si de ces fêtes la plus gaie se célebre en mémoire de votre premiere descente dans la contrée.

Soyez fideles aux traités que vous aurez conclus. Que votre allié y trouve son avantage, le seul garant légitime de leur durée. Si je suis lésé ou par mon ignorance, ou par votre subtilité, c'est en vain que j'aurai juré. Le ciel & la terre me releveront de mon serment.

Tant que vous séparerez le bien de la nation qui vous aura reçu, de votre propre utilité, vous serez oppresseurs; vous serez tyrans; & ce n'est que par le seul titre de bienfaiteur qu'on se fait aimer.

Si celui qui habite à côté de vous enfonce son or; soyez sûr que vous en êtes maudit.

A quoi bon vous opposer à une révolution éloignée, sans doute, mais qui s'exécutera malgré vos efforts? Il faut que le monde que vous avez envahi, s'affranchisse de celui que vous habitez. Alors les mers ne sépareront plus que deux amis, que deux freres. Quel si grand malheur voyez-vous donc à cela, injustes, cruels, inflexibles tyrans?

L'ouvrage de la sagesse n'est pas éternel : mais celui de la folie s'ébranle sans cesse, & ne tarde pas à crouler. La premiere grave ses caracteres, ses caracteres durables sur le rocher; la seconde trace les siens sur le sable.

Des établissemens ont été formés & renversés; des ruines se sont entassées sur des ruines; des espaces peuplés sont devenus déserts; des ports rem-

plis de bâtimens ont été abandonnés; des masses que le sang avoit mal cimentées se sont dissoutes, ont mis à découvert les ossemens confondus des meurtriers & des tyrans. Il semble que de contrée en contrée la prospérité soit poursuivie par un mauvais génie qui parle nos différentes langues, mais qui ordonne par-tout les mêmes désastres.

Que le spectacle des fureurs, que nous exerçons les uns contre les autres, cesse enfin d'en venger & d'en réjouir les premieres victimes.

Puissent ces idées jettées sans art & dans l'ordre où elles se sont présentées, faire une impression profonde & durable! veuille le ciel que je n'aie plus qu'à célébrer votre modération & votre sagesse: car la louange est douce & le blâme est amer à mon cœur. Voyons maintenant quelle a été la conduite des puissances du Nord de l'Europe, pour tenter de prendre part au commerce de l'Asie: car le luxe, en pénétrant aussi dans ces contrées de fer & de glace, leur a fait envier les richesses & les jouissances des autres nations.

Fin du quatrieme Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

C

D

Les

H

I

J

K

L

M

N

O

P

S

V

Z

Fin de la Table des Matieres du Tome second.